U d'/of OTTAWA
39003003330312

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/dialoguesetentre03volt

JAN 27 1967

français

VOLTAIRE

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES

RECUEIL COMPLET

DE TOUS LES DIALOGUES PUBLIÉS ISOLÉMENT OU SOUS CE TITRE

ET AUGMENTÉ NOTABLEMENT

Par l'addition de tous les Dialogues extraits des Œuvres complètes de Voltaire

PUBLIÉS DANS UN ORDRE NOUVEAU

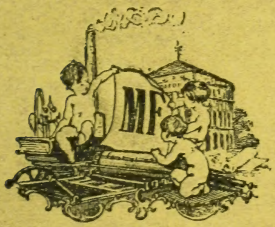
AVEC INTRODUCTION, NOTES ET VARIANTES

INDEX PHILOSOPHIQUE

PAR

ANDRÉ LEFÈVRE

TOME III



PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

VOLTAIRE

DIALOGUES

NOUVELLE COLLECTION

JANNET-PICARD

Volumes elzéviriens in-16 à 1 fr. le volume

ŒUVRES AUTHENTIQUES

ÉLUCIDÉES PAR DES PRÉFACES, NOTES, NOTICES, VARIANTES TABLES ANALYTIQUES, GLOSSAIRES, INDEX

VILLON. — Œuvres complètes. . . . . 1 vol.
CAYLUS (Mme de). — Souvenirs. . . . . 1 vol.
CONTES FANTASTIQUES — Diable amoureux, Démon marié, Merveilleuse histoire . . . . . 1 vol.
LA PRINCESSE DE CLÈVES. . . . . 1 vol.
MALHERBE. — Poésies complètes. . . . . 1 vol.
MANON LESCAUT. . . . 1 vol.
LA FONTAINE. — Contes et nouvelles . . 2 vol.
LA FONTAINE. — Fables. 2 vol.
DAPHNIS et CHLOÉ . . 1 vol.
RESTIF DE LA BRETONNE. — * Contemporaines mêlées 1 vol.
** — du commun 1 vol.
*** — par gradation 1 vol.
REGNIER. — Œuvres complètes. . . . . 1 vol.
HEPTAMÉRON DES NOUVELLES DE LA REINE DE NAVARRE. . . . . 2 vol.
RABELAIS. — Œuvres complètes (Notes et Glossaire). . . . . 7 vol.
AVENTURES DE TIL ULESPIÈGLE. . . . . 1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — Paul et Virginie. . . . . 1 vol.
PERRAULT. — Contes 1 vol.
LE SAGE. — Le Diable boiteux . . . . . 2 vol.
LA CÉLESTINE, par Fernando de Rojas, traduction de l'espagnol par Germond de Lavigne. 1 vol.
CLÉMENT MAROT. — Œuvres complètes. 4 vol.
DIDEROT. — Œuvres choisies:
* Le neveu de Rameau . . . . . 1 vol.
** Pensées philosophiques. . . . . 1 vol.
*** La Religieuse. . . 1 vol.
**** Jacques le fataliste 1 vol.
LE ROMAN DE JEHAN DE PARIS, roi de France, revu sur deux manuscrits de la fin du XVe siècle, par ANATOLE DE MONTAIGLON. . . . . 1 vol.
MOLIÈRE (Notes de Louandre). . . . . 8 vol.
CHÉNIER. Poésies. . . 1 vol.
Le Roman bourgeois, par A. FURETIÈRE. 2 vol.

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

VOLTAIRE

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES

RECUEIL COMPLET

DE TOUS LES DIALOGUES PUBLIÉS ISOLÉMENT OU SOUS CE TITRE

ET AUGMENTÉ NOTABLEMENT

Par l'addition de tous les Dialogues extraits des Œuvres complètes de Voltaire

PUBLIÉS DANS UN ORDRE NOUVEAU

AVEC INTRODUCTION, NOTES ET VARIANTES

INDEX PHILOSOPHIQUE

PAR

ANDRÉ LEFÈVRE

TOME III

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

PQ
2072
L43D5
#3

LA PHILOSOPHIE DE VOLTAIRE

I

QUEL NOM DONNER A LA PHILOSOPHIE DE VOLTAIRE?

S'il est un point peu contesté, et encore moins contestable, c'est bien l'influence durable exercée sur l'esprit français par la philosophie de Voltaire. L'accord cesse dès qu'il s'agit de définir cette philosophie. Elle est, en effet, beaucoup plus vague qu'elle n'est simple, et tous les noms, à quelque degré, semblent lui convenir.

Il est assez facile, par exemple, de la rattacher au spiritualisme; et M. Bersot ne s'est pas privé de ce plaisir; dans son article du *Dictionnaire* Franck, il a rassemblé de nombreux passages qui vaudraient plusieurs bonnes notes à un élève de nos classes de philosophie. Les Dialogues en fournissent leur contingent. Rien de plus orthodoxe qu'un Dieu « *immatériel*, incompréhensible, invisible, sans forme, éternel, tout-puissant, présent partout (III, 66), créateur et guide de tous les globes (II, 87), intelligent, puisqu'il donne le mouvement, la vie et la pensée (I, 44, 136), infiniment juste (II, 73),

rémunérateur et vengeur (II, 36), simple et universel (I, 151), inaccessible à nos sens et prouvé par notre raison (I, 47) ». Rien de plus classique qu'une pensée qui « n'est point matière » (I, 187). « Pour ceux, dit quelque part Voltaire, qui osent dire que la matière peut avoir d'elle-même la faculté de la pensée, il m'est impossible de raisonner avec eux » (III, 147); ailleurs il déclare que « le sentiment n'a aucun rapport avec l'organisation » (II, 185). S'il est hésitant sur la nature de l'âme, il essaie parfois (II, 213; III, 106, 157) de se la représenter comme un atome indestructible auquel Dieu aurait accordé le don de l'intelligence. Enfin l'argument consacré de l'ordre universel et des causes finales revient à chaque page.

Le mal est qu'en cent autres endroits, et avec beaucoup plus de force, il professe sur l'existence et l'immortalité de l'âme, sur les châtiments et les récompenses, sur la pensée, sur la nature divine, des opinions diamétralement contraires. Lui demande-t-on si Dieu est corporel ou spirituel, il ne sait ce qu'on veut dire. Il nie qu'il y ait « une petite personne » appelée âme qui réside en nous; il ne voit dans l'âme qu'un mot abstrait par lequel il faut entendre l'ensemble de nos facultés. Et, dit-il, « quand on me demande si, après ma mort, ces facultés subsisteront, je suis presque tenté d'abord de demander à mon tour si le chant du rossignol subsiste, quand l'oiseau a été dévoré par un aigle » (III, 129, 156, 187). Quant aux peines et récompenses d'outre-tombe, il n'est pas moins explicite : « Comment pourrai-je être récompensé ou puni, quand je ne serai plus moi, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne? » (I, 140, 165.) Poussé dans ses derniers retranchements, il avoue que Dieu ne « peut avoir à choisir avec indifférence entre le bien et le mal, puisqu'il n'y a point de bien ni de mal pour lui ». (III, 132.) Dieu perd donc un de ses plus importants attributs, la justice; il ne peut plus être

rémunérateur et vengeur; il cesse aussi d'être tout-puissant, car il n'est pas « extravagamment puissant » : sa puissance est bornée par les lois émanées de sa volonté, et sa volonté est déterminée, sous peine de demeurer sans cause. Or, Voltaire est, avant tout, déterministe convaincu. Aucune volonté n'est libre, pas plus celle de Dieu que celle de l'homme. La liberté est relative et identique à la puissance d'agir. Ajoutez que, pour Voltaire, il n'y a « point de pensée avant la sensation » (III, 129, 148), que l'intelligence dépend des sens (II, 204) : « Ce n'est, dit-il, que par le mouvement que mes cinq sens sont remués, et ce n'est que par mes sens que j'ai des idées (III, 107); » quand mon cervelet ne sera ni trop humide, ni trop sec, j'aurai des pensées... Peut-il subsister quelque chose qui pense, quand la cervelle, où se formait la pensée, est mangée des vers? » (III, 157.)

Que devient la thèse de M. Bersot? Ne croyez pas cependant qu'elle soit tout à fait inexacte. Il y a dans Voltaire un minimum de spiritualisme, que nous dégagerons tout à l'heure; mais c'est à son insu. Toujours est-il que Voltaire, autant qu'il était en lui, n'a pas été spiritualiste.

Les matérialistes, pour le tirer à eux, pourraient arguer très valablement de certaines formules : « De la matière brute à la matière organisée, il n'y a qu'un pas. » (II, 182.) « Vous trouvez donc de l'irréligion à oser dire que le corps peut penser? Je ne dois pas attribuer à plusieurs causes, surtout à des causes inconnues, ce que je puis attribuer à une cause connue : or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penser et de sentir; donc, je ne dois pas chercher cette faculté dans une autre appelée *âme* ou *esprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. » (Dict. phil. art. AME.) « J'examine mon chien et mon enfant pendant leur veille et leur sommeil : Je les fais saigner l'un et l'autre outre mesure; alors leurs idées semblent s'écouler avec leur sang. » *Ibid.*

Voltaire admet communément la réalité et l'éternité de la matière. Cependant il renvoie dos à dos la matière et l'esprit, comme des entités équivalentes. « Vous ne connaissez, dit-il (art. cité), ni l'esprit ni la matière. Par l'esprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penser; par la matière, vous ne pouvez entendre qu'un certain assemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de solidités. »

Quelles conséquences tirer de ce passage? Deux : que Voltaire ne veut être ni spiritualiste ni matérialiste; qu'il est plus spiritualiste qu'il ne le pense, et que, le voulût-il, il ne pourrait être matérialiste.

Nous venons de voir ce que n'est pas la philosophie de Voltaire; continuons à chercher ce qu'elle est.

Sensualiste, à coup sûr : Voltaire est le disciple et le vulgarisateur de Locke. Mais le sensualisme n'est qu'une moitié de philosophie; il n'élucide qu'une question tout à fait préliminaire : l'origine de la connaissance. Ce point vidé, et selon qu'il considère la connaissance au point de vue expérimental ou au point de vue rationnel, il conduit, en passant par le doute, soit au matérialisme, soit à l'illusion idéaliste.

Que Voltaire ait passé par le doute, qu'il s'y soit même complu outre mesure, c'est ce qu'établissent assez ses propres déclarations : « Je ne vous donnerai jamais, dit-il sans cesse, mes opinions que comme des doutes (III, 153)... Je ne suis sûr de rien... J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain; après-demain je la nie, et je puis me tromper tous les jours. » On voit quelle part il fait au scepticisme; elle est grande; mais on a fort abusé de ces aveux sincères : Philosophie négative! s'est-on écrié; la négation n'a jamais rien fondé; Voltaire est un démolisseur qui n'a pas su construire, etc. Sans insister ici sur la puérilité de ces lieux communs, sans rappeler que qui détruit l'erreur fonde la verité, disons que le doute voltairien

n'est point un système, qu'il n'a rien du scepticisme factice de Pyrrhon ou de Berkeley. Au fond, comme l'a démontré Diderot dans l'Entretien avec d'Alembert, le scepticisme absolu n'existe point. Mais de plus, aucun n'est plus limité que celui de Voltaire. Voltaire ne doute jamais que de ce qu'il ne sait pas, ou de ce qu'il croit ne pas savoir. Partout il affirme avec énergie ce qu'il sait, et aussi, trop souvent, ce qu'il croit savoir : ce qu'il tient de l'expérience et ce que la raison lui démontre.

Le scepticisme dépassé, Voltaire n'a été jusqu'au bout ni du matérialisme, ni de l'idéalisme; mais c'est toutefois vers ce dernier qu'il s'est le plus avancé. Le panthéisme devait le séduire; il cite volontiers Epictète et Marc-Aurèle; il aime à dire, en parlant de lui-même : « Nous autres stoïciens. » Il accepte, au nom de l'expérience, ce qu'il y a de sensualiste, de matérialiste, dans la doctrine de Zénon et de Chrysippe, à condition de diviniser, comme ceux-ci l'ont fait, au nom de la raison, l'idée abstraite de l'univers. C'est un état d'esprit singulier, au premier abord, chez l'homme qui n'a point assez de railleries contre les êtres métaphysiques, contre les mots pris pour des choses. Mais comment douter des tendances panthéistes de celui qui écrit : « Il se pourrait que nous fussions dans Dieu, que nous vissions les choses en Dieu (II, 110, 197)... L'universalité des choses est émanée de ce Dieu, qui seul est par lui-même, et dont tout est l'ouvrage ? » (III, 154; voir aussi II, 189, etc).

Au reste, Voltaire se garde d'approfondir cette donnée qui le séduit. La haine des systèmes est un des traits de son génie; il excelle à en découvrir les vices; et sans relâche il reprend et développe en ses Dialogues les critiques qu'il a condensées dans une satire célèbre. Platon comme Épicure, Aristote comme Descartes, Leibnitz comme Malebranche, reçoivent tour à tour sur les doigts; et il ne reste miette des types, des atomes déclinants, des formes

substantielles, de la matière cannelée, de l'harmonie préétablie et des causes secondes. Comme Cicéron, Voltaire a passé en revue toutes les doctrines et les a confrontées. Comme Cicéron, il s'est étonné que deux augures pussent se regarder sans rire. Comme le grand vulgarisateur romain, il a foulé aux pieds les superstitions, les préjugés et les erreurs, semant sur sa route à pleines mains les vérités les plus fécondes, mais aussi les plus simples, les plus moyennes et les plus acceptables.

« Nous prenons, dit-il, ce qui nous paraît bon, depuis Aristote jusqu'à Locke, et nous nous moquons du reste » (II, 102). Aussitôt les éclectiques de le réclamer pour un des leurs, alléguant encore un texte formel : « J'ai toujours suivi la méthode de l'éclectisme; j'ai pris dans toutes les sectes ce qui m'a paru le plus vraisemblable » (III, 127). Que répondre à cela ? Que l'éclectisme de Voltaire a peu de chose à voir avec l'hybride misérable qui s'est installé sous ce nom dans toutes les chaires de notre université. Celui-ci amalgame et pétrit des bribes de toute provenance; l'autre procède par voie d'élimination; si bien que son choix aboutirait à la table rase, si l'instrument critique si vivement manié par le philosophe ne s'arrêtait de lui-même devant une élimination dernière. Cet instrument est la raison, une certaine raison, qui, opérant sur son propre ouvrage, ne peut se résoudre à le sacrifier tout entier.

Voltaire est l'apôtre de la raison : c'est à la raison qu'il doit sa clairvoyance, sa force et sa popularité; c'est à la raison aussi qu'il faut imputer les faiblesses et les lacunes de sa doctrine. Sa philosophie est, en un mot, la plus haute et la plus parfaite expression du *Rationalisme*.

II

LES DEUX RAISONS

Il n'entre pas dans notre pensée de contester ni d'amoindrir les services rendus à l'esprit humain par la raison. Notre critique vise seulement une certaine conception de la raison. Aussi importe-t-il de mettre ici en pleine lumière les contradictions impliquées par cette conception, les faux obstacles qu'elle se crée, les déviations qu'elle impose à la philosophie, et l'impuissance finale du rationalisme à résoudre des problèmes imaginaires ou mal posés.

La raison est une lente acquisition de l'expérience; le produit, le résidu d'innombrables comparaisons entre les jugements tirés de l'expérience passée et les jugements confirmatifs ou contraires tirés de l'expérience présente. La raison se modifie donc incessamment, parfois en mal, le plus souvent en mieux : elle progresse, elle s'éclaire, elle s'élargit avec l'expérience même. Mal informée, elle a été la source de toutes nos erreurs; à mesure qu'elle avance et grandit, en dépit d'intermittences qu'on peut comparer aux rétrécissements subits des grands fleuves, elle élimine l'erreur ou la noie dans les flots accrus de la vérité. Après avoir créé les superstitions, les religions, les êtres métaphysiques, elle les atténue, les dissipe, et finalement les supprime.

Telle est, en réalité, la raison, telle est son œuvre, à laquelle Voltaire a si activement collaboré, et le rationalisme, qui se sert de la raison tout en la dénaturant, participe à ce travail d'épuration, jusqu'au moment où il l'enraye par une idée

inexacte de l'origine, du caractère et de l'office de la raison.

Quelle est donc cette idée? Il est difficile de la définir, tant elle est confuse, captieuse et contradictoire; vraie par certains côtés, elle est illusoire par d'autres; et malheureusement, c'est à l'illusion, à l'erreur, qu'elle emprunte son principal caractère.

D'une part, en effet, le rationaliste admet que l'expérience enrichit et amende la raison; que la raison change, puisqu'elle progresse[1]. D'autre part il affirme que la raison est la condition de l'expérience, qu'elle lui est antérieure, qu'elle est universelle, et partout égale à elle-même : donc immuable en son principe.

Tour à tour il s'accommode de ces deux points de vue, qui renferment l'un et l'autre une part, bien inégale toutefois, de vérité; mais, en somme, il préfère le second, et surtout les conclusions fausses qui semblent en découler.

Il serait cependant bien facile de concilier l'un, qui est peu discutable, avec le peu de vérité que l'autre retient encore. Il n'y aurait qu'à reconnaître l'identité de l'expérience et de la raison, à considérer que, tout progrès de l'expérience étant le point de départ d'un progrès nouveau, la raison ou expérience acquise, fruit de l'expérience passée, est nécessairement la condition même de l'expérience présente et future. Mais il faudrait alors renoncer à un être métaphysique, à la raison antérieure, supérieure, universelle et immuable. C'est à quoi le rationalisme ne saurait consentir. Plutôt combattre l'expérience au nom de la raison, c'est-à-dire d'une expérience dépassée et démentie; mieux vaut se perdre en un dédale; se dérober, pour en sortir, aux entraînements d'un principe erroné, quitte à l'invoquer au moment où il devient inutile; mieux

[1] « Peu à peu la raison se forme; elle examine à la fin ce que l'instinct a inventé. » III, 211.

vaut enfin déclarer que la raison est un mystère inexplicable, ineffable, un don[1] de je ne sais quel bienfaiteur inventé pour les besoins de la cause : oui, mieux vaut le *Deus ex machinâ* que ce sacrifice d'un cercle vicieux imaginaire.

Tel est le vice du rationalisme. Comment s'est-il développé ?

Les conquêtes de l'expérience n'ont pas été seulement graduelles; elles ont été inégales. Elles n'ont ouvert dans l'amas des préjugés que des jours partiels. De plus, elles n'ont éclairé ni toutes les régions de la terre, ni, à un égal degré, toutes les intelligences formées en un même milieu social. La raison, en s'étendant, laissait donc autour d'elle certaines zones obscures, où pullulaient des erreurs nées de l'expérience incomplète, et que l'expérience accrue était impuissante à atteindre et à dissiper. A force de vieillir, ces préjugés, qui s'étaient traduits en systèmes fructueusement exploités, se firent considérer comme antérieurs et supérieurs à toute expérience. Ce qu'il y avait en eux d'universel abusa sur leur valeur. On ne se demanda pas si leur universalité n'était point la marque la plus manifeste de leur faiblesse. Par cela même qu'on les rencontrait plus impérieux et plus tenaces chez les peuplades les plus brutes et parmi les esprits les plus enfants, ils auraient dû provoquer la défiance des races plus nobles et des intelligences plus cultivées. Non ; leur empire sur les sauvages et sur les civilisés les éleva au rang de vérités nécessaires départies à l'humanité. Bien plus, on alla jusqu'à relever dans les strates les plus infimes du genre humain, et dans les âmes les plus incultes, l'empreinte la plus pure d'une sagesse infaillible, altérée depuis par le travail de cerveaux subtils. Dès lors, il y eut deux raisons, l'une contingente et variable, formée et étendue par l'expérience, dont le germe existait

[1] I, 135, 140; III, 66, 159, 162.

même chez les animaux; l'autre constante, universelle, caractère spécial du genre humain, ou que du moins l'homme ne pouvait partager qu'avec des êtres supérieurs à lui. Et c'est au nom de celle-ci, simple moyenne entre des préjugés invétérés, legs de la première enfance de l'humanité, c'est au nom de la prétendue raison désormais irréductible à l'expérience, que les sages se prirent à juger l'humble et tâtonnante raison, la seule qui existe; et c'est à la chimère qu'on subordonna la réalité.

Maintenant, quels étaient ces préjugés consacrés, indurés, pour ainsi dire? et comment en eût-on démêlé le principe? On le plaçait au delà de l'expérience; c'est en deçà qu'il eût fallu en chercher l'origine, tout au début de la raison. Mais on n'y songeait point, tant le germe en était profondément enraciné dans la nature humaine. Que de siècles ont passé avant qu'on en connût la genèse! Ces illusions, dont procèdent toutes les religions et les métaphysiques, ont été suggérées par une expérience imparfaite. Filles de l'ignorance, accueillies par une raison rudimentaire, animées et personnifiées par le langage, elles se sont installées et fixées, par l'hérédité, dans les replis les plus secrets du cerveau.

En présence de choses et d'êtres, d'évènements et de phénomènes qui exerçaient à chaque instant sur sa destinée une influence propice ou funeste, l'homme primitif n'a pu douter que le monde ne fût peuplé de puissances acharnées à le perdre ou disposées à le servir. Il leur attribua des intentions et des volontés; il les conçut à son image. Cet *anthropomorphisme*, qu'on a qualifié d'instinctif, et qui est bel et bien le résultat de raisonnements bien ou mal fondés sur l'expérience, amena des confusions inévitables entre l'idée de conséquence et l'idée d'effet volontaire, entre l'idée de cause et l'idée de finalité, entre la raison ou enchaînement fatal des faits et une certaine raison, analogue, mais

supérieure, à la raison humaine, et présidant aux phénomènes. Dès qu'un accident naturel, marée, tempête, météore, cours des vents ou des astres, était assimilé à un acte prémédité, il était inévitable de l'attribuer, soit à la volonté du phénomène personnifié, soit à des personnes chargées de diriger les choses et de déterminer les actions. C'est ainsi que la croyance à des esprits, à des dieux d'abord innombrables, puis réduits à douze, à trois, à deux, à un seul, fit partie intégrante de la raison, occupa, dans la raison, une sphère supérieure, inaccessible à l'expérience, immuable, de nature et d'origine inconnues.

Cette raison métaphysique, don ineffable des dieux ou d'un dieu également ineffables, guide infaillible, lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, etc., ne supprimait pas, comment l'eût-elle pu faire? la raison expérimentale, contingente, mais progressive. Elle a cru longtemps, elle croit encore l'employer et la diriger de haut. Elle a pris à son compte les travaux et les conquêtes de cette humble sœur; elle l'a vue, sans trop d'inquiétude, éliminer lentement les préjugés sacrés, souffler sur les dieux des nations et les réduire en attributs d'une entité suprême. Ce n'est que bien tard qu'elle s'est aperçue qu'elle perdait tout le terrain gagné par sa servante; et, réfugiée sur le dernier sommet croulant de son îlot métaphysique, elle proteste contre le flux prêt à l'engloutir; elle crie à l'expérience, par la voix de Voltaire : Tu n'iras pas plus loin!

Voltaire a reçu, il a accueilli avec amour, paré de son style limpide, de son clair génie, et fécondé par son activité infatigable, les trésors déjà si riches de l'expérience : voilà son titre à l'immortalité. Mais, faute d'avoir distingué dans la raison humaine l'élément réel et l'élément imaginaire, il s'est épuisé à en pallier les contradictions, à limiter la science, à défendre la raison contre les assauts de la raison,

à préserver enfin de toute atteinte les ultimes résidus de l'anthropomorphisme.

Si, par un triage exact, nous arrivons à faire le départ entre ce qu'il emprunte ou ajoute à l'expérience acquise, et ce qu'il conserve de la métaphysique, nous aurons exposé toute sa philosophie.

III

LA SCIENCE DE VOLTAIRE

Pour Voltaire déjà, la physique est « la science véritable, fondée sur l'expérience et sur la géométrie » (III, 168). Initié autant qu'homme de son temps aux belles découvertes de la physique et aux théories de la chimie naissante, il reconnaît qu'entre « la matière brute et la matière organisée, il n'y a qu'un pas »; que, l'univers n'étant que mouvement, « le mouvement est essentiel à la matière » (III, 56), et que « toute matière a ses lois invariables de mouvement » (II, 203). La chimie n'ayant pas encore dégagé les corps simples et déterminé les lois des combinaisons atomiques, il déclare ignorer ce qu'est la matière; il lui suffit d'en constater l'existence. Quant au mouvement, dont il ne peut non plus soupçonner l'origine, il sait du moins que ce n'est rien par soi-même, que c'est le terme général accepté pour résumer nos comparaisons entre les situations successives des corps : « le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place » (II, 110). Quelles que soient ses perplexités en présence de l'attraction, ce « premier ressort de la nature », de la gravitation et de la pesanteur, il les considère comme des noms et des particularités du mouvement, jamais comme des puissances situées

en dehors des choses qui gravitent et qui pèsent. Sa définition de la force et des forces ne laisse aucun doute à cet égard. Sans cesse il va répétant : « Il n'y a point d'être réel qui soit la faiblesse ou la force » (I, 135 ; III, 149).

Sa conception de l'univers est celle même de Newton. Il aime à décrire avec précision et non sans magnificence le système solaire et le spectacle des cieux : les astres de notre petit monde tournant autour du globe central, « de façon que les cubes de leurs distances soient toujours comme les carrés de leurs révolutions » ; mille milliards de soleils traînant leur cortège de planètes et de comètes à travers l'étendue. « Tous jettent de leur sein les mêmes torrents de lumière qui partent de notre soleil, et des astres innombrables s'éclairent les uns les autres. » On en compte jusqu'à deux mille dans une seule partie de la constellation d'Orion. Cette longue et large bande de points blancs qu'on remarque dans l'espace, cette voie lactée..., est une foule de soleils dont chacun « a ses mondes planétaires roulant autour de lui. Et à travers cette longue traînée de soleils et de mondes, on voit encore des espaces, dans lesquels on distingue encore des mondes plus éloignés, surmontés d'autres espaces et d'autres mondes » (II, 196).

Il avait connu ces merveilleuses découvertes à un âge où le cœur est de moitié dans les enthousiasmes de l'esprit; il les avait étudiées avec passion, propagées avec énergie, célébrées avec une fougue de néophyte, en prose et en vers (*Épître à madame du Châtelet*). La vieillesse n'eut point de prise sur l'ardente admiration de sa jeunesse et de sa maturité. Nul n'a fait plus que lui pour substituer le véritable système du monde aux sottises orthodoxes, ou aux hypothèses obstinées des sectateurs d'Aristote et des disciples de Descartes. Son amour pour Newton, son zèle pour la vérité scientifique se sont traduits en railleries impitoyables contre la

physique cartésienne, contre la matière subtile, striée, cannelée, rameuse, globuleuse. Il n'a pas su voir, dans ces « tourbillons »

Se mouvant sans espace et sans règle entassés,

l'ébauche des systèmes solaires, le pressentiment de la gravitation.

Son attachement aux vérités démontrées le met en garde contre les théories aventureuses, mais aussi en défiance contre les progrès possibles de la science. Lui qui a tant fait pour la diffusion d'idées nouvelles, il recule devant les hardiesses d'un Maupertuis, d'un Telliamed, de Buffon lui-même. Il en saisit et il en exagère les côtés baroques, il n'en démêle pas le fonds sérieux. Toute bizarrerie éveille et surexcite sa verve narquoise; toute obscurité répugne à son esprit vaste et clair. Voltaire est avant tout un critique et un logicien, non un chercheur. Dans une intéressante période de sa vie, il a manié le compas et la cornue; il a été physicien et chimiste pratiquant, fervent. Ses expériences font honneur à sa bonne volonté; mais on ne peut dire qu'elles aient abouti. C'est qu'on ne lutte pas contre son tempérament. C'est aussi que, tôt ou tard, pour le génie même, vient l'heure où l'on cesse d'apprendre, où l'on a son siège fait, où l'on exploite son trésor sans l'accroître. Aussi, tandis qu'un Diderot, combinant les certitudes et les probabilités, s'évertue et s'ingénie, s'élève aux intuitions merveilleuses du *Rêve de d'Alembert*, annonce la corrélation des forces, devine la chimie organique et la physiologie, devance Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire et Darwin, Voltaire se retranche à tout propos dans un aveu d'ignorance, assurément sincère, mais excessif : c'est, d'ailleurs, le défaut du sensualisme, de resserrer outre mesure les limites de la connaissance. Voltaire a coutume de répéter à qui veut l'entendre que les premiers principes sont

situés hors de la portée de l'entendement humain : aphorisme trop peu explicite pour ne point abuser, trop commode pour qu'on n'en abuse pas; il devient aisément l'excuse d'une ignorance voulue.

La formation de la terre, l'origine des êtres vivants passionnaient déjà les esprits. Ces problèmes laissent Voltaire assez froid, parce qu'il a sa réponse prête : la question préalable. Il s'en occupe, parce que c'est la mode et qu'il aime à rire. Quelquefois cependant le respect arrête la plaisanterie sur ses lèvres; quand c'est Buffon qui suppose la terre détachée du soleil par une comète imprudente, il se borne à noter l'étrangeté de l'hypothèse. Mais si c'est Leibnitz, l'homme des monades et de l'harmonie préétablie, qui, après tant d'autres penseurs de tous les temps, soutient l'origine ignée du globe; si c'est le rêveur de Maillet, qui attribue aux mers la formation des montagnes et le dépôt des faluns de la Touraine; si c'est Maupertuis, le docteur Akakia, son ennemi de Berlin, qui parle d'aller disséquer des crânes de géants aux antipodes ou de percer un trou jusqu'au centre de la terre; son ironie alors s'en donne à cœur joie. Comme il s'égaie sur le globe de verre embrasé, éteint et couvert par les eaux! sur les poissons volants changés en oiseaux; sur l'homme marin de Telliamed, frère du brochet Oannès, cousin des tritons et des sirènes homériques : celui-là vaut bien l'Androgyne de Platon! Et l'ancre déposée par les eaux sur le sommet des Alpes, cent mille ans avant qu'il y eût des vaisseaux! Et les huîtres pétrifiées du Saint-Bernard! Coquilles de pèlerins, voulez-vous dire? Oui, « j'aime mieux croire que des pèlerins de Saint-Jacques ont laissé quelques coquilles vers Saint-Maurice, que d'imaginer que la mer a formé le mont Saint-Bernard! »

Voltaire avait raison. En écartant les rêves de la géologie naissante, il était dans son rôle. Plus grande était sa réserve à l'égard des hypothèses, plus ses

affirmations gagnaient en crédit et en autorité. De là son empire sur ses contemporains; nul ne doutait d'un fait attesté par Voltaire. Au reste, il comprenait très bien l'utilité des spéculations qui dépassent la science pour lui frayer une route. « Ce n'est pas, dit-il, que ces créateurs de systèmes n'aient rendu de grands services à la physique » (II, 234).

Si de la conception générale de l'univers nous passons à celle du monde vivant, nous retrouvons Voltaire toujours aussi ignorant des premiers principes, mais aussi hostile aux êtres métaphysiques, aussi attaché aux résultats constants de l'expérience, aussi défiant à l'égard des idées nouvelles[1]. Il ne sait ni d'où viennent, ni ce que sont l'organisation, la végétation, la vie, la sensation, la mémoire, l'âme et la raison, mais il sait ce qu'elles ne sont pas : ce ne sont point des êtres, de petites personnes cachées dans les corps. « La vie signifie les êtres vivants. » Il constate que les plantes vivent et croissent; que les animaux vivent, sentent et se souviennent, qu'ils sont « alliés et parents » de l'homme : celui-ci les dépasse seulement par un usage moins imparfait des mêmes facultés. Bien qu'il croie volontiers à la fixité des espèces, parce que « dès qu'une espèce a l'existence, il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue », il n'en soupçonne pas moins, avec bien de l'apparence, « qu'Archimède et une taupe sont de la même espèce, quoique d'un genre différent; de même qu'un chêne et un grain de moutarde sont formés par les mêmes principes, quoique l'un soit un grand arbre, et l'autre une petite plante. » (Édition du *Centenaire*, p. 661.)

Voltaire sait de la structure du corps tout ce qu'on en savait de son temps, et il la décrit à plusieurs reprises (II, 45, 185; III, 20, 21, 115, 116).

[1] « Qu'on ne me donne pas de petits joncs aquatiques pour des animaux voraces, et le corail pour des insectes. » (III, 118).

Il admire la grande découverte de Harvey, parle correctement du cœur, cette pompe aspirante et foulante, du sang « qu'il envoie à coups de piston dans les artères et qui circule avec une rapidité que n'a point le fleuve du Rhône. » « Madame », dit le médecin à la princesse, « pour que vous vous portiez bien, il faut que votre cerveau et votre cervelet distribuent une moelle allongée bien conditionnée dans l'épine de votre dos jusqu'au bout du croupion de votre altesse, et que cette moelle allongée aille animer également quinze paires de nerfs à droite et quinze paires à gauche. » (III, 20). Sur la génération, « un mystère » qui le préoccupe beaucoup (I, 52 ; II, 46, 202, 236-244 ; III, 100, 113, 171, 186-193), il rapporte les opinions d'Hippocrate, de Harvey, de Leuwenhoeck, s'amuse quelque peu des spermatozoaires, bafoue Maupertuis, discute la théorie moléculaire de Buffon et, finalement, se range à l'oviparité. Mais l'embryologie était trop peu avancée de son temps pour qu'il se prononçât en connaissance de cause sur un sujet si parfaitement élucidé aujourd'hui. Aussi ne manque-t-il pas cette occasion d'arguer de cette ignorance qui lui est si chère.

La psychologie de Voltaire, en ce qu'elle a de positif, est incomplète comme la physiologie du temps; mais c'est une esquisse excellente. Tout d'abord, elle embrasse le règne animal tout entier; elle n'isole pas l'homme de la nature vivante. Aussi rejette-t-il bien loin les *animaux-machines* de Descartes : non pas tant que la théorie lui semble fausse; elle est seulement exclusive; elle méconnaît l'identité fondamentale du mécanisme intellectuel dans l'homme et dans l'animal. Mais lui-même, en citant de nombreux traits d'intelligence qui révèlent chez les bêtes la mémoire, la réflexion, la prévoyance, le jugement et la volonté, il s'obstine à faire de la raison l'apanage et le signe distinctif de l'homme. Cependant il est bien forcé d'en accorder

au moins le germe[1] aux animaux; car, en ses bons jours, il la définit : un « don *inexplicable* de comparer le passé au présent et le présent au futur. » (III, 162). Or, le chien qui retourne à son ancien maître a fait nécessairement cette comparaison.

L'instinct, sorte de mémoire inconsciente par laquelle « se forment tous nos premiers mouvements », l'instinct, « raison des bêtes » (II, 204) et des enfants (III, 160), « est tout sentiment et tout acte qui prévient la réflexion. Il gouvernera toujours la terre. » (III, 162.) « Intelligence dépendante des sens comme la nôtre », on peut dire qu'il est le produit immédiat de la sensation, du contact entre l'organisme et le monde extérieur.

L'être vivant étant donné, tout, dans ses opérations et dans ses actes physiques, intellectuels ou moraux, procède de la sensation. Point de désir, partant point de passions, point de sens du bien et du mal; « point de pensées dans l'homme avant la sensation. » (III, 129, 148). La mémoire est une sensation continuée (Éd. du *Centenaire*, p. 656), et « c'est par ma mémoire que je suis toujours moi ». (I, 140), Méditez ce passage, dont Voltaire ne s'est pas toujours assez souvenu : « Un homme qui naîtrait privé de ses cinq sens serait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. *Les notions métaphysiques ne viennent que par les sens;* car comment mesurer un cercle ou un triangle, si on n'a pas vu ou touché un cercle ou un triangle? Comment se faire une idée imparfaite de l'infini qu'en reculant des bornes? et comment retrancher des bornes sans en avoir vu ou senti? » (*Centenaire*, p. 656).

Rien dans l'intellect qui n'ait été d'abord dans la sensation. Les idées sont reçues du dehors; il n'y a donc pas d'idées innées; celles qu'on appelle nécessaires, et qui sont seulement abstraites, sont évidemment les dernières acquises; l'enfant les

[1] « Notre raison surpasse infiniment *la leur*. » (II, 203.)

ignore, et, sans l'éducation, l'adulte ne les concevrait qu'après un long travail mental. Les idées ne sont pas des êtres : « les idées sont l'animal pensant. » (II, 100).

Bien que Voltaire aime à répéter qu'il n'existe aucun rapport entre les objets et la sensation, entre l'organisme et la pensée[1], il reconnaît cependant que la production de la pensée est liée, non seulement aux objets par la sensation, mais encore aux divers états de l'organisme; il lui arrive de dire que la pensée se forme dans la cervelle, que la santé du cerveau et du cervelet est la condition même de la pensée; que les idées semblent s'écouler avec le sang. Il déclare que l'homme ne pense ni à volonté, ni toujours; que la léthargie, l'évanouissement, le sommeil profond, arrêtent la formation des idées. Il tient qu'il est plus sage de chercher la cause de la pensée dans un sujet connu et certain, le corps, que d'imaginer une « petite personne » mystérieuse, cachée dans la glande pinéale ou ailleurs, un être métaphysique nommé Ame ou Intelligence.

Rien n'est plus formel, plus explicite que son sentiment sur la question de l'âme. Il faut, pour l'obscurcir, abuser singulièrement de quelques doutes peu sérieux, (II, 213; III, 106, 157), de quelques réticences visiblement jetées en pâture aux haines orthodoxes (*Catéchisme chinois*, tome I, 139-141). Un article entier du *Dictionnaire philosophique* (*Centenaire*, p. 657) et, dans nos Dialogues,

[1] « Tous ces êtres ont du sentiment, qui n'a aucun rapport avec leur organisation » (II, 185). — « On sait assez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu et des paroles qu'on me chante, et l'impression que ces paroles font dans mon cerveau » (*Centenaire* p. 655). — « Si nous regardons un objet, si nous entendons un corps sonore, il n'y a rien dans ces corps ni dans nous qui puisse produire immédiatement ces sensations » (III. 129). — On dissèque mille cerveaux sans pouvoir jamais soupçonner par quels ressorts il s'y formera une pensée » (II, 201).

plus de vingt passages, démontrent l'impossibilité, l'inanité de l'âme matérielle ou spirituelle. L'âme est le nom général de l'ensemble de nos facultés. Elle n'a point d'existence propre ; elle disparaît avec les facultés et, nécessairement, avec le corps qui en est le siège. Telle est la doctrine constante de Voltaire ; quelques citations l'établiront mieux que nous ne saurions le faire :

— « L'âme est un mot inventé pour exprimer faiblement et obscurément les ressorts de notre vie. » (I, 135.) « Mes facultés... sont ce qu'on appelle âme. » (III, 148.)

— « Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu que vous nommez *sensibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous nommez du nom vague et inexplicable *âme?* — Non. » (II, 111.)

— « Pourquoi voulons-nous à toute force en avoir une? — Peut-être bien que c'est par vanité. (III, 106.)

— « Je n'ai jamais pu comprendre comment un être immatériel, immortel, logeait pendant neuf mois inutilement caché dans une membrane puante entre de l'urine et des excréments. Il m'a paru difficile de concevoir que cette prétendue âme simple existât avant la formation de son corps ; car à quoi aurait-elle servi pendant des siècles, sans être âme humaine?... Que devient cet être inconnu si le fœtus qu'il doit animer meurt dans le ventre de sa mère? Il m'a paru encore plus ridicule que Dieu créât une âme au moment qu'un homme couche avec une femme..., que Dieu attendît la consommation d'un adultère, d'un inceste, pour récompenser ces turpitudes en créant des âmes en leur faveur. C'est encore pis quand on me dit que Dieu tire du néant des âmes immortelles pour leur faire souffrir éternellement des tourments incroyables. Quoi ! brûler des êtres simples, des êtres qui n'ont rien de brûlable! Comment nous y prendrions-nous pour brûler un son de voix, un vent qui vient de passer? » (III, 105.)

— « L'âme immortelle?... Il faut d'abord être bien certain qu'elle existe. » (II, 108.)

— « Jugez vous-même si l'instrument peut jouer encore quand il n'existe plus. » (III, 129.)

— « Peut-il exister de nous quelque chose de sensible quand tous les organes du sentiment sont détruits? » (III, 156.)

— « Jamais abeille n'a eu la folie d'enseigner dans une ruche que son bourdonnement passerait un jour la barque à Caron, et que son ombre irait faire de la cire et du miel dans les Champs-Élysées. » (III, 160.)

Nous avons suffisamment caractérisé plus haut le déterminisme de Voltaire. La liberté, dit-il, n'est autre chose que le pouvoir de faire ce que je suis nécessité à vouloir; « vous n'êtes pas libre *autrement* que votre chien. » (I, 175.) « Je ne sais pas ce que vous entendez par une volonté libre; je n'attache point d'idée à ces paroles. » (I, 36.) « Vous ne pouvez vouloir sans raison. » (I, 176.) « Cette opinion et cette volonté sont les effets immédiats de la manière dont les esprits animaux se filtrent dans le cervelet et de là dans la moelle allongée. » (III, 115.) « Qu'entendez-vous par liberté d'indifférence?... Il est ridicule de supposer la volonté de cracher à droite. Non seulement cette volonté de vouloir est absurde, mais il est certain que plusieurs petites circonstances vous déterminent à ces actes que vous appelez indifférents. Vous n'êtes pas plus libre dans ces actes que dans les autres. Mais encore une fois, vous êtes libre en tout temps, en tout lieu, dès que vous faites ce que vous voulez faire. » (I, 177.) « Locke a très bien défini la liberté *puissance*. » (I, 173.) Tout dans l'univers est « éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invisibles et indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meurt sur notre globe. » (I, 37.) « Chaque homme, chaque être... obéit à la destinée et ne lui

commande pas, » (I, 35) : formule bien absolue, puisque l'homme est, lui aussi, un facteur nécessaire de la destinée.

En somme, l'univers de Voltaire est un système lié où des corps végétants, vivants et pensants, chacun a son rang dans la série, sous l'empire des lois physiques générales, agissent et se comportent en vertu de l'organisme et du milieu. Il n'y a point d'êtres métaphysiques substitués aux causes naturelles et réelles. L'homme n'est pas isolé du reste des choses. Il n'a d'autre privilège que la supériorité de sa structure, et des facultés qui y sont éveillées par les contacts extérieurs. Ce sont là les éléments de la destinée individuelle et sociale, de l'histoire : voyons-les à l'œuvre. Mais avant de suivre l'humanité dans sa carrière, retenons bien que cette activité qui lui est propre, ces rapports divers entre les groupes et les nations, avec leur cortège de conséquences, évènements, mœurs, institutions, croyances, arts, développement intellectuel, tout ce qui constitue le règne humain, fut et demeure subordonné, enchaîné à l'ensemble fatal dont son évolution est un accident. L'histoire humaine est un corollaire de l'histoire terrestre. Bien qu'il conteste trop souvent, avec une âpreté quelque peu jalouse, les grandes vues de Montesquieu, Voltaire est d'accord avec lui sur ce point : « Le grand Démiourgos a donné aux hommes et aux animaux les aliments et l'industrie nécessaires pour soutenir leur courte vie, *selon les climats* où il les a fait naître. » (III, 201.) « Les lois et les religions sont faites *pour les climats.* » (III, 19.) « Trois choses influent sans cesse sur l'esprit des hommes, *le climat*, le gouvernement et la religion. » (*Essai sur les mœurs, Résumé.*)

Voltaire, un des premiers dans les temps modernes, a proposé et appliqué une nouvelle conception de l'histoire. Dès 1744, il publiait, à la suite de Mérope, le morceau qui débute ainsi : « Peut-

être arrivera-t-il bientôt dans la manière d'écrire l'histoire ce qui est arrivé dans la physique. Les nouvelles découvertes ont fait proscrire les anciens systèmes. On voudra connaître le genre humain dans ce détail intéressant qui fait aujourd'hui la base de la philosophie naturelle. » Plus loin, après avoir raillé à faux la méthode d'Hérodote, qui est précisément la sienne, il veut que l'on recherche moins les évènements que leurs causes et leurs conditions, « le nombre des naissances au bout de l'année », le chiffre des exportations, le rapport de l'impôt à la richesse publique, l'état des lettres, des arts et des sciences, « les changements dans les mœurs et dans les lois ». Et il ajoute : « On saurait ainsi l'histoire des hommes, au lieu de savoir une faible partie de l'histoire des rois et des cours. » L'*Essai sur les mœurs des nations* était en germe dans ces remarques. Tel qu'il est, avec ses lacunes et ses erreurs inévitables, ce livre apparaît encore comme un des plus puissants efforts du génie critique. Il met fin au roman de l'histoire chrétienne et providentielle. On sait que Voltaire y reprend la suite des évènements où Bossuet l'a laissée, sans doute pour mieux marquer la distance qui sépare le vieil esprit de la conception nouvelle.

Pour Bossuet, l'histoire universelle est une dépendance de l'histoire sainte. Pour Voltaire, les aventures des Hébreux sont une infime partie de l'histoire universelle. Il ne reconnaît pas de nation élue; aucun peuple n'a droit au titre de fléau de Dieu, soldat de Dieu ; le peuple juif moins que tout autre. Il a fort maltraité cette « horde d'Arabes ». Le ressentiment du mal, bien involontaire, que la Judée a déchaîné sur le monde, l'emporte au delà des bornes; mais il faut avouer que la Bible lui fait beau jeu. L'heure n'était pas venue, n'est pas venue encore, de considérer comme de curieuses traditions historiques ces légendes d'Abraham, ce passage de la mer Rouge, ce court moment de

splendeur sous David et Salomon, entre des siècles d'obscurité confuse et de sombres calamités. Dès que l'on prend texte de documents hétérogènes et vingt fois remaniés pour imposer à l'univers une doctrine infaillible et sacrée, la critique est en droit de les prendre en flagrant délit de contradiction, d'absurdité et de mensonge. Ceux qui ont bien voulu feuilleter la préface du tome II, savent déjà quelle moisson de sarcasmes acérés et de démonstrations triomphantes ont fourni à Voltaire les plaies d'Égypte, le Veau d'or, le soleil de Josué, la mâchoire de Samson, les cruches de Gédéon, les infamies des patriarches, des juges et des rois, les imaginations incongrues des prophètes, les servitudes, les captivités et autres faveurs du farouche Jéhovah. Ils ont pu reconnaître aussi quelle érudition se cache sous cette éblouissante raillerie.

Toute la science de son temps, Voltaire la possède, avec l'art de s'en servir. Il a tout lu et tout condensé. Mais, regardant les vicissitudes humaines en philosophe, non en annaliste, il place avant le récit des faits l'étude des facteurs, l'histoire des idées et des institutions. Les religions et les philosophies n'ont guère rencontré de critique plus pénétrant.

A vrai dire, on ne peut lui demander sur l'origine et l'histoire des mythologies des notions que nous commençons à peine à acquérir. L'éducation l'avait d'ailleurs imbu lui-même de cet anthropomorphisme où toutes les croyances superstitieuses et autres ont pris naissance. Il est enclin à considérer toutes les fictions et toutes les pratiques des religions positives comme des altérations d'une foi pure, simple et primitive. Cette religion naturelle, antérieure à tous les mythes, il croit la reconnaître chez les sauvages de convention que le XVIIIe siècle a tant admirés; il la trouve à la Chine, dans les cinq kings ou livres sacrés; en Perse, dans

l'enseignement de Zoroastre; sur les bords du Gange, dans la sagesse des Brahmanes. S'il eût mieux connu la genèse des idées religieuses, il aurait pu constater que les Chinois, par défaut d'imagination, sont arrivés de bonne heure à ce minimum de croyances que des peuples mieux doués ont lentement extrait d'inextricables mythologies; il aurait vu que le dualisme perse n'est qu'un résidu du panthéisme aryen; que les tendances déistes ne se révèlent que dans de rares hymnes du Véda, et dans les plus récents; enfin, que Brahma est une conception métaphysique assez moderne. Mais, de Zoroastre et du Zend Avesta, il ne connaissait guère que le nom et quelques traits généraux; de l'Inde, qu'une pâle contrefaçon des Védas, œuvre de missionnaires, le *Veidam*, et quelques termes défigurés, *Shasta* ou *Shastra-Bed* (*Çastra-Véda*), *Ezour-Veidam* (*Yadjour-Véda*), *Zombodpo* (*Djambhou-Dvipa*), *Narud* (?), *Brim*, *Bram* ou *Birmah* (Brahma), *Hanscrit*. Les études orientales n'étaient pas même dans l'enfance, elles n'étaient pas nées.

Si nous laissons de côté, pour le moment, le déisme et la religion naturelle, nous relèverons par endroits quelques indications clairvoyantes : « Un homme d'une imagination allumée voit en songe son père et sa mère mourir; ils meurent : un dieu lui a parlé. Il se met à prédire au nom de ce dieu. » Si Voltaire eût pressé cette idée, il aurait pu être un précurseur de Lubbock, de Spencer et de Tylor. « Les hommes ont toujours transporté dans le ciel toutes les sottises de la terre, soit sottises atroces, soit sottises ridicules » (II, 210). Un peu plus, il aurait compris que l'homme transporte au ciel et prête à l'univers, non seulement ses sottises, mais ses idées, ses facultés et sa raison. Mais s'il est des choses qu'il ne pouvait savoir, il en est qu'il ne veut pas voir; nous y viendrons. Demeurons dans l'ordre des religions positives, dans l'exégèse chrétienne : ici Voltaire est maître de son sujet.

Nous avons montré ailleurs (*Préface* du tome II) que, à part certains détails aujourd'hui mieux élucidés, la critique moderne n'a rien ajouté à la *Bible enfin expliquée*; et surtout combien la polémique ardente de Voltaire est en avant de l'art pour l'art où se confinent nos érudits. S'il est utile, en effet, et intéressant, d'expliquer la naissance, la diffusion et les dogmes du christianisme, il est urgent et nécessaire d'arracher jusqu'aux racines des superstitions où la théocratie fonde son empire. Voltaire fait comparaître devant la raison, qui est ici le synonyme d'expérience, les miracles, les mystères, les sacrements, les préceptes, les institutions théologiques ; le tonneau des Danaïdes était toujours vide, le sien est toujours rempli jusqu'au bord, et il y puise à pleines mains les arguments victorieux, les foudres du rire et de la vérité. De rédemption en trinité, d'incarnation en transsubstantiation, de consubstantialité en eucharistie, il poursuit pied à pied ses adversaires, les convainc de mensonge et d'ineptie, de charlatanisme et de puérilité ; il les réduit à prononcer leur propre condamnation : *Credo quia absurdum.* « Quand le célèbre Locke, voulant ménager à la fois les impostures de cette religion et les droits de l'humanité, a écrit son livre du *Christianisme raisonnable*, il n'a pas eu quatre disciples : preuve assez forte que *le christianisme et la raison ne peuvent subsister ensemble* » (II, 29). C'est le dilemme de Boutteville : « Homme ou chrétien. »

Incompatible avec la raison, le christianisme l'est avec le progrès, avec l'ordre terrestre, avec l'organisation et la paix sociales. Le miracle n'est-il pas la négation de la constance des lois naturelles et, partant, de la science ; la vérité révélée, l'ennemie implacable de la vérité cherchée ? L'application aux vivants de lois imaginées pour un « royaume qui n'est pas de ce monde » n'est-elle pas le pire des non-sens ? Le péché originel et la grâce tuent la justice ; l'absolution est une prime à la récidive, la

mendicité ecclésiastique un encouragement à la paresse; le célibat des prêtres un outrage à la nature, la suprématie théocratique une atteinte à l'autonomie des nations. L'Église a précipité la décadence romaine, donné la main aux Barbares, exploité tour à tour la féodalité et la monarchie; elle a persécuté, tenaillé, brûlé, massacré les dissidents, les philosophes et les savants; non contente d'effarer, d'abêtir et de pressurer les générations, elle a fait périr, dans l'ancien monde et le nouveau, plus de vingt millions d'hommes. Il n'y a pas dans sa longue carrière une année où elle n'ait fait couler le sang, où elle ne l'ait versé de ses mains. Elle a engendré et perpétué le trouble dans les États les mieux policés; et quels modèles a-t-elle eus à leur offrir? Le gouvernement du pape, et le Paraguay: voilà ses chefs-d'œuvre.

L'*Index* final permettra de trouver incontinent les nombreux passages où Voltaire retrace l'effrayant tableau des bienfaits du christianisme, les horreurs des persécutions, des guerres civiles, des Saint-Barthélemy, les infamies de l'inquisition, les dépositions et les assassinats des rois, les querelles misérables des indulgences, des investitures, des jésuites et des jansénistes, des billets de confession, les rapacités cléricales : denier de Saint-Pierre, annates, main-morte, *Politique tirée de l'écriture sainte!* De tout cela, pas un trait à atténuer, pas un mot à regretter ou à retrancher: tout est vrai. A tant de maux, quels remèdes? Voltaire en propose trois : supprimer la théologie, fermer les couvents, subordonner l'autorité religieuse à l'autorité laïque[1]. Le dernier est chanceux; il n'a pas réussi

[1] « Il ne reste qu'un seul remède dans l'état où sont les choses, encore n'est-il qu'un palliatif, c'est de rendre la religion absolument dépendante du souverain et des magistrats. — Oui, pourvu qu'ils sachent tolérer également toute religion.... *laisser les hommes libres dans leur commerce avec Dieu et ne les enchaîner qu'aux lois dans tout ce qu'ils doivent aux hommes* » (II, 29).

à la Révolution française, et nous ne savons si nos législateurs de 1880 en tireront un meilleur parti; mais les deux premières mesures sont fondées en droit, et en fait efficaces.

« A quoi sont bons les théologiens (II, 151)? La Faculté de théologie me paraît le corps le plus méprisable du royaume (II, 41). La théologie est dans la religion ce que les poisons sont parmi les aliments (II, 40). Je voudrais, pour l'honneur de la raison, qu'on l'abolît; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie... Il faut absolument qu'on détruise la théologie » (II, 151, 152). Mais comment? En cessant de l'enseigner aux frais et au nom de l'État.

Quant aux moines, « habitants qui ne peuplent ni ne travaillent,... bonzes qui ne se marient point », gens qui s'engagent « par un serment inviolable à être inutiles au genre humain, à être absurdes et esclaves, et à vivre aux dépens d'autrui..., forçats volontaires qui se battent en ramant ensemble », il faut « les défroquer tous ». L'abolition des moines a peuplé et enrichi les États protestants; « on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs ». « Leurs maisons deviendraient des hôtels de ville, des hôpitaux, des écoles publiques, ou seraient affectées à des manufactures... C'est le sentiment de tous les magistrats, *c'est le vœu unanime du public*, depuis que les esprits sont éclairés. » « *Les moines restent puissants jusqu'à ce qu'une révolution les abolisse...* Il n'y a qu'à souffler sur les moines, ils disparaîtront de la surface de la terre. » Le droit n'est pas douteux : toute institution fondée expressément sur le célibat est immorale au premier chef. Il n'y a qu'à vouloir; mais « *on ne connaît pas ses forces.* Le roi de France n'a qu'à dire un mot, et le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Russie » (II, 174, 175). Sages et vaillantes paroles, qui devraient être présentes à l'esprit de nos ministres. Ce sont celles-là et d'autres

qui naguère déchaînaient l'ire impuissante du Sénat contre notre édition du *Centenaire*.

Voltaire n'a pas plus épargné les philosophies que les religions : les atomes et les monades, les types et les formes substantielles, les quiddités et les entéléchies l'égayent à bon droit; mais c'est d'une main plus légère qu'il leur décoche ses traits les plus incisifs. Il y a de la bonne humeur dans son ironie. C'est qu'on ne plaisante pas ses alliés comme on raille ses ennemis. Philosophe ? c'est un métier qui « n'exige ni ne donne la richesse. Plusieurs ont dit des sottises, ils sont hommes; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles... Entre nous, dites-moi si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société?... Pauvres, sans protection, sans appui », persécutés à l'envi par les sectes et les clergés, quels services n'ont-ils pas rendus aux hommes! Les faiseurs de dupes seraient « les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit! »

Les philosophies ne contraignent personne. Filles de la liberté, elles soutiennent la cause à laquelle Voltaire a voué sa vie. Mais quoi! voudriez-vous qu'il prît au sérieux les nombres de Pythagore, les dodécaèdres de Platon, ou cette bizarre Harmonie préétablie « par laquelle l'âme prononce un discours, tandis que le corps, qui n'en sait rien, fait les gestes » (III, 195)? En somme, à moins qu'il ne s'agisse de sacrifier Descartes sur l'autel de Newton, ou de vilipender son ennemi Maupertuis, ses jugements se font aisément accepter. Les métaphysiciens ne lui plaisent guère; il les compare à des Hercules jouant aux osselets; mais, dit-il, « ce n'en sont pas moins des Hercules ». Il goûte avant tout, naturellement, ses chers sensualistes, Locke, Condillac; puis les sceptiques, ennemis des religions positives, Lucien, Érasme, Rabelais, Montaigne, Charron, Hume; enfin et plus encore peut-être, ceux qui ont fait de la morale, non seulement le

but, mais la base de la philosophie, Socrate, Cicéron, Épictète, voire un certain Jésus, plus qu'à moitié de fantaisie.

Trahit sua quemque... chacun a ses affinités. Nul ne s'étonnera de l'affection que Voltaire porte aux stoïciens ; mais il est curieux d'observer et d'étudier ses relations constantes avec Épicure et Lucrèce ; il les malmène jusqu'à l'injustice; il va jusqu'à définir Lucrèce un « grand peintre des choses communes » (II, 195); il ne s'en plaît pas moins avec le disciple et avec le maître; il aime leur *volupté*, qui « consistait à éviter les excès » (II, 43) ; Épicure « vécut et mourut en sage »; c'était, nous dit-il, « un très bon homme, et qui possédait toutes les vertus sociales » (III, 185). Sous le nom de Posidonius, il discute avec Lucrèce lui-même; et sous le nom d'Évhémère, il converse paisiblement avec l'épicurien Callicrate. Sans doute il les convertit, fort légèrement, au déisme et aux causes finales, mais non sans s'être fait porter par eux les coups les plus sensibles et les mieux appliqués. Lorsque Posidonius, se ressouvenant de Fénelon, s'écrie à froid : « Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'*Iliade!* — Non, répond Lucrèce, une pierre ne composera point l'*Iliade*, non plus qu'elle ne produira un cheval; mais la matière, organisée avec le temps, et devenue un mélange d'os, de chair et de sang, produira un cheval, et, organisée plus finement, composera l'Iliade » (I, 40). Évhémère se laisse dire par Callicrate : « Cet artisan que vous supposez est la force secrète que nous appelons nature... Vous rentrez toujours malgré vous dans le système de nos épicuriens, qui attribuent tout à une force occulte, la nécessité. Vous appelez cette force occulte Dieu, et ils l'appellent la nature... La plupart persistent à croire que leur doctrine, au fond, n'est guère différente de la vôtre. » Et il répond : « *Je suis de leur avis*, pourvu que... »

(III, 142, 147, *passim*). Notez que ces passages significatifs se rencontrent dans le dernier dialogue de Voltaire; ils expriment donc sa pensée définitive. Sans doute il demeure séparé d'Épicure, non seulement par un mot, mais par tout ce que ce mot sous-entend. Seulement il sent très bien la force d'une doctrine, la seule que n'ébranle aucune découverte et que fortifient tous les progrès de la science. Il peut s'amuser, rien n'est plus facile, des atomes *déclinants;* mais il ne peut faire que cette ridicule *déclinaison* n'équivaille aux *tourbillons* de Descartes ou à la gravitation de Newton : la certitude a remplacé l'hypothèse, mais l'une comme l'autre est comprise dans la théorie atomique. Voilà ce qui avait frappé l'esprit de Voltaire et ce qui, plus encore que des ménagements naturels pour les matérialistes et les athées de l'Encyclopédie, le ramène sans cesse aux épicuriens et à Épicure. C'est, comme eux, en véritable disciple de l'expérience, qu'il considère les mœurs et les institutions. Plus il se rapproche de la réalité, plus il s'éloigne de la métaphysique.

Tout d'abord il ne cherche point à l'aurore de l'humanité une perfection fabuleuse : « Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peau de bêtes, et du gland. » Sur les premiers rapports des hommes entre eux, il n'accepte pas dans sa rigueur l'aphorisme de Hobbes : *Homo homini lupus.* Il s'efforce de croire qu'il existe des peuples « qui n'ont jamais fait la guerre »; et il conclut péremptoirement : « la guerre n'est donc pas l'essence du genre humain ». En fin de compte, il n'apporte à la loi de Hobbes qu'un bien mince amendement : « Il y a quelques moutons parmi ces animaux, mais la plupart sont des loups et des renards... On dit que c'est pour que les renards et les loups mangent les agneaux. »

Il ne veut pas non plus que tout soit convention chez les hommes; il tient pour une loi naturelle,

gravée dans tous les cœurs, sur toute la surface de la terre, connue de tous les hommes, enseignée par tous les législateurs, pour une justice qui procède d'une raison supérieure. « Les lois, dit-il, *filles du ciel*, sont fondées sur la raison universelle... Ce qui est juste, clair, évident, est éternellement respecté de tout le monde. » Singulier langage chez un ennemi des idées innées ! Mais pressez-le : les définitions seront aussi nettes et aussi solides que la théorie est creuse et vague ; et elles la condamnent.

— La loi naturelle ? « *C'est l'intérêt* et la raison. » (II, 113.) « Plus l'homme progresse, plus la loi naturelle est observée. »

— Le juste ? « Ce qui nous fait plaisir sans faire tort à personne. » (I, 91.) « Comment saurons-nous ce qui est juste ? — Nous connaissons très bien notre intérêt. » (II, 111.) « Qu'appelez-vous juste et injuste ? — Ce qui paraît tel à l'univers entier. » (II, 122.)

— La justice ? « L'utilité est la mère de la justice. » (II, 91.)

La loi naturelle et la justice universelle se réduisent donc aux conventions les plus générales nées de l'intérêt le plus immédiat. Ce sont celles-là seulement qu'on peut dire, et encore ! gravées dans tous les cœurs. Mais, « il y a tant de nuances du juste et de l'injuste ! » (I, 134.) « Ce qui est juste à Gaiette est injuste à Otrante (III, 10); ce qui est juste vers la Seine est injuste vers le Rhône. » (I, 83.) Les lois « changent selon les temps et selon les lieux. » (I, 201.) La plupart ont été faites après la victoire, « pour soutenir la tyrannie. » (II, 158.) Le droit de la guerre n'a qu'un nom, la force ; il est fils de la cruauté, de la fraude et de l'injustice. Les lois politiques et civiles, les prétendues lois fondamentales, sont de convention ; les vraies, la liberté les contient toutes ; quant à celles « qui empêchent les hommes d'écrire, de parler, et même

de penser..., je ferais *une belle révolution pour les abolir!* » (II, 146.)

Perfectionner, réformer les lois (II, 29, 41), c'est la première condition de toute saine politique. On y parviendra en supprimant la théologie, comme on sait, et en abolissant la guerre, ce « crime, qui consiste à commettre un grand nombre de crimes en front de bandière » (II, 156), cette maladie affreuse, sorte de rage qui saisit à la fois une moitié de la terre. Point de guerre juste : il n'y a de guerre qu'offensive; « la défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés. » (C'est le nom que Voltaire donne aux conquérants.) Mais qu'opposer à ce fléau de la guerre? Quel remède? « Aucun, sinon de se mettre en état d'être aussi injuste que ses voisins... C'est pourquoi douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en temps de paix. » (II, 158, 159.) Que dirait-il donc aujourd'hui?

Parmi les abus que Voltaire a attaqués avec le plus d'énergie et de succès, il faut citer : le servage, qui dépare la Russie de Catherine II, qui tue la Pologne de Stanislas, et qui, en France, subsiste encore sur quelques domaines ecclésiastiques; les privilèges accordés à la naissance et aux fonctions; la fiscalité excessive qui ruine le pauvre et l'artisan; la multiplicité des coutumes contradictoires; la vénalité des charges, les pénalités atroces et arbitraires; et cette abominable torture, « secret infaillible pour sauver un coupable qui a les muscles vigoureux. » (I, 231.) Il condamne les procédures secrètes, et réclame pour tout accusé un conseil, pour tout criminel un jury. Il signale enfin les vices d'une éducation ridicule, inutile et incomplète, qui consiste à apprendre aux hommes « du latin et des sottises », qui livre les filles à des béguines ignorantes de tous les devoirs féminins; l'éducation doit développer la raison, plus que la mémoire, et préparer les deux sexes aux nécessités

de la vie individuelle et sociale. Ni serfs d'esprit, ni serfs de corps; égalité devant l'impôt, devant la justice civile ou criminelle; modération des peines; *une loi et une mesure;* enseignement laïque et intelligent. N'est-ce pas là tout le plan de la Révolution française? Ici nous renonçons à citer; c'est à toutes les pages qu'on trouve répandues les idées fécondes qui sont la substance même du génie, de la philosophie de Voltaire, et qui font de lui l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Le premier devoir de l'État est de concilier l'intérêt général avec l'intérêt et le droit des particuliers. « L'homme est né libre : le meilleur gouvernement est celui qui conserve le plus qu'il est possible à chaque mortel ce don de la nature » (II, 179); où l'on peut « tout imprimer » sur la politique et sur la religion (II, 148); celui « où il y a le moins d'hommes inutiles » (I, 16). La richesse d'une nation consiste dans la population et dans le travail, agricole, industriel, artiste et intellectuel : l'État le plus sage est donc celui qui honore et encourage le mieux la famille, la culture, l'industrie, le commerce, l'art et la science.

Quelle est la forme de gouvernement qui garantit la paix intérieure et extérieure, l'égalité, la liberté, le développement de la richesse publique? Ce n'est certes pas la royauté absolue, qui a deux noms encore : despotisme et tyrannie; moins encore peut-être une hiérarchie de priviléges, aristocratie ou oligarchie. Voltaire se prononce pour la constitution anglaise, « gouvernement unique, dans lequel on a conservé tout ce que la monarchie a d'utile et tout ce qu'une république a de nécessaire. » (III, 83.) Et ce qui le décide, ce n'est pas seulement une admiration, bien justifiée par l'abaissement de la puissance française sous Louis XV et par la grandeur croissante de l'Angleterre, c'est encore une vue claire des possibilités présentes : plus claire que profonde, il est vrai. La

Constituante, animée de son esprit, n'a pas non plus senti tout d'abord que le remaniement inévitable de la société française serait beaucoup trop radical pour n'aboutir qu'à un compromis; que la passion de l'égalité, surexcitée par dix siècles de fictions et de privilèges, romprait nécessairement d'un coup toutes les chaînes du passé.

Voltaire, qui a si souvent prononcé le mot de révolution, est mort plein d'espoir dans les réformes de Turgot. Il ne concevait pas une république durable dans un grand pays. Celle de Rome avait sombré dans le césarisme. Il admirait la Suisse, la Hollande, Venise; mais c'étaient de petits États défendus par les lagunes ou les montagnes. L'histoire elle-même semblait conclure à cet idéal pratique de la royauté anglaise.

Toutefois sa philosophie, plus hardie que sa politique, lui montrait dans la démocratie la conclusion nécessaire de sa doctrine. « Je vous avouerai », dit un des interlocuteurs de l'A B C, « que je m'accommoderais assez d'un gouvernement démocratique... Tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les lois sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron, qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voisin l'agriculteur et mon ami le manufacturier, s'élèvent tous au-dessus de leur métier, et connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent chiaoux... de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan, dans une démocratie, n'a la vexation et le mépris à redouter... Être libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre est un indigne artifice, une mauvaise comédie où l'un joue le personnage de maître, l'autre d'esclave, celui-là de parasite, et cet autre d'entremetteur. »

Exposer les idées de Voltaire sur l'homme et les sociétés humaines, c'est faire pressentir sa morale ; il n'en est pas de plus simple, de plus pure et de plus noble, puisqu'elle se résume en trois mots : justice, bienfaisance, tolérance; ou en un seul : la vertu. Mais, ce qui importe ici, elle est tout entière fondée sur l'expérience, elle est purement humaine et sociale. Il ne faut pas se tromper à ses recours si fréquents à une justice suprême, à une loi naturelle, à une raison universelle. Nous savons que la loi naturelle n'est que la notion la plus générale de l'intérêt le plus simple et la garantie réciproque de cet intérêt. En fait, les actes moraux n'ont point, pour Voltaire, d'autre sanction que le châtiment et le remords, l'approbation publique et le sentiment du devoir accompli, non d'un devoir métaphysique, mais d'un devoir corrélatif au droit, c'est-à-dire à l'intérêt d'autrui. Le paradis et l'enfer sont des contes d'enfant. Ce n'était pas pour gagner l'un ou éviter l'autre qu'il flétrissait les assassins du jeune La Barre, qu'il réhabilitait la mémoire de Calas, qu'il réclamait la liberté pour les serfs du Mont-Jura; qu'il secourait, employait, conseillait les jeunes gens recueillis dans sa maison, et jusqu'aux jésuites malheureux.

La morale de Voltaire n'a pas été une théorie plus ou moins exacte du bien et de l'utile; c'est une force agissante et vivante. Il en est ainsi de sa philosophie; elle a été avant tout militante; elle a soutenu quarante ans une lutte sans trêve contre les fausses conceptions de l'univers, contre les illusions de la psychologie, contre les erreurs de l'histoire traditionnelle, contre les fables et les superstitions, contre les crimes de la théocratie et les abus de l'ancien régime. Le sens pratique est le caractère propre et original de la pensée de Voltaire; de là cette popularité sans égale, cette puissance qui s'est transmise de génération en génération.

IV

LE DIEU DE VOLTAIRE

Il semble que notre tâche soit achevée. La doctrine que nous venons d'exposer ne forme-t-elle pas un tout parfaitement lié où chaque science à son tour, depuis la cosmographie jusqu'à l'histoire des évènements et des idées, depuis la psychologie jusqu'à la politique et la morale, vient apporter ses résultats certains, verser sa part d'enseignement et de lumière ? L'univers et l'homme, n'est-ce donc pas là tout le domaine de la philosophie ? Que peut-il y avoir en dehors de la réalité ? — Il y a, répondent Platon, Aristote, Leibnitz, Kant, la raison des choses, la sphère des premiers principes. Les uns ont visité cette région vague, les autres l'ont déclarée inaccessible, mais tous en affirment l'existence, tous la considèrent comme le vrai séjour et le vrai but de la philosophie. Voltaire, en ces *inania regna*, ne s'est pas avancé beaucoup plus loin que le seuil ; mais l'expérience a beau le tirer en arrière, il y revient toujours ; il ne cesse de se débattre entre les deux raisons que nous avons définies au début de cette étude. Sa situation est singulière : implacable ennemi des êtres métaphysiques, il adore l'entité qui les enferme tous ; destructeur de tous les dogmes, il conserve le dogme fondamental. Le plus incrédule des hommes en devient le plus croyant. Sa foi brave toutes les contradictions, toutes les impossibilités ; aux moments le plus critiques, quand elle paraît le plus désorientée, le plus chancelante, elle se dresse et crie à tout venant : *Croire un Dieu et être juste ;* et

elle répète, elle ressasse, avec l'obstination de l'enfant qui chante pour se rassurer dans les ténèbres : Croire un Dieu ! croire un Dieu ! C'est la formule qui conjure les puissances de l'air, le signe de croix qui chasse les démons. Mais ce déisme incurable se présente lui-même comme une obsession et une manie. C'est la seule prise que l'illusion anthropomorphique ait gardée sur l'esprit le plus lucide et le plus épris de la vérité qui fût jamais.

Le Dieu de Voltaire est précisément ce « fantôme de la raison » si éloquemment maudit par Proudhon, ce mirage d'elle-même à qui la raison humaine demande l'explication dernière. Il est évoqué et, pour ainsi dire, créé de toutes pièces par la question même qu'on lui adresse. Dès qu'on lui demande « pourquoi des poux et des araignées » (II, 21), « pourquoi le mal » (I, 46), « pourquoi il y a quelque chose » (III, 31) ? on lui donne tout ensemble l'existence, la puissance, l'intelligence et la volonté. Mais vainement lui prodigue-t-on les noms les plus beaux, les plus doux : Être des êtres, Être suprême, souveraine intelligence, raison universelle, grand architecte, grand géomètre, créateur, Démiourgos, justice éternelle;

Il garde de Conrart le silence prudent.

Avouons qu'il a pour cela d'excellentes raisons. On le cherche à l'orient, au midi, au couchant; on l'arrose, on le graisse, on l'enfume : « point de réponse, mot ». Prières, larmoyez ! crépite, psaltérion ! orgues, ronflez ! tonnez, cymbales ! — Vous l'assourdissez; il ne sait auquel entendre. L'homme n'aime pas les dieux muets. Aussi, comme on le fait parler ! Et cela rapporte. Le mal est qu'on ne lui prête que des sottises. Quelqu'un dénonce la fraude; on le hue, on le tue, au nom du gagne-pain qui n'en peut mais. Un malavisé plus hardi s'ingère-t-il de demander au Mama-Jumbo s'il

existe, il est déjà trop tard pour lui retirer ce qu'on lui donna jadis. Il y a prescription, ratifiée par le consentement universel. « Dieu est adoré partout » (II, 88).

D'ailleurs, toute chose est faite par quelqu'un. L'oiseau fait son nid ; le castor sa hutte et son barrage. Un homme a construit le Capitole (I, 42) ; un homme a écrit l'*Iliade;* un homme agence des machines, exécute des peintures et des statues. Mais le soleil, les astres, la terre, les eaux, les plantes, les animaux, l'homme enfin ! qui les a créés ? car il faut bien que ce soit l'œuvre de *quelqu'un.* Nos sensations, nos idées, notre raison, nous ne nous les sommes pas données (I, 53, 98, etc., etc.) ; il faut bien que nous les tenions de quelqu'un. Ce quelqu'un est Dieu. Son existence est prouvée par ses ouvrages. La nature entière l'atteste. Il est évident « comme le soleil ». « Je vois un ouvrage admirable », etc., etc. L'ordre universel ne procède point du hasard. Les courbes des astres ont été calculées d'après « les lois de la mathématique la plus profonde ». Il est donc nécessaire qu'un mathématicien très antérieur à Euclide ou à Newton ait possédé l'algèbre infuse, tous les théorèmes de la géométrie, sans compter le calcul différentiel.

Et puis encore : tout ce que l'homme construit ou invente, il le dirige à une fin. Or, toute chose a une destination, et c'est Dieu nécessairement qui la lui a donnée. Les causes finales, impliquées par l'existence de Dieu, prouvent à leur tour cette existence.

Ce cercle vicieux est bien connu ; Voltaire s'y laisse prendre ; il ne se lasse pas de produire, de tourner et retourner un argument qui a besoin d'être prouvé par ce qu'il prouve. Nous ne nous arrêterons pas à faire voir que l'ordre est la suite fort indifférente en elle-même, des rapports nécessités par la juxtaposition des choses, qu'il

n'existerait pas moins dans le chaos que dans l'état présent du monde; que les mathématiques sont un instrument humain à l'aide duquel nous mesurons des rapports, appelés *lois* quand ils se produisent constamment, et qui ne peuvent qu'être constants dans l'état présent de l'univers; enfin, que la finalité est l'essence même de l'illusion anthropomorphique.

Mieux vaut montrer Voltaire aux prises avec les difficultés aussi insolubles qu'imaginaires qu'il s'est lui-même créées.

Dieu, dit-il, est la suprême intelligence : il y a des êtres intelligents; donc leur auteur possédait la qualité qu'il leur a transmise. Mais il y a aussi des êtres odorants : Dieu serait donc la suprême odeur? Il le faut bien, s'il est tout, s'il contient tout, s'il est dans tout; et Voltaire est si convaincu de cette infinitude et de cette ubiquité, qu'il incline au panthéisme de Zénon, de Paul, de Malebranche et des Brahmanes. Or, *tout* n'est pas un être, c'est une juxtaposition; *tout* ne peut être une personne, une intelligence. L'intelligence, en effet, a pour condition *sine quâ non* un organisme sentant, situé dans un milieu qui le délimite et le détermine.

Dieu est éternel, sa volonté et ses œuvres sont éternelles comme lui. Autrement, on lui demanderait ce qu'il faisait avant la création. Qui dit éternel dit immuable; soit, et Voltaire est conséquent lorsqu'il établit la parfaite inutilité de la prière; il ne l'est plus quand il retient pour son Dieu l'adoration : car la volonté immuable est adéquate à la fatalité de l'enchaînement universel. Deux mots pour un même fait.

Dieu est nécessaire, pour que les choses soient. Mais les choses sont; et Dieu ne rend pas compte de leur existence. S'il est nécessaire, il est nécessité, sous peine d'être un effet sans cause; et, s'il est éternel, il n'a pas de raison d'être.

Infini, éternel, souverainement intelligent, Dieu

doit posséder la toute-puissance; et la puissance étant la mesure même de la liberté, sa liberté doit être infinie. Comment donc accorder sa puissance avec sa nécessité, sa liberté avec son immutabilité? Ah! répond Voltaire, il est le seul libre, le seul puissant; mais il n'est pas *extravagamment* puissant. Il est lié par les lois éternelles qui sont émanées de lui, par sa volonté nécessaire et nécessitée, par sa raison, qui ne peut admettre des choses contradictoires. C'est dire qu'il a été puissant, qu'il a été libre, et qu'il ne l'est plus; c'est dire qu'il ne l'a jamais été, puisque, éternel, il n'a jamais pu vouloir et faire que ce qui est.

Dieu est parfait. Assurément : sinon il pourrait vouloir corriger son œuvre, qui ne serait plus éternelle; et lui-même cesserait d'être immuable.

C'est pitié de voir Voltaire s'épuiser à ces logomachies; mais il n'est pas au bout de ses peines, et voici venir la pierre d'achoppement, le rocher de Sisyphe qu'il n'a jamais pu ni déposer, ni alléger, ni écarter : le problème du bien et du mal. On sait assez que ce problème n'existe point, que le mal et le bien sont relatifs à l'homme, que le plaisir et la douleur physiques, intellectuels ou moraux, sont les deux termes variables d'une comparaison entre les effets des divers contacts de l'organisme avec les objets extérieurs, de l'homme avec ses semblables. Il n'y a là qu'un fait à constater. Mais, dès que Dieu est la souveraine justice, le problème se pose, implacable et insoluble. Si Dieu est tout, il est à la fois le bien et le mal; s'il est juste, le mal ne peut exister; Voltaire ne se dissimule aucunement la gravité de l'accusation, l'impossibilité d'y répondre. Il ne veut pas entendre parler d'Ormuz et d'Ahrimane, d'un Dieu bon et d'un dieu diable; il rejette bien loin les enfers, « inventés pour justifier la justice divine ». Il gémit sur les conséquences nécessaires, et nécessairement imparfaites, de lois non moins nécessaires, non moins

nécessairement parfaites, en tout cas immuables. Il ne voit de remède que dans la résignation. Augustin disait, après avoir écrit seize livres sur la trinité : « Ce n'est pas que j'eusse rien de solide à dire, mais il fallait bien dire quelque chose ! »

« Les Épicuriens, dit Callicrate, ont sur vous une supériorité bien marquée : ils n'ont point de reproche à faire à un Être suprême, à un Dieu juste qui laisse la vertu sans secours. » « Toute secte qui admet la plénitude de la puissance divine, la charge des abus qu'elle n'empêche pas. » (III, 152.)

Voltaire n'en maintient pas moins que Dieu est rémunérateur et vengeur. Mais de quel droit punira-t-il ses créatures, ses « marionnettes de la Providence », pour des fautes qu'il les a, de toute éternité, destinées à commettre ? Voltaire n'en sait rien. La punition, d'ailleurs, effacera-t-elle le mal qui a été ? et comment punira-t-il ce qui n'existera plus ? Voltaire insinue que, peut-être, une monade immortelle habite en un point inconnu de l'organisme ; il est vrai qu'il retire immédiatement cette proposition hétéroclite. Mais, pour démentir ainsi toute sa critique de l'âme et des êtres imaginaires, ne faut-il pas qu'il soit littéralement réduit aux abois ? Nous l'aimons bien mieux lorsqu'il écrit : « S'il était possible que Dieu cessât d'être juste, je voudrais, moi, agir avec équité. » (I, 139.) Il y a des philosophes qui nient les peines et les récompenses, et « qui n'en seraient pas moins gens de bien. » (I, 172.)

Cependant « un philosophe doit annoncer un Dieu, s'il veut être utile à la société humaine. » (I, 172.) Qui dit cela ? Ce n'est pas l'histoire. Enfin Voltaire en est réduit à cet argument de prédicateur, aussi faux qu'il est infime : « Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même, croient en Dieu, et je m'imagine que j'en serai moins volé et moins cocu. » (II, 192.)

Il est vrai qu'il en rougit et se répond à l'instant même : « Vous vous moquez du monde. » Mais combien de voltairiens de pacotille n'ont pas lu la réponse !

Autres aphorismes à l'usage de nos Prudhommes : « C'est parce qu'il existe, que sa nature doit être incompréhensible... Je sais qu'il est sans savoir ce qu'il est... La raison nous force à l'admettre, la démence entreprend de le définir. »

Tel est le Dieu de Voltaire, le Dieu que la religion naturelle adore sans le prier, et pour cause. Synonyme de fatalité, d'indifférence et d'inutilité, il consiste uniquement dans une intention, une finalité, que l'anthropomorphisme, la raison métaphysique ajoute à la réalité des choses.

« Une fausse science fait les athées. » (II, 155.) Une vraie fait-elle les déistes ?

La critique de Voltaire est un appel à la science. Le déisme de Voltaire est un appel à l'ignorance.

Déistes, votre erreur est de croire que Dieu est le fonds, substantiel et indépendant, des mythes et des entités; il en est l'extrait, le résidu. Si vous commencez par éliminer ses éléments constitutifs, de quoi le tirerez-vous? De la raison? Mais c'est elle qui l'a détruit.

La substance, eût dit Aristote, est inséparable de la forme. Il y a des êtres qui ne valent que par leur enveloppe, qui même y résident tout entiers. Le cercle n'existe que par la circonférence : ôtez-la, il n'y a plus ni centre, ni rayons. Enlevez délicatement la pellicule irisée, que reste-il de la bulle de savon? Qui trop subtilise, volatilise. La raison a dépouillé Dieu du nuage qui était Dieu même; et voici qu'elle se trouve précisément dans l'intérieur de la bulle évanouïe. A force d'épurer, elle a supprimé. Elle n'en convient pas : elle ne s'en est pas aperçue; l'épuration a été graduelle.

« Il y a beaucoup de dieux », s'est dit la raison, « il y en a trop; et l'indépendance respective de leur action ne répond pas assez à la régularité générale du monde; j'instituerai entre eux une hiérarchie, de façon qu'une direction supérieure impose quelque mesure à leurs écarts. » Et le conseil des Olympiens s'assembla sous la présidence de Jupiter. Mais bientôt : « Qu'a besoin Jupiter de tant de ministres, parfois encore enclins à la révolte? Pourquoi ne serait-il pas à la fois, de sa personne, en tout lieu et à toute besogne? Accordons-lui cependant un fils et quelque autre *alter ego*. Ils gouverneront en famille. » Ainsi fut fait, et la bizarre trinité chrétienne se trouva installée dans les cieux; les antiques puissances honoraires se groupèrent à l'entour en chœurs anonymes. Seuls, ou à peu près, les incorrigibles, les vicieux, gardèrent leurs noms et leur office perturbateur; on les relégua, autant que possible, dans les régions basses. La science cependant déchargeait chaque jour le triple maître de ses fonctions les plus essentielles, lui reprenant d'abord la foudre et les vents, puis la conduite des astres, puis celle des hommes. Alors la raison dit : « Pour débrouiller le chaos, il a fallu des dieux nombreux; l'ordre établi, trois dieux, sans plus, ont suffi à la surveillance; maintenant que l'univers marche tout seul, c'est assez d'un dieu, qui « ne se mêle plus des détails. » (III, 163.) Et la divinité, qui avait été une espèce, puis une famille, ne fut plus qu'un individu. Enfin la raison s'aperçut que cet individu ressemblait trop à l'homme. « Un contour, s'écria-t-elle, ne peut embrasser sa majesté; il étouffe sous son masque; enlevons-lui sa barbe blanche, son manteau et ses attributs contradictoires. Élargissez Dieu! » Dieu cessa d'être une personne, et tout fut dit; car il n'y a que les personnes qui vivent, qui pensent, qui veuillent et agissent. Pan était mort. La raison se trouva seule, en face d'elle-même, en

face de son ombre, de l'ombre de l'homme projetée sur l'univers : l'*idée* de Dieu.

Pourquoi la raison répugne-t-elle à admettre le résultat évident de son travail ? Parce que c'est son œuvre qu'elle supprime, et qu'elle y tient; et elle la recommence comme Pénélope faisait de sa toile. Il ne sera pas dit qu'elle a créé dans les ténèbres et le crépuscule un fantôme qui s'évanouit à la lumière du jour; que, depuis cinquante siècles, elle *bombyne* dans le vide, elle n'élabore que le néant!

V

CONCLUSION

Les deux parties de la doctrine de Voltaire se montraient dans ses œuvres si constamment associées, si intimement fondues, que le grand public n'en aperçut point le désaccord originel et irrémédiable. Elles eurent même fortune : toutes deux entrèrent à dose égale dans la composition de ce bon sens, qui fut si cher au philosophe. Le bon sens étant une moyenne variable entre les préjugés et les conquêtes de l'expérience, il faut reconnaître que Voltaire en éleva singulièrement le niveau; il y réduisit à presque rien la part du préjugé, de la raison métaphysique. Ce presque rien pourtant, si inoffensif au premier abord, a pesé sensiblement sur l'avenir. Caillou fatal, il a détourné la Révolution de la voie où la poussaient l'*Essai sur les mœurs*, la *Bible expliquée*, toute cette critique lucide des abus politiques, judiciaires et sociaux Si le Dieu de Voltaire a eu pour fille, un peu

bizarre, la *Déesse Raison*, il a été, avec le Dieu de Rousseau, l'incontestable parrain du pauvre manitou théo-philanthrope et du malencontreux *Être suprême* de Robespierre. Son utilité prétendue, admise sans conviction comme sans résistance par une sorte d'assentiment universel, a permis à Napoléon de rendre à l'Église une place officielle dans l'État. « Laissez-lui prendre un pied chez vous... » Mais Napoléon n'avait pas lu son La Fontaine; le déplorable Concordat lui paraissait un excellent expédient pour embrigader le clergé au service de son ambition, pour asservir l'Église à l'État. On sait ce qui est advenu de cette combinaison. Sans doute, le Dieu de Voltaire refusa d'abord tout commerce d'amitié avec le confrère qu'il était venu bafouer; il n'eut pas de peine à décliner toute alliance avec le dieu néo-chrétien, néo-catholique, romantique, humanitaire, d'ailleurs fort mal disposé pour lui. Moi, chantait-il avec Béranger, je suis « le Dieu des bonnes gens. » Mais force lui fut bien de se reconnaître dans le Dieu vague des éclectiques : « Un être inconnu qui pénètre et anime tout; un être intelligent et puissant qui donne le mouvement, la vie et la pensée, dont les desseins éclatent de toutes parts; inaccessible aux sens et prouvé par la raison; immatériel, incompréhensible, invisible, sans forme, éternel, présent partout (III, 66, 67); rémunérateur et vengeur, etc., etc. »; c'était lui-même, il n'y avait pas à s'y méprendre. Et comment démentir ses nouveaux adeptes, quand ils l'inféodèrent, lui, Dieu de la raison, à son vieil ennemi le Dieu de la foi ? Bref, une chaîne invisible et puissante, dont nous avons négligé bien des anneaux, rattacha l'entité au fétiche; et la religion naturelle est redevenue la plus solide alliée, désormais la complice, de la religion positive.

Un dernier mot. Malgré ses dommageables conséquences, le déisme de Voltaire est encore un

service rendu à la libre-pensée. Ses arguments sont d'une faiblesse extrême ; et ce sont les plus forts que la métaphysique ait inventés : ce sont les derniers ; il n'y en a plus d'autres.

André Lefèvre.

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES

XLVI

A QUOI SERVENT LES MOINES?

Quand l'Homme aux quarante écus se vit père d'un garçon, il commença à se croire un homme de quelque poids dans l'Etat; il espéra donner au moins dix sujets au roi, qui seraient tous utiles. C'était l'homme du monde qui fesait le mieux des paniers; et sa femme était une excellente couturière. Elle était née dans le voisinage d'une grosse abbaye de cent mille livres de rente. Son mari me demanda un jour pourquoi ces messieurs, qui étaient en petit nombre, avaient englouti tant de parts de quarante écus. Sont-ils plus utiles que moi à la patrie? — Non, mon cher voisin. — Servent-ils comme moi à la population du pays? — Non, au moins en apparence. — Cultivent-ils la terre? défendent-ils l'Etat quand il est attaqué? — Non, ils prient Dieu pour vous. — Eh bien! je prierai Dieu pour eux; partageons.

Combien croyez-vous que les couvents renferment de ces gens utiles, soit en hommes, soit en filles, dans le royaume ?

— Par les mémoires des intendants, faits sur la fin du dernier siècle, il y en avait environ quatre-vingt-dix mille.

— Par notre ancien compte, ils ne devraient, à quarante écus par tête, posséder que dix millions huit cent mille livres; combien en ont-ils ?

— Cela va à cinquante millions, en comptant les messes et les quêtes des moines mendiants, qui mettent réellement un impôt considérable sur le peuple. Un frère quêteur d'un couvent de Paris s'est vanté publiquement que sa besace valait quatre-vingt mille livres de rente.

—Voyons combien cinquante millions répartis entre quatre-vingt-dix mille têtes tondues donnent à chacune.

— Cinq cent cinquante-cinq livres. C'est une somme considérable dans une société nombreuse, où les dépenses diminuent par la quantité même des consommateurs ; car il en coûte bien moins à dix personnes pour vivre ensemble, que si chacun avait séparément son logis et sa table.

— Les ex-jésuites, à qui on donne aujourd'hui quatre cents livres de pension, ont donc réellement perdu à ce marché ?

— Je ne le crois pas ; car ils sont presque tous retirés chez des parents qui les aident ; plusieurs disent la messe pour de l'argent, ce qu'ils ne fesaient pas auparavant ; d'autres se sont faits précepteurs ; d'autres ont été soutenus par des dévotes ; chacun s'est tiré d'affaire ; et peut-être y en a-t-il peu aujourd'hui qui, ayant goûté du monde et de la liberté, voulussent reprendre

leurs anciennes chaînes[1]. La vie monacale, quoi qu'on en dise, n'est point du tout à envier. C'est une maxime assez connue, que les moines sont des gens qui s'assemblent sans se connaître, vivent sans s'aimer, et meurent sans se regretter.

— Vous pensez donc qu'on leur rendrait un très-grand service de les défroquer tous ?

— Ils y gagneraient beaucoup sans doute, et l'Etat encore davantage ; on rendrait à la patrie des citoyens et des citoyennes qui ont sacrifié témérairement leur liberté dans un âge où les lois ne permettent pas qu'on dispose d'un fonds de dix sous de rente ; on tirerait ces cadavres de leurs tombeaux : ce serait une vraie résurrection. Leurs maisons deviendraient des hôtels de ville, des hôpitaux, des écoles publiques, ou seraient affectées à des manufactures ; la population deviendrait plus grande, tous les arts seraient mieux cultivés. On pourrait du moins diminuer le nombre de ces victimes volontaires, en fixant le nombre des novices : la patrie aurait plus d'hommes utiles et moins de malheureux. C'est le sentiment de tous les magistrats, c'est le vœu unanime du public, depuis que les esprits sont éclairés. L'exemple de l'Angleterre et de tant d'autres Etats est une preuve évidente de la nécessité de cette réforme. Que ferait

[1] Les jésuites n'auraient point été à plaindre si on eût doublé cette pension de quatre cents livres en faveur de ceux qui auraient eu des infirmités, ou plus de soixante ans ; si les autres eussent pu posséder des bénéfices, ou remplir des emplois, sans faire un serment qu'ils ne pouvaient prêter avec honneur ; si l'on avait permis à ceux qui auraient voulu vivre en commun de se réunir sous l'inspection du magistrat ; mais la haine des jansénistes pour les jésuites, le préjugé qu'ils pouvaient être à craindre, et leur insolent fanatisme dans le temps de leur destruction, et même après qu'elle eût été consommée, ont empêché de remplir, à leur égard, ce qu'eussent exigé la justice et l'humanité. (K.)

aujourd'hui l'Angleterre, si, au lieu de quarante mille hommes de mer, elle avait quarante mille moines? Plus les arts se sont multipliés, plus le nombre des sujets laborieux est devenu nécessaire. Il y a certainement dans les cloîtres beaucoup de talents ensevelis qui sont perdus pour l'Etat. Il faut, pour faire fleurir un royaume, le moins de prêtres possible, et le plus d'artisans. L'ignorance et la barbarie de nos pères, loin d'être une règle pour nous, n'est qu'un avertissement de faire ce qu'ils feraient s'ils étaient en notre place avec nos lumières.

— Ce n'est donc point par haine contre les moines que vous voulez les abolir?

— C'est par pitié pour eux; c'est par amour pour la patrie.

— Je pense comme vous. Je ne voudrais pas que mon fils fût moine; et si je croyais que je dusse avoir des enfants pour le cloître, je ne coucherais plus avec ma femme.

— Quel est, en effet, le bon père de famille qui ne gémisse de voir son fils et sa fille perdus pour la société? cela s'appelle *se sauver*; mais un soldat qui se sauve quand il faut combattre, est puni. Nous sommes tous les soldats de l'Etat; nous sommes à la solde de la société, nous devenons des déserteurs quand nous la quittons. Que dis-je? les moines sont des parricides qui étouffent une postérité toute entière. Quatre-vingt-dix-mille cloîtrés, qui braillent ou qui nasillent du latin, pourraient donner à l'Etat chacun deux sujets: cela fait cent quatre-vingt mille hommes qu'ils font périr dans leur germe. Au bout de cent ans la perte est immense; cela est démontré.

— Pourquoi donc le monachisme a-t-il prévalu?

— Parce que le gouvernement fut presque partout détestable et absurde depuis Constan-

tin; parce que l'empire romain eut plus de moines que de soldats; parce qu'il y en avait cent mille dans la seule Egypte: parce qu'ils étaient exempts de travail et de taxe; parce que les chefs des nations barbares qui détruisirent l'empire, s'étant faits chrétiens pour gouverner des chrétiens, exercèrent la plus horrible tyrannie; parce qu'on se jetait en foule dans les cloîtres, pour échapper aux fureurs de ces tyrans, et qu'on se plongeait dans un esclavage pour en éviter un autre; parce que les papes, en instituant tant d'ordres différents de fainéants sacrés, se firent autant de sujets dans les autres Etats; parce qu'un paysan aime mieux être appelé *mon révérend père*, et donner des bénédictions, que de conduire la charrue; parce qu'il ne sait pas que la charrue est plus noble que le froc, parce qu'il aime mieux vivre aux dépens des sots que par un travail honnête; enfin, parce qu'il ne sait pas qu'en se fesant moine, il se prépare des jours malheureux, tissus d'ennui et de repentir.

— Allons, monsieur, plus de moines, pour leur bonheur et pour le nôtre. Mais je suis fâché d'entendre dire au seigneur de mon village, père de quatre garçons et de trois filles, qu'il ne saura où les placer, s'il ne fait pas ses filles religieuses.

— Cette allégation, trop souvent répétée, est inhumaine, anti-patriotique, destructive de la société.

Toutes les fois qu'on peut dire d'un état de vie, quel qu'il puisse être : Si tout le monde embrassait cet état, le genre humain serait perdu; il est démontré que cet état ne vaut rien, et que celui qui le prend nuit au genre humain autant qu'il est en lui.

Or, il est clair que, si tous les garçons et

toutes les filles s'encloîtraient, le monde périrait; donc, la moinerie est par cela seul l'ennemie de la nature humaine, indépendamment des maux affreux qu'elle a causés quelquefois.

— Ne pourrait-on pas en dire autant des soldats?

— Non assurément : car, si chaque citoyen porte les armes à son tour, comme autrefois dans toutes les républiques, et surtout dans celle de Rome, le soldat n'en est que meilleur cultivateur; le soldat citoyen se marie, il combat pour sa femme et pour ses enfants. Plût à Dieu que tous les laboureurs fussent soldats et mariés! ils seraient d'excellents citoyens. Mais un moine, en tant que moine, n'est bon qu'à dévorer la substance de ses compatriotes. Il n'y a point de vérité plus reconnue.

— Mais les filles, monsieur, les filles des pauvres gentilshommes, qu'on ne peut marier, que feront-elles?

— Elles feront, on l'a dit mille fois, comme les filles d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, de Suisse, de Hollande, de la moitié de l'Allemagne, de Suède, de Norwége, du Danemark, de Tartarie, de Turquie, d'Afrique, et de presque tout le reste de la terre; elles seront bien meilleures épouses, bien meilleures mères, quand on se sera accoutumé, ainsi qu'en Allemagne, à prendre des femmes sans dot. Une femme ménagère et laborieuse fera plus de bien dans une maison, que la fille d'un financier qui dépense plus en superfluités qu'elle n'a porté de revenu chez son mari.

Il faut qu'il y ait des maisons de retraite pour la vieillesse, pour l'infirmité, pour la difformité. Mais, par le plus détestable des abus, les fondations ne sont que pour la jeunesse et pour les personnes bien conformées. On commence, dans le cloître, par faire étaler aux novices des

deux sexes leur nudité, malgré toutes les lois de la pudeur ; on les examine attentivement devant et derrière. Qu'une vieille bossue aille se présenter pour entrer dans un cloître, on la chassera avec mépris, à moins qu'elle ne donne une dot immense. Que dis-je ? toute religieuse doit être dotée, sans quoi elle est le rebut du couvent. Il n'y eut jamais d'abus plus intolérable.

— Allez, allez, monsieur, je vous jure que mes filles ne seront jamais religieuses. Elles apprendront à filer, à coudre, à faire de la dentelle, à broder, à se rendre utiles. Je regarde les vœux comme un attentat contre la patrie et contre soi-même. Expliquez-moi, je vous prie, comment il peut se faire qu'un de mes amis, pour contredire le genre humain, prétende que les moines sont très-utiles à la population d'un Etat, parce que leurs bâtiments sont mieux entretenus que ceux des seigneurs, et leurs terres mieux cultivées ?

— Eh ! quel est donc votre ami qui avance une proposition si étrange ?

— C'est l'*Ami des hommes*, ou plutôt celui des moines.

Il a voulu rire ; il sait trop bien que dix familles qui ont chacune cinq mille livres de rente en terre, sont cent fois, mille fois plus utiles qu'un couvent qui jouit d'un revenu de cinquante mille livres, et qui a toujours un trésor secret. Il vante les belles maisons bâties par les moines, et c'est précisément ce qui irrite les citoyens ; c'est le sujet des plaintes de l'Europe. Le vœu de pauvreté condamne les palais, comme le vœu d'humilité contredit l'orgueil, et comme le vœu d'anéantir sa race contredit la nature.

— Je commence à croire qu'il faut beaucoup se défier des livres.

— Il faut en user avec eux comme avec les hommes, choisir les plus raisonnables, les examiner, et ne se rendre jamais qu'à l'évidence.

XLVII

COMMENT ON JUGE

BARTOLOMÉ. — Quoi! il n'y a que deux ans que vous étiez au collége, et vous voilà déjà conseiller de la cour de Naples?

GERONIMO. — Oui ; c'est un arrangement de famille : il m'en a peu coûté.

BARTOLOMÉ. — Vous êtes donc devenu bien savant depuis que je ne vous ai vu ?

GEROMINO. — Je me suis quelquefois fait inscrire dans l'école de droit, où l'on m'apprenait que le droit naturel est commun aux hommes et aux bêtes, et que le droit des gens n'est que pour les gens. On me parlait de l'édit du préteur, et il n'y a plus de préteurs; des fonctions des édiles, et il n'y a plus d'édiles; du pouvoir des maîtres sur les esclaves, et il n'y a plus d'esclaves. Je ne sais presque rien des lois de Naples, et me voilà juge.

BARTOLOMÉ. — Ne tremblez-vous pas d'être chargé de décider du sort des familles, et ne rougissez-vous pas d'être si ignorant ?

GERONIMO. — Si j'étais savant, je rougirais

peut-être davantage. J'entends dire aux savants que presque toutes les lois se contredisent; que ce qui est juste à Gaiette est injuste à Otrante; que dans la même juridiction on perd à la seconde chambre le même procès qu'on gagne à la troisième. J'ai toujours dans l'esprit ce beau discours d'un avocat vénitien: « Illustrissimi signori, l'anno passato avete giudicato « così; e questo anno nella medesima lite avete « giudicato tutto il contrario; e sempre ben. »

Le peu que j'ai lu de nos lois m'a paru souvent très-embrouillé. Je crois que si je les étudiais pendant quarante ans, je serais embarrassé pendant quarante ans: cependant je les étudie; mais je pense qu'avec du bon sens et de l'équité, on peut être très-bon magistrat, sans être profondément savant. Je ne connais point de meilleur juge que Sancho Pança: cependant il ne savait pas un mot du code de l'île de Barataria. Je ne chercherai point à accorder ensemble Cujas et Camille Descurtis, ils ne sont point mes législateurs. Je ne connais de lois que celles qui ont la sanction du souverain. Quand elles seront claires, je les suivrai à la lettre; quand elles seront obscures, je suivrai les lumières de ma raison, qui sont celles de ma conscience.

BARTOLOMÉ. — Vous me donnez envie d'être ignorant, tant vous raisonnez bien. Mais comment vous tirerez-vous des affaires d'Etat, de finance, de commerce?

GERONIMO. — Dieu merci, nous ne nous en mêlons guère à Naples. Une fois, le marquis de Carpi, notre vice-roi, voulut nous consulter sur les monnaies; nous parlâmes de l'*æs grave* des Romains, et les banquiers se moquèrent de nous. On nous assembla dans un temps de disette pour régler le prix du blé; nous fûmes assemblés six semaines, et on mourait de faim. On consulta

enfin deux forts laboureurs et deux bons marchands de blé, et il y eut dès le lendemain plus de pain au marché qu'on n'en voulait.

Chacun doit se mêler de son métier ; le mien est de juger les contestations, et non pas d'en faire naître : mon fardeau est assez grand.

XLVIII

UN CONSEILLER ET UN EX-JÉSUITE

L'EX-JÉSUITE. — Monsieur, vous voyez le triste état où la banqueroute de deux marchands missionnaires m'a réduit. Je n'avais assurément aucune correspondance avec frère La Valette et frère Sacy; j'étais un pauvre prêtre du collége de Clermont dit *Louis-le-Grand*, je savais un peu de latin et de catéchisme que je vous ai enseigné pendant six ans, sans aucun salaire. A peine sorti du collége, à peine, ayant fait semblant d'étudier en droit, avez-vous acheté une charge de conseiller au parlement, que vous avez donné votre voix pour me faire mendier mon pain hors de ma patrie, ou pour me réduire à y vivre bafoué avec seize louis et seize francs par an, qui ne suffisent pas pour me vêtir et me nourrir, moi et ma sœur la couturière devenue impotente. Tout le monde m'a dit que ce désastre était advenu aux frères jésuites, non-seulement par la banqueroute de La Valette et Sacy, missionnaires, mais parce que frère La Chaise, confesseur, avait été un

trigaud, et frère Le Tellier, confesseur, un persécuteur impudent : mais je n'ai jamais connu ni l'un ni l'autre ; ils étaient morts avant que je fusse né.

On prétend encore que des disputes de jansénistes et de molinistes sur la grâce versatile et sur la science moyenne ont fort contribué à nous chasser de nos maisons : mais je n'ai jamais su ce que c'était que la grâce. Je vous ai fait lire autrefois Despautère et Cicéron, les vers de Commire et de Virgile, le *Pédagogue chrétien* et Sénèque, les *Psaumes* de David en latin de cuisine, et les odes d'Horace à la brune Lalagé et au blond Ligurinus, *flavam religanti comam*, renouant sa blonde chevelure. En un mot, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous bien élever ; et voilà ma récompense !

LE CONSEILLER. — Vraiment, vous m'avez donné là une plaisante éducation ; il est vrai que je m'accommodais fort du blond Ligurinus. Mais lorsque j'entrai dans le monde, je voulus m'aviser de parler, et on se moqua de moi ; j'avais beau citer les odes à Ligurinus et le *Pédagogue chrétien*, je ne savais ni si François Ier avait été fait prisonnier à Pavie, ni où est Pavie ; le pays même où je suis né était ignoré de moi ; je ne connaissais ni les lois principales, ni les intérêts de ma patrie : pas un mot de mathématiques, pas un mot de saine philosophie ; je savais du latin et des sottises.

L'EX-JÉSUITE. — Je ne pouvais vous apprendre que ce qu'on m'avait enseigné. J'avais étudié au même collége jusqu'à quinze ans ; à cet âge, un jésuite m'*enquinauda* : je fus novice, on m'abêtit pendant deux ans, et ensuite on me fit régenter. Ne voudriez-vous pas que je vous eusse donné l'éducation qu'on reçoit dans l'Ecole militaire ?

LE CONSEILLER. — Non ; il faut que chacun

apprenne de bonne heure tout ce qui peut le faire réussir dans la profession à laquelle il est destiné. Clairault était le fils d'un maître de mathémathiques; dès qu'il sut lire et écrire, son père lui montra son art; il devint très-bon géomètre à douze ans; il apprit ensuite le latin, qui ne lui servit jamais à rien. La célèbre marquise du Châtelet apprit le latin en un an, et le savait très-bien, tandis qu'on nous tenait sept années au collége pour nous faire balbutier cette langue, sans jamais parler à notre raison.

Quant à l'étude des lois, dans laquelle nous entrions en sortant de chez vous, c'était encore pis. Je suis de Paris, et on m'a fait étudier pendant trois ans les lois oubliées de l'ancienne Rome; ma coutume me suffirait, s'il n'y avait pas dans notre pays cent quarante-quatre coutumes différentes.

J'entendis d'abord mon professeur qui commença par distinguer la jurisprudence en droit naturel et droit des gens: le droit naturel est commun, selon lui, aux hommes et aux bêtes; et le droit des gens, commun à toutes les nations, dont aucune n'est d'accord avec ses voisins.

Ensuite on me parla de la loi des douze Tables, abrogée bien vite chez ceux qui l'avaient faite; de l'édit du préteur, quand nous n'avons point de préteur; de tout ce qui concerne les esclaves, quand nous n'avons point d'esclaves domestiques (au moins dans l'Europe chrétienne); du divorce, quand le divorce n'est pas encore reçu chez nous, etc., etc., etc.

Je m'aperçus bientôt qu'on me plongeait dans un abîme dont je ne pourrais jamais me tirer. Je vis qu'on m'avait donné une éducation très-inutile pour me conduire dans le monde.

J'avoue que ma confusion a redoublé quand

j'ai lu nos ordonnances; il y en a la valeur de quatre-vingts volumes, qui presque toutes se contredisent : je suis obligé, quand je juge, de m'en rapporter au peu de bon sens et d'équité que la nature m'a donné ; et avec ces deux secours, je me trompe à presque toutes les audiences.

J'ai un frère qui étudie en théologie pour être grand-vicaire ; il se plaint bien davantage de son éducation : il faut qu'il consume six années à bien statuer s'il y a neuf chœurs d'anges, et quelle est la différence précise entre un trône et une domination ; si le Phison, dans le paradis terrestre, était à droite ou à gauche du Géhon; si la langue dans laquelle le serpent eut des conversations avec Eve était la même que celle dont l'ânesse se servit avec Balaam; comment Melchisédech était né sans père et sans mère; en quel endroit demeure Enoch, qui n'est point mort ; où sont les chevaux qui transportèrent Elie dans un char de feu, après qu'il eut séparé les eaux du Jourdain avec son manteau, et dans quel temps il doit revenir pour annoncer la fin du monde. Mon frère dit que toutes ces questions l'embarrassent beaucoup et ne lui ont encore pu procurer un canonicat de Notre-Dame, sur lequel nous comptions.

Vous voyez, entre nous, que la plupart de nos éducations sont ridicules, et que celles qu'on reçoit dans les arts et métiers sont infiniment meilleures.

L'EX-JÉSUITE. — D'accord; mais je n'ai pas de quoi vivre avec mes quatre cents francs, qui font vingt-deux sous deux deniers par jour, tandis que tel homme, dont le père allait derrière un carrosse, a trente-six chevaux dans son écurie, quatre cuisiniers et point d'aumônier.

LE CONSEILLER. — Eh bien! je vous donne quatre cents autres francs de ma poche, c'est ce que Jean Despautère ne m'avait point enseigné dans mon éducation.

XLIX

LE CONSEILLER ET LE BRAME

Un membre du conseil de Pondichéri, assez savant, revenait en Europe par terre avec un brame, plus instruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand mogol? dit le conseiller. Abominable, répondit le brame : comment voulez-vous qu'un Etat soit heureusement gouverné par des Tartares? Nos raïas, nos omras, nos nababs, sont fort contents, mais les citoyens ne le sont guère; et des millions de citoyens sont quelque chose.

Le conseiller et le brame traversèrent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le brame : c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conseiller, mais elle n'a pas duré longtemps; il y en avait encore une autre dans l'Arabie-Pétrée, dans un petit coin nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de république une horde de voleurs et d'usuriers, tantôt gouvernée par des

juges, tantôt par des espèces de rois, tantôt par des grands-pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, et enfin chassée du pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à de petits peuples qui se cachent dans les îles ou entre les montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers; mais à la longue ils sont découverts et dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie-Mineure, le conseiller dit au brame : Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie qui a duré plus de cinq cents ans, et qui a possédé cette Asie-Mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne et l'Italie entière? Elle se tourna donc bien vite en monarchie? dit le brame. Vous l'avez deviné, dit l'autre : mais cette monarchie est tombée, et nous fesons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence et de sa chute. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand-mogol.

A propos, dit l'Européan, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat despotique, et plus de vertu dans une république? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une république, et qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un Etat monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple ne le sera pas s'il est déshonoré; au lieu qu'à la cour il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand prince :

qu'un courtisan, pour réussir, doit n'avoir ni honneur ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république; il n'a personne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les lois et les religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moscou, et des étoffes de gaze à Delhi ? Oui, sans doute, dit le brame; toutes les lois qui concernent le physique sont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand et il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrétien, que je disse la messe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin ? A l'égard des dogmes, c'est autre chose; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée ? n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue ?

Dans quel Etat, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre ? dit le conseiller. Partout ailleurs que chez moi, dit son compagnon; et j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans et de Turcs qui en disaient autant. Mais encore une fois, dit l'Européan, quel Etat choisiriez-vous ? Le brame répondit : Celui où l'on n'obéit qu'aux lois. C'est une vieille réponse, dit le conseiller. Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brame. Où est ce pays-là ? dit le couseiller. Le brame dit : Il faut le chercher.

L

UNE PRINCESSE ET UN MÉDECIN

Je suppose qu'une belle princesse, qui n'aura jamais entendu parler d'anatomie, soit malade pour avoir trop mangé, trop dansé, trop veillé, trop fait tout ce que font plusieurs princesses; je suppose que son médecin lui dise: Madame, pour que vous vous portiez bien, il faut que votre cerveau et votre cervelet distribuent une moelle allongée bien conditionnée dans l'épine de votre dos jusqu'au bout du croupion de votre altesse, et que cette moelle allongée aille animer également quinze paires de nerfs à droite, et quinze paires à gauche. Il faut que votre cœur se contracte et se dilate avec une force toujours égale, et que tout votre sang, qu'il envoie à coups de piston dans vos artères, circule dans toutes ces artères et dans toutes les veines environ six cents fois par jour.

Ce sang, en circulant avec cette rapidité, que n'a point le fleuve du Rhône, doit déposer sur son passage de quoi former et abreuver continuellement la lymphe, les urines, la bile, la

liqueur spermatique de votre altesse, de quoi fournir à toutes ses sécrétions, de quoi arroser insensiblement votre peau douce, blanche et fraîche, qui sans cela serait d'un jaune grisâtre, et ridée comme un vieux parchemin.

LA PRINCESSE. — Eh bien, monsieur, le roi vous paye pour me faire tout cela; ne manquez pas de mettre toutes choses à leur place, et de me faire circuler mes liqueurs de façon que je sois contente. Je vous avertis que je ne veux jamais souffrir.

LE MÉDECIN. — Madame, adressez vos ordres à l'Auteur de la nature. Le seul pouvoir qui fait courir des milliards de planètes et de comètes autour de millions de soleils a dirigé la course de votre sang.

LA PRINCESSE. — Quoi! vous êtes médecin, et vous ne pouvez rien me donner?

LE MÉDECIN. — Non, madame, nous ne pouvons que vous ôter. On n'ajoute rien à la nature. Vos valets nettoient votre palais, mais l'architecte l'a bâti. Si votre altesse a mangé goulument, je puis déterger ses entrailles avec de la casse, de la manne, et des follicules de séné; c'est un balai que j'y introduis, et je pousse vos matières. Si vous avez un cancer, je vous coupe un téton; mais je ne puis vous en rendre un autre. Avez-vous une pierre dans la vessie, je puis vous en délivrer au moyen d'un dilatoire; et je vous fais beaucoup moins de mal qu'aux hommes; je vous coupe un pied gangrené, et vous marchez sur l'autre. En un mot, nous autres médecins nous ressemblons parfaitement aux arracheurs de dents: ils vous délivrent d'une dent gâtée sans pouvoir vous en substituer une qui tienne, quelque charlatans qu'ils puissent être.

LA PRINCESSE. — Vous me faites trembler. Je

croyais que les médecins guérissaient tous les maux.

LE MÉDECIN. — Nous guérissons infailliblement tous ceux qui se guérissent d'eux-mêmes. Il en est généralement, et à peu d'exceptions près, des maladies internes comme des plaies extérieures. La nature seule vient à bout de celles qui ne sont pas mortelles : celles qui le sont ne trouvent dans l'art aucune ressource.

LA PRINCESSE. — Quoi ! tous ces secrets pour purifier le sang dont m'ont parlé mes dames de compagnie, ce baume de vie du sieur Le Lièvre, ces sachets du sieur Arnoult, toutes ces pilules vantées par leurs femmes de chambre...

LE MÉDECIN. — Autant d'inventions pour gagner de l'argent et pour flatter les malades pendant que la nature agit seule.

LA PRINCESSE. — Mais il y a des spécifiques ?

LE MÉDECIN. — Oui, madame, comme il y a l'eau de Jouvence dans les romans.

LA PRINCESSE. — En quoi donc consiste la médecine ?

LE MÉDECIN. — Je vous l'ai déjà dit, à débarrasser, à nettoyer, à tenir propre la maison qu'on ne peut rebâtir.

LA PRINCESSE. — Cependant, il y a des choses salutaires, d'autres nuisibles.

LE MÉDECIN. — Vous avez deviné tout le secret. Mangez, et modérément, ce que vous savez par expérience vous convenir. Il n'y a de bon pour le corps que ce qu'on digère. Quelle médecine vous fera digérer ? L'exercice. Quelle réparera vos forces ? Le sommeil. Quelle diminuera des maux incurables ? La patience. Qui peut changer une mauvaise constitution ? Rien. Dans toutes les maladies violentes nous n'avons que la recette de Molière, *saignare*, *purgare*, et, si l'on veut, *clysterium donare*. Il n'y en a pas

une quatrième. Tout cela n'est autre chose, comme je vous l'ai dit, que nettoyer une maison à laquelle nous ne pouvons pas ajouter une cheville. Tout l'art consiste dans l'à-propos.

LA PRINCESSE. — Vous ne fardez point votre marchandise. Vous êtes honnête homme. Si je suis reine, je veux vous faire mon premier médecin.

LE MÉDECIN. — Que votre premier médecin soit la nature. C'est elle qui fait tout. Voyez tous ceux qui ont poussé leur carrière jusqu'à cent années, aucun n'était de la faculté. Le roi de France a déjà enterré une quarantaine de ses médecins, tant premiers médecins que médecins de quartier et consultants.

LA PRINCESSE. — Vraiment, j'espère bien vous enterrer aussi.

LI

SAMUEL ORNIK ET LES ÉVÊQUES

Samuel Ornik, natif de Bâle, était, comme on sait, un jeune homme très-aimable, qui d'ailleurs savait par cœur son *Nouveau Testament* en grec et en allemand. Ses parents le firent voyager à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris, du temps de la Fronde. Il arrive à la porte de l'archevêché; le suisse lui dit que monseigneur ne voit personne. Camarade, lui dit Ornik, vous êtes rude à vos compatriotes; les apôtres laissèrent approcher tout le monde, et Jésus-Christ voulait qu'on laissât venir à lui tous les petits enfants. Je n'ai rien à demander à votre maître; au contraire. Je viens lui apporter. Entrez donc, lui dit le suisse.

Il attend une heure dans une première antichambre. Comme il était fort naïf, il attaque de conversation un domestique, qui aimait fort à dire tout ce qu'il savait de son maître. Il faut qu'il soit puissamment riche, dit Ornik, pour avoir cette foule de pages et d'estafiers que je

vois courir dans la maison. Je ne sais pas ce qu'il a de revenu, répond l'autre ; mais j'entends dire à Joly et à l'abbé Charier qu'il a déjà deux millions de dettes. Il faudra, dit Ornik, qu'il envoie fouiller dans la gueule d'un poisson pour payer son corban[1]. Mais quelle est cette dame qui sort d'un cabinet et qui passe ? — C'est Mme de Pomereu, l'une de ses maîtresses. — Elle est vraiment fort jolie ; mais je n'ai point lu que les apôtres eussent une telle compagnie dans leur chambre à coucher les matins. Ah ! voilà, je crois, monsieur qui va donner une audience. — Dites sa grandeur, monseigneur. — Hélas ! très-volontiers. Ornik salue sa grandeur, lui présente ses livres, et en est reçu avec un sourire très-gracieux. On lui dit quatre mots, et on monte en carrosse, escorté de cinquante cavaliers. En montant, monseigneur laisse tomber une gaîne. Ornik est tout étonné que monseigneur porte une si grande écritoire dans sa poche. — Ne voyez-vous pas que c'est son poignard ? lui dit le causeur. Tout le monde porte régulièrement son poignard quand on va au parlement. — Voilà une plaisante manière d'officier, dit Ornik ; et il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France, et s'édifie de ville en ville ; de là, il passe en Italie. Quand il est sur les terres du pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. Ornik était très-honnête ; il lui offre une place dans sa cambiature. Vous allez, sans doute, monseigneur, consoler quelque malade ? — Monsieur, j'allais chez mon maître. — Votre maître ! c'est Jésus-Christ, son doute ? — Monsieur, c'est le cardinal Azolin ; je suis son

[1] Mot de la basse latinité signifiant d'abord *boîte* ou *tronc* où l'on déposait de l'argent, ensuite par extension le *trésor, trésorier*, etc. Voyez le *Glossaire* de Ducange. (K.)

aumônier. Il me donne des gages bien médiocres; mais il m'a promis de me placer auprès de dona Olimpia, la belle-sœur favorite *di nostro signore*. — Quoi! vous êtes aux gages d'un cardinal? Mais ne savez-vous pas qu'il n'y avait point de cardinaux du temps de Jésus-Christ et de saint Jean? — Est-il possible! s'écria le prélat italien. — Rien n'est plus vrai; vous l'avez lu dans l'Evangile. — Je ne l'ai jamais lu, répliqua l'évêque; je ne sais que l'office de Notre-Dame. — Il n'y avait, vous dis-je, ni cardinaux ni évêques; et quand il y eut des évêques, les prêtres furent presque leurs égaux, à ce que Jérôme assure en plusieurs endroits. — Sainte Vierge, dit l'Italien, je n'en savais rien : et des papes? — Il n'y en avait pas plus que de cardinaux. — Le bon évêque se signa : il crut être avec l'esprit malin, et sauta en bas de la cambiature.

LII

DIALOGUE POLI

ENTRE UN ÉNERGUMÈNE ET UN PHILOSOPHE

L'ÉNERGUMÈNE. — Oui, ennemi de Dieu et des hommes, qui crois que Dieu est tout-puissant, et qu'il est le maître d'ajouter le don de la pensée à tout être qu'il daignera choisir, je vais te dénoncer à monseigneur l'inquisiteur, je te ferai brûler; prends garde à toi, je t'avertis pour la dernière fois.

LE PHILOSOPHE. — Sont-ce là vos arguments? est-ce ainsi que vous enseignez les hommes? J'admire votre douceur.

L'ÉNERGUMÈNE. — Allons, je veux bien m'apaiser un moment, en attendant les fagots. Réponds-moi : Qu'est-ce que l'esprit?

LE PHILOSOPHE. — Je n'en sais rien.

L'ÉNERGUMÈNE. — Qu'est-ce que la matière?

LE PHILOSOPHE. — Je n'en sais pas grand' chose. Je la crois étendue, solide, résistante, gravitante, divisible, mobile; Dieu peut lui avoir donné mille autres qualités que j'ignore.

L'ÉNERGUMÈNE. — Mille autres qualités, traître ! je vois où tu veux venir : tu vas me dire que Dieu peut animer la matière, qu'il a donné l'instinct aux animaux, qu'il est le maître de tout.

LE PHILOSOPHE. — Mais il se pourrait bien faire qu'en effet il eût accordé à cette matière bien des propriétés que vous ne sauriez comprendre.

L'ÉNERGUMÈNE. — Que je ne saurais comprendre, scélérat !

LE PHILOSOPHE. — Oui, sa puissance va plus loin que votre entendement.

L'ÉNERGUMÈNE. — Sa puissance ! sa puissance ! vrai discours d'athée.

LE PHILOSOPHE. — J'ai pourtant pour moi le témoignage de plusieurs saints Pères.

L'ÉNERGUMÈNE. — Va, va, ni Dieu, ni eux, ne nous empêcheront de te faire brûler vif ; c'est un supplice dont on punit les parricides et les philosophes qui ne sont pas de notre avis.

LE PHILOSOPHE. — Est-ce le diable, ou toi, qui a inventé cette manière d'argumenter ?

L'ÉNERGUMÈNE. — Vilain possédé, tu oses me mettre de niveau avec le diable ?

(Ici l'énergumène donne un grand soufflet au philosophe, qui le lui rend avec usure.)

LE PHILOSOPHE. — A moi les philosophes !

L'ÉNERGUMÈNE. — A moi la Sainte-Hermandad !

(Ici une demi-douzaine de philosophes arrivent d'un côté, et l'on voit accourir de l'autre cent dominicains avec cent familiers de l'Inquisition et cent alguazils. La partie n'est pas tenable.)

LIII

LE PHILOSOPHE ET LA NATURE

LE PHILOSOPHE. — Qui es-tu, nature? je vis dans toi; il y a cinquante ans que je te cherche, et je n'ai pu te trouver encore.

LA NATURE. — Les anciens Egyptiens, qui vivaient, dit-on, des douze cents ans, me firent le même reproche. Ils m'appelaient Isis ; ils me mirent un grand voile sur la tête, et ils dirent que personne ne pouvait le lever.

LE PHILOSOPHE. — C'est ce qui fait que je m'adresse à toi. J'ai bien pu mesurer quelques-uns de tes globes, connaître leurs routes, assigner les lois du mouvement ; mais je n'ai pu savoir qui tu es.

Es-tu toujours agissante ? es-tu toujours passive ? tes éléments se sont-ils arrangés d'eux-mêmes, comme l'eau se place sur le sable, l'huile sur l'eau, l'air sur l'huile ? as-tu un esprit qui dirige toutes tes opérations, comme les conciles sont inspirés dès qu'ils sont assemblés, quoique leurs membres soient quelquefois des ignorants? De grâce, dis-moi le mot de ton énigme.

LA NATURE. — Je suis le grand tout. Je n'en sais pas davantage. Je ne suis pas mathématicienne ; et tout est arrangé chez moi selon les lois mathématiques. Devine si tu peux comment tout cela s'est fait.

LE PHILOSOPHE. — Certainement, puisque ton grand tout ne sait pas les mathématiques, et que tes lois sont de la plus profonde géométrie, il faut qu'il y ait un éternel géomètre qui te dirige, une intelligence suprême qui préside à tes opérations.

LA NATURE. — Tu as raison, je suis eau, terre, feu, atmosphère, métal, minéral, pierre, végétal, animal. Je sens bien qu'il y a dans moi une intelligence; tu en as une, tu ne la vois pas. Je ne vois pas non plus la mienne ; je sens cette puissance invisible; je ne puis la connaître : pourquoi voudrais-tu, toi qui n'es qu'une petite partie de moi-même, savoir ce que je ne sais pas?

LE PHILOSOPHE. — Nous sommes curieux. Je voudrais savoir comment, étant si brute dans tes montagnes, dans tes déserts, dans tes mers, tu parais pourtant si industrieuse dans tes animaux, dans tes végétaux.

LA NATURE. — Mon pauvre enfant, veux-tu que je te dise la vérité? c'est qu'on m'a donné un nom qui ne me convient pas ; on m'appelle *nature*, et je suis tout art.

LE PHILOSOPHE. — Ce mot dérange toutes mes idées. Quoi ! la nature ne serait que l'art ?

LA NATURE. — Oui, sans doute. Ne sais-tu pas qu'il y a un art infini dans ces mers, dans ces montagnes, que tu trouves si brutes? ne sais-tu pas que toutes ces eaux gravitent vers le centre de la terre, et ne s'élèvent que par des lois immuables ; que ces montagnes qui couronnent la terre sont les immenses réservoirs

des neiges éternelles qui produisent sans cesse ces fontaines, ces lacs, ces fleuves, sans lesquels mon genre animal et mon genre végétal périraient? Et quant à ce qu'on appelle mes règnes animal, végétal, minéral, tu n'en vois ici que trois, apprends que j'en ai des millions. Mais si tu considères seulement la formation d'un insecte, d'un épi de blé, de l'or et du cuivre, tout te paraîtra merveilles de l'art.

LE PHILOSOPHE. — Il est vrai. Plus j'y songe, plus je vois que tu n'es que l'art de je ne sais quel grand être bien puissant et bien industrieux, qui se cache et qui te fait paraître. Tous les raisonneurs depuis Thalès, et probablement longtemps avant lui, ont joué à colin-maillard avec toi; ils ont dit: Je te tiens, et ils ne tenaient rien. Nous ressemblons tous à Ixion ; il croyait embrasser Junon, et il ne jouissait que d'une nuée.

LA NATURE. — Puisque je suis tout ce qui est, comment un être tel que toi, une si petite partie de moi-même, pourrait-elle me saisir? contentez-vous, atomes mes enfants, de voir quelques atomes qui vous environnent, de boire quelques gouttes de mon lait, de végéter quelques moments sur mon sein, et de mourir sans avoir connu votre mère et votre nourrice.

LE PHILOSOPHE. — Ma chère mère, dis-moi un peu pourquoi tu existes, pourquoi il y a quelque chose.

LA NATURE. — Je te répondrai ce que je réponds depuis tant de siècles à tous ceux qui m'interrogent sur les premiers principes: « Je n'en sais rien. »

LE PHILOSOPHE. — Le néant vaudrait-il mieux que cette multitude d'existences faites pour être continuellement dissoutes, cette foule d'animaux nés et reproduits pour en dévorer d'autres et pour être dévorés, cette foule d'êtres

sensibles formés pour tant de sensations douloureuses, cette autre foule d'intelligences qui si rarement entendent raison? A quoi bon tout cela, nature?

LA NATURE. — Oh! va interroger celui qui m'a faite.

LIV

PÈRES, MÈRES, ENFANTS

Leurs devoirs.

On a beaucoup crié en France contre l'*Encyclopédie*, parce qu'elle avait été faite en France, et qu'elle lui faisait honneur; on n'a point crié dans les autres pays; au contraire, on s'est empressé de la contrefaire ou de la gâter, par la raison qu'il y avait à gagner quelque argent.

Pour nous, qui ne travaillons point pour la gloire comme les encyclopédistes de Paris; nous qui ne sommes point exposés comme eux à l'envie; nous dont la petite société est cachée dans la Hesse, dans le Virtemberg, dans la Suisse, chez les Grisons, au mont Krapack, et qui ne craignous point d'avoir à disputer contre le docteur de la Comédie italienne ou contre un docteur de la Sorbonne; nous qui ne vendons point nos feuilles à un libraire; nous qui sommes des êtres libres, et qui ne mettons du noir sur du blanc qu'après avoir examiné, autant qu'il est en nous, si ce noir pourra être utile au genre humain; nous enfin qui aimons

la vertu, nous exposerons hardiment notre pensée.

Honore ton père et ta mère, si tu veux vivre longtemps.

J'oserais dire : Honore ton père et ta mère, dusses-tu mourir demain.

Aime tendrement, sers avec joie la mère qui t'a porté dans son sein et qui t'a nourri de son lait, et qui a supporté tous les dégoûts de ta première enfance. Remplis ces mêmes devoirs envers ton père qui t'a élevé.

Siècles à venir, jugez un Franc nommé Louis XIII, qui à l'âge de seize ans commença par faire murer la porte de l'appartement de sa mère, et l'envoya en exil sans en donner la moindre raison, mais seulement parce que son favori le voulait.

— Mais, monsieur, je suis obligé de vous confier que mon père est un ivrogne, qui me fit un jour par hasard, sans songer à moi, qui ne m'a donné aucune éducation que celle de me battre tous les jours quand il revenait ivre au logis. Ma mère était une coquette qui n'était occupée que de faire l'amour. Sans ma nourrice qui s'était prise d'amitié pour moi, et qui, après la mort de son fils, m'a reçu chez elle par charité, je serais mort de misère.

— Eh bien ! aime ta nourrice, salue ton père et ta mère quand tu les rencontreras. Il est dit dans la Vulgate : « *Honora patrem tuum et* « *matrem tuam*, » et non pas *dilige*.

— Fort bien, monsieur; j'aimerai mon père et ma mère s'ils me font du bien; je les honorerai s'ils me font du mal : j'ai toujours pensé ainsi depuis que je pense, et vous me confirmez dans mes maximes.

— Adieu, mon enfant; je vois que tu prospéreras, car tu as un grain de philosophie dans la tête.

— Encore un mot, monsieur; si mon père s'appelait Abraham et moi Isaac, et si mon père me disait : Mon fils, tu es grand et fort, porte ces fagots au haut de cette montagne pour te servir de bûcher quand je t'aurai coupé la tête, car c'est Dieu qui me l'a ordonné ce matin quand il m'est venu voir; que me conseilleriez-vous de faire dans cette occasion chatouilleuse?

— Assez chatouilleuse en effet. Mais toi, que ferais-tu? car tu me parais une assez bonne tête.

— Je vous avoue, monsieur, que je lui demanderais son ordre par écrit, et cela par amitié pour lui. Je lui dirais : Mon père, vous êtes chez des étrangers qui ne permettent pas qu'on assassine son fils sans une permission expresse de Dieu dûment légalisée et contrôlée. Voyez ce qui est arrivé à ce pauvre Calas dans la ville moitié française, moitié espagnole de Toulouse. On l'a roué; et le procureur général Riquet a conclu à faire brûler madame Calas la mère, le tout sur le simple soupçon très-mal conçu qu'ils avaient pendu leur fils Marc-Antoine Calas pour l'amour de Dieu. Je craindrais qu'il ne donnât ses conclusions contre vous et contre votre sœur ou votre nièce madame Sara ma mère. Montrez-moi, encore un coup, une lettre de cachet pour me couper le cou, signée de la main de Dieu, et plus bas Raphaël, ou Michel, ou Belzébuth; sans quoi, serviteur; je m'en vais chez Pharaon égyptiaque, ou chez le roi du désert de Gérare, qui ont été tous deux amoureux de ma mère, et qui certainement auront de la bonté pour moi. Coupez, si vous voulez, le cou de mon frère Ismaël; mais pour le mien, je vous réponds que vous n'en viendrez pas à bout.

— Comment! c'est raisonner en vrai sage. Le Dictionnaire encyclopédique ne dirait pas

mieux. Tu iras loin, te dis-je ; je t'admire de n'avoir pas dit la moindre injure à ton père Abraham et de n'avoir point été tenté de le battre. Et dis-moi, si tu étais ce Chram que son père Clotaire, roi franc, fit brûler dans une grange ; ou don Carlos, fils de ce renard Philippe II ; ou bien ce pauvre Alexis, fils de ce czar Pierre, moitié héros et moitié tigre ?

— Ah ! monsieur, ne me parlez plus de ces horreurs ; vous me feriez détester la nature humaine.

LV

SŒUR FESSUE

ET LE MÉTAPHYSICIEN

J'ÉTAIS à la grille lorsque sœur Fessue disait à sœur Confite : La Providence prend un soin visible de moi ; vous savez comme j'aime mon moineau ; il était mort, si je n'avais pas dit neuf *Ave Maria* pour obtenir sa guérison. Dieu a rendu mon moineau à la vie ; remercions la sainte Vierge.

Un métaphysicien lui dit : Ma sœur, il n'y a rien de si bon que des *Ave Maria*, surtout quand une fille les récite en latin dans un faubourg de Paris ; mais je ne crois pas que Dieu s'occupe beaucoup de votre moineau, tout joli qu'il est ; songez, je vous prie, qu'il a d'autres affaires. Il faut qu'il dirige continuellement le cours de seize planètes et de l'anneau de Saturne, au centre desquels il a placé le soleil, qui est aussi gros qu'un million de nos terres. Il a des milliards de milliards d'autres soleils, de planètes et de comètes à gouverner ; ses lois

immuables et son concours éternel font mouvoir la nature entière : tout est lié à son trône par une chaîne infinie dont aucun anneau ne peut jamais être hors de sa place. Si des *Ave Maria* avaient fait vivre le moineau de sœur Fessue un instant de plus qu'il ne devait vivre, ces *Ave Maria* auraient violé toutes les lois posées de toute éternité par le grand Etre; vous auriez dérangé l'univers; il vous aurait fallu un nouveau monde, un nouveau Dieu, un nouvel ordre de choses.

SŒUR FESSUE. — Quoi! vous croyez que Dieu fasse si peu de cas de sœur Fessue ?

LE MÉTAPHYSICIEN. — Je suis fâché de vous dire que vous n'êtes, comme moi, qu'un petit chaînon imperceptible de la chaîne infinie; que vos organes, ceux de votre moineau, et les miens, sont destinés à subsister un nombre déterminé de minutes dans ce faubourg de Paris.

SŒUR FESSUE. — S'il est ainsi, j'étais prédestinée à dire un nombre déterminé d'*Ave Maria*.

LE MÉTAPHYSICIEN. — Oui, mais ils n'ont pas forcé Dieu à prolonger la vie de votre moineau au delà de son terme. La constitution du monde portait que dans ce couvent, à une certaine heure, vous prononceriez comme un perroquet certaines paroles dans une certaine langue que vous n'entendez point; que cet oiseau, né comme vous par l'action irrésistible des lois générales, ayant été malade, se porterait mieux; que vous vous imagineriez l'avoir guéri avec des paroles, et que nous aurions ensemble cette conversation.

SŒUR FESSUE. — Monsieur, ce discours sent l'hérésie. Mon confesseur, le révérend P. de Menou, en inférera que vous ne croyez pas à la Providence.

LE MÉTAPHYSICIEN. — Je crois la Providence générale, ma chère sœur, celle dont est émanée de toute éternité la loi qui règle toute chose, comme la lumière jaillit du soleil; mais je ne crois point qu'une Providence particulière change l'économie du monde pour votre moineau ou pour votre chat.

SŒUR FESSUE. — Mais, pourtant, si mon confesseur vous dit, comme il me l'a dit à moi, que Dieu change tous les jours ses volontés en faveur des âmes dévotes?

LE MÉTAPHYSICIEN. — Il me dira la plus plate bêtise qu'un confesseur de filles puisse dire à un homme qui pense.

SŒUR FESSUE. — Mon confesseur une bête! sainte Vierge Marie!

LE MÉTAPHYSICIEN. — Je ne dis pas cela; je dis qu'il ne pourrait justifier que par une bêtise énorme les faux principes qu'il vous a insinués, peut-être fort adroitement, pour vous gouverner.

SŒUR FESSUE. — Ouais! j'y penserai; cela mérite réflexion.

LVI

FILESAC ET LE PAGE

Ou dialogue d'un page du duc de Sully et de maître Filesac, docteur de Sorbonne, l'un des deux confesseurs de Ravaillac.

J'ai connu dans mon enfance un chanoine de Péronne, âgé de quatre-vingt-douze ans, qui avait été élevé par un des plus furieux bourgeois de la Ligue. Il disait toujours : *Feu monsieur de Ravaillac.* Ce chanoine avait conservé plusieurs manuscrits très-curieux de ces temps apostoliques, quoiqu'ils ne fissent pas beaucoup d'honneur à son parti; en voici un qu'il laissa à mon oncle :

MAITRE FILESAC. — Dieu merci, mon cher enfant, Ravaillac est mort comme un saint. Je l'ai entendu en confession; il s'est repenti de son péché, et a fait un ferme propos de n'y plus retomber. Il voulait recevoir la sainte communion; mais ce n'est pas ici l'usage comme à Rome : sa pénitence lui en a tenu lieu, et il est certain qu'il est en paradis.

LE PAGE. — Lui en paradis? dans le jardin? lui! ce monstre!

MAITRE FILESAC. — Oui, mon bel enfant, dans le jardin, dans le ciel, c'est la même chose.

LE PAGE. — Je le veux croire; mais il a pris un mauvais chemin pour y arriver.

MAITRE FILESAC. — Vous parlez en jeune huguenot. Apprenez que ce que je vous dis est de foi. Il a eu l'attrition; et cette attrition, jointe au sacrement de confession, opère immanquablement salvation, qui mène droit en paradis, où il prie maintenant Dieu pour vous.

LE PAGE. — Je ne veux point du tout qu'il parle à Dieu de moi. Qu'il aille au diable avec ses prières et son attrition!

MAITRE FILESAC. — Dans le fond c'était une bonne âme. Son zèle l'a emporté, il a mal fait; mais ce n'était pas en mauvaise intention. Car dans tous ses interrogatoires il a répondu qu'il n'avait assassiné le roi que parce qu'il allait faire la guerre au pape, et que c'était la faire à Dieu. Ses sentiments étaient fort chrétiens. Il est sauvé, vous dis-je; il était lié, et je l'ai délié.

LE PAGE. — Ma foi, plus je vous écoute, plus vous me paraissez un homme à lier vous-même. Vous me faites horreur.

MAITRE FILESAC. — C'est que vous n'êtes pas encore dans la bonne voie : vous y serez un jour. Je vous ai toujours dit que vous n'étiez pas loin du royaume des cieux; mais le moment n'est pas encore venu.

LE PAGE. — Le moment ne viendra jamais de me faire croire que vous avez envoyé Ravaillac en paradis.

MAITRE FILESAC. — Dès que vous serez converti, comme je l'espère, vous le croirez comme

moi; mais en attendant, sachez que vous et le duc de Sully, votre maître, vous serez damnés à toute éternité avec Judas Iscariote et le mauvais riche, tandis que Ravaillac est dans le sein d'Abraham.

LE PAGE. — Comment, coquin !

MAITRE FILESAC. — Point d'injures, petit fils; il est défendu d'appeler son frère raca. On est alors coupable de la gehenne ou gebenne du feu. Souffrez que je vous endoctrine sans vous fâcher.

LE PAGE. — Va, tu me parais si raca que je ne me fâcherai plus.

MAITRE FILESAC. — Je vous disais donc qu'il est de foi que vous serez damné; et malheureusement notre cher Henri IV l'est déjà, comme la Sorbonne l'avait toujours prévu.

LE PAGE. — Mon cher maître damné! Attends, attends, scélérat! Un bâton, un bâton !

MAITRE FILESAC. — Calmez-vous, petit fils; vous m'avez promis de m'écouter patiemment. N'est-il pas vrai que le grand Henri est mort sans confession? N'est-il pas vrai qu'il était en péché mortel, étant encore amoureux de madame la princesse de Condé, et qu'il n'a pas eu le temps de demander le sacrement de pénitence, Dieu ayant permis qu'il ait été frappé à l'oreillette gauche du cœur, et que le sang l'ait étouffé en un instant? Vous ne trouverez assurément aucun bon catholique qui ne vous dise les mêmes vérités que moi.

LE PAGE. — Tais-toi, maître fou : si je croyais que tes docteurs enseignassent une doctrine si abominable, j'irais sur-le-champ les brûler dans leurs loges.

MAITRE FILESAC. — Encore une fois, ne vous emportez pas, vous l'avez promis. Monseigneur

le marquis de Conchini, qui est un bon catholique, saurait bien vous empêcher d'être assez sacrilége pour maltraiter mes confrères.

LE PAGE. — Mais en conscience, maître Filesac, est-il bien vrai que l'on pense ainsi dans ton parti ?

MAITRE FILESAC. — Soyez-en très-sûr ; c'est notre catéchisme.

LE PAGE. — Ecoute, il faut que je t'avoue qu'un de tes sorboniqueurs m'avait presque séduit l'an passé. Il m'avait fait espérer une pension sur un bénéfice. Puisque le roi, me disait-il, a entendu la messe en latin, vous qui n'êtes qu'un petit gentilhomme, vous pourriez bien l'entendre aussi sans déroger. Dieu a soin de ses élus; il leur donne des mitres, des crosses, et prodigieusement d'argent. Vos réformés vont à pied et ne savent qu'écrire. Enfin, j'étais ébranlé; mais après ce que tu viens de me dire, j'aimerais cent fois mieux me faire mahométan que d'être de ta secte.

Ce page avait tort. On ne doit point se faire mahométan parce qu'on est affligé; mais il faut pardonner à un jeune homme sensible et qui aimait Henri IV. Maître Filesac parlait suivant sa théologie, et le petit page selon son cœur.

LVII

LES SAGES

Je méditais cette nuit; j'étais absorbé dans la contemplation de la nature ; j'admirais l'immensité, le cours, les rapports de ces globes infinis que le vulgaire ne sait pas admirer.

J'admirais encore plus l'intelligence qui préside à ces vastes ressorts. Je me disais : Il faut être aveugle pour n'être pas ébloui de ce spectacle ; il faut être stupide pour n'en pas reconnaître l'auteur; il faut être fou pour ne pas l'adorer. Quel tribut d'adoration dois-je lui rendre ? ce tribut ne doit-il pas être le même dans toute l'étendue de l'espace, puisque c'est le même pouvoir suprême qui règne également dans cette étendue ? Un être pensant qui habite dans une étoile de la voie lactée ne lui doit-il pas le même hommage que l'être pensant sur ce petit globe où nous sommes ? La lumière est uniforme pour l'astre de Sirius et pour nous; la morale doit être uniforme. Si un animal sentant et pensant dans Sirius est né d'un père et d'une mère tendres qui aient été occupés de son bonheur, il leur doit autant d'amour

et de soins que nous en devons ici à nos parents. Si quelqu'un dans la voie lactée voit un indigent estropié, s'il peut le soulager et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes. Le cœur a partout les mêmes devoirs : sur les marches du trône de Dieu, s'il a un trône, et au fond de l'abîme, s'il est un abîme.

J'étais plongé dans ces idées, quand un de ces génies qui remplissent les intermondes descendit vers moi. Je reconnus cette même créature aérienne qui m'avait apparu autrefois pour m'apprendre combien les jugements de Dieu diffèrent des nôtres, et combien une bonne action est préférable à la controverse.

Il me transporta dans un désert tout couvert d'ossements entassés; et entre ces monceaux de morts il y avait des allées d'arbres toujours verts, et au bout de chaque allée un grand homme d'un aspect auguste, qui regardait avec compassion ces tristes restes.

Hélas! mon archange, lui dis-je, où m'avez-vous mené? — A la désolation, me répondit-il. — Et qui sont ces beaux patriarches que je vois immobiles et attendris au bout de ces allées vertes, et qui semblent pleurer sur cette foule innombrable de morts? — Tu le sauras, pauvre créature humaine, me répliqua le génie des intermondes; mais auparavant il faut que tu pleures.

Il commença par le premier amas. Ceux-ci, dit-il, sont les vingt-trois mille Juifs qui dansèrent devant un veau, avec les vingt-quatre mille qui furent tués sur des filles madianites. Le nombre des massacrés pour des délits ou des méprises pareilles se monte à près de trois cent mille.

Aux allées suivantes sont les charniers des chrétiens égorgés les uns par les autres pour

des disputes métaphysiques. Ils sont divisés en plusieurs monceaux de quatre siècles chacun. Un seul aurait monté jusqu'au ciel ; il a fallu les partager.

Quoi ! m'écriai-je, des frères ont traité ainsi leurs frères, et j'ai le malheur d'être dans cette confrérie !

Voici, dit l'esprit, les douze millions d'Américains tués dans leur patrie, parce qu'ils n'avaient pas été baptisés. — Eh, mon Dieu ! que ne laissiez-vous ces ossements affreux se dessécher dans l'hémisphère où leurs corps naquirent, et où ils furent livrés à tant de trépas différents ? Pourquoi réunir ici tous ces monuments abominables de la barbarie et du fanatisme ? — Pour t'instruire.

Puisque tu veux m'instruire, dis-je au génie, apprends-moi s'il y a eu d'autres peuples que les chrétiens et les Juifs à qui le zèle et la religion, malheureusement tournée en fanatisme, aient inspiré tant de cruautés horribles. Oui, me dit-il, les mahométans se sont souillés des mêmes inhumanités, mais rarement ; et lorsqu'on leur a demandé *amman*, miséricorde, et qu'on leur a offert le tribut, ils ont pardonné.

Pour les autres nations, il n'y en a aucune, depuis l'existence du monde, qui ait jamais fait une guerre purement de religion. Suis-moi maintenant. Je le suivis.

Un peu au delà de ces piles de morts nous trouvâmes d'autres piles ; c'étaient des sacs d'or et d'argent, et chacune avait son étiquette : « Substance des hérétiques massacrés au dix-« huitième siècle, au dix-septième, au seizième », et ainsi en remontant : « Or et argent des Amé-« ricains égorgés, etc. ». Et toutes ces piles étaient surmontées de croix, de mitres, de crosses, de tiares enrichies de pierreries.

— Quoi ! mon génie, ce fut donc pour avoir ces richesses qu'on accumula ces morts? — Oui, mon fils.

Je versai des larmes; et quand j'eus mérité par ma douleur qu'il me menât au bout des allées vertes, il m'y conduisit.

Contemple, me dit-il, les héros de l'humanité qui ont été les bienfaiteurs de la terre et qui se sont tous réunis à bannir du monde, autant qu'il l'ont pu, la violence et la rapine. Interroge-les.

Je courus au premier de la bande; il avait une couronne sur la tête, et un petit encensoir à la main; je lui demandai humblement son nom. Je suis Numa Pompilius, me dit-il; je succédai à un brigand et j'avais des brigands à gouverner : je leur enseignai la vertu et le culte de Dieu; ils oublièrent après moi plus d'une fois l'un et l'autre; je défendis qu'il y eût dans les temples aucun simulacre, parce que la Divinité qui anime la nature ne peut être représentée. Les Romains n'eurent sous mon règne ni guerres ni séditions, et ma religion ne fit que du bien. Tous les peuples voisins vinrent honorer mes funérailles, ce qui n'est arrivé qu'à moi.

Je lui baisai la main et j'allai au second; c'était un beau vieillard d'environ cent ans, vêtu d'une robe blanche. Il mettait le doigt médium sur sa bouche, et de l'autre main il jetait des fèves derrière lui. Je reconnus Pythagore. Il m'assura qu'il n'avait jamais eu de cuisse d'or, et qu'il n'avait point été coq; mais qu'il avait gouverné les Crotoniates avec autant de justice que Numa gouvernait les Romains, à peu près de son temps, et que cette justice était la chose du monde la plus nécessaire et la plus rare. J'appris que les pythagoriciens fesaient leur examen de conscience deux fois par jour. Les honnêtes gens ! et que nous sommes

loin d'eux! Mais nous qui n'avons été pendant treize cents ans que des assassins, nous disons que ces sages étaient des orgueilleux.

Je ne dis mot à Pythagore pour lui plaire, et je passai à Zoroastre, qui s'occupait à concentrer le feu céleste dans le foyer d'un miroir concave, au milieu d'un vestibule à cent portes qui toutes conduisent à la sagesse. Sur la principale de ces portes[1], je lus ces paroles qui sont le précis de toute la morale et qui abrégent toutes les disputes de casuistes:

« Dans le doute si une action est bonne ou « mauvaise, abstiens-toi. »

Certainement, dis-je à mon génie, les barbares qui ont immolé toutes les victimes dont j'ai vu les ossements n'avaient pas lu ces belles paroles.

Nous vîmes ensuite les Zaleucus, les Thalès, les Anaximandre, et tous les sages qui avaient cherché la vérité et pratiqué la vertu.

Quand nous fûmes à Socrate, je le reconnus bien vite à son nez épaté[2]. Eh bien! lui dis-je, vous voilà donc au nombre des confidents du Très-Haut? Tous les habitants de l'Europe, excepté les Turcs et les Tartares de Crimée qui ne savent rien, prononcent votre nom avec respect. On le révère, on l'aime, ce grand nom, au point qu'on a voulu savoir ceux de vos persécuteurs. On connaît Mélitus et Anitus à cause de vous, comme on connaît Ravaillac à cause de Henri IV: mais je ne connais que ce nom d'Anitus, je ne sais pas précisément quel était ce scélérat par qui vous fûtes calomnié, et qui vint à bout de vous faire condamner à la ciguë.

[1] Les préceptes de Zoroastre sont appelés *portes*, et sont au nombre de cent.

[2] Voyez *Xénophon*.

Je n'ai jamais pensé à cet homme depuis mon aventure, me répondit Socrate; mais puisque vous m'en faites souvenir, je le plains beaucoup. C'était un méchant prêtre qui fesait secrètement un commerce de cuirs, négoce réputé honteux parmi nous. Il envoya ses deux enfants dans mon école. Les autres disciples leur reprochèrent leur père le corroyeur; ils furent obligés de sortir. Le père irrité n'eut point de cesse qu'il n'eût ameuté contre moi tous les prêtres et tous les sophistes. On persuada au conseil des cinq cents que j'étais un impie qui ne croyait pas que la Lune, Mercure et Mars fussent des dieux. En effet, je pensais comme à présent qu'il n'y a qu'un Dieu maître de toute la nature. Les juges me livrèrent à l'empoisonneur de la République; il accourcit ma vie de quelques jours : je mourus tranquillement à l'âge de soixante et dix ans; et depuis ce temps-là je passe une vie heureuse avec tous ces grands hommes que vous voyez et dont je suis le moindre.

Après avoir joui quelque temps de l'entretien de Socrate, je m'avançai avec mon guide dans un bosquet situé au-dessus des bocages où tous ces sages de l'antiquité semblaient goûter un doux repos.

Je vis un homme d'une figure douce et simple qui me parut âgé d'environ trente-cinq ans. Il jetait de loin des regards de compassion sur ces amas d'ossements blanchis, à travers lesquels on m'avait fait passer pour arriver à la demeure des sages. Je fus étonné de lui trouver les pieds enflés et sanglants, les mains de même, le flanc percé, et les côtes écorchées de coups de fouet. Eh, bon Dieu! lui dis-je, est-il possible qu'un juste, un sage soit dans cet état? je viens d'en voir un qui a été traité d'une manière bien odieuse; mais il n'y a pas de comparaison

entre son supplice et le vôtre. De mauvais prêtres et de mauvais juges l'ont empoisonné : est-ce aussi par des prêtres et par des juges que vous avez été assassiné si cruellement ?

Il me répondit *oui* avec beaucoup d'affabilité.

— Et qui étaient donc ces monstres ?

« C'étaient des hypocrites. »

Ah! c'est tout dire ; je comprends par ce seul mot qu'ils durent vous condamner au dernier supplice. Vous leur aviez donc prouvé, comme Socrate, que la Lune n'était pas une déesse, et que Mercure n'était pas un dieu?

« Non, il n'était pas question de ces planètes. « Mes compatriotes ne savaient point du tout « ce que c'est qu'une planète ; ils étaient tous « de francs ignorants. Leurs superstitions « étaient toutes différentes de celles des Grecs. »

— Vous voulûtes donc leur enseigner une nouvelle religion?

« Point du tout; je leur disais simplement : « Aimez Dieu de toute votre cœur, et votre « prochain comme vous-même, car c'est là « tout l'homme. Jugez si ce précepte n'est pas « aussi ancien que l'univers, jugez si je leur « apportais un culte nouveau. Je ne cessais de « leur dire que j'étais venu, non pour abolir la « loi, mais pour l'accomplir ; j'avais observé « tous leurs rites; circoncis comme ils l'étaient « tous, baptisé comme l'étaient les plus zélés « d'entre eux, je payais comme eux le corban ; « je fesais comme eux la pâque, mangeant « debout un agneau cuit dans des laitues. Moi « et mes amis nous allions prier dans le temple; « mes amis même fréquentèrent ce temple « après ma mort ; en un mot, j'accomplis toutes « leurs lois sans en excepter une. »

— Quoi! ces misérables n'avaient pas même à vous reprocher de vous être écarté de leurs lois?

« Non, sans doute. »

— Pourquoi donc vous ont-ils mis dans l'état où je vous vois?

« Que voulez-vous que je vous dise! ils « étaient fort orgueilleux et intéressés. Ils virent « que je les connaissais; ils surent que je les « fesais connaître aux citoyens; ils étaient les « plus forts; ils m'ôtèrent la vie : et leurs sem- « blables en feront toujours autant, s'ils le « peuvent, à quiconque leur aura trop rendu « justice. »

— Mais, ne dîtes-vous, ne fîtes-vous rien qui pût leur servir de prétexte?

« Tout sert de prétexte aux méchants. »

— Ne leur dîtes-vous pas une fois que vous étiez venu apporter le glaive et non la paix?

« C'est une erreur de copiste; je leur dis que « j'apportais la paix et non le glaive. Je n'ai ja- « mais rien écrit; on a pu changer ce que « j'avais dit sans mauvaise intention. »

— Vous n'avez donc contribué en rien par vos discours, ou mal rendus, ou mal interprétés, à ces monceaux affreux d'ossements que j'ai vus sur ma route en venant vous consulter?

« Je n'ai vu qu'avec horreur ceux qui se sont « rendus coupables de tous ces meurtres. »

— Et ces monuments de puissance et de richesse, d'orgueil et d'avarice, ces trésors, ces ornements, ces signes de grandeur que j'ai vus accumulés sur la route en cherchant la sagesse, viennent-ils de vous?

« Cela est impossible; j'ai vécu, moi et les « miens, dans la pauvreté et dans la bassesse : « ma grandeur n'était que dans la vertu. »

J'étais près de le supplier de vouloir bien me dire au juste qui il était. Mon guide m'avertit de n'en rien faire. Il me dit que je n'étais pas fait pour comprendre ces mystères sublimes. Je

le conjurai seulement de m'apprendre en quoi consistait la vraie religion.

« Ne vous l'ai-je pas déjà dit? Aimez Dieu et « votre prochain comme vous-même. »

— Quoi! en aimant Dieu on pourrait manger gras le vendredi?

« J'ai toujours mangé ce qu'on m'a donné; « car j'étais trop pauvre pour donner à dîner « à personne. »

— En aimant Dieu, en étant juste, ne pourrait-on pas être assez prudent pour ne point confier toutes les aventures de sa vie à un inconnu?

« C'est ainsi que j'en ai toujours usé. »

— Ne pourrai-je, en fesant du bien, me dispenser d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle?

« Je n'ai jamais été dans ce pays-là. »

— Faudrait-il me confiner dans une retraite avec des sots?

« Pour moi, j'ai toujours fait de petits voyages « de ville en ville. »

— Me faudrait-il prendre parti pour l'Eglise grecque ou pour la latine?

« Je ne fis aucune différence entre le Juif et le Samaritain quand je fus au monde. »

— Eh bien, s'il en est ainsi, je vous prends pour mon seul maître.

Alors il me fit un signe de tête qui me remplit de consolation. La vision disparut, et la bonne conscience me resta.

LVIII

LE DRUIDE, CALCHAS

ET LES FURIES

(*La scène est dans le Tartare.*)

LES FURIES (*entourées de serpents et le fouet à la main*). — Allons, Barbaroquincorix, druide celte, et toi, détestable Calchas, hiérophante grec, voici les moments où vos justes supplices se renouvellent; l'heure des vengeances a sonné.

LE DRUIDE ET CALCHAS. — Aïe! la tête, les flancs, les yeux, les oreilles, les fesses! pardon, mesdames, pardon!

CALCHAS. — Voici deux vipères qui m'arrachent les yeux.

LE DRUIDE. — Un serpent m'entre dans les entrailles par le fondement; je suis dévoré.

CALCHAS. — Je suis déchiré : faut-il que mes yeux reviennent tous les jours pour m'être arrachés!

LE DRUIDE. — Faut-il que ma peau renaisse pour tomber en lambeaux! aïe! ouf!

TISIPHONE. — Cela t'apprendra, vilain druide, à donner une autre fois la misérable plante parasite nommée le gui de chêne pour un remède universel. Eh bien! immoleras-tu encore à ton Dieu Theutatès des petites filles et des petits garçons? les brûleras-tu encore dans des paniers d'osier, au son du tambour?

LE DRUIDE. — Jamais, jamais, madame; un peu de charité.

TISIPHONE. — Tu n'en as jamais eu. Courage, mes serpents, encore un coup de fouet à ce sacré coquin.

ALECTON. — Qu'on m'étrille vigoureusement ce Calchas, qui vers nous s'est avancé,

L'œil farouche, l'air sombre et le poil hérissé [1].

CALCHAS. — On m'arrache le poil, on me brûle, on me berne, on m'écorche, on m'empale.

ALECTON. — Scélérat! égorgeras-tu encore une jeune fille au lieu de la marier, et le tout pour avoir du vent?

CALCHAS ET LE DRUIDE. — Ah! quels tourments! que de peines! et point mourir!

ALECTON ET TISIPHONE. — Ah! ah! j'entends de la musique. Dieu me pardonne! c'est Orphée; nos serpents sont devenus doux comme des moutons.

CALCHAS. — Je ne souffre plus du tout; voilà qui est bien étrange!

LE DRUIDE. — Je suis tout ragaillardi. Oh! la grande puissance de la bonne musique! Eh! qui es-tu, homme divin, qui guéris les blessures et qui réjouis l'enfer?

ORPHÉE. — Mes camarades, je suis prêtre

[1] *Iphigénie* de Racine, acte V, scène dernière.

comme vous; mais je n'ai jamais trompé personne, et je n'ai égorgé ni garçon ni fille. Lorsque j'étais sur la terre, au lieu de faire abhorrer les dieux, je les ai fait aimer; j'ai adouci les mœurs des hommes que vous rendiez féroces; je fais le même métier dans les enfers. J'ai rencontré là-bas deux barbares prêtres qu'on fessait à toute outrance; l'un avait autrefois haché un roi en morceaux, l'autre avait fait couper la tête à sa propre reine, à la Porte-aux-Chevaux. J'ai fini leur pénitence, je leur ai joué du violon; ils m'ont promis que, quand ils reviendraient au monde, ils vivraient en honnêtes gens.

LE DRUIDE ET CALCHAS. — Nous vous en promettons autant, foi de prêtres.

ORPHÉE. — Oui, mais, *passato il pericolo, gabbato il santo.*

(La scène finit par une danse figurée d'Orphée, des damnés et des Furies, et par une symphonie très-agréable.)

LIX

LE MOUVEMENT

Un philosophe des environs du mont Krapack me disait que le mouvement est essentiel à la matière.

Tout se meut, disait-il; le soleil tourne continuellement sur lui-même, les planètes en font autant, chaque planète a plusieurs mouvements différents, et dans chaque planète tout transpire, tout est crible, tout est criblé; le plus dur métal est percé d'une infinité de pores, par lesquels s'échappe continuellement un torrent de vapeurs qui circulent dans l'espace. L'univers n'est que mouvement; donc le mouvement est essentiel à la matière.

Monsieur, lui dis-je, ne pourrait-on pas vous répondre: Ce bloc de marbre, ce canon, cette maison, cette montagne ne remuent pas; donc le mouvement n'est pas essentiel?

Ils remuent, répondit-il: ils vont dans l'espace avec la terre par leur mouvement commun; et ils remuent si bien (quoique insensiblement) par leur mouvement propre, qu'au bout de quelques siècles il ne restera rien de leurs masses,

dont chaque instant détache continuellement des particules.

— Mais, monsieur, je puis concevoir la matière en repos; donc le mouvement n'est pas de son essence.

— Vraiment, je me soucie bien que vous conceviez ou que vous ne conceviez pas la matière en repos. Je vous dis qu'elle ne peut y être.

— Cela est hardi; et le chaos, s'il vous plaît?

— Ah, ah! le chaos! si nous voulions parler du chaos, je vous dirais que tout y était nécessairement en mouvement, et que « le souffle de Dieu y était porté sur les eaux »; que l'élément de l'eau étant reconnu existant, les autres éléments existaient aussi; que par conséquent le feu existait, qu'il n'y a point de feu sans mouvement, que le mouvement est essentiel au feu. Vous n'auriez pas beau jeu avec le chaos.

— Hélas! qui peut avoir beau jeu avec tous ces sujets de dispute? Mais vous qui en savez tant, dites-moi pourquoi un corps en pousse un autre.

— Parce que la matière est impénétrable; parce que deux corps ne peuvent être ensemble dans le même lieu; parce qu'en tout genre le plus faible est chassé par le plus fort.

— Votre dernière raison est plus plaisante que philosophique. Personne n'a pu encore deviner la cause de la communication du mouvement.

— Cela n'empêche pas qu'il ne soit essentiel à la matière. Personne n'a pu deviner la cause du sentiment dans les animaux; cependant, ce sentiment leur est si essentiel, que si vous supprimez l'idée de sentiment, vous anéantissez l'idée d'animal.

— Eh bien! je vous accorde pour un moment que le mouvement soit essentiel à la matière (pour un moment au moins, car je ne veux pas

me brouiller avec les théologiens). Dites-nous donc comment une boule en fait mouvoir une autre.

— Vous êtes trop curieux; vous voulez que je vous dise ce qu'aucun philosophe n'a pu nous apprendre.

— Il est plaisant que nous connaissions les lois du mouvement, et que nous ignorions le principe de toute communication de mouvement.

— Il en est ainsi de tout; nous savons les lois du raisonnement, et nous ne savons pas ce qui raisonne en nous. Les canaux dans lesquels notre sang et nos liqueurs coulent nous sont très-connus, et nous ignorons ce qui forme notre sang et nos liqueurs. Nous sommes en vie, et nous ne savons pas ce qui nous donne la vie.

— Apprenez-moi du moins si, le mouvement étant essentiel, il n'y a pas toujours égale quantité de mouvement dans le monde.

— C'est une ancienne chimère d'Epicure renouvelée par Descartes. Je ne vois pas que cette égalité de mouvement dans le monde soit plus nécessaire qu'une égalité de triangles. Il est essentiel qu'un triangle ait trois angles et trois côtés; mais il n'est pas essentiel qu'il y ait toujours un nombre égal de triangles sur ce globe.

— Mais n'y a-t-il pas toujours égalité de forces, comme disent d'autres philosophes.

— C'est la même chimère. Il faudrait qu'en ce cas il y eût toujours un nombre égal d'hommes, d'animaux, d'êtres mobiles, ce qui est absurde.

— A propos, qu'est-ce que la force d'un corps en mouvement?

— C'est le produit de sa masse par sa vitesse dans un temps donné. La masse d'un corps est

quatre, sa vitesse est quatre, la force de son coup sera seize; un autre corps est deux, sa vitesse deux, sa force est quatre: c'est le principe de toutes les mécaniques. Leibnitz annonça emphatiquement que ce principe était défectueux. Il prétendit qu'il fallait mesurer cette force, ce produit, par la masse multipliée par le carré de la vitesse. Ce n'était qu'une chicane, une équivoque indigne d'un philosophe, fondée sur l'abus de la découverte du grand Galilée, que les espaces parcourus dans le mouvement uniformément accéléré étaient comme les carrés des temps et des vitesses.

Leibnitz ne considérait pas le temps, qu'il fallait considérer. Aucun mathématicien anglais n'adopta ce système de Leibnitz. Il fut reçu quelque temps en France par un petit nombre de géomètres. Il infecta quelques livres, et même les *Institutions physiques* d'une personne illustre. Maupertuis traite fort mal Mairan, dans un livret intitulé A B C, comme s'il avait voulu enseigner l'a b c à celui qui suivait l'ancien et véritable calcul. Mairan avait raison; il tenait pour l'ancienne mesure de la masse multipliée par la vitesse. On revint enfin à lui; le scandale mathématique disparut, et on renvoya dans les espaces imaginaires le charlatanisme du carré de la vitesse, avec les monades, qui sont le miroir concentrique de l'univers, et avec l'harmonie préétablie.

LX

L'HONNÊTE HOMME

ET L'EXCRÉMENT DE THÉOLOGIE

On dit de Marcus Brutus qu'avant de se tuer il prononça ces paroles : O vertu ! j'ai cru que tu étais quelque chose : mais tu n'es qu'un vain fantôme !

Tu avais raison, Brutus, si tu mettais la vertu à être chef de parti et l'assassin de ton bienfaiteur, de ton père Jules César ; mais si tu avais fait consister la vertu à ne faire que du bien à ceux qui dépendaient de toi, tu ne l'aurais pas appelée fantôme, et tu ne te serais pas tué de désespoir.

Je suis très-vertueux, dit cet excrément de théologie, car j'ai les quatre vertus cardinales et les trois théologales. Un honnête homme lui demande : Qu'est-ce que vertu cardinale ? l'autre répond : C'est force, prudence, tempérance et justice.

L'HONNÊTE HOMME. — Si tu es juste, tu as tout dit. Ta force, ta prudence, ta tempérance, sont des qualités utiles. Si tu les as, tant mieux

pour toi; mais si tu es juste, tant mieux pour les autres. Ce n'est pas encore assez d'être juste, il faut être bienfesant; voilà ce qui est véritablement cardinal. Et tes théologales, qui sont-elles?

L'EXCRÉMENT. — Foi, espérance, charité.

L'HONNÊTE HOMME. — Est-ce vertu de croire? Ou ce que tu crois te semble vrai, et, en ce cas, il n'y a nul mérite à le croire; ou il te semble faux, et alors il est impossible que tu le croies.

L'espérance ne saurait être plus vertu que la crainte; on craint et on espère, selon qu'on nous promet ou qu'on nous menace. Pour la charité, n'est-ce pas ce que les Grecs et les Romains entendaient par humanité, amour du prochain? cet amour n'est rien s'il n'est agissant; la bienfesance est donc la seule vraie vertu.

L'EXCRÉMENT. — Quelque sot! vraiment oui, j'irai me donner bien du tourment pour servir les hommes, et il ne m'en reviendrait rien! chaque peine mérite salaire. Je ne prétends pas faire la moindre action honnête, à moins que je ne sois sûr du paradis.

> Quis enim virtutem amplectitur ipsam,
> Præmia si tollas?
>
> Qui pourra suivre la vertu
> Si vous ôtez la récompense?
>
> JUVÉNAL, sat. x, vers 141.

L'HONNÊTE HOMME. — Ah! maître! c'est-à-dire que, si vous n'espériez pas le paradis, et si vous ne redoutiez pas l'enfer, vous ne feriez jamais aucune bonne œuvre. Vous me citez des vers de Juvénal, pour me prouver que vous n'avez que votre intérêt en vue. En voici de Racine, qui pourront vous faire voir au moins

qu'on peut trouver dès ce monde sa récompense en attendant mieux.

Quel plaisir de penser et de dire en vous-même:
Partout en ce moment on me bénit, on m'aime!
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage!
Tels étaient vos plaisirs.

RACINE, *Britannicus*, acte IV, scène II.

Croyez-moi, maître, il y a deux choses qui méritent d'être aimées pour elles-mêmes, Dieu et la vertu.

L'EXCRÉMENT — Ah! monsieur! vous êtes fénéloniste.

L'HONNÊTE HOMME. — Oui, maître.

L'EXCRÉMENT. — J'irai vous dénoncer à l'official de Meaux.

L'HONNÊTE HOMME. — Va, dénonce.

LXI

HONORIUS ET LES GRECS

Des Grecs forts subtils consultaient autrefois le pape Honorius Ier pour savoir si Jésus, lorsqu'il était au monde, avait eu une volonté ou deux volontés lorsqu'il se déterminait à quelque action , par exemple lorsqu'il voulait dormir ou veiller, manger ou aller à la garde-robe, marcher ou s'asseoir.

Que nous importe? leur répondait le très-sage évêque de Rome Honorius. Il a certainement aujourd'hui la volonté que vous soyez gens de bien, cela vous doit suffire; il n'a nulle volonté que vous soyez des sophistes babillards, qui vous battez continuellement pour la chape à l'évêque, et pour l'ombre de l'âne. Je vous conseille de vivre en paix, et de ne point perdre en disputes inutiles un temps que vous pourriez employer en bonnes œuvres.

« Saint-Père, vous avez beau dire, c'est ici « la plus importante affaire du monde. Nous « avons déjà mis l'Europe, l'Asie et l'Afrique « en feu, pour savoir si Jésus avait deux per- « sonnes et une nature, ou une nature et deux

« personnes, ou bien deux personnes et deux « natures, ou bien une personne et une na- « ture. »

— Mes chers frères, vous avez très-mal fait : il fallait donner du bouillon aux malades, du pain aux pauvres.

« Il s'agit bien de secourir les pauvres! « voilà-t-il pas le patriarche Sergius qui vient « de faire décider, dans un concile à Constan- « tinople, que Jésus avait deux natures et une « volonté! et l'empereur, qui n'y entend rien, « est de cet avis. »

— Eh bien! soyez-en aussi; et surtout défendez-vous mieux contre les mahométans, qui vous donnent tous les jours sur les oreilles, et qui ont une très-mauvaise volonté contre vous.

« C'est bien dit; mais voilà les évêques de « Tunis, de Tripoli, d'Alger, de Maroc, qui « tiennent fermement pour les deux volontés. « Il faut avoir une opinion; quelle est la vôtre? »

— Mon opinion est que vous êtes des fous qui perdrez la religion chrétienne que nous avons établie avec tant de peine. Vous ferez tant par vos sottises, que Tunis, Tripoli, Alger, Maroc, dont vous me parlez, deviendront musulmans, et qu'il n'y aura pas une chapelle chrétienne en Afrique. En attendant je suis pour l'empereur et le concile, jusqu'à ce que vous ayez pour vous un autre concile et un autre empereur.

« Ce n'est pas nous satisfaire. Croyez-vous « deux volontés ou une? »

— Ecoutez : si ces deux volontés sont semblables, c'est comme s'il n'y en avait qu'une seule; si elles sont contraires, celui qui aura deux volontés à la fois fera deux choses contraires à la fois, ce qui est absurde; par conséquent, je suis pour une seule volonté.

« Ah! Saint-Père, vous êtes monothélite. A

« l'hérésie! à l'hérésie! au diable! à l'excom-
« munication, à la déposition! un concile, vite
« un autre concile; un autre empereur, un
« autre évêque de Rome, un autre patriarche! »

— Mon Dieu! que ces pauvres Grecs sont fous avec toutes leurs vaines et interminables disputes, et que mes successeurs feront bien de songer à être puissants et riches!

A peine Honorius avait proféré ces paroles qu'il apprit que l'empereur Héraclius était mort après avoir été bien battu par les mahométans. Sa veuve Martine empoisonna son beau-fils; le sénat fit couper la langue à Martine et le nez à un autre fils de l'empereur. Tout l'empire grec nagea dans le sang.

N'eût-il pas mieux valu ne point disputer sur les deux volontés? et ce pape Honorius, contre lequel les jansénistes ont tant écrit, n'était-il pas un homme très-sensé?

LXII

DU CATÉCHISME INDIEN

Ou la Raison et la Sagesse divine.

M. Dow nous assure que les brachmanes eurent depuis quatre mille ans un catéchisme, dont voici la substance. C'est un entretien entre la raison humaine, qu'ils appellent *narud*, et la sagesse de Dieu, qu'ils nomment *brim* ou *bram*.

LA RAISON. — O premier-né de Dieu ! on dit que tu créas le monde. Ta fille, la raison, étonnée de tout ce qu'elle voit, te demande comment tout fut produit.

LA SAGESSE DIVINE. — Ma fille, ne te trompe pas : ne pense point que j'aie créé le monde indépendamment du premier moteur. Dieu a tout fait. Je ne suis que l'instrument de sa volonté. Il m'appelle pour exécuter ses desseins éternels.

LA RAISON. — Que dois-je penser de Dieu ?

LA SAGESSE DIVINE. — Qu'il est immatériel, incompréhensible, invisible, sans forme, éternel,

tout-puissant, qu'il connaît tout, qu'il est présent partout.

LA RAISON. — Comment Dieu créa-t-il le monde?

LA SAGESSE DIVINE. — La volonté demeura dans lui de toute éternité: elle était triple, créatrice, conservatrice, exterminante... Dans une conjonction des destins et des temps, la volonté de Dieu se joignit à sa bonté, et produisit la matière. Les actions opposées de la volonté qui crée, et de la volonté qui détruit, enfantèrent le mouvement qui naît et qui périt[1]. Tout sortit de Dieu, et tout rentra dans Dieu... Il dit au *sentiment*, viens, et il le logea chez tous les animaux; mais il donna la réflexion à l'homme pour l'élever au-dessus d'eux.

LA RAISON. — Qu'entends-tu par sentiment?

LA SAGESSE DIVINE. — C'est une portion de la grande âme de l'univers; elle respire dans toutes les créatures pour un temps marqué.

LA RAISON. — Que devient-il après leur mort?

LA SAGESSE DIVINE. — Il anime d'autres corps ou il se replonge, comme une goutte d'eau, dans l'Océan immense dont il est sorti.

LA RAISON. — Les âmes vertueuses seront-elles sans récompense, et les criminelles sans punition?

LA SAGESSE DIVINE. — Les âmes des hommes sont distinguées de celles des autres animaux. Elles sont raisonnables. Elles ont la conscience du bien et du mal. Si l'homme fait le bien, son âme, dégagée de son corps par la mort, sera absorbée dans l'essence divine, et ne ranimera plus un corps de terre. Mais l'âme du méchant restera revêtue des quatre éléments; et après

[1] Nous passons quelques lignes de peur d'être longs et obscurs.

qu'elles auront été punies, elles reprendront un corps; mais, si elles ne reprennent leur première pureté, elles ne seront jamais absorbées dans le sein de Dieu.

LA RAISON. — Quelle est la nature de cette infusion dans Dieu même ?

LA SAGESSE DIVINE. — C'est une participation à l'essence suprême; on ne connaît plus les passions; toute l'âme est plongée dans la félicité éternelle.

LA RAISON. — O ma mère! tu m'as dit que si l'âme n'est parfaitement pure, elle ne peut habiter avec Dieu. Les actions des hommes sont tantôt bonnes, tantôt mauvaises. Où vont toutes ces âmes mi-parties immédiatement après la mort?

LA SAGESSE DIVINE. — Elles vont subir dans l'Ondéra, pendant quelque temps, des peines proportionnées à leurs iniquités. Ensuite elles vont au ciel, où elles reçoivent *quelque temps* la récompense de leurs bonnes actions; enfin, elles rentrent dans des corps nouveaux.

LA RAISON. — Qu'est-ce que le temps, ma mère?

LA SAGESSE DIVINE. — Il existe avec Dieu pendant l'éternité; mais on ne peut l'apercevoir et le compter que du point où Dieu créa le mouvement qui le mesure.

Tel est ce catéchisme, le plus beau monument de toute l'antiquité. Ce sont là ces idolâtres auxquels on a envoyé, pour les convertir, le jésuite Lavaur, le jésuite Saint-Estévan, et l'apostat Norogna.

Au reste, le lieutenant-colonel Dow et le sous-gouverneur Holwell ayant gratifié l'Europe des plus sublimes morceaux de ces anciens livres sacrés, ignorés jusqu'à présent, nous sommes bien éloignés de soupçonner leur véracité,

sous prétexte qu'ils ne sont pas d'accord sur des objets très-futiles, comme sur la manière de prononcer shasta-bad, ou shastra-beda; et si *beda* signifie science ou livre.

Souvenons-nous que nous avons vu nier dans Paris les expériences de Newton sur la lumière, et lui faire des objections plus frivoles.

LXIII

LE PÈRE BOUVET ET L'EMPEREUR

OU

Conversation du révérend P. Bouvet, missionnaire de la compagnie de Jésus, avec l'empereur Kang-Hi, en présence de frère Attiret, jesuite,

TIRÉE DES MÉMOIRES SECRETS DE LA MISSION, EN 1772.

PÈRE BOUVET. — Oui, sacrée majesté, dès que vous aurez eu le bonheur de vous faire baptiser par moi, comme je l'espère, vous serez soulagé de la moitié du fardeau immense qui vous accable. Je vous ai parlé de la fable d'Atlas qui portait le ciel sur ses épaules. Hercule le soulagea et porta le ciel. Vous êtes l'Atlas et Hercule est le pape. Il y aura deux puissances dans votre empire. Notre bon Clément XI sera la première. Ainsi vous goûterez le plus grand des biens, celui d'être oisif pendant votre vie, et d'être sauvé après votre mort.

L'EMPEREUR. — Vraiment je suis très-obligé à ce cher pape qui daigne prendre cette peine ; mais comment pourra-t-il gouverner mon empire à six mille lieues de chez lui ?

PÈRE BOUVET. — Rien n'est plus aisé, sacrée majesté impériale. Nous sommes ses vicaires apostoliques; il est vicaire de Dieu; ainsi vous serez gouverné par Dieu même.

L'EMPEREUR. — Quel plaisir! je ne me sens pas d'aise. Votre vice-Dieu partagera donc avec moi les revenus de l'empire? car toute peine vaut salaire.

PÈRE BOUVET. — Notre vice-Dieu est si bon, qu'il ne prendra d'ordinaire que le quart tout au plus, excepté dans les cas de désobéissance. Notre casuel ne montera qu'à deux millions sept cent cinquante mille onces d'argent pur. C'est un bien mince objet en comparaison des biens célestes.

L'EMPEREUR. — Oui, c'est marché donné. Votre Rome en tire autant apparemment du Grand-Mogol mon voisin, de l'empire du Japon mon autre voisin, de l'impératrice de Russie mon autre bonne voisine, de l'empire de Perse, de celui de Turquie?

PÈRE BOUVET. — Pas encore; mais cela viendra, grâce à Dieu et à nous.

L'EMPEREUR. — Et combien vous en revient-il à vous autres?

PÈRE BOUVET. — Nous n'avons point de gages fixes; mais nous sommes comme la principale actrice d'une comédie d'un comte de Caylus, mon compatriote; tout ce que je... c'est pour moi.

L'EMPEREUR. — Mais dites-moi si vos princes chrétiens d'Europe payent à votre Italien à proportion de ma taxe.

PÈRE BOUVET. — Non, la moitié de cette Europe s'est séparée de lui, et ne le paye point; l'autre moitié paye le moins qu'elle peut.

L'EMPEREUR. — Vous me disiez ces jours passés qu'il était maître d'un assez joli pays.

PÈRE BOUVET. — Oui; mais ce domaine lui produit peu : il est en friche.

L'EMPEREUR. — Le pauvre homme! il ne sait pas faire cultiver sa terre, et il prétend gouverner les miennes!

PÈRE BOUVET.—Autrefois, dans un de nos conciles, c'est-à-dire dans un de nos sénats de prêtres, qui se tenait dans une ville nommée Constance, notre saint-père fit proposer une taxe nouvelle pour soutenir sa dignité. L'assemblée répondit qu'il n'avait qu'à faire labourer son domaine; mais il s'en donna bien de garde; il aima mieux vivre du produit de ceux qui labourent dans d'autres royaumes. Il lui parut que cette manière de vivre avait plus de grandeur.

L'EMPEREUR. — Oh bien! allez lui dire que non-seulement je fais labourer chez moi, mais que je laboure moi-même; et je doute fort que ce soit pour lui.

PÈRE BOUVET. — Ah! sainte Vierge Marie! je suis pris pour dupe.

L'EMPEREUR. — Partez vite, j'ai été trop indulgent.

FRÈRE ATTIRET, *à père Bouvet.* — Je vous avais bien dit que l'empereur, tout bon qu'il est, avait plus d'esprit que vous et moi.

LXIV

M. AUDRAIS ET LE JÉSUITE

Ce n'est pas du zèle de nos missionnaires et de la vérité de notre religion qu'il s'agit! on les connaît assez dans notre Europe chrétienne et on les respecte assez.

Je ne veux parler que des lettres curieuses et édifiantes des révérends pères jésuites, qui ne sont pas aussi respectables. A peine sont-ils arrivés dans l'Inde qu'ils y prêchent, qu'ils y convertissent des milliers d'Indiens et qu'ils font des milliers de miracles. Dieu me préserve de les contredire! on sait combien il est facile à un Biscaïen, à un Bergamasque, à un Normand, d'apprendre la langue indienne en peu de jours et de prêcher en indien.

A l'égard des miracles, rien n'est plus aisé que d'en faire à six mille lieues de nous, puisqu'on en a tant fait à Paris dans la paroisse Saint-Médard. La grâce suffisante des molinistes a pu sans doute opérer sur les bords du Gange aussi bien que la grâce efficace des jansénistes

au bord de la rivière des Gobelins. Mais nous avons déjà tant parlé de miracles que nous n'en dirons plus rien.

Un révérend père jésuite arriva l'an passé à Delhi, à la cour du Grand-Mogol : ce n'était pas un jésuite mathématicien et homme d'esprit, venu pour corriger le calendrier et pour faire fortune ; c'était un de ces pauvres jésuites de bonne foi, un de ces soldats que leur général envoie et qui obéissent sans raisonner.

M. Audrais, mon commissionnaire, lui demanda ce qu'il venait faire à Delhi ; il répondit qu'il avait ordre du révérend père Ricci de délivrer le Grand-Mogol des griffes du diable, et de convertir toute sa cour. J'ai déjà, dit-il, baptisé plus de vingt enfants dans la rue, sans qu'ils en sussent rien, en leur jetant quelques gouttes d'eau sur la tête. Ce sont autant d'anges, pourvu qu'ils aient le bonheur de mourir incessamment. J'ai guéri une pauvre vieille femme de la migraine en faisant le signe de la croix derrière elle. J'espère en peu de temps convertir les mahométans de la cour et les gentous du peuple. Vous verrez dans Delhi, dans Agra et dans Bénarès autant de bons catholiques adorateurs de la Vierge Marie, que d'idolâtres adorateurs du démon.

M. AUDRAIS. — Vous croyez donc, mon révérend père, que les peuples de ces contrées immenses adorent des idoles et le diable ?

LE JÉSUITE. — Sans doute, puisqu'ils ne sont pas de ma religion.

M. AUDRAIS. — Fort bien. Mais quand il y aura dans l'Inde autant de catholiques que d'idolâtres, ne craignez-vous point qu'ils ne se battent, que le sang ne coule longtemps, que tout le pays ne soit saccagé ? cela est déjà arrivé partout où vous avez mis le pied.

LE JÉSUITE. — Vous m'y faites penser ; rien

ne serait plus salutaire. Les catholiques égorgés iraient en paradis (dans le jardin), et les gentous dans l'enfer éternel créé pour eux de toute éternité, selon la grande miséricorde de Dieu, et pour sa grande gloire ; car Dieu est excessivement glorieux.

M. AUDRAIS. — Mais si on vous dénonçait, et si on vous donnait les étrivières ?

LE JÉSUITE. — Ce serait encore pour sa gloire ; mais je vous conjure de me garder le secret, et de m'épargner le bonheur du martyre.

LXV

VOYAGE DE LA RAISON

ET DE LA VÉRITÉ

Ou éloge historique de la Raison

PRONONCÉ DANS UNE ACADÉMIE DE PROVINCE PAR M. DE CHAMBON

Erasme fit, au seizième siècle, l'éloge de la Folie. Vous m'ordonnez de vous faire l'éloge de la Raison. Cette Raison n'est fêtée en effet tout au plus que deux cents ans après son ennemie, souvent beaucoup plus tard ; et il y a des nations chez lesquelles on ne l'a point encore vue.

Elle était si inconnue chez nous du temps de nos druides, qu'elle n'avait pas même de nom dans notre langue. César ne l'apporta ni en Suisse, ni à Autun, ni à Paris, qui n'était alors qu'un hameau de pêcheurs, et lui-même ne la connut guère.

Il avait tant de grandes qualités, que la Raison ne put trouver de place dans la foule. Ce magnanime insensé sortit de notre pays dévasté

pour aller dévaster le sien, et pour se faire donner vingt-trois coups de poignard par vingt-trois autres illustres enragés qui ne le valaient pas à beaucoup près.

Le Sicambre Clodvich ou Clovis vint environ cinq cents années après exterminer une partie de notre nation, et subjuguer l'autre. On n'entendit parler de raison ni dans son armée ni dans nos malheureux petits villages, si ce n'est de la raison du plus fort.

Nous croupîmes longtemps dans cette horrible et avilissante barbarie. Les croisades ne nous en tirèrent pas. Ce fut à la fois la folie la plus universelle, la plus atroce, la plus ridicule, et la plus malheureuse. L'abominable folie de la guerre civile et sacrée qui extermina tant de gens de la langue de *oc* et de la langue de *oil* succéda à ces croisades lointaines. La Raison n'avait garde de se trouver là. Alors la Politique régnait à Rome; elle avait pour ministres ses deux sœurs, la Fourberie et l'Avarice. On voyait l'Ignorance, le Fanatisme, la Fureur, courir sous ses ordres dans l'Europe; la Pauvreté les suivait partout; la Raison se cachait dans un puits avec la Vérité sa fille. Personne ne savait où était ce puits; et, si l'on s'en était douté, on y serait descendu pour égorger la fille et la mère.

Après que les Turcs eurent pris Constantinople, et redoublé les malheurs épouvantables de l'Europe, deux ou trois Grecs, en s'enfuyant, tombèrent dans ce puits, ou plutôt dans cette caverne, demi-morts de fatigue, de faim et de peur.

La Raison les reçut avec humanité, leur donna à manger sans distinction de viandes: chose qu'ils n'avaient jamais connue à Constantinople. Ils reçurent d'elle quelques instructions en petit nombre; car la Raison n'est pas prolixe.

Elle leur fit jurer qu'ils ne découvriraient pas le lieu de sa retraite. Ils partirent, et arrivèrent, après bien des courses, à la cour de Charles-Quint et de François Ier.

On les y reçut comme des jongleurs qui venaient faire des tours de souplesse pour amuser l'oisiveté des courtisans et des dames, dans les intervalles de leurs rendez-vous. Les ministres daignèrent les regarder, dans les moments de relâche qu'ils pouvaient donner au torrent des affaires. Ils furent même accueillis par l'empereur, et par le roi de France, qui jetèrent sur eux un coup d'œil en passant, lorsqu'ils allaient chez leurs maîtresses. Mais ils firent plus de fruit dans de petites villes, où ils trouvèrent de bons bourgeois, qui avaient encore, je ne sais comment, quelque lueur de sens commun.

Ces faibles lueurs s'éteignirent dans toute l'Europe parmi les guerres civiles qui la désolèrent. Deux ou trois étincelles de raison ne pouvaient pas éclairer le monde, au milieu des torches ardentes et des bûchers que le Fanatisme alluma pendant tant d'années. La Raison et sa fille se cachèrent plus que jamais

Les disciples de leurs premiers apôtres se turent, excepté quelques-uns qui furent assez inconsidérés pour prêcher la raison déraisonnablement et à contre-temps : il leur en coûta la vie, comme à Socrate ; mais personne n'y fit attention. Rien n'est si désagréable que d'être pendu obscurément. On fut occupé si longtemps des Saint-Barthélemi, des massacres d'Irlande, des échafauds de la Hongrie, des assassinats des rois, qu'on n'avait ni assez de temps ni assez de liberté d'esprit pour penser aux menus crimes et aux calamités secrètes qui inondaient le monde d'un bout à l'autre.

La Raison, informée de ce qui se passait par

quelques exilés qui se réfugièrent dans sa retraite, fut touchée de pitié, quoiqu'elle ne passe pas pour être fort tendre. Sa fille, qui est plus hardie qu'elle, l'encouragea à voir le monde, et à tâcher de le guérir. Elles parurent, elles parlèrent; mais elles trouvèrent tant de méchants intéressés à les contredire, tant d'imbéciles aux gages de ces méchants, tant d'indifférents uniquement occupés d'eux-mêmes et du moment présent, qui ne s'embarrassaient ni d'elles ni de leurs ennemis, qu'elles regagnèrent sagement leur asile.

Cependant quelques semences des fruits qu'elles portent toujours avec elles, et qu'elles avaient répandues, germèrent sur la terre, et même sans pourrir.

Enfin il y a quelque temps qu'il leur prit envie d'aller à Rome en pèlerinage, déguisées, et cachant leur nom, de peur de l'inquisition! Dès qu'elles furent arrivées, elles s'adressèrent au cuisinier du pape Ganganelli, Clément XIV. Elles savaient que c'était le cuisinier de Rome le moins occupé. On peut dire même qu'il était, après vos confesseurs, messieurs, l'homme le plus désœuvré de sa profession.

Ce bon homme, après avoir donné aux deux pèlerines un dîner presque aussi frugal que celui du pape, les introduisit chez sa Sainteté, qu'elles trouvèrent lisant les *Pensées de Marc-Aurèle*. Le pape reconnut les masques, les embrassa cordialement, malgré l'étiquette. Mesdames, leur dit-il, si j'avais pu imaginer que vous fussiez sur la terre, je vous aurais fait la première visite.

Après les compliments, on parla d'affaires. Dès le lendemain Ganganelli abolit la bulle *In cœna Domini*, l'un des plus grands monuments de la folie humaine, qui avait si longtemps outragé tous les potentats. Le surlendemain il

prit la résolution de détruire la compagnie de Garasse, de Guignard, de Garnet, de Busembaum, de Malagrida, de Paulian, de Patouillet, de Nonotte; et l'Europe battit des mains. Le surlendemain, il diminua les impôts dont le peuple se plaignait. Il encouragea l'agriculture et tous les arts; il se fit aimer de tous ceux qui passaient pour les ennemis de sa place. On eût dit alors dans Rome qu'il n'y avait qu'une nation et qu'une loi dans le monde.

Les deux pèlerines, très-étonnées et très-satisfaites, prirent congé du pape, qui leur fit présent non d'agnus et de reliques, mais d'une bonne chaise de poste pour continuer leur voyage. La Raison et la Vérité n'avaient pas été jusque-là dans l'habitude d'avoir leurs aises.

Elles visitèrent toute l'Italie, et furent surprises d'y trouver, au lieu du machiavélisme, une émulation entre les princes et les républiques, depuis Parme jusqu'à Turin, à qui rendrait ses sujets plus gens de bien, plus riches, et plus heureux.

Ma fille, disait la Raison à la Vérité, voici, je crois, notre règne qui pourrait bien commencer à advenir après notre longue prison. Il faut que quelques-uns des prophètes qui sont venus nous visiter dans notre puits aient été bien puissants en paroles et en œuvres, pour changer ainsi la face de la terre. Vous voyez que tout vient tard ; il fallait passer par les ténèbres de l'ignorance et du mensonge avant de rentrer dans votre palais de lumière, dont vous avez été chassée avec moi pendant tant de siècles. Il nous arrivera ce qui est arrivé à la Nature : elle a été couverte d'un méchant voile, et toute défigurée pendant des siècles innombrables. A la fin il est venu un Galilée, un Copernic, un Newton, qui l'ont montrée presque nue, et qui en ont rendu les hommes amoureux.

En conversant ainsi, elles arrivèrent à Venise. Ce qu'elles y considérèrent avec le plus d'attention, ce fut un procurateur de Saint-Marc, qui tenait une grande paire de ciseaux devant une table toute couverte de griffes, de becs et de plumes noires... Ah! s'écria la Raison, Dieu me pardonne, *illustrissimo Signore*, je crois que voilà une de mes paires de ciseaux que j'avais apportées dans mon puits, lorsque je m'y réfugiai avec ma fille! comment votre excellence les a-t-elle eus, et qu'en faites-vous? *Illustrissima Signora,* lui répondit le procurateur, il se peut que ces ciseaux aient appartenu autrefois à votre excellence ; mais ce fut un nommé Fra-Paolo qui nous les apporta, il y a longtemps, et nous nous en servons pour couper les griffes de l'inquisition, que vous voyez étalées sur cette table.

Ces plumes noires appartenaient à des harpies qui venaient manger le dîner de la république; nous leur rognons tous les jours les ongles et le bout du bec. Sans cette précaution elles auraient fini par tout avaler; il ne serait rien resté pour les sages grands, ni pour les *pregadi*, ni pour les citadins.

Si vous passez par la France, vous trouverez peut-être à Paris votre autre paire de ciseaux chez un ministre espagnol qui s'en servait au même usage que nous dans son pays, et qui sera un jour béni du genre humain.

Les voyageuses, après avoir assisté à l'opéra vénitien, partirent pour l'Allemagne. Elles virent avec satisfaction ce pays, qui du temps de Charlemagne n'était qu'une forêt immense, entrecoupée de marais, maintenant couvert de villes florissantes et tranquilles ; ce pays peuplé de souverains autrefois barbares et pauvres, devenus tous polis et magnifiques ; ce pays, qui n'avait eu dans les temps antiques que des sorcières pour prêtres, immolant alors des hommes

sur des pierres grossièrement creusées; ce pays qui ensuite avait été inondé de son sang, pour savoir au juste si la chose était *in, cum, sub,* ou non; ce pays qui enfin recevait dans son sein trois religions ennemies, étonnées de vivre paisiblement ensemble. Dieu soit béni! dit la Raison; ces gens-ci sont venus enfin à moi, à force de démence. On les introduisit chez une impératrice qui était bien plus que raisonnable, car elle était bienfesante. Les pèlerines furent si contentes d'elles qu'elles ne prirent pas garde à quelques usages qui les choquèrent; mais elles furent toutes deux amoureuses de l'empereur son fils.

Leur étonnement redoubla quand elles furent en Suède. Quoi! disaient-elles, une révolution si difficile, et cependant si prompte! si périlleuse, et pourtant si paisible! et depuis ce grand jour pas un seul jour perdu sans faire du bien, et tout cela dans l'âge qui est si rarement celui de la raison! Que nous avons bien fait de sortir de notre cache quand ce grand événement saisissait d'admiration l'Europe entière!

De là elles passèrent vite par la Pologne. Ah! ma mère, quel contraste! s'écria la Vérité. Il me prend envie de regagner mon puits. Voilà ce que c'est que d'avoir écrasé toujours la portion du genre humain la plus utile, et d'avoir traité les cultivateurs plus mal qu'ils ne traitent leurs animaux de labourage. Ce chaos de l'anarchie ne pouvait se débrouiller autrement que par une ruine; on l'avait assez clairement prédite. Je plains un monarque vertueux, sage et humain; et j'ose espérer qu'il sera heureux, puisque les autres rois commencent à l'être, et que vos lumières se communiquent de proche en proche.

Allons voir, continua-t-elle, un changement

plus favorable et plus surprenant. Allons dans cette immense région hyperborée qui était si barbare il y a quatre-vingts ans, et qui est aujourd'hui si éclairée et si invincible. Allons contempler celle qui a achevé le miracle d'une création nouvelle... Elles y coururent, et avouèrent qu'on ne leur en avait pas assez dit.

Elles ne cessaient d'admirer combien le monde était changé depuis quelques années. Elles en concluaient que peut-être un jour le Chili et les terres australes seraient le centre de la politesse et du bon goût, et qu'il faudrait aller au pôle antarctique pour apprendre à vivre

Quand elles furent en Angleterre, la Vérité dit à sa mère : Il me semble que le bonheur de cette nation n'est point fait comme celui des autres ; elle a été plus folle, plus fanatique, plus cruelle, et plus malheureuse qu'aucune de celles que je connais ; et la voilà qui s'est fait un gouvernement unique, dans lequel on a conservé tout ce que la monarchie a d'utile, et tout ce qu'une république a de nécessaire. Elle est supérieure dans la guerre, dans les lois, dans les arts, dans le commerce. Je la vois seulement embarrassée de l'Amérique septentrionale, qu'elle a conquise à un bout de l'univers, et des plus belles provinces de l'Inde, subjuguées à l'autre bout. Comment portera-t-elle ces deux fardeaux de sa félicité? Le poids est lourd, dit la Raison ; mais, pour peu qu'elle m'écoute, elle trouvera des leviers qui le rendront très-léger.

Enfin la Raison et la Vérité passèrent par la France : elles y avaient déjà fait quelques apparitions, et en avaient été chassées. Vous souvient-il, disait la Vérité à sa mère, de l'extrême envie que nous eûmes de nous établir chez les Français dans les beaux jours de Louis XIV ?

mais les querelles impertinentes des jésuites et des jansénistes nous firent enfuir bientôt. Les plaintes continuelles des peuples ne nous rappelèrent pas. J'entends à présent les acclamations de vingt millions d'hommes qui bénissent le ciel. Les uns disent : « Cet avénement est « d'autant plus joyeux que nous n'en payons « pas la joie. » Les autres crient : « Le luxe « n'est que vanité. Les doubles emplois, les « dépenses superflues, les profits excessifs, vont « être retranchés : » — et ils ont raison. — « Tout impôt va être aboli ! » — et ils ont tort, car il faut que chaque particulier paye pour le bonheur général.

« Les lois vont être uniformes. » — Rien n'est plus à désirer ; mais rien n'est plus difficile. — « On va répartir aux indigents qui « travaillent, et surtout aux pauvres officiers, « les biens immenses de certains oisifs qui ont « fait vœu de pauvreté. Ces gens de main-« morte n'auront plus eux-mêmes des esclaves « de mainmorte. On ne verra plus des huissiers « de moines chasser de la maison paternelle des « orphelins réduits à la mendicité, pour enri-« chir de leurs dépouilles un couvent jouissant « des droits seigneuriaux, qui sont les droits « des anciens conquérants. On ne verra plus « des familles entières demandant vainement « l'aumône à la porte de ce couvent qui les « dépouille. » — Plût à Dieu ! rien n'est plus digne d'un roi. Le roi de Sardaigne a détruit chez lui cet abus abominable. Fasse le ciel que cet abus soit exterminé en France !

N'entendez-vous pas, ma mère, toutes ces voix qui disent : « Les mariages de cent mille familles « utiles à l'Etat ne seront plus réputés concu-« binages ; et les enfants ne seront plus déclarés « bâtards par la loi ? » — La nature, la justice, et vous, ma mère, tout demande sur ce grand

objet un règlement sage, qui soit compatible avec le repos de l'Etat et avec les droits de tous les hommes.

« On rendra la profession de soldat si honorable, que l'on ne sera plus tenté de déserter. » — La chose est possible, mais délicate.

« Les petites fautes ne seront point punies comme de grands crimes, parce qu'il faut de la proportion à tout. Une loi barbare, obscurément énoncée, mal interprétée, ne fera plus périr sous des barres de fer et dans les flammes des enfants indiscrets et imprudents, comme s'ils avaient assassiné leurs pères et leurs mères. » — Ce devrait être le premier axiome de la justice criminelle.

« Les biens d'un père de famille ne seront plus confisqués, parce que les enfants ne doivent point mourir de faim pour les fautes de leur père, et que le roi n'a nul besoin de cette misérable confiscation. » — A merveille! et cela est digne de la magnanimité du souverain.

« La torture, inventée autrefois par les voleurs de grands chemins, pour forcer les volés à découvrir leurs trésors, et employée aujourd'hui chez un petit nombre de nations pour sauver le coupable robuste, et pour perdre l'innocent faible de corps et d'esprit, ne sera plus en usage que dans les crimes de lèse-société au premier chef, et seulement pour avoir révélation des complices. Mais ces crimes ne se commettront jamais. » — On ne peut mieux.

Voilà les vœux que j'entends faire partout; et j'écrirai tous ces grands changements dans mes annales, moi qui suis la Vérité.

J'entends encore proférer autour de moi, dans tous les tribunaux, ces paroles remarquables: « Nous ne citerons plus jamais les deux

« puissances, parce qu'il ne peut en exister « qu'une : celle du roi ou de la loi dans une « monarchie ; celle de la nation dans une répu- « blique. La puissance divine est d'une nature « si différente et si supérieure, qu'elle ne doit « pas être compromise par un mélange profane « avec les lois humaines. L'infini ne peut se « joindre au fini. Grégoire VII fut le premier « qui osa appeler l'infini à son secours dans ses « guerres jusqu'alors inouïes contre Henri IV, « empereur trop fini, j'entends trop borné. Ces « guerres ont ensanglanté l'Europe bien long- « temps ; mais enfin on a séparé ces deux êtres « vénérables, qui n'ont rien de commun, et « c'est le seul moyen d'être en paix. »

Ces discours, que tiennent tous les ministres des lois, me paraissent bien forts. Je sais qu'on ne reconnaît deux puissances ni à la Chine, ni dans l'Inde, ni en Perse, ni à Constantinople, ni à Moscou, ni à Londres, etc... Mais je m'en rapporte à vous, ma mère. Je n'écrirai rien que ce que vous aurez dicté.

La Raison lui répondit : Ma fille, vous sentez bien que je désire à peu près les mêmes choses et bien d'autres. Tout cela demande du temps et de la réflexion. J'ai toujours été très-contente, quand dans mes chagrins j'ai obtenu une partie des soulagements que je voulais. Je suis aujourd'hui trop heureuse.

Vous souvenez-vous du temps où presque tous les rois de la terre, étant dans une profonde paix, s'amusaient à jouer aux énigmes, et où la belle reine de Saba venait proposer tête à tête des logogriphes à Salomon ? — Oui, ma mère ; c'était un bon temps, mais il n'a pas duré. — Eh bien ! reprit la mère, celui-ci est infiniment meilleur. On ne songeait alors qu'à montrer un peu d'esprit ; et je vois que depuis dix à douze ans on s'est appliqué dans l'Europe aux arts et

aux vertus nécessaires, qui adoucissent l'amertume de la vie. Il semble en général qu'on se soit donné le mot pour penser plus solidement qu'on n'avait fait pendant des milliers de siècles. Vous, qui n'avez jamais pu mentir, dites-moi quel temps vous auriez choisi ou préféré au temps où nous sommes pour vous habituer en France.

J'ai la réputation, répondit la fille, d'aimer à dire des choses assez dures aux gens chez qui je me trouve ; et vous savez bien que j'y ai toujours été forcée ; mais j'avoue que je n'ai que du bien à dire du temps présent, en dépit de tant d'auteurs qui ne louent que le passé.

Je dois instruire la postérité que c'est dans cet âge que les hommes ont appris à se garantir d'une maladie affreuse et mortelle, en se la donnant moins funeste ; à rendre la vie à ceux qui la perdent dans les eaux ; à gouverner et à braver le tonnerre ; à suppléer au point fixe qu'on désire en vain d'occident en orient. On a fait plus en morale ; on a osé demander justice aux lois qui avaient condamné la vertu au supplice ; et cette justice a été quelquefois obtenue. Enfin on a osé prononcer le mot de tolérance.

Eh bien ! ma chère fille, jouissons de ces beaux jours ; restons ici, s'ils durent ; et, si les orages surviennent, retournons dans notre puits.

LXVI

FREIND ET LE BACHELIER

Précis de la controverse des Mais entre M. Freind et don Inigo y Medroso y Comodios y Papalamiendo, bachelier de Salamanque.

Voici le précis de la dispute honnête que notre cher ami Freind et le bachelier don Papalamiendo eurent ensemble en présence de milord Peterborough. On appela cette conversation familière le dialogue des *Mais*. Vous verrez aisément pourquoi, en le lisant.

LE BACHELIER. — Mais, monsieur, malgré toutes les belles choses que vous venez de me dire, vous m'avouerez que votre Eglise anglicane, si respectable, n'existait pas avant don Luther et avant don Œcolampade. Vous êtes tout nouveaux, donc vous n'êtes pas de la maison.

FREIND. — C'est comme si on me disait que je ne suis pas le petit-fils de mon grand-père, parce qu'un collatéral, demeurant en Italie, s'était emparé de son testament et de mes titres. Je les ai heureusement retrouvés, et il est

clair que je suis le petit-fils de mon grand-père. Nous sommes, vous et moi, de la même famille, à cela près que nous autres Anglais nous lisons le testament de notre grand-père dans notre propre langue, et qu'il vous est défendu de le lire dans la vôtre. Vous êtes esclaves d'un étranger, et nous ne sommes soumis qu'à notre raison.

LE BACHELIER. — Mais si votre raison vous égare ? car enfin vous ne croyez point à notre université de Salamanque, laquelle a déclaré l'infaillibilité du pape, et son droit incontestable sur le passé, le présent, le futur, et le paulo-post-futur.

FREIND. — Hélas ! les apôtres n'y croyaient pas non plus. Il est écrit que ce Pierre, qui renia son maître Jésus, fut sévèrement tancé par Paul. Je n'examine point ici lequel des deux avait tort; ils l'avaient peut-être tous deux, comme il arrive dans presque toutes les querelles ; mais enfin il n'y a pas un seul endroit dans les Actes des apôtres, où Pierre soit regardé comme le maître de ses compagnons et du paulo-post-futur.

LE BACHELIER. — Mais certainement saint Pierre fut archevêque de Rome; car Sanchez nous enseigne que ce grand homme y arriva du temps de Néron, et qu'il y occupa le trône archiépiscopal pendant vingt-cinq ans, sous ce même Néron qui n'en régna que treize. De plus il est de foi, et c'est don Grillandus, le prototype de l'inquisition, qui l'affirme (car nous ne lisons jamais la sainte *Bible*) ; il est de foi, dis-je, que saint Pierre était à Rome une certaine année ; car il date une de ses lettres de Babylone ; car, puisque Babylone est visiblement l'anagramme de Rome, il est clair que le pape est de droit divin le maître de toute la terre : car, de plus, tous les licenciés de Salamanque ont démontré que Simon Vertu-Dieu,

premier sorcier, conseiller d'Etat de l'Empereur Néron, envoya faire des compliments par son chien à saint Simon Barjone, autrement dit saint Pierre, dès qu'il fut à Rome ; que saint Pierre, n'étant pas moins poli, envoya aussi son chien complimenter Simon Vertu-Dieu ; qu'ensuite ils jouèrent à qui ressusciterait le plus tôt un cousin-germain de Néron ; que Simon Vertu-Dieu ne ressuscita son mort qu'à moitié, et que Simon Barjone gagna la partie en ressuscitant le cousin tout à fait ; que Vertu-Dieu voulut avoir sa revanche en volant dans les airs comme saint Dédale, et que saint Pierre lui cassa les deux jambes en le fesant tomber. C'est pourquoi saint Pierre reçut la couronne du martyre, la tête en bas et les jambes en haut[1] : donc il est démontré *a posteriori* que notre saint-père le pape doit régner sur tous ceux qui ont des couronnes sur la tête, et qu'il est le maître du passé, du présent, et de tous les futurs du monde.

FREIND. — Il est clair que toutes ces choses arrivèrent dans le temps où Hercule, d'un tour de main, sépara les deux montagnes Calpé et Abyla, et passa le détroit de Gibraltar dans son gobelet ; mais ce n'est pas sur ces histoires, tout authentiques qu'elles sont, que nous fondons notre religion : c'est sur l'Evangile.

LE BACHELIER. — Mais, monsieur, sur quels endroits de l'Evangile ? car j'ai lu une partie de cet Evangile dans nos cahiers de théologie. Est-ce sur l'ange descendu des nuées pour annoncer à Marie qu'elle sera engrossée par le Saint-Esprit ? est-ce sur le voyage des trois rois et d'une étoile ? sur le massacre de tous

[1] Toute cette histoire est racontée par Abdias, Marcel et Hégésippe ; Eusèbe en rapporte une partie. — Voyez la Relation de Marcel dans la *Collection d'anciens Evangiles.*

les enfants du pays? sur la peine que prit le diable d'emporter Dieu dans le désert, au faîte du temple et à la cime d'une montagne, d'où on découvrait tous les royaumes de la terre? sur le miracle de l'eau changée en vin à une noce de village? sur le miracle de deux mille cochons que le diable noya dans un lac par ordre de Jésus? sur...

FREIND. — Monsieur, nous respectons toutes ces choses, parce qu'elles sont dans l'Evangile, et nous n'en parlons jamais, parce qu'elles sont trop au-dessus de la faible raison humaine.

LE BACHELIER. — Mais on dit que vous n'appelez jamais la sainte Vierge mère de Dieu?

FREIND. — Nous la révérons, nous la chérissons; mais nous croyons qu'elle se soucie peu des titres qu'on lui donne ici-bas. Elle n'est jamais nommée mère de Dieu dans l'Evangile. Il y eut une grande dispute, en 431, à un concile d'Ephèse, pour savoir si Marie était *théotocos*, et si, Jésus-Christ étant Dieu à la fois et fils de Marie, il se pouvait que Marie fût à la fois fille de Dieu le père, et mère de Dieu le fils, qui ne font qu'un Dieu. Nous n'entrerons point dans ces querelles d'Ephèse, et la Société royale de Londres ne s'en mêle pas.

LE BACHELIER. — Mais, monsieur, vous me donnez là du théotocos! qu'est-ce que théotocos, s'il vous plaît?

FREIND. — Cela signifie mère de Dieu. Quoi! vous êtes bachelier de Salamanque, et vous ne savez pas le grec!

LE BACHELIER. — Mais le grec, le grec! de quoi cela peut-il servir à un Espagnol? Mais, monsieur, croyez-vous que Jésus ait une nature, une personne, et une volonté? ou deux natures, deux personnes, et deux volontés? ou une volonté, une nature, et deux personnes?

ou deux volontés, deux personnes, et une nature ? ou...

FREIND. — Ce sont encore les affaires d'Ephèse ; cela ne nous importe en rien.

LE BACHELIER. — Mais qu'est-ce donc qui vous importe ? Pensez-vous qu'il n'y ait que trois personnes en Dieu, ou qu'il y ait trois dieux en une personne ? la seconde personne procède-t-elle de la première personne, et la troisième procède-t-elle des deux autres, ou de la seconde *intrinsecus*, ou de la première seulement ? le Fils a-t-il tous les attributs du Père, excepté la paternité ? et cette troisième personne vient-elle par infusion, ou par identification, ou par spiration ?

FREIND. — L'Evangile n'agite pas cette question, et jamais saint Paul n'écrit le nom de Trinité.

LE BACHELIER. — Mais vous me parlez toujours de l'Evangile, et jamais de saint Bonaventure, ni d'Albert le Grand, ni de Tambourini, ni de Grillandus, ni d'Escobar.

FREIND. — C'est que je ne suis ni dominicain, ni cordelier, ni jésuite ; je me contente d'être chrétien.

LE BACHELIER. — Mais si vous êtes chrétien, dites-moi, en conscience, croyez-vous que le reste des hommes soit damné éternellement ?

FREIND. — Ce n'est point à moi à mesurer la justice de Dieu et sa miséricorde.

LE BACHELIER. — Mais enfin, si vous êtes chrétien, que croyez-vous donc ?

FREIND. — Je crois, avec Jésus-Christ, qu'il faut aimer Dieu et son prochain, pardonner les injures, et réparer ses torts. Croyez-moi, adorez Dieu, soyez juste et bienfesant ; voilà tout l'homme. Ce sont là les maximes de Jésus. Elles sont si vraies qu'aucun législateur, aucun philosophe, n'a jamais eu d'autres principes

avant lui, et qu'il est impossible qu'il y en ait d'autres. Ces vérités n'ont jamais eu et ne peuvent avoir pour adversaires que nos passions.

LE BACHELIER. — Mais..... Ah ! ah ! à propos de passions, est-il vrai que vos évêques, vos prêtres, et vos diacres, vous êtes tous mariés ?

FREIND. — Cela est très-vrai. Saint Joseph, qui passa pour être père de Jésus, était marié. Il eut pour fils Jacques le Mineur, surnommé *Oblia*, frère de notre Seigneur, lequel, après la mort de Jésus, passa sa vie dans le temple. Saint Paul, le grand saint Paul, était marié.

LE BACHELIER. — Mais Grillandus et Molina disent le contraire.

FREIND. — Molina et Grillandus diront tout ce qu'ils voudront, j'aime mieux croire saint Paul lui-même ; car il dit dans sa première aux Corinthiens[1] : « N'avons-nous pas le droit de « boire et de manger à vos dépens ? n'avons-« nous pas le droit de mener avec nous nos « femmes, notre sœur, comme font les autres « apôtres et les frères de notre Seigneur et « Céphas ? Va-t-on jamais à la guerre à ses dé-« pens ? Quand on a planté une vigne, n'en « mange-t-on pas le fruit ? etc. »

LE BACHELIER — Mais, monsieur, est-il bien vrai que saint Paul ait dit cela ?

FREIND. — Oui, il a dit cela, et il en a dit bien d'autres.

LE BACHELIER. — Mais quoi ! ce prodige, cet exemple de la grâce efficace !..

FREIND. — Il est vrai, monsieur, que sa conversion était un grand prodige. J'avoue que, suivant les Actes des apôtres, il avait été le plus cruel satellite des ennemis de Jésus. Les Actes disent qu'il servit à lapider saint Etienne ! il dit lui-même que, quand les Juifs fesaient

[1] Chap. IX.

mourir un suivant de Jésus, c'était lui qui lui portait la sentence, *detuli sententiam*[1]. J'avoue qu'Abdias, son disciple, et Jules Africain, son traducteur, l'accusent aussi d'avoir fait mourir Jacques Oblia, frère de notre Seigneur[2]; mais ses fureurs rendent sa conversion plus admirable, et ne l'ont pas empêché de trouver une femme. Il était marié, vous dis-je, comme saint Clément d'Alexandrie le déclare expressément.

LE BACHELIER. — Mais c'était donc un digne homme, un brave homme que saint Paul! je suis fâché qu'il ait assassiné saint Jacques et saint Etienne, et fort surpris qu'il ait voyagé au troisième ciel: mais poursuivez, je vous prie.

FREIND. — Saint Pierre, au rapport de saint Clément d'Alexandrie, eut des enfants; et même on compte parmi eux une sainte Pétronille. Eusèbe, dans son *Histoire de l'Eglise*, dit que saint Nicolas, l'un des premiers disciples, avait une très-belle femme, et que les apôtres lui reprochèrent d'en être trop occupé, et d'en paraître jaloux... « Messieurs, leur dit-il, la prenne qui voudra; je vous la cède[3]. »

Dans l'économie juive, qui devait durer éternellement, et à laquelle cependant a succédé l'économie chrétienne, le mariage était non-seulement permis, mais expressément ordonné aux prêtres, puisqu'ils devaient être de la même race; et le célibat était une espèce d'infamie.

Il faut bien que le célibat ne fût pas regardé comme un état bien pur et bien honorable par

[1] *Actes*, chap. XXVI. — [2] *Histoire apostolique d'Abdias*. Traduction de Jules Africain, liv. VI, p. 595 et suiv. — [3] *Eusèbe*, chap. XXX.

les premiers chrétiens, puisque, parmi les hérétiques anathématisés dans les premiers conciles, on trouve principalement ceux qui s'élevaient contre le mariage des prêtres, comme saturniens, basilidiens, montanistes, encratistes, et autres *ens* et *istes*. Voilà pourquoi la femme d'un saint Grégoire de Nazianze accoucha d'un autre saint Grégoire de Nazianze, et qu'elle eut le bonheur inestimable d'être femme et mère d'un canonisé, ce qui n'est pas même arrivé à sainte Monique, mère de saint Augustin.

Voilà pourquoi je pourrais vous nommer autant et plus d'anciens évêques mariés, que vous n'avez autrefois eu d'évêques et de papes concubinaires, adultères ou pédérastes : ce qu'on ne trouve plus aujourd'hui en aucun pays. Voilà pourquoi l'Eglise grecque, mère de l'Eglise latine, veut encore que les curés soient mariés. Voilà enfin pourquoi moi qui vous parle, je suis marié, et j'ai le plus bel enfant du monde.

Et dites-moi, mon cher bachelier, n'avez-vous pas dans votre Eglise sept sacrements, de compte fait, qui sont tous des signes visibles d'une chose invisible? Or, un bachelier de Salamanque jouit des agréments du baptême, dès qu'il est né; de la confirmation, dès qu'il a des culottes; de la confession, dès qu'il a fait quelques fredaines ; de la communion, quoique un peu différente de la nôtre, dès qu'il a treize ou quatorze ans; de l'ordre quand il est tondu sur le haut de la tête, et qu'on lui donne un bénéfice de vingt, ou trente, ou quarante mille piastres de rente; enfin, de l'extrême-onction quand il est malade. Faut-il le priver du sacrement de mariage quand il se porte bien? surtout après que Dieu lui-même a marié Adam et Eve; Adam, le premier des bacheliers du monde, puisqu'il avait la science infuse, selon

votre école : Eve, la première bachelière, puisqu'elle tâta de l'arbre de la science avant son mari.

LE BACHELIER. — Mais, s'il est ainsi, je ne dirai plus *mais*. Voilà qui est fait, je suis de votre religion ; je me fais anglican. Je veux me marier à une femme honnête qui fera toujours semblant de m'aimer, tant que je serai jeune, qui aura soin de moi dans ma vieillesse, et que j'enterrerai proprement si je lui survis ; cela vaut mieux que de cuire des hommes et de déshonorer des filles comme a fait mon cousin don Caracucarador, inquisiteur pour la foi.

Tel est le précis fidèle de la conversation qu'eurent ensemble le docteur Freind et le bachelier don Papalamiendo, nommé depuis par nous Papa Dexando. Cet entretien curieux fut rédigé par Jacob Hulf, l'un des secrétaires de milord.

Après cet entretien, le bachelier me tira à part et me dit : Il faut que cet Anglais, que j'avais cru d'abord anthropophage, soit un bien bon homme, car il est théologien, et il ne m'a point dit d'injures. Je lui appris que M. Freind était tolérant, et qu'il descendait de la fille de Guillaume Penn, le premier des tolérants, et le fondateur de Philadelphie. Tolérant et Philadelphie ! s'écria-t-il ; je n'avais jamais entendu parler de ces sectes-là. Je le mis au fait, il ne pouvait me croire, il pensait être dans un autre univers, et il avait raison.

LXVII

LES OREILLES

DU COMTE DE CHESTERFIELD

Et le chapelain Goudman.

I

Ah! la fatalité gouverne irrémissiblement toutes les choses de ce monde. J'en juge, comme de raison, par mon aventure.

Milord Chesterfield, qui m'aimait fort, m'avait promis de me faire du bien. Il vaquait un bon *preferment*[1], à sa nomination. Je cours du fond de ma province à Londres; je me présente à milord; je le fais souvenir de ses promesses; il me serre la main avec amitié, et me dit qu'en effet j'ai bien mauvais visage. Je lui réponds que mon plus grand mal est la pauvreté. Il me réplique qu'il veut me faire guérir, et me donne sur-le-champ une lettre pour M. Sidrac, près de Guildhall.

Je ne doute pas que M. Sidrac ne soit celui

[1] *Preferment* signifie *bénéfice* en anglais.

qui doit m'expédier les provisions de ma cure. Je vole chez lui. M. Sidrac, qui était le chirurgien de milord, se met incontinent en devoir de me sonder, et m'assure que, si j'ai la pierre, il me taillera très-heureusement.

Il faut savoir que milord avait entendu que j'avais un grand mal à la vessie, et qu'il avait voulu, selon sa générosité ordinaire, me faire tailler à ses dépens. Il était sourd, aussi bien que monsieur son frère, et je n'en étais pas encore instruit.

Pendant le temps que je perdis à défendre ma vessie contre Sidrac, qui voulait me sonder à toute force, un des cinquante-deux compétiteurs qui prétendaient au même bénéfice arriva chez milord, demanda ma cure, et l'emporta.

J'étais amoureux de miss Fidler, que je devais épouser dès que je serais curé ; mon rival eut ma place et ma maîtresse.

Le comte, ayant appris mon désastre et sa méprise, me promit de tout réparer ; mais il mourut deux jours après.

M. Sidrac me fit voir clair comme le jour que mon bon protecteur ne pouvait pas vivre une minute de plus, vu la constitution présente de ses organes, et me prouva que sa surdité ne venait que de l'extrême sécheresse de la corde et du tambour de son oreille. Il m'offrit même d'endurcir mes deux oreilles avec de l'esprit de vin, de façon à me rendre plus sourd qu'aucun pair du royaume.

Je compris que M. Sidrac était un très-savant homme. Il m'inspira du goût pour la science de la nature. Je voyais d'ailleurs que c'était un homme charitable qui me taillerait gratis dans l'occasion, et qui me soulagerait dans tous les accidents qui pourraient m'arriver vers le col de la vessie.

Je me mis donc à étudier la nature sous sa direction, pour me consoler de la perte de ma cure et de ma maîtresse.

II

Après bien des observations sur la nature, faites avec mes cinq sens, des lunettes, des microscopes, je dis un jour à M. Sidrac : On se moque de nous ; il n'y a point de nature, tout est art. C'est par un art admirable que toutes les planètes dansent régulièrement autour du soleil, tandis que le soleil fait la roue sur lui-même. Il faut assurément que quelqu'un d'aussi savant que la Société royale de Londres ait arrangé les choses de manière que le carré des révolutions de chaque planète soit toujours proportionnel à la racine du cube de leur distance à leur centre ; et il faut être sorcier pour le deviner.

Le flux et le reflux de notre Tamise me paraît l'effet constant d'un art non moins profond et non moins difficile à connaître.

Animaux, végétaux, minéraux, tout me paraît arrangé avec poids, mesure, nombre, mouvement. Tout est ressort, levier, poulie, machine hydraulique, laboratoire de chimie, depuis l'herbe jusqu'au chêne, depuis la puce jusqu'à l'homme, depuis un grain de sable jusqu'à nos nuées.

Certainement il n'y a que de l'art, et la nature est une chimère. Vous avez raison, me répondit M. Sidrac ; mais vous n'en avez pas les gants ; cela a déjà été dit par un rêveur de delà la Manche[1], mais on n'y a pas fait attention.

[1] Voir LIII, *le Philosophe et la Nature.*

Ce qui m'étonne, et ce qui me plaît le plus, c'est que, par cet art incompréhensible, deux machines en produisent toujours une troisième ; et je suis bien fâché de n'en avoir pas fait une avec miss Fidler ; mais je vois bien qu'il était arrangé de toute éternité que miss Fidler emploierait une autre machine que moi.

Ce que vous dites, me répliqua M. Sidrac, a été encore dit, et tant mieux : c'est une probabilité que vous pensez juste. Oui, il est fort plaisant que deux êtres en produisent un troisième ; mais cela n'est pas vrai de tous les êtres. Deux roses ne produisent point une troisième rose en se baisant ; deux cailloux, deux métaux, n'en produisent pas un troisième ; et cependant un métal, une pierre, sont des choses que toute l'industrie humaine ne saurait faire. Le grand, le beau miracle continuel, est qu'un garçon et une fille fassent un enfant ensemble, qu'un rossignol fasse un rossignolet à sa rossignole, et non pas à une fauvette. Il faudrait passer la moitié de sa vie à les imiter, et l'autre moitié à bénir celui qui inventa cette méthode. Il y a dans la génération mille secrets tout à fait curieux. Newton dit que la nature se ressemble partout : *Natura est ubique sibi consona.* Cela est faux en amour ; les poissons, les reptiles, les oiseaux, ne font point l'amour comme nous : c'est une variété infinie. La fabrique des êtres sentants et agissants me ravit. Les végétaux ont aussi leur prix. Je m'étonne toujours qu'un grain de blé jeté en terre en produise plusieurs autres.

Ah ! lui dis-je comme un sot que j'étais encore, c'est que le blé doit mourir pour naître, comme on l'a dit dans l'école.

M. Sidrac me reprit en riant avec beaucoup de circonspection. Cela était vrai du temps de

l'école, dit-il ; mais le moindre laboureur sait bien aujourd'hui que la chose est absurde. Ah ! monsieur Sidrac, je vous demande pardon ; mais j'ai été théologien, et on ne se défait pas tout d'un coup de ses habitudes.

III

Quelque temps après ces conversations entre le pauvre prêtre Goudman et l'excellent anatomiste Sidrac, ce chirurgien le rencontra dans le parc Saint-James tout pensif, tout rêveur, et l'air plus embarrassé qu'un algébriste qui vient de faire un faux calcul ? Qu'avez-vous ? lui dit Sidrac ; est-ce la vessie ou le côlon qui vous tourmente ? Non, dit Goudman, c'est la vésicule du fiel. Je viens de voir passer dans un bon carrosse l'évêque de Glocester [1], qui est un pédant bavard et insolent ; j'étais à pied, et cela m'a irrité. J'ai songé que si je voulais avoir un évêché dans ce royaume, il y a dix mille à parier contre un que je ne l'aurais pas, attendu que nous sommes dix mille prêtres en Angleterre. Je suis sans aucune protection depuis la mort de milord Chesterfield qui était sourd. Posons que les dix mille prêtres anglicans aient chacun deux protecteurs, il y aurait en ce cas vingt mille à parier contre un que je n'aurais pas l'évêché. Cela fâche quand on y fait attention.

Je me suis souvenu qu'on m'avait proposé autrefois d'aller aux grandes Indes en qualité de mousse ; on m'assurait que j'y ferais une grande fortune, mais je ne me sentis pas propre à

[1] Warburton.

devenir un jour amiral. Et après avoir examiné toutes les professions, je suis resté prêtre sans être bon à rien.

Ne soyez plus prêtre, lui dit Sidrac, et faites-vous philosophe. Ce métier n'exige ni ne donne des richesses. Quel est votre revenu ? — Je n'ai que trente guinées de rente, et, après la mort de ma vieille tante, j'en aurai cinquante. — Allons, mon cher Goudman, c'est assez pour vivre libre et pour penser. Trente guinées font six cent trente schellings ; c'est près de deux schellings par jour. Philips n'en voulait qu'un seul. On peut, avec ce revenu assuré, dire tout ce qu'on pense de la compagnie des Indes, du parlement, de nos colonies, du roi, de l'être en général, de l'homme et de Dieu, ce qui est un grand amusement. Venez dîner avec moi, cela vous épargnera de l'argent ; nous causerons, et votre faculté pensante aura le plaisir de se communiquer à la mienne par le moyen de la parole ; ce qui est une chose merveilleuse que les hommes n'admirent pas assez.

IV

CONVERSATION DU DOCTEUR GOUDMAN ET DE L'ANATOMISTE SIDRAC SUR L'AME ET SUR QUELQUE AUTRE CHOSE.

GOUDMAN. — Mais, mon cher Sidrac, pourquoi dites-vous toujours *ma faculté pensante* ? que ne dites-vous mon âme, tout court ? cela serait plus tôt fait, et je vous entendrais tout aussi bien.

SIDRAC. — Et moi, je ne m'entendrais pas. Je sens bien, je sais bien que Dieu m'a donné

la faculté de penser et de parler ; mais je ne sens ni ne sais s'il m'a donné un être qu'on appelle âme.

GOUDMAN. — Vraiment, quand j'y réfléchis, je vois que je n'en sais rien non plus, et que j'ai été longtemps assez hardi pour croire le savoir. J'ai remarqué que les peuples orientaux appelèrent l'âme d'un nom qui signifiait la vie. A leur exemple, les Latins entendirent d'abord par *anima* la vie de l'animal. Chez les Grecs on disait la respiration de l'âme. Cette respiration est un souffle. Les Latins traduisent le mot *souffle* par *spiritus* : de là le mot qui répond à *esprit* chez presque toutes les nations modernes. Comme personne n'a jamais vu ce souffle, cet esprit, on en a fait un être que personne ne peut voir ni toucher. On a dit qu'il logeait dans notre corps sans y tenir de place, qu'il remuait nos organes sans les atteindre. Que n'a-t-on pas dit ? tous nos discours, à ce qu'il me semble, ont été fondés sur des équivoques. Je vois que le sage Locke a bien senti dans quel chaos ces équivoques de toutes les langues avaient plongé la raison humaine. Il n'a fait aucun chapitre sur l'âme dans le seul livre de métaphysique raisonnable qu'on ait jamais écrit. Et si, par hasard, il prononce ce mot en quelques endroits, ce mot ne signifie chez lui que notre intelligence.

En effet tout le monde sent bien qu'il a une intelligence, qu'il reçoit des idées, qu'il en assemble, qu'il en décompose ; mais personne ne sent qu'il ait dans lui un autre être qui lui donne du mouvement, des sensations et des pensées. Il est, au fond, ridicule de prononcer des mots qu'on n'entend pas, et d'admettre des êtres dont on ne peut avoir la plus légère connaissance.

SIDRAC. — Nous voilà donc déjà d'accord sur

une chose qui a été un objet de dispute pendant tant de siècles.

GOUDMAN. — Et j'admire que nous soyons d'accord.

SIDRAC. — Cela n'est pas étonnant, nous cherchons le vrai de bonne foi. Si nous étions sur les bancs de l'école, nous argumenterions comme les personnages de Rabelais. Si nous vivions dans les siècles de ténèbres affreuses qui enveloppèrent si longtemps l'Angleterre, l'un de nous deux ferait peut-être brûler l'autre. Nous sommes dans un siècle de raison ; nous trouvons aisément ce qui nous paraît la vérité, et nous osons la dire.

GOUDMAN. — Oui, mais j'ai peur que cette vérité ne soit bien peu de chose. Nous avons fait en mathématiques des prodiges qui étonneraient Apollonius et Archimède, et qui les rendraient nos écoliers: mais en métaphysique qu'avons-nous trouvé ? notre ignorance.

SIDRAC. — Et n'est-ce rien ? Vous convenez que le grand Etre vous a donné une faculté de sentir et de penser, comme il a donné à vos pieds la faculté de marcher, à vos mains le pouvoir de faire mille ouvrages, à vos viscères le pouvoir de digérer, à votre cœur le pouvoir de pousser votre sang dans vos artères. Nous tenons tout de lui ; nous n'avons rien pu nous donner, et nous ignorerons toujours la manière dont le maître de l'univers s'y prend pour nous conduire. Pour moi, je lui rends grâces de m'avoir appris que je ne sais rien des premiers principes.

On a toujours recherché comment l'âme agit sur le corps. Il fallait d'abord savoir si nous en avions une. Ou Dieu nous a fait ce présent, ou il nous a communiqué quelque chose qui en est l'équivalent. De quelque manière qu'il

s'y soit pris, nous sommes sous sa main. Il est notre maître, voilà tout ce que je sais.

GOUDMAN. — Mais au moins dites-moi ce que vous en soupçonnez. Vous avez disséqué des cerveaux, vous avez vu des embryons et des fœtus ; y avez-vous découvert quelque apparence d'âme.

SIDRAC. — Pas la moindre, et je n'ai jamais pu comprendre comment un être immatériel, immortel, logeait pendant neuf mois inutilement caché dans une membrane puante, entre de l'urine et des excréments. Il m'a paru difficile de concevoir que cette prétendue âme simple existât avant la formation de son corps ; car à quoi aurait-elle servi pendant des siècles sans être âme humaine ? Et puis comment imaginer un être simple, un être métaphysique, qui attend pendant une éternité le moment d'animer de la matière pendant quelques minutes ? Que devient cet être inconnu si le fœtus qu'il doit animer meurt dans le ventre de sa mère ?

Il m'a paru encore plus ridicule que Dieu créât une âme au moment qu'un homme couche avec une femme. Il m'a semblé blasphématoire que Dieu attendît la consommation d'un adultère, d'un inceste, pour récompenser ces turpitudes en créant des âmes en leur faveur. C'est encore pis quand on me dit que Dieu tire du néant des âmes immortelles pour leur faire souffrir éternellement des tourments incroyables. Quoi ! brûler des êtres simples, des êtres qui n'ont rien de brûlable ! Comment nous y prendrions-nous pour brûler un son de voix, un vent qui vient de passer ? encore ce son, ce vent, étaient matériels dans le petit moment de leur passage ; mais un esprit pur, une pensée, un doute ? je m'y perds. De quelque côté que je me tourne, je ne trouve

qu'obscurité, contradiction, impossibilité, ridicule, rêveries, impertinence, chimères, absurdité, bêtise, charlatanerie.

Mais je suis à mon aise quand je me dis : Dieu est le maître. Celui qui fait graviter des astres innombrables les uns vers les autres, celui qui fit la lumière est bien assez puissant pour nous donner des sentiments et des idées, sans que nous ayons besoin d'un petit atome étranger, invisible, appelé *âme*.

Dieu a donné certainement du sentiment, de la mémoire, de l'industrie à tous les animaux. Il leur a donné la vie, et il est bien aussi beau de faire présent de la vie que de faire présent d'une âme. Il est assez reçu que les animaux vivent ; il est démontré qu'ils ont le sentiment, puisqu'ils ont les organes du sentiment. Or s'ils ont tout cela sans âme, pourquoi voulons-nous à toute force en avoir une ?

GOUDMAN. — Peut-être c'est par vanité. Je suis persuadé que si un paon pouvait parler, il se vanterait d'avoir une âme, et il dirait que son âme est dans sa queue. Je me sens très-enclin à soupçonner avec vous que Dieu nous a faits mangeants, buvants, marchants, dormants, sentants, pensants, pleins de passions, d'orgueil et de misère, sans nous dire un mot de son secret. Nous n'en savons pas plus sur cet article que ce paon dont je parle ; et celui qui a dit que nous naissons, vivons et mourons sans savoir comment, a dit une grande vérité.

Celui qui nous appelle les marionnettes de la Providence me paraît nous avoir bien définis ; car enfin, pour que nous existions, il faut une infinité de mouvements : or, nous n'avons pas fait ce mouvement, ce n'est pas nous qui en avons établi les lois. Il y a quelqu'un qui, ayant fait la lumière, la fait mouvoir du soleil à nos yeux, et y arriver en sept minutes. Ce n'est

que par le mouvement que mes cinq sens sont remués; ce n'est que par mes cinq sens que j'ai des idées; donc c'est l'auteur du mouvement qui me donne mes idées. Et, quand il me dira de quelle manière il me les donne, je lui rendrai de très-humbles actions de grâces. Je lui en rends déjà beaucoup de m'avoir permis de contempler pendant quelques années le magnifique spectacle de ce monde, comme disait Epictète. Il est vrai qu'il pouvait me rendre plus heureux, et me faire avoir un bon bénéfice et ma maîtresse miss Fidler; mais enfin, tel que je suis avec mes six cent trente schellings de rente, je lui ai encore bien de l'obligation.

SIDRAC. — Vous dites que Dieu pouvait vous donner un bon bénéfice, et qu'il pouvait vous rendre plus heureux que vous n'êtes. Il y a des gens qui ne vous passeraient pas cette proposition. Eh! ne vous souvenez-vous pas que vous-même vous vous êtes plaint de la fatalité? il n'est pas permis à un homme qui a voulu être curé de se contredire. Ne voyez-vous pas que, si vous aviez eu la cure et la femme que vous demandiez, ce serait vous qui auriez fait un enfant à miss Fidler, et non pas votre rival? L'enfant dont elle aurait accouché aurait pu être mousse, devenir amiral, gagner une bataille navale à l'embouchure du Gange, et achever de détrôner le grand-mogol. Cela seul aurait changé la constitution de l'univers. Il aurait fallu un monde tout différent du nôtre pour que votre compétiteur n'eût pas la cure, pour qu'il n'épousât pas miss Fidler, pour que vous ne fussiez pas réduit à six cent trente schellings, en attendant la mort de votre tante. Tout est enchaîné; et Dieu n'ira pas rompre la chaîne éternelle pour mon ami Goudman.

GOUDMAN. — Je ne m'attendais pas à ce raisonnement, quand je parlais de fatalité; mais

enfin, si cela est ainsi, Dieu est donc esclave tout comme moi ?

SIDRAC. — Il est esclave de sa volonté, de sa sagesse, des propres lois qu'il a faites, de sa nature nécessaire. Il ne peut les enfreindre, parce qu'il ne peut être faible, inconstant, volage comme nous, et que l'Etre nécessairement éternel ne peut être une girouette.

GOUDMAN. — Monsieur Sidrac, cela pourrait mener tout droit à l'irréligion ; car, si Dieu ne peut rien changer aux affaires de ce monde, à quoi bon chanter ses louanges? à quoi bon lui adresser des prières ?

SIDRAC. — Eh ! qui vous dit de prier Dieu et de le louer ? il a vraiment bien affaire de vos louanges et de vos placets! On loue un homme parce qu'on le croit vain ; on le prie quand on le croit faible et qu'on espère le faire changer d'avis. Fesons notre devoir envers Dieu, adorons-le, soyons juste ; voilà nos vraies louanges, nos vraies prières ?

GOUDMAN. — Monsieur Sidrac, nous avons embrassé bien du terrain ; car, sans compter miss Fidler, nous examinons si nous avons une âme, s'il y a un Dieu, s'il peut changer, si nous sommes destinés à deux vies, si... ce sont là de profondes études, et peut-être je n'y aurais jamais pensé si j'avais été curé. Il faut que j'approfondisse ces choses nécessaires et sublimes, puisque je n'ai rien à faire.

SIDRAC. — Eh bien ! demain le docteur Grou vient dîner chez moi; c'est un médecin fort instruit ; il a fait le tour du monde avec MM. Banks et Solander; il doit certainement connaître Dieu et l'âme, le vrai et le faux, le juste et l'injuste, bien mieux que ceux qui ne sont jamais sortis de Covent-Garden. De plus le docteur Grou a vu presque toute l'Europe dans sa

jeunesse ; il a été témoin de cinq ou six révolutions en Russie ; il a fréquenté le bacha comte de Bonneval, qui était devenu, comme on le sait, un parfait musulman à Constantinople. Il a été lié avec le prêtre papiste Mac-Carthy, Irlandais qui se fit couper le prépuce à l'honneur de Mahomet, et avec notre presbytérien écossais Ramsay, qui en fit autant, et qui ensuite servit en Russie, et fut tué dans une bataille contre les Suédois en Finlande. Enfin il a conversé avec le révérend P. Malagrida, qui a été brûlé depuis à Lisbonne, parce que la sainte Vierge lui avait révélé tout ce qu'elle avait fait lorsqu'elle était dans le ventre de sa mère sainte Anne.

Vous sentez bien qu'un homme comme M. Grou, qui a vu tant de choses, doit être le plus grand métaphysicien du monde. A demain donc chez moi à dîner.

GOUDMAN. — Et après-demain encore, mon cher Sidrac ; car il faut plus d'un dîner pour s'instruire.

V

Le lendemain, les trois penseurs dînèrent ensemble ; et comme ils devenaient un peu plus gais sur la fin du repas, selon la coutume des philosophes qui dînent, on se divertit à parler de toutes les misères, de toutes les sottises, de toutes les horreurs qui affligent le genre animal, depuis les terres australes jusqu'auprès du pôle arctique, et depuis Lima jusqu'à Méaco. Cette diversité d'abominations ne laisse pas d'être fort amusante. C'est un plaisir que n'ont point les bourgeois casaniers et les vicaires de paroisse, qui ne connaissent que leur clocher, et qui

croient que tout le reste de l'univers est fait comme *Exchange alley* à Londres, ou comme la rue de la Huchette à Paris.

Je remarque, dit le docteur Grou, que, malgré la variété infinie répandue sur ce globe, cependant tous les hommes que j'ai vus, soit noirs à laine, soit noirs à cheveux, soit bronzés, soit rouges, soit bis, qui s'appellent blancs, ont également deux jambes, deux yeux, et une tête sur leurs épaules, quoi qu'en ait dit saint Augustin, qui, dans son trente-septième sermon, assure qu'il a vu des acéphales, c'est-à-dire des hommes sans tête, des monocules qui n'ont qu'un œil, et des monopèdes qui n'ont qu'une jambe. Pour des anthropophages, j'avoue qu'on en regorge, et que tout le monde l'a été.

On m'a souvent demandé si les habitants de ce pays immense nommé la Nouvelle-Zélande, qui sont aujourd'hui les plus barbares de tous les barbares, étaient baptisés. J'ai répondu que je n'en savais rien, que cela pouvait être; que les Juifs, qui étaient plus barbares qu'eux, avaient eu deux baptêmes au lieu d'un, le baptême de justice et le baptême de domicile.

Vraiment, je les connais, dit M. Goudman, et j'ai eu sur cela de grandes disputes avec ceux qui croient que nous avons inventé le baptême. Non, messieurs, nous n'avons rien inventé, nous n'avons fait que rapetasser. Mais dites-moi, je vous prie, monsieur Grou, de quatre-vingts ou cent religions que vous avez vues en chemin, laquelle vous a paru la plus agréable, est-ce celle des Zélandais ou celle des Hottentots?

M. GROU. — C'est celle de l'île d'Otaïti, sans aucune comparaison. J'ai parcouru les deux hémisphères; je n'ai rien vu comme Otaïti et sa religieuse reine. C'est dans Otaïti que la nature habite. Je n'ai vu ailleurs que des masques ;

je n'ai vu que des fripons qui trompent des sots, des charlatans qui escamotent l'argent des autres pour avoir de l'autorité, et qui escamotent de l'autorité pour avoir de l'argent impunément ; qui vous vendent des toiles d'araignées pour manger vos perdrix ; qui vous promettent richesses et plaisirs quand il n'y aura plus personne, afin que vous tourniez la broche pendant qu'ils existent.

Pardieu ! il n'en est pas de même dans l'île d'Aïti, ou d'Otaïti. Cette île est bien plus civilisée que celle de Zélande et que le pays des Cafres, et j'ose dire que notre Angleterre, parce que la nature l'a favorisée d'un sol plus fertile ; elle lui a donné l'arbre à pain, présent aussi utile qu'admirable qu'elle n'a fait qu'à quelques îles de la mer du Sud. Otaïti possède d'ailleurs beaucoup de volailles, de légumes et de fruits. On n'a pas besoin, dans un tel pays, de manger son semblable ; mais il y a un besoin plus naturel, plus doux, plus universel, que la religion d'Otaïti ordonne de satisfaire en public. C'est de toutes les cérémonies religieuses la plus respectable sans doute ; j'en ai été témoin, aussi bien que tout l'équipage de notre vaisseau. Ce ne sont point ici des fables de missionnaires, telles qu'on en trouve quelquefois dans les *Lettres édifiantes et curieuses* des révérends pères jésuites. Le docteur Jean Hawkesworth achève actuellement de faire imprimer nos découvertes dans l'hémisphère méridional. J'ai toujours accompagné M. Banks, ce jeune homme si estimable, qui a consacré son temps et son bien à observer la nature vers le pôle antarctique, tandis que MM. Dakins et Wood revenaient des ruines de Palmyre et de Balbeck, où ils avaient fouillé les plus anciens monuments des arts, et que M. Hamilton apprenait aux Napolitains étonnés l'histoire naturelle

de leur mont Vésuve. Enfin j'ai vu avec MM. Banks, Solander, Cook, et cent autres, ce que je vais vous raconter.

La princesse Obéira reine de l'île Otaïti... Alors on apporta le café, et, dès qu'on l'eut pris, M. Grou continua ainsi son récit.

VI

La princesse Obéira, dis-je, après nous avoir comblés de présents, avec une politesse digne d'une reine d'Angleterre, fut curieuse d'assister un matin à notre service anglican. Nous le célébrâmes aussi pompeusement que nous pûmes. Elle nous invita au sien l'après-dîner ; c'était le 14 mai 1769. Nous la trouvâmes entourée d'environ mille personnes des deux sexes, rangées en demi-cercle et dans un silence respectueux. Une jeune fille très-jolie, simplement parée d'un déshabillé galant, était couchée sur une estrade qui servait d'autel. La reine Obéira ordonna à un beau garçon d'environ vingt ans d'aller sacrifier. Il prononça une espèce de prière, et monta sur l'autel. Les deux sacrificateurs étaient à demi nus. La reine, d'un air majestueux, enseignait à la jeune victime la manière la plus convenable de consommer le sacrifice. Tous les Otaïtiens étaient si attentifs et si respectueux, qu'aucun de nos matelots n'osa troubler la cérémonie par un rire indécent. Voilà ce que j'ai vu, vous dis-je ; voilà tout ce que notre équipage a vu : c'est à vous d'en tirer les conséquences.

Cette fête sacrée ne m'étonne pas, dit le docteur Goudman. Je suis persuadé que c'est la première fête que les hommes aient jamais

célébrée, et je ne vois pas pourquoi on ne prierait pas Dieu lorsqu'on va faire un être à son image, comme nous le prions avant les repas qui servent à soutenir notre corps. Travailler à faire naître une créature raisonnable est l'action la plus noble et la plus sainte. C'est ainsi que pensaient les premiers Indiens, qui révérèrent le Lingam, symbole de la génération; les anciens Égyptiens, qui portaient en procession le Phallus; les Grecs, qui érigèrent des temples à Priape. S'il est permis de citer la misérable petite nation juive, grossière imitatrice de tous ses voisins, il est dit dans ses livres que ce peuple adora Priape, et que la reine mère du roi juif Asa fut sa grande prêtresse [1].

Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que jamais aucun peuple n'établit ni ne put établir un culte par libertinage. La débauche s'y glisse quelquefois dans la suite des temps; mais l'institution en est toujours innocente et pure. Nos premières agapes, dans lesquelles les garçons et les filles se baisaient modestement sur la bouche, ne dégénérèrent qu'assez tard en rendez-vous et en infidélités; et plût à Dieu que je pusse sacrifier avec miss Fidler devant la reine Obéira en tout bien et en tout honneur! Ce serait assurément le plus beau jour et la plus belle action de ma vie.

M. Sidrac, qui avait jusque-là gardé le silence parce que MM. Goudman et Grou avaient toujours parlé, sortit enfin de sa taciturnité, et dit: Tout ce que je viens d'entendre me ravit en admiration. La reine Obéira me paraît la première reine de l'hémisphère méridional, je n'ose dire des deux hémisphères; mais parmi tant de gloire et tant de félicité, il y a un article

[1] Troisième livre des *Rois*, chap. xv; et *Paralipomènes*, II, chap. xv.

qui me fait frémir, et dont M. Goudman vous a dit un mot auquel vous n'avez pas répondu. Est-il vrai, monsieur Grou, que le capitaine Wallis, qui mouilla dans cette île fortunée avant vous, y porta les deux plus horribles fléaux de la terre, les deux véroles? Hélas! reprit M. Grou, ce sont les Français qui nous en accusent et nous en accusons les Français. M. Bougainville dit que ce sont ces maudits Anglais qui ont donné la vérole à la reine Obéira; et M. Cook prétend que cette reine ne l'a acquis que de M. Bougainville lui-même. Quoi qu'il en soit, la vérole ressemble aux beaux-arts : on ne sait point qui en fut l'inventeur; mais, à la longue, ils font le tour de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Amérique.

Il y a longtemps que j'exerce la chirurgie, dit Sidrac, et j'avoue que je dois à cette vérole la plus grande partie de ma fortune; mais je ne la déteste pas moins. Madame Sidrac me la communiqua dès la première nuit de ses noces; et comme c'est une femme excessivement délicate sur ce qui peut entamer son honneur, elle publia dans tous les papiers publics de Londres qu'elle était à la vérité attaquée du mal immonde, mais qu'elle l'avait apporté du ventre de madame sa mère, et que c'était une ancienne habitude de famille.

A quoi pensa ce qu'on appelle *la nature*, quand elle versa ce poison dans les sources de la vie? On l'a dit, et je le répète, c'est la plus énorme et la plus détestable de toutes les contradictions. Quoi! l'homme a été fait, dit-on, à l'image de Dieu,

Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum;

et c'est dans les vaisseaux spermatiques de cette image qu'on a mis la douleur, l'infection et la mort! Que deviendra ce beau vers de milord

Rochester : « L'amour ferait adorer Dieu dans un pays d'athées ? »

Hélas! dit alors le bon Goudman, j'ai peut-être à remercier la Providence de n'avoir pas épousé ma chère miss Fidler, car sait-on ce qui serait arrivé ? On n'est jamais sûr de rien dans ce monde. En tout cas, monsieur Sidrac, vous m'avez promis votre aide dans tout ce qui concernait ma vessie. Je suis à votre service, répondit Sidrac; mais il faut chasser ces mauvaises pensées. Goudman, en parlant ainsi, semblait prévoir sa destinée.

VII

Le lendemain, les trois philosophes agitèrent la grande question : Quel est le premier mobile de toutes les actions des hommes ? Goudman, qui avait toujours sur le cœur la perte de son bénéfice et de sa bien-aimée, dit que le principe de tout était l'amour et l'ambition. Grou, qui avait vu plus de pays, dit que c'était l'argent ; et le grand anatomiste Sidrac assura que c'était la chaise percée. Les deux convives demeurèrent tout étonnés, et voici comme le savant Sidrac prouva sa thèse.

J'ai toujours observé que toutes les affaires de ce monde dépendaient de l'opinion et de la volonté d'un principal personnage, soit roi, soit premier ministre, soit premier commis ; or, cette opinion et cette volonté sont l'effet immédiat de la manière dont les esprits animaux se filtrent dans le cervelet, et de là dans la moelle allongée : ces esprits animaux dépendent de la circulation du sang; ce sang dépend de la formation du chyle; ce chyle s'élabore dans le

réseau du mésentère : ce mésentère est attaché aux intestins par des filets très-déliés ; ces intestins, s'il m'est permis de le dire, sont remplis de m.... ; or malgré les trois fortes tuniques dont chaque intestin est vêtu, il est percé comme un crible ; car tout est à jour dans la nature, et il n'y a grain de sable si imperceptible qui n'ait plus de cinq cents pores. On ferait passer mille aiguilles à travers un boulet de canon, si on en trouvait d'assez fines et d'assez fortes. Qu'arrive-t-il donc à un homme constipé ? Les éléments les plus ténus, les plus délicats de sa m.... se mêlent au chyle dans les veines d'Azellius, vont à la veine-porte et dans le réservoir de Pecquet ; elles passent dans la sous-clavière ; elles entrent dans le cœur de l'homme le plus galant, de la femme la plus coquette. C'est une rosée d'étr... desséchée qui court dans tout son corps. Si cette rosée inonde les parenchymes, les vaisseaux et les glandes d'un atribilaire, sa mauvaise humeur devient férocité ; le blanc de ses yeux est d'un sombre ardent ; ses lèvres sont collées l'une sur l'autre ; la couleur de son visage a des teintes brouillées ; il semble qu'il vous menace : ne l'approchez pas ; et si c'est un ministre d'Etat, gardez-vous de lui présenter une requête ; il ne regarde tout papier que comme un secours dont il voudrait bien se servir selon l'ancien et abominable usage des gens d'Europe. Informez-vous adroitement de son valet de chambre favori, si monseigneur a poussé sa selle le matin.

Ceci est plus important qu'on ne pense. La constipation a produit quelquefois les scènes les plus sanglantes. Mon grand-père, qui est mort centenaire, était apothicaire de Cromwell ; il m'a conté souvent que Cromwell n'avait pas été à la garde-robe depuis huit jours lorsqu'il fit couper la tête à son roi.

Tous les gens un peu instruits des affaires du continent savent que l'on avertit souvent le duc de Guise-le-Balafré de ne pas fâcher Henri III en hiver pendant un vent de nord-est. Ce monarque n'allait alors à la garde-robe qu'avec une difficulté extrême. Ses matières lui montaient à la tête; il était capable, dans ces temps-là, de toutes les violences. Le duc de Guise ne crut pas un si sage conseil : que lui en arriva-t-il ? Son frère et lui furent assassinés.

Charles IX, son prédécesseur, était l'homme le plus constipé de son royaume. Les conduits de son côlon et de son rectum étaient si bouchés qu'à la fin son sang jaillit par ses pores. On ne sait que trop que ce tempérament aduste fut une des principales causes de la Saint-Barthélemi.

Au contraire les personnes qui ont de l'embonpoint, les entrailles veloutées, le cholédoque coulant, le mouvement péristaltique aisé et régulier, qui s'acquittent tous les matins, dès qu'elles ont déjeuné, d'une bonne selle aussi aisément qu'on crache; ces personnes favorites de la nature sont douces, affables, gracieuses, prévenantes, compatissantes, officieuses. Un non dans leur bouche a plus de grâce qu'un oui dans la bouche d'un constipé.

La garde-robe a tant d'empire, qu'un dévoiement rend souvent un homme pusillanime. La dyssenterie ôte le courage. Ne proposez pas à un homme affaibli par l'insomnie, par une fièvre lente, et par cinquante déjections putrides, d'aller attaquer une demi-lune en plein jour. C'est pourquoi je ne puis croire que toute notre armée eût la dyssenterie à la bataille d'Azincourt, comme on le dit, et qu'elle remporta la victoire culottes bas. Quelques soldats auront eu le dévoiement pour s'être gorgés de mauvais raisins dans la route, et les historiens auront

dit que toute l'armée malade se battit à cul nu; et que, pour ne pas le montrer aux petits-maîtres français, elle les battit *à plate couture*, selon l'expression du jésuite Daniel.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

C'est ainsi que les Français ont tous répété, les uns après les autres, que notre grand Edouard III se fit livrer six bourgeois de Calais la corde au cou, pour les faire pendre, parce qu'ils avaient osé soutenir le siége avec courage et que sa femme obtint enfin leur pardon par ses larmes. Ces romanciers ne savent pas que c'était la coutume dans ces temps barbares que les bourgeois se présentassent devant leur vainqueur, la corde au cou, quand ils l'avaient arrêté trop longtemps devant une bicoque. Mais certainement le généreux Edouard n'avait nulle envie de serrer le cou de ces six otages, qu'il combla de présents et d'honneurs. Je suis las de toutes les fadaises dont tant d'historiens prétendus ont farci leurs chroniques, et de toutes les batailles qu'ils ont si mal décrites. J'aime autant croire que Gédéon remporta une victoire signalée avec trois cents cruches. Je ne lis plus, Dieu merci, que l'histoire naturelle, pourvu qu'un Burnet, et un Wiston, et un Woodward, ne m'ennuient plus de leurs maudits systèmes; qu'un Maillet ne me dise plus que la mer d'Irlande a produit le mont Caucase, et que notre globe est de verre; pourvu qu'on ne me donne pas de petits joncs aquatiques pour des animaux voraces, et le corail pour des insectes; pourvu que des charlatans ne me donnent pas insolemment leurs rêveries pour des vérités. Je fais plus de cas d'un bon régime qui entretient mes humeurs en équilibre, et qui me procure une digestion louable et un sommeil plein. Buvez chaud quand il gèle, buvez

frais dans la canicule ; rien de trop ni de trop peu en tout genre ; digérez, dormez, ayez du plaisir ; et moquez-vous du reste.

VIII

Comme M. Sidrac proférait ces sages paroles, on vint avertir M. Goudman que l'intendant du feu comte de Chesterfield était à la porte dans son carrosse, et demandait à lui parler pour une affaire très-pressante. Goudman court pour recevoir les ordres de M. l'intendant, qui, l'ayant prié de monter, lui dit :

Monsieur, vous savez sans doute ce qui arriva à M. et à madame Sidrac la première nuit de leurs noces ?

Oui, monsieur ; il me contait tout à l'heure cette petite aventure.

Eh bien ! il en est arrivé autant à la belle mademoiselle Fidler et à M. le curé, son mari. Le lendemain ils se sont battus ; le surlendemain ils se sont séparés, et on a ôté à M. le curé son bénéfice. J'aime la Fidler, je sais qu'elle vous aime ; elle ne me hait pas. Je suis au-dessus de la petite disgrâce qui est cause de son divorce ; je suis amoureux et intrépide. Cédez-moi miss Fidler, et je vous fais avoir la cure, qui vaut cent cinquante guinées de revenu. Je ne vous donne que dix minutes pour y rêver.

Monsieur, la proposition est délicate : je vais consulter mes philosophes Sidrac et Grou ; je suis à vous sans tarder.

Il revole à ses deux conseillers. Je vois, dit-il, que la digestion ne décide pas seule des

affaires de ce monde, et que l'amour, l'ambition, l'argent, y ont beaucoup de part. Il leur expose le cas, les prie de le déterminer sur-le-champ. Tous deux conclurent qu'avec cent cinquante guinées il aurait toutes les filles de sa paroisse, et encore miss Fidler par-dessus le marché.

Goudman sentit la sagesse de cette décision ; il eut la cure, il eut miss Fidler en secret, ce qui était bien plus doux que de l'avoir pour femme. M. Sidrac lui prodigua ses bons offices dans l'occasion : il est devenu un des plus terribles prêtres de l'Angleterre, et il est plus persuadé que jamais de la fatalité qui gouverne toutes les choses de ce monde.

LXVIII

SOPHRONIME ET ADÉLOS

(TRADUIT DE MAXIME DE MADAURE)

NOTICE SUR MAXIME DE MADAURE

Il y a plusieurs hommes célèbres du nom de *Maximus*, que nous abrégeons toujours par celui de Maxime : je ne parle pas des empereurs et des consuls romains, ni même des évêques de ce nom ; je parle de quelques philosophes qui sont encore estimés pour avoir laissé quelques pensées par écrit.

Il y en a un qui, dans nos dictionnaires, est toujours appelé Maxime le Magicien, ainsi qu'on nomme encore le curé Gaufridi, *Gaufridi le Sorcier*, comme s'il y avait en effet des sorciers et des magiciens, car les noms donnés à la chose subsistent toujours, quand la chose même est reconnue fausse.

Ce philosophe était le favori de l'empereur Julien, et c'est ce qui lui fit une si méchante réputation parmi nous.

Maxime de Tyr, dont l'empereur Marc-Aurèle fut le disciple, obtient de nous un peu plus

de grâce. Il n'est point qualifié de sorcier; et il a eu Daniel Heinsius pour commentateur.

Le troisième Maxime, dont il s'agit ici, était un Africain né à Madaure, dans le pays qui est aujourd'hui celui d'Alger. Il vivait dans le commencement de la destruction de l'empire romain. Madaure, ville considérable par son commerce, l'était encore plus par les lettres; elle avait vu naître Apulée et Maxime. Saint Augustin, contemporain de Maxime, né dans la petite ville de Tagaste, fut élevé dans Madaure; et Maxime et lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions; car Maxime resta toujours attaché à l'antique religion de Numa, et Augustin quitta le manichéisme pour notre sainte religion dont il fut, comme on le sait, une des plus grandes lumières.

C'est une remarque bien triste, et qu'on a faite souvent sans doute, que cette partie de l'Afrique qui produisit autrefois tant de grands hommes, et qui fut probablement, depuis Atlas, la première école de philosophie, ne soit aujourd'hui connue que par ses corsaires. Mais ces révolutions ne sont que trop communes : témoin la Thrace, qui produisit autrefois Orphée et Aristote; témoin la Grèce entière; témoin Rome elle-même.

Nous avons encore des monuments de la correspondance qui subsista toujours entre le disert Augustin, de Tagaste, et le platonicien Maxime, de Madaure. On nous a conservé les lettres de l'un et de l'autre. Voici la fameuse lettre de Maxime sur l'existence de Dieu, avec la réponse de saint Augustin, toutes deux traduites par Dubois, de Port-Royal, précepteur du dernier duc de Guise.

Lettre de Maxime de Madaure à Augustin.

« Or, qu'il y ait un Dieu souverain qui soit sans commencement, et qui, sans avoir rien engendré de semblable à lui, soit néanmoins le père et le formateur de toutes choses, quel homme est assez grossier, assez stupide pour en douter ? C'est celui dont nous adorons sous des noms divers l'éternelle puissance, répandue dans toutes les parties du monde... Ainsi, honorant séparément, par diverses sortes de cultes, ce qui est comme ses divers membres, nous l'adorons tout entier... Qu'ils vous conservent, ces dieux *subalternes*, sous les noms desquels et par lesquels, tout autant de mortels que nous sommes sur la terre, nous adorons le *père commun des dieux et des hommes*, par différentes sortes de cultes, à la vérité, mais qui s'accordent tous dans leur variété même, et ne tendent qu'à la même fin. »

Réponse d'Augustin.

« Il y a dans votre place publique deux statues de Mars, nu dans l'une, et armé dans l'autre, et tout auprès la figure d'un homme qui, avec trois doigts qu'il avance vers Mars, tient en bride cette divinité dangereuse à toute la ville... Sur ce que vous me dites que de pareils dieux sont des membres du seul véritable Dieu, je vous avertis, avec toute la liberté que vous me donnez, de ne pas tomber dans de pareils sacriléges. Car ce seul Dieu dont vous parlez

est sans doute celui qui est reconnu de tout le monde, et sur lequel les ignorants conviennent avec les savants, comme quelques anciens ont dit. Or, direz-vous que celui dont la force, pour ne pas dire la cruauté, est réprimée par un homme mort, soit un membre de celui-là ? Il me serait aisé de vous pousser sur ce sujet, car vous voyez bien ce qu'on pourrait dire sur cela ; mais je me retiens, de peur que vous ne disiez que ce sont les armes de la rhétorique que j'emploie contre vous, plutôt que celles de la vérité. »

Venons maintenant au fameux ouvrage de ce Maxime.

DIALOGUE

ADÉLOS. — Vos sages conseils, Sophronime, ne m'ont pas rassuré encore. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-six années, vous croyez être plus près du terme que moi qui en ai soixante et quinze ; vous avez rassemblé toutes vos forces pour combattre l'ennemi qui s'avance : mais je vous avoue que je n'ai pu me forcer à regarder la mort avec ces yeux indifférents dont on dit que tant de sages la contemplent.

SOPHRONIME. — Il y a peut-être dans l'étalage de cette indifférence un faste de vertu qui ne convient pas au sage. Je ne veux point qu'on affecte de mépriser la mort ; je veux qu'on s'y résigne ; nous le devons, puisque tout corps organisé, animaux pensants, animaux sentants, végétaux, métaux même, tout est formé pour la destruction. La grande loi est de savoir souffrir ce qui est inévitable.

ADÉLOS. — C'est précisément ce qui fait ma

douleur. Je sais trop qu'il faut périr. J'ai la faiblesse de me croire heureux en considérant ma fortune, ma santé, mes richesses, mes dignités, mes amis, ma femme, mes enfants. Je ne puis songer sans affliction qu'il me faut bientôt quitter tout cela pour jamais. J'ai cherché des éclaircissements et des consolations dans tous les livres, je n'y ai trouvé que de vaines paroles.

J'ai poussé la curiosité jusqu'à lire un certain livre qu'on dit chaldéen, et qui s'appelle le *Coheleth*.

L'auteur me dit : Que m'importe d'avoir appris quelque chose, si je meurs tout ainsi que l'insensé et l'ignorant ? — La mémoire du sage et celle du fou périssent également. — Le trépas des hommes est le même que celui des bêtes; leur condition est la même; l'un expire comme l'autre, après avoir respiré de même.— L'homme n'a rien de plus que la bête. — Tout est vanité. — Tous se précipitent dans le même abîme. — Tous sont produits de terre, tous retournent à la terre. — Et qui me dira si le souffle de l'homme s'exhale dans l'air, et si celui de la bête descend plus bas ?

Le même instructeur, après m'avoir accablé de ces images désespérantes, m'invite à me réjouir, à boire, à goûter les voluptés de l'amour, à me complaire dans mes œuvres. Mais lui-même, en me consolant, est aussi affligé que moi. Il regarde la mort comme un anéantissement affreux. Il déclare qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivants, dit-il, ont le malheur de savoir qu'ils mourront, et les morts ne savent rien, ne sentent rien, ne connaissent rien, n'ont rien à prétendre. Leur mémoire est donc un éternel oubli.

Que conclut-il sur-le-champ de ces idées funèbres ? Allez donc, dit-il; mangez votre pain avec allégresse, buvez votre vin avec joie.

Pour moi, je vous avoue qu'après de tels discours je suis prêt à tremper mon pain dans mes larmes, et que mon vin m'est d'une insupportable amertume.

SOPHRONIME. — Quoi ! parce que dans un livre oriental il se trouve quelques passages où l'on vous dit que les morts n'ont point de sentiment, vous vous livrez à présent à des sentiments douloureux ! vous souffrez actuellement de ce qu'un jour vous ne souffrirez plus du tout !

ADÉLOS. — Vous m'allez dire qu'il y a là de la contradiction ; je le sens bien, mais je n'en suis pas moins affligé. Si on me dit qu'on va briser une statue faite avec le plus grand art, et qu'on va réduire en cendres un palais magnifique, vous me permettez d'être sensible à cette destruction ; et vous ne voulez pas que je plaigne la destruction de l'homme, le chef-d'œuvre de la nature ?

SOPHRONIME. — Je veux, mon cher ami, que vous vous souveniez avec moi des *Tusculanes* de Cicéron, dans lesquelles ce grand homme vous prouve avec tant d'éloquence que la mort n'est point un mal.

ADÉLOS. — Il me le dit ; mais peut-être avec plus d'éloquence que de preuves. Il s'est moqué des fables de l'Achéron et de Cerbère, mais il y a peut-être substitué d'autres fables. Il usait de la liberté de sa secte académique, qui permet de soutenir le pour et le contre : tantôt c'est Platon qui croit l'immortalité de l'âme ; tantôt c'est Dicéarque qui la suppose mortelle. S'il me console un peu par l'harmonie de ses paroles, ses raisonnements me laissent dans une triste incertitude. Il dit, comme tous les physiciens qui me semblent si mal instruits, que l'air et le feu montent en droite ligne à la région céleste ; et de là, dit-il, il est clair que les âmes, au sortir des corps, montent au ciel, soit qu'elles soient

des animaux respirant l'air, soit qu'elles soient composées de feu [1].

Cela ne paraît pas si clair. D'ailleurs, Cicéron aurait-il voulu que l'âme de Catilina et celles des trois abominables triumvirs eussent monté au ciel en droite ligne?

J'avoue à Cicéron que ce qui n'est point n'est pas malheureux; que le néant ne peut ni se réjouir ni se plaindre; que je n'avais pas besoin d'une *Tusculane* pour apprendre des choses si triviales et si inutiles. On sait bien sans lui que les enfers inventés, soit par Orphée, soit par Hermès, soit par d'autres, sont des chimères absurdes. J'aurais désiré que le plus grand orateur, le premier philosophe de Rome, m'eût appris bien nettement s'il y a des âmes, ce qu'elles sont, pourquoi elles sont faites, ce qu'elles deviennent. Hélas! sur ces grands et éternels objets de la curiosité humaine, Cicéron n'en sait pas plus que le dernier sacristain d'Isis ou de la déesse de Syrie.

Cher Sophronime, je me rejette entre vos bras; ayez pitié de ma faiblesse. Faites-moi un petit résumé de ce que vous me disiez ces jours passés sur tous ces objets de doute.

SOPHRONIME. — Mon ami, j'ai toujours suivi la méthode de l'éclectisme; j'ai pris dans toutes les sectes ce qui m'a paru le plus vraisemblable. Je me suis interrogé moi-même de bonne foi : je vais encore vous parler de même, tandis qu'il me reste assez de force pour rassembler mes idées qui vont bientôt s'évanouir.

[1] « Perspicuum debet esse animos, cum e corpore excesserint, sive illi sint animales spirabiles, sive ignei, sublime ferri. » — La traduction donnée ici par Voltaire a obligé de laisser la citation telle qu'il l'avait faite. Voici le texte de Cicéron: « Perspicuum debet esse animos, cum e corpore excesserint, sive illi sint animales, id est spirabiles, sive ignei, sublime ferri. » *Tuscul.*, I, 17.

1° J'ai toujours, avec Platon et Cicéron, reconnu dans la nature un pouvoir suprême, aussi intelligent que puissant, qui a disposé l'univers tel que nous le voyons. Je n'ai jamais pu penser avec Epicure que le hasard, qui n'est rien, ait pu tout faire. Comme j'ai vu toute la nature soumise à des lois constantes, j'ai reconnu un législateur; et comme tous les astres se meuvent selon des règles d'une mathématique éternelle, j'ai reconnu avec Platon l'éternel Géomètre.

2° De là descendant à ses ouvrages, et rentrant dans moi-même, j'ai dit : Il est impossible que dans aucun des mondes infinis qui remplissent l'univers, il y ait un seul être qui se dérobe aux lois éternelles : car celui qui a tout formé doit être maître de tout. Les astres obéissent; le minéral, le végétal, l'animal, l'homme obéissent donc de même.

3° Je ne connais le secret ni de la formation, ni de la végétation, ni de l'instinct animal, ni de l'instinct et de la pensée de l'homme. Tous ces ressorts sont si déliés qu'ils échappent à ma vue faible et grossière. Je dois donc penser qu'ils sont dirigés par les lois du Fabricateur éternel.

4° Il a donné aux hommes organisation, sentiment et intelligence ; aux animaux, organisation, sentiment, et ce que nous appelons instinct; aux végétaux, organisation seule. Sa puissance agit donc continuellement sur ces trois règnes.

5° Toutes les substances de ces trois règnes périssent les unes après les autres. Il en est qui durent des siècles, d'autres qui vivent un jour; et nous ne savons pas si les soleils qu'il a formés ne seront pas à la fin détruits comme nous.

6° Ici, vous me demanderez si je pense que nos âmes périront aussi comme tout ce qui végète, ou si elles passeront dans d'autres corps,

ou si elles revêtiront un jour le même ou si elles s'envoleront dans d'autres mondes.

A cela je vous répondrai qu'il ne m'est pas donné de savoir l'avenir, qu'il ne m'est pas même donné de savoir ce que c'est qu'une âme. Je sais certainement que le pouvoir suprême qui régit la nature a donné à mon individu la faculté de sentir, de penser, et d'expliquer mes pensées. Et quand on me demande si après ma mort ces facultés subsisteront, je suis presque tenté d'abord de demander à mon tour si le chant du rossignol subsiste quand l'oiseau a été dévoré par un aigle.

Convenons d'abord avec tous les bons philosophes que nous n'avons rien par nous-mêmes. Si nous regardons un objet, si nous entendons un corps sonore, il n'y a rien dans ces corps ni dans nous qui puisse produire immédiatement ces sensations. Par conséquent il n'est rien, ni dans nous, ni autour de nous, qui puisse produire immédiatement nos pensées; car point de pensées dans l'homme avant la sensation : « *Nil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* » Donc c'est Dieu qui nous fait toujours sentir et penser ; donc c'est Dieu qui agit sans cesse sur nous, de quelque manière incompréhensible qu'il agisse. Nous sommes dans ses mains comme tout le reste de la nature. Un astre ne peut pas dire : Je tourne par ma propre force. Un homme ne doit pas dire : Je sens et je pense par mon propre pouvoir.

Etant donc les instruments périssables d'une puissance éternelle, jugez vous-même si l'instrument peut jouer encore quand il n'existe plus, et si ce ne serait pas une contradiction évidente. Jugez surtout si, en admettant un formateur souverain, on peut admettre des êtres qui lui résistent.

ADÉLOS. — J'ai toujours été frappé de cette

grande idée. Je ne connais point de système plus respectueux envers Dieu. Mais il me semble que si c'est révérer en Dieu sa toute puissance, c'est lui ôter sa justice, et c'est ravir à l'homme sa liberté. Car si Dieu fait tout, s'il est tout, il ne peut ni récompenser ni punir les simples instruments de ses décrets absolus; et si l'homme n'est que ce simple instrument, il n'est pas libre.

Je pourrais me dire que, dans votre système qui fait Dieu si grand et l'homme si petit, l'Etre éternel sera regardé par quelques esprits comme un fabricateur qui a fait nécessairement des ouvrages nécessairement sujets à la destruction; il ne sera plus aux yeux de bien des philosophes qu'une force secrète répandue dans la nature; nous retomberons peut-être dans le matérialisme de Straton en voulant l'éviter.

SOPHRONIME. — J'ai craint longtemps, comme vous, ces conséquences dangereuses, et c'est ce qui m'a empêché d'enseigner mes principes ouvertement dans mes écoles: mais je crois qu'on peut aisément se tirer de ce labyrinthe. Je ne dis pas cela pour le vain plaisir de disputer et pour n'être pas vaincu en paroles. Je ne suis pas comme ce rhéteur d'une secte nouvelle, qui avoue dans un de ses écrits que, s'il répond à une difficulté métaphysique insoluble, « ce n'est pas qu'il ait rien de solide à « dire, mais qu'il faut bien dire quelque « chose ».

J'ose donc dire d'abord qu'il ne faut pas accuser Dieu d'injustice parce que les enfers des Egyptiens, d'Orphée, et d'Homère n'existent pas, et que les trois gueules de Cerbère, les trois Furies, les trois Parques, les mauvais démons, la roue d'Ixion, le vautour de Prométhée, sont des chimères absurdes. Les charlatans sacrés qui inventèrent ces horribles

fadaises pour se faire craindre, et qui ne soutinrent leur religion que par des bourreaux, sont aujourd'hui regardés par les sages comme la lie du genre humain ; ils sont aussi méprisés que leurs fables.

Il y a certes une punition plus vraie, plus inévitable dans ce monde pour les scélérats. Et quelle est-elle ? C'est le remords, qui ne manque jamais, et la vengeance humaine, laquelle manque rarement. J'ai connu des hommes bien méchants, bien atroces, je n'en ai jamais vu un seul heureux.

Je ne ferai pas ici la longue énumération de leurs peines, de leurs horribles ressouvenirs, de leurs terreurs continuelles, de la défiance où ils étaient de leurs domestiques, de leurs femmes, de leurs enfants. Cicéron avait bien raison de dire : Ce sont là les vrais Cerbères, les vraies Furies, leurs fouets et leurs flambeaux.

Si le crime est ainsi puni, la vertu est récompensée, non par des Champs-Elysées où le corps se promène insipidement quand il n'est plus ; mais pendant sa vie, par le sentiment intérieur d'avoir fait son devoir, par la paix du cœur, par l'applaudissement des peuples, l'amitié des gens de bien. C'est l'opinion de Cicéron; c'est celle de Caton, de Marc-Aurèle, d'Epictète, c'est la mienne. Ce n'est pas que ces hommes prétendent que la vertu rende parfaitement heureux. Cicéron avoue qu'un tel bonheur ne saurait être toujours pur, parce que rien ne peut l'être sur la terre. Mais remercions le Maître de la nature humaine d'avoir mis à côté de la vertu la mesure de félicité dont cette nature est susceptible.

Quant à la liberté de l'homme, que la toute-puissante et tout agissante nature de l'Etre universel semblerait détruire, je m'en tiens à une seule assertion. La liberté n'est autre chose

que le pouvoir de faire ce que l'on veut; or, ce pouvoir ne peut jamais être celui de contredire les lois éternelles, établies par le grand Etre. Il ne peut être que celui de les exercer, de les accomplir. Celui qui tend un arc, qui tire à lui la corde et qui pousse la flèche, ne fait qu'exécuter les lois immuables du mouvement. Dieu soutient et dirige également la main de César qui tue ses compatriotes à Pharsale, et signe le pardon des vaincus. Celui qui se jette au fond d'une rivière pour sauver un homme noyé et pour le rendre à la vie, obéit aux décrets et aux règles irrésistibles. Celui qui égorge et qui dépouille un voyageur leur obéit malheureusement de même. Dieu n'arrête pas le mouvement du monde entier pour prévenir la mort d'un homme sujet à la mort. Dieu même, Dieu ne peut être libre d'une autre façon; sa liberté ne peut être que le pouvoir d'exécuter éternellement son éternelle volonté. Sa volonté ne peut avoir à choisir avec indifférence entre le bien et le mal, puisqu'il n'y a point de bien ni de mal pour lui. S'il ne faisait pas le bien nécessairement par une volonté nécessairement déterminée à ce bien, il le ferait sans raison, sans cause : ce qui serait absurde.

J'ai l'audace de croire qu'il en est ainsi des vérités éternelles de mathématique par rapport à l'homme. Nous ne pouvons les nier dès que nous les apercevons dans toute leur clarté : et c'est en cela que Dieu nous fit à son image; ce n'est pas en nous pétrissant de fange délayée, comme on dit que fit Prométhée :

> . . . . . *Mixtam fluvialibus undis*
> *Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.*
>
> Ovid., Met. I, 82-83.

Certes ce n'est pas par le visage que nous

ressemblons à Dieu, représenté si ridiculement par la fabuleuse antiquité avec tous nos membres et toutes nos passions; c'est par l'amour et la connaissance de la vérité que nous avons quelque faible participation de son être, comme une étincelle a quelque chose de semblable au soleil, et une goutte d'eau tient quelque chose du vaste océan.

J'aime donc la vérité quand Dieu me la fait connaître; je l'aime, lui qui en est la source, je m'anéantis devant lui qui m'a fait si voisin du néant. Résignons-nous ensemble, mon cher ami, à ses lois universelles et irrévocables, et disons en mourant, comme Epictète :

« O Dieu! je n'ai jamais accusé votre provi-
« dence. J'ai été malade, parce que vous l'avez
« voulu, et je l'ai voulu de même; j'ai été
« pauvre, parce que vous l'avez voulu, et j'ai
« été content de ma pauvreté; j'ai été dans la
« bassesse, parce que vous l'avez voulu, et je
« n'ai jamais désiré de m'élever.

« Vous voulez que je sorte de ce spectacle
« magnifique, j'en sors; et je vous rends mille
« très-humbles grâces de ce que vous avez dai-
« gné m'y admettre pour me faire voir tous vos
« ouvrages, et pour étaler à mes yeux l'ordre
« avec lequel vous gouvernez cet univers. »

LXIX

DIALOGUES D'ÉVHÉMÈRE[1]

I

SUR ALEXANDRE

CALLICRATE. — Eh bien ! sage Evhémère, qu'avez-vous vu dans vos voyages?

ÉVHÉMÈRE. — Des sottises.

CALLICRATE. — Quoi ! vous avez voyagé à la suite d'Alexandre, et vous n'êtes point en extase d'admiration !

ÉVHÉMÈRE. — Vous voulez dire de pitié.

CALLICRATE. — De pitié pour Alexandre !

ÉVHÉMÈRE. — Pour qui donc ? Je ne l'ai vu que dans l'Inde et dans Babylone, où j'avais couru comme les autres, dans la vaine espérance de m'instruire. On m'a dit qu'en effet il avait commencé ses expéditions comme un héros, mais il les a finies comme un fou : j'ai vu ce demi-dieu devenu le plus cruel des barbares

[1] Evhémère était un philosophe de Syracuse, qui vivait dans le siècle d'Alexandre. Il voyagea autant que les Pythagore et les Zoroastre. Il écrivit peu ; nous n'avons sous son nom que ce petit ouvrage.

après avoir été le plus humain des Grecs. J'ai vu le sobre disciple d'Aristote changé en un méprisable ivrogne. J'arrivai auprès de lui, lorsqu'au sortir de table il s'avisa de mettre le feu au superbe temple d'Esthékar, pour contenter le caprice d'une misérable débauchée, nommée Thaïs. Je le suivis dans ses folies de l'Inde; enfin je l'ai vu mourir à la fleur de son âge dans Babylone, pour s'être enivré comme le dernier des goujats de son armée.

CALLICRATE. — Voilà un grand homme bien petit!

ÉVHÉMÈRE. — Il n'y en a guère d'autres: ils sont comme l'aimant dont j'ai découvert une propriété; c'est qu'il a un côté qui attire, et un côté qui repousse.

CALLICRATE. — Alexandre me repousse furieusement quand il brûle une ville étant ivre. Mais je ne connais point cette Esthékar dont vous me parlez, je savais seulement que cet extravagant et la folle Thaïs avaient brûlé Persépolis pour s'amuser.

ÉVHÉMÈRE. — Esthékar est précisément ce que les Grecs appellent Persépolis. Il plaît à nos Grecs d'habiller tout l'univers à la grecque; ils ont donné au fleuve Zombodpo le nom d'Indos; ils ont appelé Hydaspe un autre fleuve: aucune des villes assiégées et prises par Alexandre n'est connue par son véritable nom; celui même d'Inde est de leur invention: les nations orientales l'appelaient Odhu. C'est ainsi qu'en Egypte ils ont fait les villes d'Héliopolis, de Crocodilopolis, de Memphis. Pour peu qu'ils trouvent un mot sonore, ils sont contents. Ils ont ainsi trompé toute la terre, en nommant les dieux et les hommes.

CALLICRATE. — Il n'y a pas grand mal à cela. Je ne me plains pas de ceux qui ont ainsi

trompé le monde : je me plains de ceux qui le ravagent. Je n'aime point votre Alexandre qui s'en va de la Grèce en Cilicie, en Egypte, au mont Caucase, et de là au Gange, toujours tuant tout ce qu'il rencontre, ennemis, indifférents et amis.

ÉVHÉMÈRE. — Ce n'était qu'un rendu : s'il alla tuer des Perses, les Perses étaient auparavant venus tuer des Grecs ; s'il courut vers le Caucase, dans les vastes contrées habitées par les Scythes, ces Scythes avaient ravagé deux fois la Grèce et l'Asie. Toutes les nations ont été de tous temps volées, enchaînées, exterminées, les unes par les autres. Qui dit *soldat* dit *voleur*. Chaque peuple va voler ses voisins au nom de son Dieu. Ne voyons-nous pas aujourd'hui les Romains, nos voisins, sortir du repaire de leurs sept montagnes, pour voler les Volsques, les Antiates, les Samnites? Bientôt ils viendront nous voler nous-mêmes, s'ils peuvent parvenir à faire des barques. Dès qu'ils savent que Véies, leur voisine, a un peu de blé et d'orge dans ses magasins, ils font déclarer par leurs prêtres féciales qu'il est juste d'aller voler les Véiens. Ce brigandage devient une guerre sacrée. Ils ont des oracles qui commandent le meurtre et la rapine. Les Véiens ont aussi leurs oracles qui leur promettent qu'ils voleront la paille des Romains. Les successeurs d'Alexandre volent aujourd'hui pour eux les provinces qu'ils avaient volées pour leur maître voleur. Tel a été, tel est, et tel sera toujours le genre humain. J'ai parcouru la moitié de la terre, et je n'y ai vu que des folies, des malheurs et des crimes.

CALLICRATE. — Puis-je vous demander si parmi tant de peuples vous en avez trouvé un qui fût juste ?

ÉVHÉMÈRE. — Aucun.

CALLICRATE. — Dites-moi donc qui est le plus sot et le plus méchant?

ÉVHÉMÈRE. — C'est le plus superstitieux.

CALLICRATE. — Pourquoi le plus superstitieux est-il le plus méchant?

ÉVHÉMÈRE. — C'est que le superstitieux croit faire par devoir ce que les autres font par habitude ou par un accès de folie. Un barbare ordinaire, tel qu'un Grec, un Romain, un Scythe, un Perse, quand il a bien tué, bien volé, bien bu le vin de ceux qu'il vient d'assassiner, bien violé les filles des pères de famille égorgés, n'ayant plus besoin de rien, devient tranquille et humain pour se délasser. Il écoute la pitié que la nature a mise au fond du cœur de l'homme. Il est comme le lion qui ne court plus après la proie dès qu'il n'a plus faim; mais le superstitieux est comme le tigre, qui tue et qui déchire encore lors même qu'il est rassasié. L'hiérophante de Pluton lui a dit: « Massacre « tous les adorateurs de Mercure, brûle toutes « les maisons, tue tous les animaux: » mon dévot se croirait un sacrilège s'il laissait un enfant et un chat en vie dans le territoire de Mercure.

CALLICRATE. — Quoi! il y a sur la terre des peuples aussi abominables, et Alexandre ne les a pas exterminés, au lieu d'aller attaquer sur le Gange des gens paisibles et humains, et qui même, à ce qu'on dit, ont inventé la philosophie?

ÉVHÉMÈRE. — Non vraiment; il a passé comme un trait auprès d'une de ces petites peuplades de barbares fanatiques dont je viens de parler; et, comme le fanatisme n'exclut pas la bassesse et la lâcheté, ces misérables lui ont demandé pardon, l'ont flatté, lui ont donné une partie de l'or qu'ils avaient volé, et ont obtenu permission d'en voler encore.

CALLICRATE. — L'espèce humaine est donc une espèce bien horrible ?

ÉVHÉMÈRE. — Il y a quelques moutons parmi le grand nombre de ces animaux, mais la plupart sont des loups et des renards.

CALLICRATE. — Je voudrais savoir pourquoi cette différence énorme dans la même espèce.

ÉVHÉMÈRE. — On dit que c'est pour que les renards et les loups mangent des agneaux.

CALLICRATE. — Non, ce monde-ci est trop misérable et trop affreux ; je voudrais savoir pourquoi tant de calamités et tant de bêtises.

ÉVHÉMÈRE. — Et moi aussi. Il y a longtemps que j'y rêve en cultivant mon jardin à Syracuse.

CALLICRATE. — Eh bien ! qu'avez-vous rêvé ? Dites-moi, je vous prie, en peu de mots, si cette terre a toujours été peuplée d'hommes : si la terre elle-même a toujours existé ; si nous avons une âme ; si cette âme est éternelle, comme on dit de la matière ; s'il y a un dieu ou plusieurs dieux ; ce qu'ils font, à quoi ils sont bons. Qu'est-ce que la vertu ? qu'est-ce que l'ordre et le désordre ? qu'est-ce que la nature ? a-t-elle des lois ? qui les a faites ? qui a inventé la société et les arts ? quel est le meilleur gouvernement ? et surtout quel est le meilleur secret pour échapper au péril dont chaque homme est environné à chaque instant ? Nous examinerons le reste une autre fois.

ÉVHÉMÈRE. — En voilà pour dix ans au moins, en parlant dix heures par jour.

CALLICRATE. — Cependant tout cela fut traité hier chez la belle Eudoxe par les plus aimables gens de Syracuse.

ÉVHÉMÈRE. — Eh bien ! que fut-il conclu ?

CALLICRATE. — Rien. Il y avait là deux sacrificateurs, l'un de Cérès, l'autre de Junon, qui

finirent par se dire des injures, Allons, dites-moi sans façon tout ce que vous pensez. Je vous promets de ne vous point battre, et de ne vous point déférer au sacrificateur de Cérès.

ÉVHÉMÈRE. — Eh bien ! venez m'interroger demain ; je tâcherai de vous répondre : mais je ne vous promets pas de vous satisfaire.

II

SUR LA DIVINITÉ

CALLICRATE. — Je commence par la question ordinaire : Y a-t-il un Théos ? Le grand-prêtre de Jupiter Ammon a déclaré qu'Alexandre était son fils, et il a été bien payé ; mais ce Théos existe-t-il ? et, depuis le temps qu'on en parle, ne s'est-on pas moqué de nous ?

ÉVHÉMÈRE. — On s'en est bien moqué en effet, quand on nous a fait adorer un Jupiter mort en Crète, et un bélier de pierre caché dans les sables de la Libye. Les Grecs, qui ont de l'esprit jusqu'à la folie, se sont indignement moqués du genre humain, quand d'un mot grec qui signifiait *courir*, ils ont fait des *théoi*, des dieux qui courent. Leurs prétendus philosophes, qui sont, à mon avis, les raisonneurs de ce monde les moins raisonnables, ont prétendu que les coureurs, tels que Mars, Mercure, Jupiter, Saturne, étaient des dieux immortels, parce qu'ils marchent toujours, et qu'ils paraissent se mouvoir eux-mêmes. Ils auraient pu, par le même argument, donner de la divinité aux moulins à vent.

CALLICRATE. — Non, non, je ne vous parle pas des rêveries d'Athènes ni de celles de

l'Egypte. Je ne vous demande pas si une planète est dieu, si le bélier d'Ammon est dieu, si le bœuf d'Apis est dieu, et si Cambyse a mangé un dieu en le faisant mettre à la broche ; je vous demande très-sérieusement s'il y a un dieu qui ait fait le monde. On m'a ri au nez dans Syracuse, quand j'ai dit que peut-être il y en avait un.

ÉVHÉMÈRE. — Et où logez-vous, s'il vous plaît, dans Syracuse?

CALLICRATE. — Chez Hiérax, l'archonte, qui est mon ami intime, et qui ne croit pas plus en Dieu qu'Epicure.

ÉVHÉMÈRE. — N'a-t-il pas un beau palais, cet archonte?

CALLICRATE. — Admirable : c'est un corps de logis orné de trente-six colonnes corinthiennes, entre lesquelles sont des statues de la main des plus grands maîtres. Et pour les deux ailes.....

ÉVHÉMÈRE. — Faites-moi grâce des deux ailes. Il me suffit qu'un beau palais me démontre un architecte.

CALLICRATE. — Ah ! je vois où vous en voulez venir ; vous allez me dire que l'arrangement de l'univers, l'immensité de l'espace remplie de mondes qui tournent régulièrement autour de leurs soleils, la lumière qui jaillit en torrents de ces soleils, et qui court animer tous ces globes, enfin cette fabrique incompréhensible démontre un fabricateur souverainement intelligent, puissant, éternel ; vous allez m'étaler les belles découvertes des Platon qui ont agrandi la sphère des êtres ; vous m'allez faire voir le grand Etre qui préside à cette foule d'univers tous faits les uns pour les autres. Ces discours tant rebattus ne persuadent pas nos épicuriens. Ils vous disent froidement qu'ils ne disconviennent pas que la nature a tout fait, que c'est là le grand Etre ; qu'on la voit, qu'on la sent

dans le soleil, dans les astres, dans toutes les productions de notre globe, dans nous-mêmes, et qu'il y a une grande faiblesse, et bien peu de bon sens, à vouloir attribuer à je ne sais quel être imaginaire qu'on ne peut voir, et dont il est impossible de se former la plus légère idée ; de lui attribuer, dis-je, les opérations de cette nature qui nous est si sensible, si connue par ses travaux continuels, qui est partout sous nos pieds, sur nos têtes, qui nous a fait naître, qui nous fait vivre et mourir, et qui est visiblement le Dieu que vous cherchez : lisez le *Système de la nature*, l'*Histoire de la nature*, les *Principes de la nature*, la *Philosophie de la nature*, le *Code de la nature*, les *Lois de la nature*, etc.

ÉVHÉMÈRE. — Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature, que tout est art dans l'univers, et que l'art annonce un ouvrier ?

CALLICRATE. — Comment donc ! point de nature, et tout est art ? quelle idée creuse !

ÉVHÉMÈRE. — C'est un philosophe peu connu, peu compté peut-être parmi les philosophes, qui a le premier avancé cette vérité ; mais elle n'est pas moins vérité pour être d'un homme obscur. Vous m'avouerez que vous ne pouvez entendre par ce terme vague, *nature*, qu'un assemblage de choses qui existent, et dont la plupart n'existeront pas demain ; certes, des arbres, des pierres, des légumes, des chenilles, des chèvres, des filles, et des singes, ne composent point un être absolu, quel qu'il soit ; des effets qui n'existaient point hier ne peuvent être la cause éternelle, nécessaire, et productive. Votre nature, encore une fois, n'est qu'un mot inventé pour signifier l'universalité des choses.

Pour vous faire voir à présent que l'art a

tout fait, observez seulement un insecte, un limaçon, une mouche, vous y verrez un art infini qu'aucune industrie humaine ne peut imiter : il faut donc qu'il y ait un artiste infiniment habile, et c'est ce que les sages appellent Dieu.

CALLICRATE. — Cet artisan que vous supposez est, selon nos épicuriens, la force secrète qui agit éternelllement dans cet assemblage toujours périssant et toujours reproduit que nous appelons nature.

ÉVHÉMÈRE. — Comment une force peut-elle être répandue dans des êtres qui ne sont plus, et dans ceux qui ne sont pas encore nés? Comment cette force aveugle peut-elle avoir assez d'intelligence pour former des animaux sentants ou pensants, et tant de soleils qui probablement ne pensent point? Vous sentez qu'un tel système, n'étant fondé sur aucune vérité antécédente, n'est qu'un rêve produit par l'imagination en délire : la force secrète dont vous voulez parler ne peut subsister que dans un être assez puissant et assez intelligent pour former des animaux intelligents ; dans un être nécessaire, puisque sans son existence il n'y aurait rien ; dans un être éternel, puisque, existant par lui-même, on ne peut assigner de moment où il n'ait pas existé ; dans un être bon, puisque, étant la cause de tout, rien ne peut avoir fait entrer le mal dans lui. Voilà ce que nous autres stoïciens nous appelons Dieu ; voilà le grand Etre à qui nous nous efforçons de ressembler par la vertu, autant que de faibles créatures peuvent approcher de l'ombre de leur créateur.

CALLICRATE. — Et voilà ce que nos épicuriens nous nient. Vous êtes comme les sculpteurs ; ils font à coups de ciseau une belle statue, et ils l'adorent. Vous forgez votre Dieu, et puis vous lui donnez le titre de bon ; mais regardez

seulement notre Etna, la ville de Catane engloutie depuis peu d'années, et ses ruines encore fumantes. Souvenez-vous de ce que Platon nous apprend de la destruction de l'île Atlantide, abîmée il n'y a pas plus de dix mille ans ; songez à l'inondation qui détruisit la Grèce.

A l'égard du mal moral, souvenez-vous seulement de tout ce que vous avez vu, et donnez l'épithète de bon à votre Dieu, si vous l'osez. On n'a jamais répondu à ce fameux argument : Ou Dieu n'a pu empêcher le mal, et, en ce cas, est-il tout-puissant ? ou il l'a pu, et il ne l'a pas fait, alors où est sa bonté ?

ÉVHÉMÈRE. — Cet ancien raisonnement, qui semble détrôner Dieu et mettre à sa place le chaos, m'a toujours effrayé : les folles horreurs dont j'ai été témoin sur ce malheureux globe m'épouvantent encore davantage. Cependant au pied de ce mont Etna qui vomit la flamme et la mort autour de nous, je vois les campagnes les plus riantes et les plus fertiles ; et, après dix ans de carnage et de destruction, je vois renaître dans Syracuse la paix, l'abondance, les plaisirs, les chansons, et la philosophie : il y a donc du bien dans ce monde, s'il y a tant de mal ; il est donc démontré que Dieu n'est pas absolument méchant, s'il est l'auteur de tout.

CALLICRATE. — Ce n'est pas assez qu'un Dieu ne soit pas toujours et complétement cruel, il faut qu'il ne le soit jamais ; et la terre, son prétendu ouvrage, est toujours affligée de quelque affreux désastre. Quand l'Etna se repose, d'autres volcans sont en fureur. Quand Alexandre n'est plus, d'autres destructeurs s'élèvent ; il n'y a jamais eu un moment sur ce globe sans désastre et sans crime.

ÉVHÉMÈRE. — C'est à quoi j'en veux venir.

L'idée d'un dieu bourreau, qui fait des créatures pour les tourmenter, est horrible et absurde; l'idée de deux dieux, dont l'un fait le bien et l'autre le mal, est plus absurde encore, et n'est pas moins horrible. Mais si on vous prouve une vérité, cette vérité existe-t-elle moins parce qu'elle traîne après elle des conséquences inquiétantes? il y a un Etre nécessaire, éternel, source de tous les êtres; existera-t-il moins parce que nous souffrons? existera-t-il moins parce que je suis incapable d'expliquer pourquoi nous souffrons?

CALLICRATE. — Capable ou non, je vous prie de hasarder avec moi ce que vous en pensez.

ÉVHÉMÈRE. — Je tremble; car je vais vous dire des choses qui ressemblent à un système, et un système qui n'est pas démontré n'est qu'une folie ingénieuse: quoi qu'il en soit, voici la très-faible clarté que je crois apercevoir dans cette profonde nuit; c'est à vous de l'éteindre ou de l'augmenter.

Je remarque d'abord que je n'ai pu acquérir l'idée d'un Dieu qu'après avoir acquis l'idée d'un être nécessaire, existant par lui-même, par sa nature, éternel, intelligent, bon, et puissant. Tous ces caractères, qui me paraissent essentiels à Dieu, ne me disent pas qu'il ait fait l'impossible. Il n'empêchera jamais que les trois angles d'un triangle ne soient égaux à deux droits. Il ne pourra faire que deux propositions contradictoires s'accordent. Il était probablement contradictoire que le mal n'entrât pas dans le monde; je présume qu'il était impossible que les vents nécessaires pour balayer les terres et pour empêcher les mers de croupir ne produisissent pas des tempêtes. Les feux répandus sous l'écorce de la terre pour former les minéraux et les végétaux devaient aussi ébranler ces terres, renverser des villes,

écraser leurs habitants, affaisser des montagnes et en élever d'autres.

Il eût été contradictoire que tous les animaux vécussent toujours et procréassent toujours : l'univers n'aurait pu les nourrir. Ainsi la mort, qu'on regarde comme le plus grand des maux, était aussi nécessaire que la vie. Il fallait que les désirs s'allumassent dans les organes de tous les animaux, qui ne pouvaient chercher leur bien-être sans le désirer ; ces affections ne pouvaient être vives sans être violentes, et par conséquent sans exciter ces fortes passions qui produisent les querelles, les guerres, les meurtres, les fraudes, et le brigandage : enfin Dieu n'a pu former l'univers qu'aux conditions suivant lesquelles il existe.

CALLICRATE. — Votre Dieu n'est donc pas tout-puissant ?

ÉVHÉMÈRE. — Il est véritablement le seul puissant, puisque c'est lui qui a tout formé ; mais il n'est pas extravagamment puissant. De ce qu'un architecte a élevé une maison de cinquante pieds, bâtie de marbre, ce n'est pas à dire qu'il ait pu en faire une de cinquante lieues, bâtie de confitures. Chaque être est circonscrit dans sa nature ; et j'ose croire que l'Etre suprême est circonscrit dans la sienne. J'ose penser que cet architecte de l'univers, si visible à notre esprit, et en même temps si incompréhensible, n'habite ni les choux de nos jardins, ni le petit temple du Capitole. Quel est son séjour ? de quel ciel, de quel soleil envoie-t-il ses éternels décrets à toute la nature ? Je n'en sais rien ; mais je sais que toute la nature lui obéit.

CALLICRATE. — Mais si tout lui obéit, quand croyez-vous qu'il ait donné les premières lois à toute cette nature, et qu'il ait formé ces soleils

innombrables, ces planètes, ces comètes, cette chétive et malheureuse terre ?

ÉVHÉMÈRE. — Vous me faites toujours des questions auxquelles on ne peut répondre que par des doutes. Si j'osais faire encore une conjecture, je dirais que l'essence de l'Etre suprême, de cet Etre éternel, formateur, conservateur, destructeur et reproducteur, étant d'agir, il est impossible qu'il n'ait pas agi toujours. Les œuvres de l'éternel Démiourgos ont été nécessairement éternelles, comme dès qu'un soleil existe, il est nécessaire que ses rayons pénètrent l'espace en droite ligne.

CALLICRATE. — Vous me répondez par des comparaisons: cela me fait soupçonner que vous ne voyez pas bien nettement les choses dont nous parlons; vous cherchez à les éclaircir ; et, quelque peine que vous preniez, vous rentrez toujours, malgré vous, dans le système de nos Epicuriens, qui attribuent tout à une force occulte, la nécessité. Vous appelez cette force occulte Dieu, et ils l'appellent nature.

ÉVHÉMÈRE. — Je ne serais pas fâché d'avoir quelque chose de commun avec les vrais épicuriens, qui sont d'honnêtes gens, très-sages et très-respectables ; mais je ne suis point d'accord avec ceux qui n'admettent des dieux que pour s'en moquer, en les représentant comme de vieux débauchés inutiles, abrutis par le vin, la bonne chère et l'amour.

A l'égard des bons Epicuriens, qui ne placent le bonheur que dans la vertu, mais qui n'admettent que le pouvoir secret de la nature, je suis de leur avis, pourvu qu'ils reconnaissent que ce pouvoir secret est celui d'un Etre nécessaire, éternel, puissant, intelligent: car l'être qui raisonne, appelé homme, ne peut être l'ouvrage que d'un maître très-intelligent appelé Dieu.

CALLICRATE. — Je leur communiquerai vos pensées, et je souhaite qu'ils vous regardent comme leur confrère.

III

SUR LA PHILOSOPHIE D'ÉPICURE ET SUR LA THÉOLOGIE GRECQUE

CALLICRATE. — J'ai parlé à nos bons Epicuriens. La plupart persistent à croire que leur doctrine au fond n'est guère différente de la vôtre. Vous admettez également un pouvoir éternel, occulte, invisible ; mais comme ils sont gens de bon sens, ils avouent qu'il faut que ce pouvoir soit pensant, puisqu'il a fait des animaux qui pensent.

ÉVHÉMÈRE. — C'est un grand pas dans la connaissance de la vérité : mais pour ceux qui osent dire que la matière peut avoir d'elle-même la faculté de la pensée, il m'est impossible de raisonner avec eux ; car je pars d'un principe : « Pour produire un être pensant, il faut l'être ; » et ils partent d'une supposition : « La pensée peut être donnée par un être qui ne pense point : » disons plus, par un être qui n'existe point ; car nous avons vu clairement qu'il n'y a point d'être qui soit la nature, et que ce n'est qu'un nom abstrait donné à la multitude des choses.

CALLICRATE. — Dites-nous donc comment ce pouvoir secret et immense que vous appelez Dieu nous donne la vie, le sentiment et la pensée ? Nous avons une âme ; les autres animaux en ont-ils une ? qu'est-ce que cette âme ? arrive-t-elle dans notre corps quand nous sommes en

embryon dans le ventre de notre mère ? où va-t-elle quand ce corps est dissous ?

ÉVHÉMÈRE. — Je suis invinciblement persuadé que Dieu nous a donné, à nous, aux animaux, aux végétaux, aux soleils, et aux grains de sable, tout ce que nous avons, toutes nos facultés, toutes nos propriétés. Il est un art si profond et si incompréhensible dans les organes qui nous mettent au monde, qui nous font vivre, qui nous font penser, et dans les lois qui dirigent toutes choses, que je suis prêt à tomber ébloui et accablé, quand j'ose tenter de regarder la moindre partie de ce ressort universel par qui tout subsiste.

J'ai des sens qui d'abord me font du plaisir ou de la douleur. J'ai des idées, des images qui me viennent par mes sens, et qui entrent dans moi sans que je les appelle. Je ne les fais pas, ces idées ; et lorsqu'il s'en est amassé en moi une quantité assez grande, je suis tout étonné de sentir en moi le pouvoir d'en composer quelques-unes. La propriété qui se développe en moi de me ressouvenir de ce que j'ai vu, et de ce que j'ai senti, fait que je compose dans ma tête l'image de ma nourrice avec celle de ma mère, et celle de la maison où je suis élevé avec celle de la maison voisine. Je rassemble ainsi mille idées différentes dont je n'ai créé aucune : ces opérations sont l'effet d'une autre faculté, celle de répéter les mots que j'ai entendus, et d'y attacher d'abord un peu de sens. On me dit qu'on appelle tout cela mémoire.

Enfin, quand le temps a un peu fortifié mes organes, on me dit que mes facultés de sentir, de me ressouvenir, d'assembler des idées, sont ce qu'on appelle *âme*.

Ce mot ne signifie et ne peut signifier que ce qui anime. Toutes les nations orientales ont donné le nom de vie à ce que nous nommons

âme ; nous avons la faculté de donner ainsi des noms généraux et abstraits aux choses que nous ne pouvons définir. Nous désirons ; mais il n'y a point dans nous un être réel qui s'appelle désir. Nous voulons ; mais il n'y a pas dans notre cœur une petite personne qui s'appelle volonté. Nous imaginons, sans qu'il y ait dans le cerveau un être particulier qui imagine. Les hommes de tout pays, j'entends les hommes qui raisonnent, ont inventé des termes généraux pour exprimer toutes les opérations, tous les effets de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils voient ; ils ont dit la vie et la mort, la force et la faiblesse. Il n'y a pourtant point d'être réel qui soit, ou la faiblesse, ou la force, ou la mort, ou la vie : mais ces manières de s'exprimer sont si commodes qu'elles ont été adoptées de tout temps par les nations raisonneuses.

Si ces expressions ont servi pour la facilité du discours, elles ont produit bien des méprises. Les peintres, par exemple, et les sculpteurs ont voulu représenter la force, et ils ont figuré un gros homme avec une poitrine velue et des bras musculeux ; ils ont dessiné un enfant pour donner une idée de la faiblesse. On a personnifié ainsi les passions, les vertus, les vices, les années et les jours. Les hommes se sont accoutumés, par ce déguisement continuel, à prendre toutes leurs facultés, toutes leurs propriétés, tous leurs rapports avec le reste de la nature pour des êtres réels, et des mots pour des choses.

De ce mot *âme*, qui est abstrait, ils ont fait une personne habitante dans notre corps ; ils ont divisé cette personne en trois, et des philosophes prétendus ont dit que ce nombre trois est parfait, parce qu'il est composé de l'unité et de la dualité. De ces trois parties ils en ont fait présider une aux cinq sens, et ils l'ont

appelée *psyché*; une autre est dans la poitrine, et c'est *pneuma*, le souffle, l'haleine, l'esprit; une troisième est dans la tête, et c'est la pensée, *nous*. De ces trois âmes ils en ont fait une quatrième quand on est mort, c'est *skia*, ombres, mânes ou farfadets.

On est bientôt parvenu à ne se jamais entendre quand on prononce ce mot *âme:* il a fait naître mille questions qui forcent les savants à se taire, et qui autorisent les charlatans à parler. Ces âmes, dit-on, viennent-elles toutes du premier homme créé par l'éternel Démiourgos, ou de la première femelle? ou bien furent-elles formées ailleurs toutes à la fois, pour descendre chacune à leur tour ici-bas? leur substance est-elle d'éther ou de feu, ou bien ni de l'un ni de l'autre? est-ce la femme ou son mari qui darde une âme avec la liqueur prolifique? vient-elle dans l'utérus avant ou après que les membres de l'enfant sont formés? sent-elle, pense-t-elle, dans l'enveloppe de l'amnios où le fœtus est emprisonné? son être augmente-t-il quand son corps augmente? toutes les âmes sont-elles de la même nature? n'y a-t-il nulle différence entre l'âme d'Orphée et celle d'un imbécile?

Quand cette âme est parvenue à sortir de la matrice où elle a séjourné neuf mois entre une vessie pleine d'urine et un sale boyau rempli de matière fécale, on a osé demander alors si cette personne est arrivée dans ce cloaque avec une pleine notion de l'infini, de l'éternité, de l'abstrait et du concret, du beau, du bon, du juste, de l'ordre. Ensuite on a disputé pour savoir si cette pauvre créature pensait toujours, comme si on pensait dans un sommeil plein et paisible, dans une profonde ivresse, dans l'anéantissement d'idées qui résulte d'une apoplexie complète, d'une épilepsie. Que de

querelles absurdes, grand Dieu! entre tous ces aveugles sur la nature des couleurs! Enfin, que devient cette âme quand le corps n'est plus? Les grands précepteurs du genre humain, Orphée, Homère, ont dit : Elle est *skia*, elle est *ombre*, *farfadet*. Ulysse voit à l'entrée des enfers des farfadets, des ombres, qui viennent lécher du sang et boire du lait dans une fosse. Des enchanteurs et des enchanteresses, qui ont un esprit de Python, évoquent des mânes, des ombres qui montent de la terre. Il y a des âmes dont les vautours mangent le foie; d'autres se promènent continuellement sous des arbres: et c'est là la souveraine félicité, c'est le paradis d'Homère.

Les honnêtes gens n'ont pas été satisfaits de ces innombrables puérilités. Pour moi, j'ai pris le parti de recourir à Dieu, et de lui dire : « C'est à toi, Maître absolu de la nature, que je « dois tout; tu m'as accordé le don du senti- « ment et de la pensée, comme tu m'as donné « la faculté de digérer et de marcher. Je t'en « remercie, et je ne te demande pas ton se- « cret. » Cette prière est, à mon avis, plus raisonnable que les vaines et interminables disputes sur *psyché*, *pneuma*, *nous* et *skia*.

CALLICRATE. — Si vous croyez que c'est Dieu qui nous tient lieu d'âme, vous n'êtes donc qu'une machine dont Dieu gouverne les ressorts; vous êtes dans lui, vous voyez tout en lui, il agit en vous. Trouvez-vous, en conscience, ce système meilleur que le nôtre?

ÉVHÉMÈRE. — J'aimerais mieux avoir confiance en Dieu qu'en moi. Quelques philosophes pensent ainsi : leur petit nombre même me porte à croire qu'ils ont raison. Ils soutiennent que l'ouvrier doit être le maître de son ouvrage, et que rien ne peut arriver dans l'univers qui ne soit soumis à l'artisan souverain.

CALLICRATE. — Quoi ! vous oseriez dire que Dieu est sans cesse occupé à faire jouer toutes ces machines?

ÉVHÉMÈRE. — Dieu m'en préserve ! Voilà comme dans toutes les disputes on fait dire à son adversaire ce qu'il n'a point dit. Je prétends, au contraire, que le Souverain éternel a établi, de toute éternité, ses lois qui seront toujours accomplies par tous les êtres. Dieu a commandé une fois, et l'univers obéit toujours.

CALLICRATE. — J'ai bien peur que mes théologiens épicuriens ne vous reprochent de faire Dieu auteur du péché: car enfin, s'il vous anime et si vous faites une faute, c'est lui qui la commet.

ÉVHÉMÈRE. — C'est un reproche qu'on peut faire à toutes les sectes, excepté aux athées; toute secte qui admet la plénitude de la puissance divine, la charge des délits qu'elle n'empêche pas; elle dit à Dieu : Seigneur souverain de tout, vous devez écarter tout le mal; c'est votre faute si vous laissez entrer l'ennemi dans la place que vous avez bâtie. Dieu lui répond : Ma fille, je ne peux faire les choses contradictoires; il est contradictoire que le mal n'existe pas quand le bien existe; il est contradictoire qu'il y ait du feu, et que ce feu ne puisse causer d'embrasement; qu'il y ait de l'eau, et que cette eau ne puisse noyer un animal.

CALLICRATE. — Trouvez-vous cette solution bien suffisante?

ÉVHÉMÈRE. — Je n'en connais point de meilleure.

CALLICRATE. — Prenez garde, on vous dira que les adorateurs des dieux ont raisonné plus conséquemment que vous en Egypte et en Grèce quand ils ont inventé un Tartare où les crimes sont punis; alors la justice divine est justifiée.

ÉVHÉMÈRE. — Etrange manière de justifier leurs dieux ! et quels dieux ! des adultères, des homicides, des chats et des crocodiles !

Il s'agit ici de savoir pourquoi le mal existe. Vos Grecs, vos Egyptiens, en rendent-ils raison ? en changent-ils la nature ? en adoucissent-ils les horreurs, en nous présentant une série de crimes et de tourments éternels ? Ces dieux ne sont-ils pas des monstres de barbarie d'avoir fait naître un Tantale pour qu'il mangeât son fils en ragoût, et pour qu'il fût ensuite dévoré de faim en demeurant à table dans une suite infinie de siècles ? Un autre prince tourne incessamment sa roue entourée de serpents; quarante-neuf filles d'un autre roi ont égorgé leurs maris, et remplissent un tonneau vide pendant l'éternité. Certes il eût bien mieux valu que ces quarante-neuf filles, et tous ces princes damnés, n'eussent jamais été au monde : rien n'était plus aisé que de leur épargner l'existence, les crimes et les supplices. Vos Grecs peignent leurs dieux comme des tyrans et des bourreaux immortels, occupés sans relâche à former des malheureux condamnés à commettre des crimes passagers, et à subir des supplices sans fin. Vous m'avouerez que cette théologie est bien infernale. Celle des épicuriens est plus humaine; mais j'ose croire que la mienne est plus divine : mon Dieu n'est ni un voluptueux indolent comme ceux d'Epicure, ni un monstre barbare comme ceux de l'Egypte et de la Grèce.

CALLICRATE. — J'aime mieux votre Dieu que tous les autres : mais il me reste bien des scrupules ; je vous prierai de les lever dans notre premier entretien.

ÉVHÉMÈRE. — Je ne vous donnerai jamais mes opinions que comme des doutes.

IV

SI UN DIEU QUI AGIT NE VAUT PAS MIEUX QUE LES DIEUX D'ÉPICURE, QUI NE FONT RIEN.

CALLICRATE. — Je suis convaincu que toute la terre, et ce qui l'environne, le genre humain et le genre animal, et tout ce qui est au delà de nous, l'univers en un mot, ne s'est pas formé lui-même, et qu'il y règne un art infini ; je reçois avec respect l'idée d'un artisan unique, d'un maître suprême, que la nombreuse secte des épicuriens rejette. Je suppose que ce souverain de la nature est, à plusieurs égards, ce qu'était le Dieu de Timée, le Dieu d'Ocellus Lucanus, et de Pythagore : il n'a pas créé la matière du néant, car le néant, comme vous savez, n'a point de propriétés ; rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien : je conçois que l'universalité des choses est émanée de ce Dieu, qui seul est par lui-même, et dont tout est l'ouvrage ; il a tout arrangé suivant les lois universelles qui résultent de sa sagesse autant que de sa puissance ; j'admets une grande partie de votre philosophie, quoiqu'elle révolte la plupart de nos sages : mais deux grandes difficultés m'arrêtent, il me semble que vous ne faites votre Dieu ni assez libre ni assez juste.

Il n'est point libre, puisqu'il est l'être nécessaire de qui l'immensité des choses est émanée nécessairement ; il n'est point juste, car la plupart des gens de bien sont persécutés pendant leur vie, et vous ne me dites point qu'on leur rende justice quand ils ne sont plus, et que les scélérats soient punis après leur mort. Les religions grecque et égyptienne ont un grand

avantage sur votre théologie. Elles ont imaginé des peines et des récompenses. C'est, ce me semble, la seule manière de mener les hommes : pourquoi la négligez-vous ?

ÉVHÉMÈRE. — Je vais vous répondre sur la liberté, et ensuite je vous répondrai sur la justice. Etre libre, c'est faire ce que l'on veut : or certainement Dieu a fait tout ce qu'il a voulu. Il nous a daigné communiquer une portion de cette admirable liberté, dont nous jouissons quand nous agissons suivant notre volonté. Il a poussé sa bonté jusqu'à donner ce privilège à tous les animaux, qui font ce qu'ils veulent, selon la portée de leurs forces.

Dieu étant très-puissant et très-libre, je ne vous dirai pas qu'il le soit infiniment : car, malgré tout ce que disent les géomètres, je ne sais pas ce que c'est que l'infini actuel. Je vous dirai seulement que Dieu n'est pas libre de faire l'impossible, parce que c'est une contradiction dans les termes ; il n'est pas libre de faire en sorte que les deux côtés de l'équerre de Pythagore forment deux carrés plus petits ou plus grands que le carré formé du grand côté, parce que ce serait une contradiction, une chose impossible. C'est à peu près ce que je vous ai déjà allégué ; Dieu est si parfait qu'il n'a pas la liberté de faire le mal.

A l'égard de sa justice, vous vous moqueriez trop de moi, si je vous parlais de l'enfer des Grecs. Leur chien Cerbère qui aboie de ses trois gueules, leurs trois Parques, leurs trois Euménides, sont des imaginations si ridicules que les enfants en rient. Dieu ne m'a point apparu, il ne m'a point montré Alexandre fouetté par trois furies de l'enfer, pour avoir fait mourir si injustement Callisthène ; et je n'ai point vu Callisthène à table avec Dieu dans le dixième ciel, buvant du nectar servi de

la main d'Hébé. Dieu m'a donné assez de raison pour me convaincre qu'il existe; mais il ne m'a pas donné une vue assez perçante pour voir ce qui se passe sur les bords du Phlégéton et dans l'Empyrée. Je me tiens dans un respectueux silence sur les châtiments dont il punit les criminels, et sur les récompenses des justes. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai jamais vu de méchant heureux, mais que j'ai vu beaucoup de gens de bien très-malheureux: cela me fâche et me confond; mais les épicuriens ont la même difficulté que moi à dévorer. Ils doivent être comme moi, ils doivent gémir comme moi en voyant si souvent le crime triomphant, et la vertu foulée aux pieds des pervers. Est-ce donc une si grande consolation pour d'honnêtes gens comme les bons épicuriens de n'avoir point d'espérance?

CALLICRATE. — Ces épicuriens ont sur vous une supériorité bien marquée: ils n'ont point de reproche à faire à un Etre suprême, à un Dieu juste qui laisse la vertu sans secours: ils n'ont reconnu des dieux que par bienséance, pour ne pas effaroucher la canaille d'Athènes; mais ils ne les font pas créateurs d'hommes, juges d'hommes, bourreaux d'hommes.

ÉVHÉMÈRE. — Vos épicuriens sont-ils plus amis de l'homme, donnent-ils une plus solide base à la vertu, consolent-ils plus nos misères en ne reconnaissant que des dieux inutiles, occupés de boire et de manger? Hélas! qu'importe que dans un coin de la Sicile il y ait une petite société d'animaux à deux pieds qui raisonnent bien ou mal sur la Providence?

Pour savoir si nous serons heureux ou malheureux après notre mort, il faudrait savoir s'il peut exister de nous quelque chose de sensible quand tous les organes du sentiment sont détruits; quelque chose qui pense quand la

cervelle, où se formait la pensée, est mangée des vers, et quand ces vers et cette cervelle sont en poussière ; si une faculté, une propriété d'un animal peut subsister encore quand cet animal ne subsiste plus. C'est un problème qu'aucune secte n'a pu jusqu'ici résoudre, personne même ne peut en comprendre le sens : car si, dans un repas, quelqu'un demande : Ce lièvre servi dans ce plat a-t-il conservé sa faculté de courir? ce pigeon a-t-il toujours sa faculté de voler? ces questions seront absurdes et exciteront la risée. Pourquoi? C'est que le contradictoire, l'impossible en saute aux yeux. Nous avons assez vu que Dieu ne peut faire l'impossible, le contradictoire.

Mais si dans l'animal raisonnable, appelé homme, Dieu avait mis une étincelle invisible, impalpable, un élément, ce que les philosophes grecs appellent une monade ; si cette monade était indestructible, si c'était elle qui pensât et qui sentît en nous, alors je ne vois plus qu'il y ait de l'absurdité à dire : Cette monade peut exister, peut avoir des idées et du sentiment quand le corps dont elle est l'âme sera détruit.

CALLICRATE. — Vous conviendrez que si l'invention de cette monade n'est pas totalement absurde, elle est bien hasardée, et qu'il ne faut pas fonder sa philosophie sur des peut-être. S'il était permis de faire d'un atome une âme immortelle, ce serait aux épicuriens que ce droit serait acquis ; car enfin ils sont les inventeurs des atomes.

ÉVHÉMÈRE. — Vraiment, je ne vous ai pas donné ma monade pour une démonstration ; mais je vous l'ai proposée comme une imagination grecque qui fait voir, quoique imparfaitement, comment une partie invisible et essentielle de nous-mêmes pourrait, après notre mort, être punie ou récompensée, nager dans

les délices ou souffrir dans les peines : encore ne sais-je si, avec mes raisonnements et mes suppositions, je pourrais parvenir à trouver de la justice dans les peines que Dieu ferait souffrir aux hommes après leur mort; car enfin on pourrait me dire : N'est-ce pas lui qui, les ayant créés, les aurait déterminés à mal faire ? En ce cas, pourquoi les punir ? Il y a peut-être d'autres manières de justifier la Providence ; mais nous ne pouvons les connaître.

CALLICRATE. — Vous avouez donc que vous ne savez au juste ni ce que c'est que cette âme dont vous me parlez, ni ce Dieu que vous prêchez?

ÉVHÉMÈRE. — Oui, je l'avoue très-humblement et très-douloureusement ; je ne puis connaître leur substance, je ne puis savoir comment se forme ma pensée, je ne puis imaginer comment Dieu est fait : je suis un ignorant.

CALLICRATE. — Et moi aussi : consolons-nous l'un et l'autre ; nous avons tous les hommes pour compagnons.

V

PAUVRES GENS QUI CREUSENT DANS UN ABIME. INSTINCT, PRINCIPE DE TOUTE ACTION DANS LE GENRE ANIMAL.

CALLICRATE. — Puisque vous ne savez rien, je vous conjure de me dire ce que vous soupçonnez ; vous ne vous êtes point expliqué à moi entièrement. La réserve annonce de la défiance ; un philosophe sans candeur n'est qu'un politique.

ÉVHÉMÈRE. — Je ne suis en défiance que de moi-même.

CALLICRATE. — Parlez, parlez: quelquefois en devinant au hasard, on rencontre.

ÉVHÉMÈRE. — Eh bien! je devine que les hommes de tous les temps, de tous les lieux, n'ont jamais dit ni pu dire que des pauvretés sur toutes les choses que vous me demandez; je devine surtout qu'il nous est absolument inutile d'en être instruits.

CALLICRATE. — Comment inutile? n'est-il pas au contraire absolument nécessaire de savoir si nous avons une âme et de quoi elle est faite! Ne serait-ce pas le plus grand des plaisirs de voir clairement que la puissance de l'âme est différente de son essence, qu'elle est tout, et qu'elle a complètement la vertu sensitive, étant *forme* et *entéléchie*, comme l'a si bien dit Aristote [1]; et surtout que la *syndérèse* n'est pas une *puissance habituelle?*

ÉVHÉMÈRE. — Cela est fort beau; mais une science si sublime paraît nous être interdite. Il faut bien qu'elle ne nous soit pas nécessaire, puisque Dieu ne nous l'a pas donnée. Nous lui devons sans doute tout ce qui peut servir à nous conduire dans cette vie, raison, instinct, faculté de commencer le mouvement, faculté de donner la vie à un être de notre espèce. Le premier de ces dons est ce qui nous distingue de tous les autres animaux; mais Dieu ne nous a jamais appris quel en est le principe: il n'a donc pas voulu que nous le sussions. Nous ne pouvons pas seulement deviner pourquoi nous remuons le bout du doigt quand nous le voulons, quel est le rapport entre ce petit mouvement d'un de nos membres et notre volonté. Il y a l'infini entre l'un et l'autre. Vouloir

[1] Saint Thomas explique merveilleusement tout cela depuis la question LXXV° jusqu'à la question LXXXII° de la première partie de sa *Somme;* mais Evhémère ne pouvait pas le deviner.

arracher à Dieu son secret, croire savoir ce qu'il nous a caché, c'est, ce me semble, une espèce de blasphème ridicule.

CALLICRATE. — Quoi! je ne saurai jamais ce que c'est qu'une âme? et il ne me sera pas démontré que j'en ai une?

ÉVHÉMÈRE. — Non, mon ami.

CALLICRATE. — Dites-moi donc ce que c'est que notre instinct dont vous m'avez parlé tout à l'heure; vous m'avez dit que Dieu nous avait fait non-seulement présent de la raison, mais encore de l'instinct : il me semble qu'on n'accorde cette propriété qu'aux bêtes, et que même on ne sait pas encore ce qu'on entend par cette propriété. Les uns disent que c'est une âme d'une espèce différente de la nôtre : les autres croient que c'est la même âme avec d'autres organes; quelques rêveurs ont avancé que ce n'est qu'une machine; et vous, que rêvez-vous?

ÉVHÉMÈRE. — Je rêve que Dieu nous a tout donné, à nous et aux animaux, et que les animaux sont bien plus heureux que nos philosophes; ils ne se tourmentent pas pour savoir ce que Dieu veut qu'ils ignorent; leur instinct est plus sûr que le nôtre; ils ne font point de système sur ce que deviendront leurs facultés après leur mort: jamais abeille n'a eu la folie d'enseigner dans une ruche que son bourdonnement passerait un jour la barque à Caron, et que son ombre irait faire de la cire et du miel dans les Champs-Elysées; c'est notre raison dépravée qui a imaginé ces fables.

Notre instinct est bien plus sage, sans rien savoir; c'est par lui que l'enfant suce le téton de sa nourrice sans connaître qu'il forme un vide dans sa bouche, et que ce vide force le lait de la mamelle à descendre dans son estomac; toutes ses actions sont de l'instinct. Dès qu'il a

un peu de force, il met ses mains au-devant de sa tête quand il tombe. S'il veut franchir un petit fossé, il se donne une force nouvelle en courant, sans avoir appris quel sera le résultat de sa masse multipliée par sa vitesse. S'il trouve une large pièce de bois sur un ruisseau, pour peu qu'il soit hardi, il se mettra sur cette planche pour parvenir à l'autre bord, et ne se doutera pas que le volume de bois joint à celui de son corps pèse moins qu'un pareil volume d'eau. S'il veut soulever une pierre, il emploie un bâton pour lui servir de levier, et ne sait pas assurément la théorie des forces mouvantes.

Les actions mêmes qui paraissent en lui l'effet d'une raison que l'éducation a instruite sont les effets de cet instinct. Il ne sait pas ce que c'est que la flatterie; mais il ne manque jamais de flatter quiconque peut lui donner ce qu'il désire. S'il voit battre un autre enfant, et s'il voit son sang couler, il crie, il pleure, il appelle au secours, sans aucun retour sur lui-même.

CALLICRATE. — Définissez-moi donc cet instinct dont vous me donnez tant d'exemples.

ÉVHÉMÈRE. — C'est tout sentiment et tout acte qui prévient la réflexion.

CALLICRATE. — Mais vous me parlez là d'une qualité occulte, et vous savez qu'on se moque aujourd'hui de ces qualités si chères à tant de philosophes de la Grèce.

ÉVHÉMÈRE. — Tant pis; il fallait respecter les qualités occultes; car depuis le brin d'herbe que l'ambre attire, jusqu'à la route que tant d'astres suivent dans l'espace; depuis la formation d'une mite dans un fromage jusqu'à la galaxie; soit que vous considériez une pierre qui tombe, soit que vous suiviez le cours d'une

comète traversant les cieux, tout est qualité occulte.

Ce mot est le respectable aveu de notre ignorance : le grand architecte du monde nous a donné de mesurer, de calculer, de peser quelques-uns de ses ouvrages, mais il ne nous permet pas de découvrir les premiers ressorts. Les Chaldéens ont déjà soupçonné que ce n'est pas le soleil qui tourne autour des planètes, et qu'au contraire ce sont les planètes qui tournent autour de lui dans des orbites différentes ; mais je doute qu'on puisse découvrir jamais quelle est la force secrète qui les emporte d'occident en orient. On calculera la chute des corps ; mais trouvera-t-on la raison primitive de la force qui les fait tomber ? Les hommes s'occupent depuis assez longtemps à faire des enfants ; mais ils ne savent pas comment leurs femmes s'y prennent : notre Hippocrate n'a débité sur cet important mystère que des raisonnements d'accoucheuse. On disputera sur le physique et sur le moral pendant l'éternité ; mais l'instinct gouvernera toujours toute la terre ; car les passions sont la production de l'instinct, et les passions règneront toujours.

CALLICRATE. — Si cela est, votre Dieu n'est que le Dieu du mal ; il ne nous a fait naître que pour nous abandonner à ces passions funestes : c'est faire des hommes pour les livrer aux diables.

EVHÉMÈRE. — Point du tout ; il y a de très-bonnes passions, et il nous a donné la raison pour les diriger.

CALLICRATE. — Et qu'est-ce que cette chétive raison ? M'allez-vous encore dire que c'est une autre espèce d'instinct ?

ÉVHÉMÈRE. — A peu près : c'est un don inexplicable de comparer le passé au présent, et de pourvoir au futur. Voilà l'origine de toute

société, de toute institution, de toute police. Ce don précieux est la suite d'un autre présent de Dieu, qui est aussi incompréhensible, je veux dire la mémoire : autre instinct que nous partageons avec les animaux, mais que nous possédons dans un degré si supérieur, qu'ils devraient nous prendre pour des dieux s'ils ne nous mangeaient pas quelquefois.

CALLICRATE. — J'entends, j'entends ; Dieu s'occupe à faire ressouvenir de jeunes renards que leur père a été pris dans un piége ; et ces renards, par instinct, évitent le piége qui a causé la mort de leur père. Dieu est attentif à représenter à la mémoire de nos Syracusains que nos deux Denys ont très-mal gouverné, et il inspire à notre raison le gouvernement républicain. Il court au chien de berger pour lui dire de faire rentrer les moutons de peur des loups, qu'il a créés exprès pour manger les moutons. Il fait tout, il arrange, il bouleverse, il répare, il détruit : il déroge continuellement à toutes ses lois, et se donne fort inutilement beaucoup de peine. C'est la *prémotion physique*, le *décret prédéterminant*, l'*action* de Dieu sur les créatures.

ÉVHÉMÈRE. — Ou vous m'entendez fort mal, ou vous m'expliquez très-malignement. Je ne prétends point que le Maître de la nature se mêle des détails, quoique je pense qu'aucun détail ne le fatiguerait ni ne l'abaisserait ; je pense qu'il a établi des lois générales, immuables, éternelles, par lesquelles les hommes et les animaux se conduiront toujours : je vous l'ai déjà dit assez clairement.

Diagoras, auteur du *Système de la nature*, dit dans sa longue déclamation à peu près la même chose que vous. Voici ses paroles dans son chapitre IV du tome II : « Votre Dieu est « sans cesse occupé à produire et à détruire ;

« par conséquent il ne peut être appelé im-
« muable quant à sa façon d'exister. »

Diagoras prétend que nous composons ainsi notre Dieu de qualités contradictoires ; il le traite de fantôme affreux et ridicule : mais qu'il me permette de lui dire qu'il y a bien de la hardiesse à décider aussi légèrement sur un sujet si grave. Produire et détruire alternativement dans tous les siècles, par des lois toujours constantes, ce n'est pas changer au hasard ; c'est au contraire, être toujours semblable à soi-même. Dieu donne la vie et la mort ; mais il les donne à tout le monde : il a rendu la vie et la mort nécessaires ; il est immuable en exécutant toujours ce plan de la création, en gouvernant toujours d'une manière uniforme : s'il faisait vivre éternellement quelques hommes, on pourrait alors dire peut-être qu'il n'est pas immuable ; mais quand tous naissent pour mourir, son immutabilité n'est que trop constatée.

CALLICRATE. — Je vous avoue que Diagoras se trompe en ce point ; mais n'a-t-il pas grande raison quand il reproche à certains Grecs de représenter Dieu comme un être ridiculement vain, qui a fait le monde pour sa gloire, pour se faire applaudir ; de le peindre comme un maître dur et vindicatif qui punit les plus légères désobéissances par des tortures éternelles ; d'en faire un père injuste et aveugle qui favorise par caprice quelques-uns de ses enfants, et destine tous les autres à un malheur sans fin ; qui fait quelques aînés vertueux pour les récompenser d'une vertu à laquelle ils étaient nécessités, et une foule de cadets scélérats pour les punir des crimes qu'ils ne pouvaient se dispenser de commettre ; enfin de faire de Dieu un fantôme absurde et un tyran barbare ?

ÉVHÉMÈRE. — Ce n'est point là le Dieu des

sages : c'est le Dieu de quelques prêtres de la déesse de Syrie, qui font la honte et l'horreur du genre humain.

CALLICRATE. — Eh bien ! définissez-nous donc à la fin votre Dieu pour fixer nos incertitudes.

ÉVHÉMÈRE. — Je crois vous avoir prouvé qu'il en existe un par un seul argument invincible : le monde est un ouvrage admirable ; donc il y a un artisan plus admirable : la raison nous force à l'admettre, la démence entreprend de le définir.

CALLICRATE. — C'est ne rien savoir, et même c'est ne rien dire que de nous crier sans cesse : il y a là quelque chose d'excellent, mais je ne sais ce que c'est.

ÉVHÉMÈRE. — Souvenez-vous de ces voyageurs qui en abordant dans une île y trouvèrent des figures de géométrie tracées sur le sable du rivage. Courage ! dirent-ils, voilà des pas d'hommes. Nous autres stoïciens, en voyant ce monde, nous disons : Voilà des pas de Dieu.

CALLICRATE. — Montrez-nous ces pas, s'il vous plaît.

ÉVHÉMÈRE. — Ne les avez-vous pas vus partout ? et cette raison, et cet instinct dont nous jouissons, ne sont-ils pas évidemment des présents de ce grand Etre inconnu ! car ils ne viennent ni de nous-mêmes, ni de la fange sur laquelle nous habitons.

CALLICRATE. — Eh bien ! réfléchissant sur tout ce que vous m'avez dit, et malgré toutes les difficultés que le mal répandu sur la terre fait naître dans mon esprit, je m'affermis pourtant dans l'idée qu'un Dieu préside à notre globe. Mais pensez-vous, comme les Grecs, que chaque planète ait le sien ; que Jupiter, Saturne et Mars règnent dans les planètes qui

portent leur nom, comme les rois d'Egypte, de Perse et des Indes règnent chacun dans leur district?

ÉVHÉMÈRE. — Je vous ai déjà insinué que je n'en crois rien, et voici ma raison. Soit que le soleil tourne autour de nos planètes et de notre terre, comme le croit le vulgaire qui ne s'en rapporte qu'à ses yeux; soit que la terre et les planètes tournent elles-mêmes autour du soleil, comme les nouveaux Chaldéens l'ont soupçonné, et comme il est infiniment vraisemblable, il est toujours certain que les mêmes torrents de lumière, dardés continuellement du soleil jusqu'à Saturne, parviennent à tous ces globes dans des temps proportionnels à leur éloignement. Il est certain que ces traits de lumière se réfléchissent de la surface de Saturne à nous, et de nous à lui, avec une vitesse toujours égale. Or une fabrique si immense, un mouvement si rapide et si uniforme, une communication de lumière si constante entre des globes si prodigieusement éloignés, tout cela me paraît ne pouvoir être établi que par la même Providence. S'il y a plusieurs dieux également puissants, ou ils auront des vues différentes, ou ils auront la même: s'ils ne sont point d'accord, il n'y aura que le chaos; s'ils ont tous le même dessein, c'est comme s'il n'y avait qu'un seul Dieu; il ne faut pas multiplier les êtres, et surtout les dieux, sans nécessité.

CALLICRATE. — Mais si le grand Démiourgos, l'Etre suprême, avait fait naître des dieux subalternes pour gouverner sous lui; s'il avait confié notre soleil à son cocher Apollon, une planète à la belle Vénus, une autre à Mars, nos mers à Neptune, notre atmosphère à Junon: cette espece d'hiérarchie vous paraîtrait-elle si ridicule?

ÉVHÉMÈRE. — J'avoue qu'il n'y a là rien d'incompatible. Il se peut, sans doute, que le grand Etre ait peuplé les cieux et les éléments de créatures supérieures à nous ; c'est un si vaste champ, c'est un si beau spectacle pour notre imagination, que toutes les nations connues ont embrassé cette idée. Mais n'admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous seront démontrés. Je ne connais dans l'univers, par ma raison, qu'un seul Dieu qu'elle m'a prouvé, et ses œuvres dont je suis témoin. Je sais qu'il est, sans savoir ce qu'il est : bornons-nous donc à examiner ses œuvres.

VI

PLATON, ARISTOTE, NOUS ONT-ILS INSTRUITS SUR DIEU ET SUR LA FORMATION DU MONDE ?

CALLICRATE. — Eh bien ! dites-moi d'abord comment Dieu s'y prit pour former l'œuvre du monde. Quel est votre système sur cette grande opération.

ÉVHÉMÈRE. — Mon système sur les œuvres de Dieu, c'est l'ignorance.

CALLICRATE. — Mais si vous avez la bonne foi d'avouer que vous ne savez pas le secret de Dieu, vous aurez du moins la bonne foi de nous dire ce que vous pensez de ceux qui prétendent le savoir, comme s'ils avaient été dans son laboratoire. Aristote, Platon, vous ont-ils appris quelque chose ?

ÉVHÉMÈRE. — Ils m'ont appris à me défier de tout ce qu'ils ont écrit. Vous savez que nous avons dans Syracuse la famille des Archimèdes

qui cultive la physique pratique de père en fils ; c'est la science véritable fondée sur l'expérience et sur la géométrie : cette famille ira loin si elle continue ; mais j'ai été bien étonné quand j'ai lu le divin Platon, qui a voulu aussi employer le peu qu'il savait de géométrie pour donner une apparence d'exactitude à ses imaginations.

Selon lui, Dieu proposa d'arranger les quatre éléments suivant les dimensions d'une pyramide, d'un cube, d'un octaèdre, d'un icosaëdre, et surtout, dit-il, d'un dodécaèdre : la pyramide fut par sa pointe le séjour du feu ; l'air eut pour sa part l'octaèdre ; l'icosaèdre fut pour l'eau ; le cube appartient de droit à la terre par sa solidité ; mais le dodécaédre est le triomphe de Platon. Car cette figure étant composée de douze faces, elle forme le zodiaque composé de douze animaux : ces douze faces peuvent se diviser en trente parties, ce qui forme évidemment les trois cent soixante degrés du cercle que le soleil parcourt dans l'année.

Platon prit ces belles choses mot à mot chez Timée le Locrien. Timée les avait prises chez Pythagore, et Pythagore les tenait, dit-on, des brachmanes.

Il est difficile de pousser plus loin le charlatanisme ; cependant Platon se surpasse encore en ajoutant de son chef que Dieu ayant consulté son verbe, c'est-à-dire son intelligence, sa parole, qu'il appelle le fils de Dieu, il fit le monde, composé de la terre, du soleil et des planètes. Il le divinisa aussi en lui donnant une âme : tout cela forma la fameuse trinité de Platon. Et pourquoi cet univers était-il Dieu ? C'est qu'il était rond, et que la rondeur est la figure la plus parfaite.

Il explique toutes les perfections ou imperfections de ce monde avec autant de facilité qu'il vient de le créer. La manière surtout dont il

prouve l'immortalité de l'âme humaine, dans son *Phédon*, est d'une clarté merveilleuse.

« Ne dites-vous pas que la mort est le con-
« traire de la vie? — Oui. — Et qu'elles
« naissent l'une et l'autre? — Oui. — Qu'est-
« ce qui naît du vivant? — Le mort. — Et qui
« naît du mort? — Le vivant. — C'est donc
« des morts que tous les vivants naissent? Et
« par conséquent les âmes des hommes sont
« dans les enfers après leur trépas? — La con-
« séquence est sûre. »

C'est ainsi que Platon fait raisonner Socrate dans ce dialogue du *Phédon*. L'histoire rapporte que Socrate, ayant lu cet écrit, s'écria : Que de sottises notre ami Platon nous fait dire !

Si on avait montré à Dieu tout ce que ce Grec lui impute, il aurait probablement dit : Que de sottises ce Grec me fait faire.

CALLICRATE. — En vérité, Dieu aurait assez de raison de se moquer un peu de lui. Je relisais hier son dialogue intitulé le *Banquet*. Je riais beaucoup de voir que Dieu avait créé l'homme et la femme attachés ensemble par le nombril, et que cependant l'un était derrière le dos de l'autre. Ils n'avaient à eux deux qu'une cervelle et chacun un visage. Cela s'appelait un androgyne : cet animal était si fier d'avoir quatre bras et quatre jambes, qu'il voulait faire la guerre au ciel, comme les Titans. Dieu, pour le punir, le coupa en deux ; et c'est depuis ce temps que chacun court après sa moitié qu'il trouve rarement. Il faut avouer que cette idée de courir toujours après sa moitié est ingénieuse et plaisante ; mais cette plaisanterie est-elle digne d'un philosophe ? La fable de Pandore est bien plus belle et rend mieux raison des erreurs et des calamités du genre humain.

Confiez-moi à présent ce que vous pensez du

système d'Aristote; car je vois bien que celui de Platon ne vous plaît pas.

ÉVHÉMÈRE. — J'ai vu Aristote; il m'a paru doué d'un esprit plus étendu, plus solide que celui de Platon son maître, plus orné de vraies connaissances. Il est le premier qui ait réduit le raisonnement en art. On avait besoin de sa méthode nouvelle. J'avoue que pour les esprits bien faits elle est bien inutile et bien fatigante; mais elle est très-utile pour éclaircir les équivoques des sophistes dont la Grèce fourmille. Il a défriché le champ immense de l'histoire naturelle. Son histoire des animaux est un bel ouvrage; et, ce qui m'étonne encore plus, c'est à lui que nous devons les meilleures règles de la poétique et de la rhétorique; il en parle mieux que Platon, qui se piquait tant de bel esprit.

Aristote admet, comme Platon, un premier moteur, un Etre suprême, éternel, indivisible, immobile. Je ne sais si, en disant que le ciel est parfait, il a raison d'en apporter pour preuve que ce ciel contient des choses parfaites. Il veut dire apparemment que les planètes qui sont dans le ciel contiennent des dieux; et en cela il condescend à la superstition du vulgaire des Grecs, qui croit ces planètes habitées par des divinités, ou plutôt qui le dit sans le croire.

Il affirme que le monde est unique. Il en donne pour raison que, s'il y avait deux mondes, la terre de l'un irait nécessairement chercher la terre de l'autre, et que ces deux terres sortiraient chacune de leur lieu : cette assertion fait voir qu'il n'a pas su plus que nous si la terre tourne autour du soleil, son centre, et quelle est la force par laquelle elle est retenue dans la place qu'elle occupe. Il y a, chez les nations que nous appelons barbares, des philosophes qui ont découvert ces vérités; et

je vous dirai en passant que les Grecs, qui se vantent d'enseigner les autres nations, ne sont peut-être pas encore dignes d'écouter ces prétendus Barbares.

CALLICRATE. — Vous m'étonnez ; mais continuez.

ÉVHÉMÈRE. — Aristote croit que ce monde, tel que nous le voyons, est éternel ; et il reprend Platon de l'avoir déclaré engendré et incorruptible. Vous pensez avec moi qu'ils disputaient tous deux de l'ombre de l'âne, laquelle n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre.

Les étoiles, dit-il, sont de même nature que le corps qui les porte, si ce n'est qu'elles sont plus épaisses et plus compactes. Elles sont la cause de la chaleur et de la lumière sur la terre, en frottant l'air avec rapidité, comme un grand mouvement enflamme le bois et liquéfie le plomb. Ce n'est pas là, comme vous voyez, une physique bien saine.

CALLICRATE. — Je vois qu'il faut que nos Grecs étudient encore longtemps sous vos Barbares.

ÉVHÉMÈRE. — Je suis fâché qu'ayant assuré que le monde est éternel, il dise ensuite que les éléments ne le sont pas; car certainement si mon jardin est éternel, la terre de mon jardin l'est aussi. Aristote prétend que les éléments ne peuvent durer toujours, parce qu'ils se transforment continuellement l'un en l'autre. Le feu, dit-il, devient air, l'air se change en eau, et l'eau en terre; mais ces éléments, en changeant perpétuellement, n'empêchent pas que le monde qui en est composé ne subsiste toujours.

J'avoue que je ne crois pas avec lui que l'air devienne feu, et que le feu devienne air : il m'est encore très-difficile d'entendre ce qu'il dit de la génération et de la corruption : « Toute

« corruption, dit-il, succède à la génération : « cette corruption est le terme auquel, et la « génération est le terme duquel. »

S'il veut dire par là que tout ce qui a reçu la naissance se détruit à la mort, ce n'est qu'une vérité triviale qui ne vaut pas la peine d'être dite, encore moins d'être annoncée mystérieusement.

CALLICRATE. — J'ai peur qu'il n'entende ce que le sot peuple entend, qu'il faut que toutes les semences pourrissent et meurent pour germer. Cela ne serait pas digne d'un sage observateur tel que lui. Il n'avait qu'à examiner un grain de blé confié depuis quelque temps à la terre. Il l'aurait trouvé frais, bien nourri, appuyé sur ses racines, et n'ayant nul signe de corruption. Un homme qui dirait que le blé vient de corruption aurait le jugement bien corrompu. Cela n'est permis qu'aux paysans grossiers des bords du Nil. Ils ont cru voir des rats moitié fange, moitié animés, qui n'étaient cependant que des rats crottés.

ÉVHÉMÈRE. — Renoncez donc a votre Épicure, qui a fondé sa philosophie sur cette absurde méprise. Il a prétendu que les hommes venaient originairement de pourriture, comme les rats d'Egypte, et que la crotte leur tenait lieu d'un Dieu créateur.

CALLICRATE. — J'en suis un peu honteux pour lui ; mais revenez, je vous prie, à votre Aristote : il a, ce me semble, comme tous les autres hommes, mêlé maintes erreurs avec quelques vérités.

ÉVHÉMÈRE. — Hélas ! il en a tant mêlé, qu'en parlant des animaux nés par hasard, il dit expressément : « Quand la chaleur naturelle est « chassée, ce qui se sépare de la corruption « s'efforce de s'unir aux petites molécules qui « sont prêtes à recevoir la vie par l'action du

« soleil ; et c'est ainsi que sont engendrés les « vers, les guêpes, les puces, et les autres in- « sectes. » Je lui sais bon gré, du moins, de n'a- voir pas placé l'homme dans le rang de ces guêpes, de ces puces, nées si fortuitement.

Je souscris volontiers à tout ce qu'il dit sur les devoirs de l'homme. Sa morale me paraît aussi belle que sa rhétorique et sa poétique ; mais je n'ai pu le suivre dans ce qu'il appelle sa métaphysique, et quelquefois sa théologie. L'être qui n'est qu'être, la substance qui n'a qu'une essence, les dix catégories, m'ont paru d'inutiles subtilités : c'est en général l'esprit de la Grèce, j'en excepte Démosthène et Homère. Le premier ne présente jamais à ses auditeurs que des raisons fortes et lumineuses ; le second n'offre à ses lecteurs que de grandes images : mais la plupart des philosophes grecs sont plus occupés des mots que des choses. Ils s'enveloppent dans une multitude de définitions qui ne définissent rien, de distinctions qui ne développent rien, d'explications qui n'éclaircissent rien, ou bien peu de chose.

CALLICRATE. — Faites donc ce qu'ils n'ont point fait ; expliquez-moi ce qu'Aristote n'explique point sur l'âme.

ÉVHÉMÈRE. — Je vais donc vous dire ce qu'il disait, sans l'expliquer ; et je vous réponds que vous ne m'entendrez pas, car je ne m'entendrai pas moi-même.

« L'âme est quelque chose de très-léger ; elle « ne se meut point elle-même, elle est mue par « les objets. Elle n'est point, comme tant « d'autres l'ont supposé, une harmonie ; car « elle éprouve continuellement la discordance « des sentiments contraires. Elle n'est pas ré- « pandue partout, car le monde est plein de « choses inanimées ; elle est une entéléchie « renfermant le principe et l'acte, ayant la vie

« en puissance. C'est ce qui sert à nous faire « vivre, sentir et raisonner. »

CALLICRATE. — J'avoue que si, dans mon chemin, je rencontrais une âme toute seule, au sortir de cette conversation, je ne pourrais guère la reconnaître. Hélas! que m'apprendrait une âme grecque avec ses subtilités inintelligibles? J'aimerais bien mieux m'instruire avec ces philosophes barbares dont vous m'avez parlé. Serez-vous assez complaisant pour m'apprendre ce que c'est que la sagesse des Huns, des Goths et des Celtes?

ÉVHÉMÈRE. — Je tâcherai de vous débrouiller le peu que j'en ai appris.

VII

SUR LES PHILOSOPHES QUI ONT FLEURI CHEZ LES BARBARES

ÉVHÉMÈRE. — Puisque vous appelez Barbares tous ceux qui n'ont pas vécu à Athènes, à Corinthe, ou à Syracuse, je vous répéterai donc qu'il y a parmi ces Barbares des génies qu'aucun Grec n'est encore en état d'entendre, et dont nous devrions tous nous faire les disciples.

Le premier dont je vous parlerai est une espèce de Hun ou de Sarmate qui habitait chez les Cimmériens, au nord-ouest des monts Riphées; il s'appelait Perconic : cet homme a deviné et prouvé le vrai système du monde, dont les Chaldéens avaient confusément entrevu quelque imparfaite idée.

Ce vrai système est que tous, tant que nous sommes, quand nous disons que le soleil se lève et se couche, que notre petite terre est le

centre de l'univers, que toutes les planètes, toutes les étoiles fixes, tous les cieux, tournent autour de notre chétive habitation, nous ne savons pas un mot de ce que nous disons. Quelle apparence en effet que tant d'astres, éloignés de nous de tant de millions de milliards de stades, et de tant de milliards de fois plus gros que la terre, ne fussent faits que pour réjouir notre vue pendant la nuit, dansassent autour de nous dans l'immensité de l'espace un branle de vingt-quatre heures chaque jour, pour nous amuser ! Cette ridicule chimère est fondée sur deux défauts de la nature humaine auxquels aucun philosophe grec n'a jamais pu remédier, la faiblesse de nos petits yeux et l'enflure de notre orgueil : nous croyons voir les étoiles et notre soleil marcher, parce que nous avons la vue mauvaise; et nous croyons que tout cela est fait pour nous, parce que nous sommes vains.

Notre Sarmate Perconic a soutenu son système avant de le publier par écrit. Il a bravé la haine des druides qui prétendaient que cette vérité ferait grand tort au gui de chêne. De vrais savants lui ont fait une objection qui aurait embarrassé un homme moins persuadé et moins ferme que lui. Il assurait que la terre et les planètes fesaient leur révolution périodique en des temps différents autour du soleil. Nous marchons, disait-il, Vénus, Mercure, et nous, autour du soleil, chacun dans notre cercle. Si cela était, lui disaient ces savants, Vénus et Mercure devraient vous montrer des phases semblables à celles de la lune. Aussi en ont-ils, répondait le Sarmate ; et vous les verrez quand vous aurez de meilleurs yeux.

Il est mort sans avoir pu leur donner les nouveaux yeux dont ils avaient besoin.

Un plus grand homme, nommé Leéliga, né

chez les Etruriens nos voisins, a trouvé ces yeux qui devaient éclairer toute la terre. Ce barbare, plus poli, plus philosophe, et plus industrieux que tous les Grecs, sur le simple récit qu'on lui a fait d'un badinage d'enfants, a taillé et arrangé des cristaux avec lesquels on voit de nouveaux cieux : il a démontré à la vue ce que le Sarmate avait si bien deviné. Vénus s'est montrée avec les mêmes phases que la lune ; et si Mercure n'en a pas fait autant, c'est qu'il est trop plongé dans les rayons du soleil.

Notre Etrurien a fait plus : il a découvert de nouvelles planètes. Il a vu et fait voir que ce soleil, *qui se levait*, disait-on, *comme un époux* et *comme un géant pour courir sa voie*, ne sort jamais de sa place, et tourne seulement sur lui-même en vingt-cinq et demi de nos jours, comme nous tournons en vingt-quatre heures. Les hommes ont été étonnés d'apprendre dans l'Occident ce secret de la création, qu'on n'avait jamais su dans l'Orient. Les druides ont éclaté contre mon Etrurien encore plus violemment que contre mon Sarmate : peu s'en est fallu qu'ils ne lui aient fait avaler de la ciguë assaisonnée de jusquiame, comme ces fous d'Athéniens en ont fait boire à Socrate.

CALLICRATE. — Tout ce que vous me dites là me pétrifie d'admiration. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt ?

ÉVHÉMÈRE. — C'est que vous ne me l'avez pas demandé. Vous ne me parliez que des Grecs.

CALLICRATE. — Je ne vous en parlerai plus. Cette Etrurie, qui a de si grands philosophes, a-t-elle aussi des poëtes ?

ÉVHÉMÈRE. — Elle en a qui me paraîtraient fort supérieurs à Homère, si Homère ne les avait pas devancés de quelques siècles ; car c'est beaucoup d'être venu le premier.

CALLICRATE. — Mais ne me direz-vous point pourquoi vos vilains druides ont tant persécuté Leéliga, ce respectable sage d'Etrurie ?

ÉVHÉMÈRE. — Par la raison qu'ils avaient lu, dans je ne sais quel livre d'Hérodote, que le soleil avait deux fois changé son cours en Egypte : or, s'il avait changé son cours, c'était donc lui qui courait, et non pas la terre. Mais la véritable raison est qu'ils étaient jaloux.

CALLICRATE. — Jaloux ! et de quoi ?

ÉVHÉMÈRE. — Ils prétendaient qu'il n'appartenait qu'aux druides d'enseigner les hommes, et c'était Leéliga qui les instruisait sans être druide ; cela ne se pardonne point. La fureur druidale, surtout, a été extrême quand les vérités annoncées par ce grand Leéliga ont été démontrées aux yeux dans une république voisine.

CALLICRATE. — Comment ! est-ce dans la république romaine ? il me semble que jusqu'ici elle ne s'est pas trop piquée d'étudier la physique.

ÉVHÉMÈRE. — C'est dans une république toute différente de la romaine. Celle dont je vous parle est entre l'Illyrie et l'Italie. Loin de ressembler à Rome, élle lui est souvent un peu contraire, surtout dans la manière de penser. La république de Rome passe pour être envahissante, et l'illyrienne ne veut point être envahie. Rome surtout a une singulière manie, elle veut que tout le monde pense comme elle : l'illyrienne pour penser, ne consulte que sa raison. Leéliga a eu le plaisir de faire voir aux sages de l'Etat tout l'artifice du ciel. Il a été l'interprète de Dieu auprès des plus respectables hommes de la terre. Cette scène s'est passée sur la plate-forme d'une tour qui domine sur la mer Adriatique. C'était le plus beau spectacle qu'on donnera jamais. On y jouait la

nature. Leéliga représentait la terre ; le chef de la république, Sagredo, faisait le rôle du soleil. D'autres étaient Vénus, Mercure, la lune, on les faisait marcher aux flambeaux dans le même ordre que ces astres tournent dans les cieux.

Alors qu'ont fait les druides ? Ils ont fait condamner le vieux philosophe à jeûner au pain et à l'eau, et à réciter tous les jours un certain nombre de lignes qu'on apprend aux enfants, pour expier les vérités qu'il avait démontrées.

CALLICRATE. — La ciguë d'Athènes est pire. Chaque pays a ses druides. Ceux d'Etrurie se sont-ils repentis comme ceux d'Athènes ?

ÉVHÉMÈRE. — Oui ; ils rougissent à présent quand on leur dit que le soleil ne court pas ; et ils permettent qu'on suppose qu'il est le centre du monde planétaire, pourvu qu'on ne pose pas cette vérité en fait. Si vous assuriez que le soleil reste à la place où Dieu l'a mis, vous seriez longtemps au pain et à l'eau, après quoi on vous forcerait d'avouer à haute voix que vous êtes un impertinent.

CALLICRATE. — Ces druides-là sont d'étranges gens.

ÉVHÉMÈRE. — C'est un ancien usage : chaque pays a ses cérémonies.

CALLICRATE. — Je crois que cette cérémonie a un peu dégoûté les philosopbes étruriens, goths et celtes, de faire des systèmes.

ÉVHÉMÈRE. — Pas plus que la mort de Socrate n'a rebuté Epicure. Depuis la mort de mon Etrurien, le nord de l'Occident a fourmillé de philosophes. C'est ce que j'ai appris dans mes voyages en Gaule, en Germanie et dans une île de l'Océan : il est arrivé à la philosophie même chose qu'à la danse.

CALLICRATE. — Comment cela ?

ÉVHÉMÈRE. — Les druides, dans un des petits

pays les plus sauvages de l'Europe, avaient proscrit la danse, et avaient sévèrement puni un magistrat et sa femme [1], pour avoir dansé un menuet. Depuis ce temps, tout le monde a appris à danser; cet art agréable s'est perfectionné partout. C'est ainsi que l'esprit humain a pris un essor nouveau: chacun a étudié la nature; on a fait des expériences; on a pesé l'air; on l'a chassé des lieux où il était enfermé; on a inventé des machines utiles à la société, ce qui est le vrai but de la philosophie: de grands philosophes ont éclairé et servi l'Europe.

CALLICRATE. — Je vous prie de m'apprendre qui sont ceux dont la réputation a été la plus grande.

ÉVHÉMÈRE. — Je m'attendais que vous me demanderiez, non pas qui a fait le plus de bruit, mais qui a rendu le plus de services.

CALLICRATE. — Je vous demande l'un et l'autre.

ÉVHÉMÈRE. — Celui qui a fait le plus de fracas après mon homme d'Etrurie a été un Gaulois, nommé Cardestes; il était fort bon géomètre, mais mauvais architecte; car il a construit un édifice sans fondement, et cet édifice était l'univers. Il ne demandait à Dieu, pour bâtir cet univers, que de lui prêter de la matière: il en a fait des dés à six faces, et il les a poussés de façon que, malgré l'impossibilité de remuer, ils ont produit tout d'un coup des soleils, des étoiles, des planètes, des comètes, des terres, des océans. Il n'y avait pas un mot de physique, ni de géométrie, ni de bon sens, dans cet étrange roman; mais les Gaulois alors n'en

[1] Jean Chauvin, dit Calvin, fit en effet condamner un principal magistrat, pour avoir dansé après souper avec sa femme.

savaient pas davantage ; ils étaient fort renommés pour les grands romans. Ils ont adopté celui-là si universellement, qu'un descendant d'Esope en droite ligne a dit :

Cardestes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Dans les siècles passés et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

Ce discours d'un Celte de la famille d'Esope est la voix du peuple, mais non pas la voix du sage.

CALLICRATE. — Votre créateur Cardestes n'était que la moitié de Platon ; car ce Gaulois ne formait la terre qu'avec des dés de six côtés, et Platon demandait des dés de douze. Sont-ce là vos philosophes à l'école desquels tous nos Grecs devraient s'instruire ? Comment une nation entière a-t-elle pu croire de telles extravagances?

ÉVHÉMÈRE. — Comme Syracuse croit aux folies absurdes d'Epicure, aux atomes déclinants, aux intermondes, aux animaux formés de boue par hasard, et à mille autres sottises qu'on débite avec tant de confiance. De plus, il y avait une forte raison secrète qui engageait la meilleure partie de la nation à donner tête baissée dans le système de Cardestes. C'est qu'il semblait contraire en plusieurs point à la doctrine des druides. Je ne sais comment il est arrivé qu'on ne les aime, ces druides, ni en Italie, ni en Gaule, ni en Germanie, ni dans le Nord. C'est peut-être parce que le peuple, qui se trompe si souvent, les croit trop puissants, trop riches, et trop orgueilleux ; aussi ont-ils persécuté ce pauvre Cardestes comme ils ont persécuté Leéliga : il y a des Socrate et des Anytus en plus d'un pays. L'Europe septentrionale a longtemps retenti des disputes élevées

sur trois espèces de *matières* qu'on n'a jamais vues, sur des *tourbillons* qui n'ont jamais pu exister, sur une *grâce versatile*, et sur cent autres fadaises plus chimériques que les *formes substantielles* d'Aristote, et que les *androgynes* de Platon.

CALLICRATE. — S'il est ainsi, quelle supériorité vos Barbares peuvent-ils avoir sur les philosophes de la Grèce.

ÉVHÉMÈRE. — Je vais vous le dire. Au milieu des disputes sur les trois matières, et sur tant d'idées creuses qui s'ensuivaient, il y a eu des gens de bon sens qui n'ont voulu reconnaître de vérités que celles qu'ils sentaient par l'expérience, ou qui leur étaient démontrées par les mathématiques : c'est pourquoi je ne vous parlerai ni d'un homme de génie dont le système a été de s'entretenir avec le verbe, ni d'un autre, de plus de génie encore, qui a eu d'étonnantes imaginations sur l'âme.

CALLICRATE. — Comment dites-vous ? des conversations avec le verbe ! Est-ce avec le verbe de Platon ? cela serait curieux.

ÉVHÉMÈRE. — C'est avec un verbe, dit-on, plus respectable ; mais comme on n'y entend rien, et que personne n'a jamais été en tiers dans cette conversation, je ne puis savoir ce qui s'y est dit.

CALLICRATE. — Et cet autre Barbare qui a dit des choses si surprenantes sur l'âme, que nous a-t-il appris ?

ÉVHÉMÈRE. — Qu'il y a une harmonie.

CALLICRATE. — Fi donc ! il y a longtemps qu'on nous a rompu la tête de cette prétendue harmonie de l'âme, qu'Epicure a si bien réfutée.

ÉVHÉMÈRE. — Oh ! celle-ci est tout autre chose ; c'est une harmonie préétablie.

CALLICRATE. — Préétablie ou non, je n'y entends rien.

ÉVHÉMÈRE. — Ni l'auteur non plus : mais ce qu'il a dit, c'est que ni le corps ne dépend de l'âme, ni l'âme du corps, et que l'âme sent et pense de son côté, tandis que le corps agit du sien conformément. De sorte qu'un corps peut être à un bout de l'univers et son âme à l'autre bout, tous deux d'une intelligence parfaite ensemble, sans se rien communiquer : l'un joue du violon au fond de l'Afrique, l'autre danse en cadence dans l'Inde. Cette âme est toujours d'accord avec le corps, son mari, sans lui parler jamais, par ce qu'elle est un miroir concentrique de l'univers. Vous comprenez bien ?

CALLICRATE. — Pas un mot, Dieu merci. Mais ces belles choses sont-elles prouvées ?

ÉVHÉMÈRE. — Non pas, que je sache ; mais les gazettes de l'esprit, qui sont les miroirs concentriques de tout ce qu'on appelle science, en parlent une fois l'an pour trente oboles, et cela suffit à la gloire de l'inventeur et à la satisfaction de ses zélés partisans.

Je ne vous ai parlé des gens qui causent avec le verbe, et de ceux dont l'âme est un miroir concentrique, que pour vous faire voir qu'il y a de la chaleur d'imagination dans les climats glacés. Ce soir, si vous voulez, je vous dirai des choses beaucoup plus solides et plus brillantes.

CALLICRATE. — Je suis impatient de les apprendre ; vous me transportez dans un nouveau monde.

VIII

GRANDES DÉCOUVERTES DES PHILOSOPHES BARBARES; LES GRECS NE SONT AUPRÈS D'EUX QUE DES ENFANTS.

ÉVHÉMÈRE. — Depuis que dans différents pays quelques hommes ont commencé à cultiver leur faculté de raisonner, on a toujours recherché en vain pourquoi les corps, quels qu'ils soient, tombent de l'air sur la terre, et pourquoi ils iraient au centre du globe s'ils n'étaient pas arrêtés par la superficie, comme on l'a expérimenté aux fameux puits de Memphis et de Sienne, dans lesquels on a vu retomber les corps les plus pesants et les plus légers, lancés au plus haut des airs par les plus fortes machines. Le vulgaire ne s'est pas plus étonné de voir un corps en l'air, le quitter pour aller chercher la terre, qu'il n'est surpris de voir la nuit succéder au jour, quoique ces phénomènes méritassent sa curiosité. Les philosophes ont tourné autour des causes de la pesanteur sans pouvoir la trouver. Enfin dans l'île Cassitéride, pays ignoré de nous, île sauvage où les hommes allaient tout nus il n'y a pas longtemps, il s'est trouvé un sage qui, profitant des découvertes des autres sages, et y joignant les siennes bien supérieures, a montré à l'Europe surprise la solution et la démonstration d'un problème qui occupait vainement l'esprit de tous les savants depuis la naissance de la philosophie : il a fait voir que la loi de la pesanteur n'était qu'un corollaire du premier théorème de Dieu même, cet éternel géomètre.

Pour parvenir à cette connaissance, il a fallu

connaître le diamètre de la terre, et de combien de ces diamètres la lune, son satellite, est éloignée du centre de la terre à son zénith. Ensuite il a fallu calculer la chute des corps, et prouver que ce n'est pas le fluide de l'air qui les fait tomber, comme on le croyait. Le philosophe de l'île Cassitéride a démontré que le pouvoir de la gravitation, qui fait la pesanteur, agit proportionnellement aux masses, à la quantité de matière, et non pas proportionnellement aux superficies, comme agissent les fluides ; qu'ainsi cette gravitation agit comme cent sur un corps qui a cent de matière, et comme dix sur un corps dont la matière n'est qu'un dixième.

Il a fallu découvrir qu'un corps, quel qu'il soit, étant près de la terre, parcourt en tombant cinquante-quatre mille pieds en une minute; et s'il tombait du haut de soixante rayons terrestres, il ne tomberait que de quinze pieds dans le même temps. Or, il a été prouvé par le calcul que la lune est précisément le corps qui, étant à soixante rayons terrestres, parcourt dans son méridien, en une minute, une petite ligne de quinze pieds dans le sens de sa direction vers la terre.

Il a été démontré que non-seulement cet astre gravite, est attiré, pèse en raison directe de sa matière ; mais encore qu'il pèse sur la terre d'autant plus qu'il s'en approche, et d'autant moins qu'il s'en éloigne, et cela selon le carré de sa distance.

Cette même loi est observée par tous les astres les uns vers les autres, toute loi de la nature étant uniforme : de sorte que chaque planète est attirée, gravite, pèse sur le soleil, et le soleil sur elle, suivant ce que chacun de ces astres contient de matière, et suivant le carré de son éloignement.

Ce n'est pas tout : ces Barbares ont encore découvert que si un corps se meut vers un centre, il décrit autour de ce centre des aires proportionnelles au temps dans lequel il les parcourt, et que, s'il décrit ces aires proportionnelles au temps, il gravite, il est attiré, il pèse vers ce centre. De cette loi, et de quelques autres encore, l'homme de la Cassitéride a démontré l'immobilité du soleil et le cours des planètes, et même des comètes qui circulent dans des ellipses autour de lui.

Cette création n'a été faite ni comme celle de Platon avec des triangles et des dodécaèdres, ni comme celle de Pythagore avec les sept tons de la musique, mais avec la plus sublime géométrie. Vous paraissez surpris; vous devez l'être. Vous le serez peut-être encore davantage quand vous saurez que le Barbare a montré aux hommes ce que c'est que la lumière, et qu'il a su anatomiser les rayons du soleil avec plus de dextérité qu'Hippocrate n'a jamais dévoilé les ressorts du corps humain. Enfin c'est avec raison qu'un grand astronome de son pays, qui était aussi un grand poëte, a dit de lui :

C'est de tous les mortels le plus semblable aux dieux.

CALLICRATE. — Et vous, de tous les mortels vous êtes celui qui m'avez fait le plus de bien; car vous m'avez ôté tous mes préjugés : notre Epicure, qui était un très-bon homme et qui possédait toutes les vertus sociales, n'était qu'un ignorant hardi, qui a eu la vanité de faire un système. Je me doute bien que votre insulaire, qui est un si grand homme, a eu beaucoup de disciples et de rivaux chez les nations voisines de la sienne.

ÉVHÉMÈRE. — Vous avez raison, il a enseigné plus de disputes qu'il n'a enseigné de vérités.

CALLICRATE. — Quelqu'un des disputeurs, sans doute, aura trouvé ce que c'est que l'âme ; c'est là ce qui m'inquiète : c'est ce grand mystère dont nos philosophes grecs ont tant parlé, et dont ils ne nous ont rien appris. A quoi me servira, s'il vous plaît, de savoir qu'une planète pèse sur une autre, et qu'on peut disséquer la lumière, si je ne me connais pas moi-même ?

ÉVHÉMÈRE. — Vous apprendrez, du moins, à mieux connaître la nature et le grand Etre qui la dirige.

CALLICRATE. — Si notre âme est si difficile à manier, du moins vos grands raisonneurs du Nord auront parfaitement connu notre corps ; cela m'intéresse pour le moins autant que mon âme. Je me flatte que des gens qui ont pesé des astres savent parfaitement comment l'homme est produit sur la terre, comment cette terre a été formée, quelles révolutions elle a essuyées, et quand elle sera détruite. Je veux apprendre tout le mystère de la génération des animaux, d'où vient cette chaleur qui anime toute la nature, et qui vit jusque dans la glace. Je m'indigne d'ignorer comment j'existe, et comment existent ce globe qui me porte, ces animaux, ces végétaux qui me nourrissent, et les éléments qui composent ce grand tout.

ÉVHÉMÈRE. — Je vois que vous avez de grandes prétentions. Vous ressemblez à un marquis gaulois que j'ai connu dans mes courses. Il a fait des mémoires dans lesquels il dit : « Plus « je me suis examiné, plus j'ai vu que je n'étais « propre qu'à être roi. » Pour vous, vous voulez tout savoir ; apparemment vous vous croyez propre à être Dieu.

CALLICRATE. — Ne vous moquez point de ma curiosité ; on ne saurait jamais rien si on n'était pas curieux. Je ne puis aller m'instruire chez

vos savants barbares ; je suis retenu dans Syracuse par ma femme : dites-moi comment elle est parvenue à me donner un enfant, ne sachant pas plus que moi ce qui se passe dans ses entrailles. Vos savants, qui ont si bien vu le ressort par lequel Dieu fait aller tous les mondes, auront vu sans doute comment notre monde se perpétue.

ÉVHÉMÈRE. — Très-souvent en plus d'un genre on connaît mieux ce qui est hors de nous que ce qui est dans nous-mêmes ; nous en parlerons dans notre premier entretien.

IX

SUR LA GÉNÉRATION

CALLICRATE. — J'ai toujours été étonné qu'Hippocrate, Platon et Aristote, qui ont eu des enfants, ne fussent pas d'accord sur la façon dont la nature opère ce miracle perpétuel. Ils disent bien que les deux sexes y coopèrent, en fournissant chacun un peu de liquide ; mais Platon, mettant toujours sa théologie à la place de la nature, ne considère que l'harmonie du nombre trois, l'engendreur, l'engendré, et la femelle dans laquelle on engendre : ce qui compose une proportion harmonique, et ce qu'une accoucheuse ne comprend guère. Aristote se borne à dire que la femelle produit la matière de l'embryon, que le mâle est chargé de la forme : et cela ne nous instruit pas davantage.

N'y a-t-il personne qui ait vu opérer la nature comme on voit un sculpteur opérer sur l'argile, sur du bois, sur du marbre, et en tirer une figure ?

ÉVHÉMÈRE. — Le sculpteur travaille au grand jour, et la nature dans l'obscurité. Tout ce qu'on a su jusqu'à présent de cette nature s'est réduit à cette liqueur que répandent toujours les mâles accouplés, et qu'on nie à plusieurs femelles; mais la physique des deux fluides générateurs admise par Hippocrate est celle qui a prévalu. Votre Epicure fait de ce mélange une espèce de divinité, et cette divinité est le plaisir. Ce plaisir est si puissant qu'il n'a pas permis à la Grèce de chercher d'autres causes.

Enfin un grand physicien, encore de l'île Cassitéride, aidé par les découvertes de quelques physiciens d'Italie, a substitué des œufs aux deux fluides générateurs. Ce grand disséqueur, nommé Aryvhé, était d'autant plus croyable, qu'il a vu dans notre corps la circulation du sang, que notre Hippocrate n'avait jamais vue, et qu'Aristote ne soupçonnait pas. Il a disséqué mille mères de famille quadrupèdes qui avaient reçu la liqueur du mâle: mais après avoir aussi examiné les œufs des poules, il a décidé que tout vient d'un œuf: que la différence entre les oiseaux et les autres espèces est que les oiseaux couvent, et que les autres espèces ne couvent point: une femme n'est qu'une poule blanche en Europe, et une poule noire au fond de l'Afrique. On a répété après Aryvhé : *Tout vient d'un œuf.*

CALLICRATE. — Ainsi voilà donc le mystère découvert.

ÉVHÉMÈRE. — Non, depuis peu tout a changé: nous ne venons plus d'un œuf. Il a paru un Batave qui, avec le secours d'un verre artistement taillé, a vu dans la liqueur séminale des mâles un peuple entier de petits enfants déjà tout formés, et courant avec une agilité merveilleuse. Plusieurs curieux et curieuses ont fait la même expérience, et on a été persuadé que

le mystère de la génération était enfin développé; car on avait vu de petits hommes en vie dans la semence de leur père. Malheureusement la vivacité avec laquelle ils nageaient les a décrédités. Comment des hommes qui couraient avec tant de promptitude dans une goutte de liqueur, demeuraient-ils ensuite neuf mois entiers presque immobiles dans la matrice de leur mère?

Quelques observateurs ont cru voir dans ces petits animalcules spermatiques, non des êtres vivants, mais des filaments de la liqueur même, quelques particules de cette liqueur chaude agitée par son propre mouvement et par le souffle de l'air: plusieurs curieux ont cherché à voir, et n'ont rien vu du tout: enfin on s'est dégoûté, non pas de fournir à ces expériences, mais d'user ses yeux à contempler dans une goutte de sperme un peuple si difficile à saisir, et qui probablement n'existait pas.

Un homme, et toujours de l'île Cassitéride, mais qui ne doit pas être compté parmi les philosophes, a pris un autre chemin : c'était un de ces demi-druides auxquels il n'est pas permis de se connaître en liqueur spermatique : il a cru qu'il suffisait d'un peu de farine de mauvais blé pour faire naître des anguilles. Il a trompé par cette expérience prétendue les meilleurs naturalistes. Vos épicuriens de Syracuse s'y seraient laissé surprendre bien volontiers. Ils auraient dit: Du blé gâté fait naître des anguilles, donc du bon blé peut faire naître des hommes: donc on n'a pas besoin d'un Dieu pour peupler le monde; cela n'appartient qu'aux atomes.

Bientôt notre créateur d'anguilles a disparu : un autre homme à système s'est mis à sa place. Comme de vrais philosophes avaient reconnu et démontré qu'il y a une gravitation, une pesanteur, une attraction réciproque entre tous

les globes du monde planétaire, cet homme a imaginé qu'il règne aussi une attraction entre toutes les molécules qui doivent former un enfant dans le ventre de sa mère. L'œil droit attire l'œil gauche ; et le nez, également attiré par l'un et par l'autre, vient se placer juste entre eux deux ; il en est de même des deux cuisses, et de la partie qui est entre les hanches. Il est difficile d'expliquer pourquoi, dans ce système, la tête se met sur le cou, au lieu de prendre sa place plus bas entre les épaules. C'est dans ces égarements qu'on se précipite quand on veut en imposer aux hommes au lieu de les éclairer. On s'est moqué de ce système, ainsi que des anguilles nées de blé ergoté ; car on est moqueur en Gaule aussi bien qu'en Grèce.

La chute de tant de systèmes n'a point découragé un nouveau philosophe, digne en effet de ce nom, ayant passé sa vie entre les mathématiques et les expériences, les deux seuls guides qui peuvent conduire à la vérité. Convaincu de l'insuffisance de tous ces systèmes, quoique plusieurs eussent paru plausibles, il a cru que les corpuscules observés par tant de physiciens et par lui-même dans le fluide des semences n'étaient point des animaux, mais des molécules en mouvement qui étaient, pour ainsi dire, aux portes de la vie.

« La nature, dit-il, en général me paraît tendre beaucoup plus à la vie qu'à la mort; il semble qu'elle cherche à organiser les corps autant qu'il est possible. La multiplication des germes qu'on peut augmenter presque à l'infini en est une preuve; et l'on pourrait dire avec quelque fondement que si la matière n'est pas toute organisée, c'est que les êtres organisés se détruisent les uns les autres ; car nous pouvons augmenter presque autant que nous le voulons la quantité des êtres vivants et végétants ; et

nous ne pouvons pas augmenter la quantité des pierres ou des autres matières brutes. »

CALLICRATE. — Il a raison ; ce passage que vous me citez me paraît aussi vrai que nouveau : nous semons des hommes, et ils se détruisent à la guerre comme les guerriers que Cadmus fit naître des dents d'un dragon. La terre est un vaste cimetière qui se couvre sans cesse de mortels entassés sur leur prédécesseurs. Il n'y a point d'animal qui ne soit la victime et la pâture d'un autre animal. Les végétaux sont continuellement dévorés et reproduits. Mais nous ne reproduisons point les métaux, les minéraux, les rochers. J'aime votre Gaulois, je voudrais le connaître. Quel moyen tire-t-il de cette observation pour faire des enfants ?

ÉVHÉMÈRE. — Il a supposé que la nature peut produire de petits moules, comme les sculpteurs en fonte pétrissent des modèles de terre, autour desquels ils laissent couler le métal embrasé qui se dessine sur ces figures. Il imagine que ces modèles, ces moules organisés par la nature, s'appliquent non-seulement à tout l'extérieur des corps, mais encore à tout leur intérieur. Je ne puis mieux vous représenter cette mécanique qu'en me figurant Prométhée faisant le moule de Pandore pour le dehors et pour le dedans : de sorte qu'elle eut une belle gorge en même temps quelle eut un cœur et des poumons.

L'inventeur de ce système se fonde sur ce qu'il y a dans la matière des qualités inhérentes qui appartiennent à tout l'intérieur, comme la gravitation, l'étendue. Il prétend que ces moules organiques intérieurs composent toute la matière vivante et végétante.

« Se nourrir, dit-il, se développer et se reproduire, sont les effets d'une seule et même cause ; le corps organisé se nourrit par les parties qui

lui sont analogues; il se développe par la susception intime des parties organiques qui lui conviennent, et il se reproduit parce qu'il contient quelques parties organiques qui lui ressemblent... Lorsque la matière organique nutritive est surabondante, elle est envoyée dans les réservoirs sous la forme d'une liqueur qui contient tout ce qui est nécessaire à la reproduction d'un petit être semblable au premier. »

Il dit ailleurs : « Je pense que les molécules organiques renvoyées de toutes les parties du corps dans les testicules et dans les vésicules séminales du mâle, et dans les testicules ou dans telle autre partie qu'on voudra de la femelle, y forment la liqueur séminale, laquelle dans l'un et l'autre sexe est, comme l'on voit, une espèce d'extrait de toutes les parties du corps...; et lorsque dans le mélange qui s'en est fait il se trouve plus de molécules organiques du mâle que de la femelle, il en résulte un mâle; au contraire, s'il y a plus de particules organiques de la femelle que du mâle, il se forme une petite femelle. »

CALLICRATE. — Si cela est comme il le dit, un enfant pourra donc naître ayant deux tiers d'homme et un tiers de femme, et rien ne sera plus commun que des hermaphrodites, quand les femmes répandront autant de liqueur séminale que les hommes; mais malheureusement vous savez qu'il y a plusieurs femmes qui n'en fournissent point, qui ont en horreur les caresses de leurs époux, et qui cependant en ont plusieurs enfants.

Ce système d'ailleurs, qui m'avait tant séduit, et dans lequel je voyais beaucoup de sagacité et d'imagination, commence à m'embarrasser. Je ne puis me former une idée nette de ces moules intérieurs. Si les enfants sont dans ces moules, quel besoin de liqueur prolifique? et

s'ils sont formés de cette liqueur, quel besoin de ces moules? De plus, il me semble fort extraordinaire que des moules organiques, qui n'ont point nourri notre corps, deviennent ensuite un corps humain qui a le mouvement et la pensée; de sorte qu'une molécule organique peut devenir un Alexandre ou une goutte d'urine. Dites-moi comment ce système a été reçu.

ÉVHÉMÈRE. — Ceux qui creusent les nouveautés philosophiques l'ont combattu et l'ont décrié; ceux qui ne creusent point l'ont rejeté sur les simples apparences: mais tous ont donné des éloges à l'*Histoire naturelle* de l'homme depuis son enfance jusqu'à sa mort, décrite par le même auteur. Ce petit ouvrage nous apprend physiquement à vivre et à mourir: c'est l'histoire de toute l'espèce humaine fondée sur des faits connus; au lieu que les moules organiques ne sont qu'une hypothèse. Ainsi il faut, je crois, nous résoudre à ignorer notre origine: nous sommes comme les Egyptiens qui tirent tant de secours du Nil, et qui ne connaissent pas encore sa source; peut-être la découvriront-ils un jour.

X

SI LA TERRE A ÉTÉ FORMÉE PAR UNE COMÈTE

CALLICRATE. — Si je désespère de savoir au juste comment je suis né, comment je vis, comment je pense, et comment je mourrai, je ne dois pas me flatter de connaître mieux le globe où je suis que je ne me connais moi-même; cependant vous m'avez dit que les Egyptiens

pourront découvrir un jour la source du Nil : cela ranime ma faible espérance d'être instruit un jour de la formation de notre terre. J'ai renoncé aux atomes déclinants d'Epicure : vos sages Barbares qui ont inventé tant de belles choses n'ont-ils rien su de la façon dont la terre était faite ? On peut, en examinant un nid d'oiseau, découvrir sa construction, sans qu'on connaisse précisément ce qui donne à ces oiseaux leur vie, leur instinct et leurs plumes ; n'y a-t-il personne qui ait bien observé ce nid dans lequel nous sommes, ce petit coin de l'univers où la nature nous a renfermés ?

ÉVHÉMÈRE. — Cardestes, dont je vous ai parlé, a deviné que notre nid a été d'abord un soleil encroûté.

CALLICRATE. — Un soleil encroûté ! vous voulez rire.

ÉVHÉMÈRE. — C'est ce Cardestes, sans doute, qui riait quand il disait que nous avons été autrefois un soleil composé de matière subtile et de matière globuleuse; mais que, nos matières s'étant épaissies, nous avons perdu notre brillant et notre force : nous sommes tombés, d'un tourbillon dont nous étions le centre et les maîtres, dans le tourbillon du soleil d'aujourd'hui ; nous sommes tout couverts de matière rameuse et cannelée ; enfin, d'astre que nous étions nous sommes devenus lune, ayant par faveur autour de nous une autre petite lune pour nous consoler dans notre disgrâce.

CALLICRATE. — Vous dérangez toutes mes idées ; j'étais près de me rendre le disciple de vos Gaulois ; mais je trouve qu'Epicure, Aristote, Platon, étaient bien plus raisonnables que votre Cardestes. Ce n'est pas là un système de philosophie, c'est le rêve d'un homme en délire.

ÉVHÉMÈRE. — C'est ce qu'on appelait, il y a

quelques années, la philosophie corpusculaire, la seule vraie philosophie. Ces chimères même ont eu des commentateurs : on croyait qu'un géomètre qui avait donné sur l'optique quelque chose d'assez bon pour son temps ne pouvait jamais avoir tort.

CALLICRATE. — Qu'a-t-on trouvé depuis sur la formation de notre globe ?

ÉVHÉMÈRE. — Voici la découverte d'un philosophe germain dont je vous ai dit quelques mots : c'est l'homme de l'harmonie préétablie, par laquelle l'âme prononce un discours, tandis que le corps, qui n'en sait rien, fait les gestes ; ou bien ce corps sonne l'heure, quand l'âme la montre sur le cadran sans entendre sonner. Il a trouvé par les mêmes principes que l'existence de notre globe avait commencé par un embrasement. Les mers furent envoyées pour éteindre le feu ; et tout ce qui était terre, ayant été vitrifié, resta une masse de verre. On ne croirait pas qu'un mathématicien eût conçu un tel système : la chose est arrivée pourtant.

CALLICRATE. — Vous m'avouerez qu'on ne peut reprocher à mon Epicure de pareilles facéties. Je vous demandais des vérités, et non des extravagances.

ÉVHÉMÈRE. — Eh bien donc, je vais encore vous parler du philosophe qui a si bien écrit l'*Histoire naturelle* de l'homme. Il a fait aussi l'*Histoire naturelle* de la terre ; mais il ne la donne que pour un roman, une hypothèse.

Il suppose qu'une comète passant un jour sur la surface du soleil...

CALLICRATE. — Comment ! une comète, qu'Aristote et mon Epicure ont déclarée exhalaison de la terre ?

ÉVHÉMÈRE. — Aristote et votre Epicure se connaissaient fort mal en comètes. Ils n'avaient

aucun instrument qui pût aider leurs yeux à les voir et à mesurer leur cours. Les Gaulois, les Cassitérides, les Germains, les peuples voisins de la Grèce se sont fait des instruments de vérité ; ils ont su par ces instruments que les comètes sont des planètes qui circulent autour du soleil dans des courbes immenses, approchantes de la parabole : ils conjecturent qu'il y a tel de ces astres qui n'achève sa course qu'en cent cinquante années. On a prédit leur retour comme on prédit les éclipses ; mais on n'a pu les prédire avec la même précision : il s'en faut de beaucoup.

CALLICRATE. — Je les prie d'excuser mon ignorance. Vous disiez qu'une comète tomba sur le soleil : qu'en arriva-t-il ? ne fut-elle pas brûlée ?

ÉVHÉMÈRE. — Le philosophe des Gaules suppose qu'elle ne fit qu'effleurer la superficie de ce puissant astre, et qu'elle en emporta un morceau dont la terre se forma. Il y en eut même encore assez pour fournir à d'autres planètes. On peut juger si de grosses pièces détachées ainsi du soleil étaient chaudes. On conte qu'une certaine comète, passant auprès de cet astre, devint deux mille fois plus brûlante que le fer rouge, et ne put se refroidir qu'en cinquante mille années. De là on peut conclure que notre terre, qui n'est pas trop chaude vers ses deux pôles, a mis plus de cinquante mille ans à se refroidir, puisque ces pôles sont froids comme glace. Elle arriva du soleil dans la place où elle est, toute vitrifiée, comme l'avait dit le philosophe allemand ; et c'est depuis ce temps-là qu'on fait du verre avec du sable.

CALLICRATE. — Il me semble que je lis les anciens poëtes grecs, qui me disent pourquoi Apollon va se coucher tous les soirs dans la mer, et pourquoi Junon s'assied quelquefois sur

l'arc-en-ciel. Franchement, vous ne voudriez pas me forcer à croire que la terre est de verre, et qu'elle est venue du soleil si chaude qu'elle n'est pas encore refroidie vers l'Ethiopie, tandis qu'on gèle dans le quartier des Lapons.

ÉVHÉMÈRE. — Aussi l'auteur ne nous donne cette histoire de la terre que pour une hypothèse.

CALLICRATE. — En vérité, hypothèses pour hypothèses, n'aimez-vous pas autant les grecques que les gauloises? Pour moi, je vous avoue que Minerve, la déesse de la sagesse, sortie du cerveau de Jupiter ; Vénus, née d'une semence divine, tombée sur le rivage des mers pour unir à jamais l'eau, l'air, et la terre ; Prométhée, qui vient ensuite apporter le feu céleste à Pandore ; l'Amour, son bandeau, ses flèches, et ses ailes ; Cérès enseignant aux hommes l'agriculture ; Bacchus qui soulage leurs peines par son breuvage délicieux ; tant de fables charmantes, tant d'ingénieux emblèmes de la nature, valent bien l'harmonie préétablie, les entretiens avec le Verbe, et la comète qui vient produire notre terre.

ÉVHÉMÈRE. — Je suis aussi touché que vous de ces allégories enchanteresses ; elles feront la gloire éternelle des Grecs et le charme des nations ; elles seront gravées dans tous les esprits, et seront chantées par toutes les bouches, malgré les changements de gouvernement, de religion, de mœurs qui bouleverseront continuellement la face de la terre : mais ces belles, ces éternelles fables, tout admirables qu'elles sont, ne nous instruisent pas du fond des choses ; elles nous ravissent, mais elles ne prouvent rien. L'Amour et son bandeau, Vénus et les trois Grâces, ne nous apprendront jamais à prédire une éclipse, et à connaître la différence entre l'axe de l'écliptique et l'axe de l'équateur.

La beauté même de ces peintures détourne nos yeux et nos pas des sentiers pénibles de la science ; c'est une volupté qui nous amollit.

CALLICRATE. — Dites-moi donc tout ce que vos philosophes barbares, qui ne sont point amollis comme nos Grecs, ont inventé d'utile.

ÉVHÉMÈRE. — Je vais vous conter ce que j'ai vu dans la Gaule, à mon dernier voyage.

XI

SI LES MONTAGNES ONT ÉTÉ FORMÉES PAR LA MER

ÉVHÉMÈRE. — A huit cent quarante-quatre stades de l'Océan, près d'une ville nommée Tours, on trouve à dix pieds de profondeur sous terre une étendue d'environ cent trente millions de toises cubiques d'une matière un peu marneuse, qui ressemble à du talc pulvérisé : les cultivateurs s'en servent pour fumer leurs champs. On trouve dans cette mine excavée, souvent imbibée de pluie et d'eau de source, plusieurs dépouilles d'animaux, soit reptiles, soit crustacées, soit testacées.

Un virtuose, potier de son métier, qui s'intitulait inventeur des *figulines rustiques* du roi des Gaules, prétendit que cette mine de mauvais talc mêlé d'une terre marneuse n'était qu'un amas de poissons et de coquilles qui étaient là du temps du déluge de Deucalion. Quelques philosophes ont adopté ce système ; ils se sont seulement écartés de la doctrine du potier, en soutenant que ces coquilles devaient avoir été déposées dans ce souterrain plusieurs milliers de siècles avant notre déluge grec.

On leur a répondu : Si un déluge universel a porté dans cet endroit cent trente millions de toises cubiques de poissons, pourquoi n'en a-t-il pas porté la millième partie dans les autres terrains également éloignés de l'Océan ? pourquoi ces mers, toutes couvertes de marsouins, n'ont-elles pas vomi, sur ces rivages, seulement une douzaine de marsouins ?

Il faut avouer que ces philosophes n'ont point éclairci cette difficulté ; mais ils sont demeurés fermes dans l'idée que la mer avait couvert les terres, non-seulement jusqu'à huit cent quarante stades au-delà de son rivage, mais qu'elle s'est avancée bien plus loin. Les disputes n'ont point de bornes. Enfin le philosophe gaulois Telliamed a soutenu que la mer avait été partout pendant cinq ou six cent mille siècles, et qu'elle avait produit toutes les montagnes.

CALLICRATE. — Vous me dites des choses bien extraordinaires ; tantôt vous me faites admirer vos Barbares, tantôt vous me forcez à en rire. Je croirais plus aisément que les montagnes ont fait naître les mers, que je ne penserais que les mers ont les montagnes pour filles.

ÉVHÉMÈRE. — Si, selon Telliamed, les courants de l'Océan et les marées ont à la longue produit le Caucase et l'Immaüs en Asie, les Alpes et l'Apennin en Europe, ils ont aussi fait naître des hommes pour peupler ces montagnes et leurs vallées.

CALLICRATE. — Rien n'est plus juste ; mais ce Telliamed me paraît un peu blessé du cerveau.

ÉVHÉMÈRE. — Cet homme, longtemps employé en Egypte par son roi, pour la sûreté du commerce, a passé pour un savant très-instruit. Il n'ose pas dire qu'il a vu des hommes marins,

mais il a parlé à des gens qui en ont vu : il juge que ces hommes marins, dont plusieurs voyageurs nous ont donné la description, sont à la fin devenus des hommes terrestres tels que nous sommes, lorsque la mer, se retirant des côtes pour aller élever ses montagnes, a laissé ces hommes dans la nécessité d'habiter sur la terre. Il croit de même, ou il veut faire croire, que nos lions, nos ours, nos loups, nos chiens sont venus des chiens, des loups, des ours, des lions marins, et que toutes nos basses-cours ne sont peuplées que de poissons volants, qui à la longue sont devenus canards et poules.

CALLICRATE. — Et sur quoi a-t-il pu fonder ces extravagances?

ÉVHÉMÈRE. — Sur Homère, qui a parlé des tritons et des sirènes. Ces sirènes surtout, qui avaient une voix charmante, ont enseigné la musique aux hommes quand elles ont habité la terre au lieu de demeurer dans l'eau. De plus tout le monde sait qu'en Chaldée il y avait autrefois dans l'Euphrate un brochet nommé Oannès qui venait prêcher le peuple deux fois par jour: c'est lui qui est le patron de ceux qui parlent en chaire. Le dauphin qui porta Arion est devenu le patron des postillons. Voilà sans doute assez d'autorités pour établir une nouvelle philosophie.

Mais le plus grand appui qu'elle ait eu est l'historien de l'homme, du monde entier, et du cabinet d'un grand roi : il a pris du moins sous sa protection les montagnes formées par les courants et par le flux des mers, il a fortifié cette idée de Telliamed. On l'a comparé à un grand seigneur qui élève dans ses domaines un orphelin abandonné. Quelques physiciens se sont joints à lui ; et ce système est devenu assez problématique.

CALLICRATE. — Je voudrais bien savoir ce

qu'ils disent pour prouver que le mont Caucase a été créé par le Pont-Euxin.

ÉVHÉMÈRE. — Ils allèguent qu'on a trouvé un brochet pétrifié au milieu du pays des Cattes en Germanie, une ancre de vaisseau dans les grandes Alpes, et un vaisseau tout entier dans un précipice des environs. Il est vrai que l'histoire de ce vaisseau n'a été contée que par un de ces pauvres compilateurs qui veulent gagner quelque argent par leurs mensonges : mais les gens à système n'ont pas manqué de dire que ce vaisseau, avec tous ses agrès, était dans cette fondrière plus de dix à douze cent mille siècles avant qu'on eût inventé la navigation, et que ce vaisseau fut bâti dans le temps que la mer se retirait de la cime des grandes Alpes pour aller faire le mont Caucase.

CALLICRATE. — Et c'est vous, Evhémère, qui me dites ces puérilités?

ÉVHÉMÈRE. — Je vous les rapporte pour vous faire voir que mes Barbares se sont quelquefois livrés à leur imagination tout autant que vos Grecs.

CALLICRATE. — Jamais aucun philosophe grec n'a rien dit qui approche de ce que vous venez de me conter.

ÉVHÉMÈRE. — Comment donc ! oubliez-vous ce qu'a écrit depuis peu l'astronome Bérose, que j'ai tant vu à la cour d'Alexandre ?

CALLICRATE. — Quoi donc ! qu'a-t-il écrit de si extraordinaire?

ÉVHÉMÈRE. — Il a prétendu, dans ses *Antiquités du genre humain*, que Saturne apparut à Xissutre, et lui dit: « Le 15 du mois d'œsi le « genre humain sera détruit par le déluge. Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la « ville du Soleil, afin que la mémoire des « choses ne se perde pas (car quand il n'y aura « plus personne sur la terre, les écrits seront

« très-nécessaires) ; bâtissez un vaisseau ; en-
« trez-y avec vos parents et vos amis ; faites-y
« entrer des oiseaux et des quadrupèdes ; met-
« tez-y des provisions, et quand on vous de-
« mandera où vous voulez aller avec votre
« vaisseau, répondez : Vers les dieux, pour les
« prier de favoriser le genre humain. »

Xissutre ne manqua pas de bâtir son vaisseau, qui était large de deux stades et long de cinq, c'est-à-dire que sa largeur était de deux cent cinquante pas géométriques, et sa longueur de six cent vingt-cinq. Ce vaisseau, qui devait aller sur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, Xissutre lâcha quelques-uns de ses oiseaux, qui, ne trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après il lâcha encore ses oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes ; enfin ils ne revinrent plus. Xissutre en fit autant ; il sortit de son vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie, et on ne le revit plus ; les dieux l'enlevèrent.

Vous voyez que de tout temps on a voulu amuser ou effrayer les hommes, tantôt par des contes, tantôt par des raisonnements. Les Chaldéens ne sont pas les premiers qui aient menti pour se faire écouter ; les Grecs ne sont pas les derniers : la Gaule a mêlé les fictions aux vérités, comme les Grecs, et n'a pas été aussi agréable qu'eux dans ses fables ; on a menti en Germanie et dans l'île Cassitéride.

Le premier destructeur de la philosophie grecque en Gaule, le fameux Cardestes, avoua qu'il avait menti, et qu'il n'avait voulu que plaisanter en composant l'univers avec des dés, et en créant la matière subtile, la globuleuse, la rameuse, la striée, la cannelée ; d'autres ont poussé la raillerie jusqu'à dire qu'incessamment l'univers pourrait bien être détruit

par la matière subtile, dont selon eux le feu est produit.

CALLICRATE. — Ce n'est pas apparemment un homme de la famille du roi Xissutre qui nous prépare en riant cette catastrophe : il faut que ce soit quelqu'un de ces philosophes qui ont fait sortir notre monde d'une comète embrasée ; ils auront voulu lui donner la mort de la même façon dont ils lui ont donné la vie ; mais une telle plaisanterie me paraît trop forte. Je n'aime point qu'on rie de la destruction.

ÉVHÉMÈRE. — Vous avez raison. Ce qu'il y a de pis, c'est que cette idée de nous faire tous périr par le feu n'est qu'un réchauffé de la fable de Phaéton. Il y a longtemps qu'on a dit que le genre humain avait été noyé une fois par une inondation et qu'il avait une autre fois été détruit par un incendie.

On conte même que les premiers hommes érigèrent deux belles colonnes, l'une de pierres et l'autre de briques, pour en avertir leurs descendants, et afin que, en cas de malheur, la colonne de briques résistât au feu, et que celle de pierres résistât à l'eau.

Nos philosophes barbares d'aujourd'hui, qui sont plus que philosophes, puisqu'ils sont prophètes, nous annoncent que les deux colonnes seront fort inutiles : car une comète ayant formé la terre, une autre comète la brisera en mille pièces, elle et ses deux beaux monuments de pierres et de briques. On a fait sur cette prédiction des livres où il y a beaucoup de calculs et beaucoup d'esprit : on s'est même très-égayé sur cette catastrophe épouvantable. Ces savants gaulois ont fait comme les dieux, qu'Homère nous a peints riant d'un rire inextinguible pour des choses qui n'étaient point du tout plaisantes.

CALLICRATE. — Il me semble qu'il n'appartient de rire qu'aux dieux d'Epicure : ils ne sont occupés que de leur bonne chère et de leurs plaisirs ; mais pour les dieux d'Homère, qui sont toujours en querelle dans le ciel et sur la terre, ils n'ont pas trop sujet de rire, vos philosophes gaulois encore moins : ne m'avez-vous pas dit qu'ils sont presque toujours gourmandés par les druides ? cela doit les rendre très-sérieux.

ÉVHÉMÈRE. — Aussi plusieurs l'ont-ils été, et j'ose vous dire qu'ils se sont occupés sérieusement à rendre de très-grands services.

CALLICRATE. — C'est de quoi je voudrais être instruit. Je n'aime que la philosophie d'usage : je préfère l'architecte qui me bâtit une maison agréable et commode, au mathématicien qui carre une courbe à double courbure dont je n'ai que faire.

ÉVHÉMÈRE. — Non-seulement les Barbares ont montré leur sagacité en carrant les courbes, et même en se trompant quelquefois dans leurs calculs, mais ils ont inventé des arts nouveaux dont bientôt les Grecs ne pourront plus se passer ; et je vais vous en rendre compte.

XII

INVENTIONS DES BARBARES, ARTS NOUVEAUX, IDÉES NOUVELLES

CALLICRATE. — Dites-moi donc au plus tôt ce que ces Barbares ont imaginé de si utile au monde.

ÉVHÉMÈRE. — Quand ils n'auraient inventé que les moulins à vent, nous leur devrions une

éternelle reconnaissance ; ce ne sont ni des Cassitérides, ni des Goths, ni des Celtes, qui ont été les auteurs de cette belle machine ; ce sont des Arabes établis en Egypte ; les Grecs n'y ont nulle part.

CALLICRATE. — Comment est faite cette belle machine ? J'en ai ouï parler, mais je ne l'ai jamais vue.

ÉVHÉMÈRE. — C'est une maison montée sur un pivot, et qui tourne à tout vent : elle a quatre grandes ailes qui ne peuvent voler, mais qui servent à briser entre deux pierres le grain recueilli dans la campagne. Les Grecs et nous autres Siciliens, les Romains même, n'ont pas encore l'usage de ces maisons ailées : nous ne savons que fatiguer les mains de nos esclaves à moudre grossièrement ce blé que nous arrachons à la terre avec tant de peine. J'espère que le bel art des maisons ailées parviendra un jour jusqu'à nous.

CALLICRATE. — On dit que c'est à notre Sicile que les dieux ont fait la grâce de donner le blé, et que c'est de chez nous qu'il s'est répandu dans une partie du monde : nos épicuriens n'en croient rien ; ils sont persuadés que les dieux sont trop occupés de leur bonne chère pour songer à la nôtre ; et en effet, si Cérès nous avait accordé le blé, elle aurait bien dû nous faire présent aussi d'un moulin à vent.

ÉVHÉMÈRE. — Pour moi, je serai toujours persuadé, non pas que Cérès ait apporté du froment à Syracuse, mais que le grand Démiourgos a donné aux hommes et aux animaux les aliments et l'industrie nécessaires pour soutenir leur courte vie, selon les climats où il les a fait naître.

Les peuples qui habitent les bords de la Seine et du Danube n'ont pas les fruits délicieux qui croissent vers le Gange. La nature

ne fait pas croître chez eux ce riz si savoureux et si nourrissant dont le goût est relevé par les aromates ou par les cannes sucrées de l'Inde. Notre Europe septentrionale est privée de ces beaux palmiers dont toute l'Asie est couverte, de ces pommes d'or de tant d'espèces différentes, qui fournissent un aliment si léger et une boisson si rafraîchissante. Des pays immenses, dont Alexandre n'a vu que les frontières, ont en partage le coco, dont vous avez entendu parler ; ce fruit fournit une amande supérieure à notre pain et à notre miel, une liqueur plus agréable que nos meilleurs vins, une huile pour les lampes, et une coque très-dure dont on façonne des vases et mille petits bijoux ; une écorce filamenteuse, qui l'enveloppe, est filée en toile, et taillée en voile de navire ; on bâtit avec son bois des vaisseaux et des maisons, et ses feuilles larges et épaisses servent à couvrir ces maisons. Ainsi une seule espèce de fruit nourrit, désaltère, habille, loge, voiture et meuble des peuples entiers à qui la terre prodigue ces présents sans culture.

Dans l'Europe, dont la Sicile est la partie la plus fortunée, nous n'avons jusqu'à présent que des fruits sauvages ; car les pommes d'or des Hespérides, les beaux fruits de Perse, de Cérasonte et d'Epire, ne sont pas encore cultivés dans notre île ; notre ressource et notre gloire sont dans ce blé dont nous nous vantons : quelle triste gloire et quelle ressource pénible ! ceux-là n'avaient peut-être pas tant de tort qui ont dit que nous avions offensé Cérès, et que pour nous punir elle nous enseigna l'agriculture.

Il faut d'abord tirer du sein de la terre et forger par les mains de nos cyclopes le fer qui doit la déchirer. Les trois quarts des peuples de notre petite Europe sont obligés d'acheter

de l'Asie et de l'Afrique des grains pour ensemencer leurs maigres champs; et ces champs, après plusieurs labours qui excèdent les hommes et les animaux, rapportent dix pour un dans les meilleures années, d'ordinaire cinq ou six, quelquefois trois. Quand cette chétive moisson est faite, on est obligé de battre les gerbes à grands coups de levier, et d'en perdre une partie dans ce rude travail. Ces travaux n'ont encore rien avancé pour la nourriture de l'homme. Il faut porter ce grain chétif à ceux qui l'arrosent de leur sueur en l'écrasant sous la meule à force de bras. Ce n'est encore rien si dans cet état on ne l'expose au feu dans des antres voûtés, où trop de chaleur peut le pulvériser, et où trop peu n'en ferait qu'une pâte inutile.

C'est donc là le pain dont Cérès a gratifié les hommes, ou plutôt qu'elle leur a fait acheter si chèrement! il ne ressemble pas plus au grain dont il est formé, qu'une robe d'écarlate ne ressemble au mouton dont elle est tirée. Ce qui surtout est déplorable, c'est que le laboureur ne jouit qu'à peine du fruit de tant de travaux. Ce n'est pas pour lui que l'habitant des rives du Danube et du Borysthène a semé; c'est pour le barbare qui s'est emparé de son pays sans savoir comment le blé germe en terre; c'est pour le druide ou pour le lama qui, de la part du ciel, exige une partie de la récolte, en attendant qu'il déflore ou qu'il sacrifie sur l'autel la fille du bonhomme dont il dévore la subsistance.

Du moins vous m'avouerez que les mathématiciens qui ont inventé le moulin à vent ont soulagé le malheureux cultivateur de la plus rude de ses peines.

CALLICRATE. — Je ne doute pas que la mode des moulins à vent ne prenne bientôt faveur

chez tous les peuples qui mangent du pain, et qu'ils ne bénissent la philosophie. Continuez, je vous prie, de m'instruire des nouvelles inventions de vos Barbares.

ÉVHÉMÈRE. — Je vous ai déjà dit qu'ils avaient donné des yeux à ceux qui n'en avaient point : ils ont aidé les vieillards à lire ; ils ont fait voir à tous les hommes des étoiles qui leur avaient toujours été cachées, et ces bienfaits, diversifiés admirablement, ne sont que la suite d'un théorème connu en Grèce, que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion.

CALLICRATE. — Vous faites des dieux de vos philosophes : ils donnent le pain à l'homme, et ils disent : que la lumière se fasse. Qu'ont-ils créé encore ? dites-moi tout.

ÉVHÉMÈRE. — Ils ont créé l'art de copier en un tour de main un livre entier. La science par ce moyen peut devenir universelle ; les livres coûteront moins que les comestibles au marché. Chacun aura un *Aristote* à moins de frais qu'une poularde. Une partie même de ce grand art s'étend jusqu'à multiplier un tableau mille et dix mille fois ; de sorte que le plus pauvre des citoyens peut avoir chez lui les ouvrages de Zeuxis et d'Apelles. Cela s'appelle des gravures.

CALLICRATE. — Tout à l'heure vos inventeurs philosophes étaient des dieux, à présent ils sont des magiciens.

ÉVHÉMÈRE. — Vous dites plus vrai que vous ne croyez. Il y a des pays en Europe où cet art encore peu connu de multiplier les tableaux et les livres a été pris pour un sortilége : mais cet art deviendra beaucoup plus commun que les moulins à vent dont j'ai parlé. Chacun voudra faire un livre, chacun voudra multiplier son portrait ; nous serons inondés de livres insipides ; la littérature deviendra un vil métier, et

l'orgueil augmentant dans la tête d'un auteur en proportion de sa sottise, il n'y aura point de barbouilleur de papier qui ne se fasse graver à la tête de son recueil.

CALLICRATE. — Je conviens bien que la grande quantité de livres pourrait avoir son danger ; mais on doit être bien obligé à ceux qui ont trouvé le secret d'en rendre le débit si facile. On choisit ses amis dans la foule.

ÉVHÉMÈRE. — Il y a en effet dans cette foule un grand nombre de marchands de pensées ; les uns vendent les rêveries de Platon, les autres les impudences de Diogène ; on voit dans la même boutique un *Hermès Trismégiste* et un *Aristophane*. Depuis peu, plusieurs de ces marchands se sont associés pour vendre un extrait, en trente volumes immenses, de tout ce que les philosophes grecs et barbares ont jamais inventé, ou imité, ou critiqué dans les sciences et dans les arts. Avec cet ouvrage on peut, dit-on, se passer de tous les autres ; car depuis la manière de faire la poudre exterminante jusqu'à celle d'enfiler des aiguilles, il n'y a rien que vous n'apprenez, dit-on, en lisant cet extrait.

CALLICRATE. — Que parlez-vous de poudre exterminante ? est-ce quelque poison inventé par les Anytus et les Mélitus pour délivrer la terre des philosophes ?

ÉVHÉMÈRE. — Non, c'est une admirable expérience de physique, faite par un bon prêtre qui n'y entendait pas finesse : cette expérience, réduite en art, imite parfaitement les éclairs et la foudre. Elle a même de bien plus terribles effets ; elle embrase et détruit jusqu'aux plus solides remparts. Si notre Alexandre avait connu cette invention, il n'aurait pas eu besoin de sa valeur pour conquérir le monde. Ce qui vous étonnera, c'est que cet art de tout écraser est

employé dans les solennités et dans les plaisirs. Célèbre-t-on les noces d'un prince, ce n'est point avec des harpes et des lyres, comme chez les Grecs, c'est au feu des éclairs et au retentissement du tonnerre, comme lorsque Jupiter vint coucher avec Sémélé dans tout l'appareil de sa gloire.

CALLICRATE. — Ce que vous me dites m'épouvante; c'est un monde nouveau où l'on est à tout moment près d'être foudroyé; mais ceux qui échappent jouissent d'un grand spectacle.

ÉVHÉMÈRE. — Si je rassemblais en effet tout ce que ces modernes étrangers ont inventé en divers temps, vous les prendriez pour des géants auprès de qui nos Grecs ne sont que des enfants qui promettent d'être un jour des hommes.

Ne vous étonnerais-je pas si je vous disais que ces prétendus Barbares ont su faire avec du simple sable des espèces de diamants polis de plus de cinq pieds de haut et de large, qui réfléchissent tous les objets mieux que le petit miroir d'argent consacré par la belle Phryné dans le temple de Vénus, et qui laissent un libre passage à la lumière dans les maisons, en les garantissant des injures de l'air? Vous dirai-je à quel point ils perfectionnent tous les arts qui flattent les sens et qui contribuent à la douceur de la vie? M'en croirez-vous quand je vous apprendrai que leurs villes capitales sont dix fois plus grandes, plus peuplées que celles d'Athènes et de Syracuse, et qu'elles sont remplies, dans l'espace de plus de trente stades, d'ouvrages magnifiques en tout genre qui surpassent tous ces chefs-d'œuvre de luxe qu'on vante dans Suze et dans Babylone?

Ce qui vous surprendra encore davantage, c'est que la plupart des découvertes de tous ces

arts ingénieux n'ont été faites que dans des temps d'ignorance et de grossièreté. Il semble que Dieu ait donné à certains hommes un instinct supérieur à la raison ordinaire, comme on voit des éléphants naître dans des pays peuplés de petits singes. Mais peu à peu la raison se forme ; elle examine à la fin ce que l'instinct a inventé, elle fait des systèmes, elle se perd enfin en arguments, chez les Barbares comme chez les Grecs.

CALLICRATE. — Vous me dites toujours le pour et le contre dans toutes les choses que vous m'apprenez.

ÉVHÉMÈRE. — C'est que toutes les choses de ce monde ont un bon et un mauvais côté. Chez nos Barbares, par exemple, les uns ont la politesse et la douceur des Athéniens, les autres la cruauté superstitieuse des Scythes. Des particuliers ont eu le génie et le bon goût en partage, mais ils ont été élevés dans des écoles qui n'avaient pas le sens commun. Ils commencent à surpasser les Grecs en peinture et en musique, s'ils ne les égalent pas tout à fait en sculpture. Ils ont une physique expérimentale dont la Grèce n'a jamais connu les premiers éléments ; mais en métaphysique ils sont quelquefois plus chimériques que les Platon, les Pythagore, les Zoroastre, les Mercure Trismégiste.

CALLICRATE. — Je voudrais bien raisonner métaphysique avec un Gaulois ou un Cassitéride.

ÉVHÉMÈRE. — Quand vous apprendriez leur langue, à quoi aboutirait cette controverse ? on ne s'entend jamais en disputant de vive voix ; un des contendants s'explique mal, l'autre répond plus mal encore. Un faux argument est réfuté par un argument plus faux ; c'est pourquoi les disputes dans les écoles ont longtemps perverti la raison humaine. Sans cet heureux

instinct qui a inventé et perfectionné les arts, sans les expériences faites loin des déclamateurs scolastiques, la société serait encore sauvage.

Ce que les honnêtes gens ont le plus reproché aux savants, et à ceux qui prétendent l'être, soit Grecs, soit Barbares, c'est d'avoir voulu aller plus loin que la nature. Ils ont creusé des abîmes, et le terrain est retombé sur eux.

L'un, qui pourtant était un vrai génie, examine ce que serait un homme sans tête, et à qui les dieux auraient donné tout le reste. L'autre emploie toute la sagacité d'un esprit supérieur à rechercher quel personnage ferait un homme qui n'aurait de sens que celui du nez. Un autre philosophe de cette première classe a fixé le jour et l'heure où il n'y aurait plus ni homme ni animaux. Que voulez-vous? ce sont des Hercules qui jouent aux osselets; ils n'en sont pas moins des Hercules. Trois illustres mathématiciens de l'île Cassitéride ont démontré, chacun à leur manière, comment le monde était fait avant le déluge de Deucalion et de Pyrrha; leurs résultats sont absolument différents: ainsi il a bien fallu que leurs calculs fussent erronés; cependant ils ne les ont point corrigés, et ils ont laissé là ce monde qu'ils avaient créé. Il aurait mieux valu en laisser le soin à Dieu.

Que direz-vous de celui qui a trouvé le secret d'exalter son âme au point de prédire précisément l'avenir; et cela sur ce bel argument que si on pense au passé qui n'est plus, on peut penser au futur qui n'est pas encore?

Vous voyez que je ne suis pas un fade admirateur des étrangers que j'ai vus: je leur rends justice comme aux Grecs: il y a partout des erreurs et des abus; le ciel en est plein, si l'on en croit Homère. Deux choses multiplient furieusement les livres chez nos Barbares, la

vanité et l'indigence. L'art d'écrire est devenu un métier d'autant plus universel qu'il est plus facile.

Il n'y a pas longtemps que tous les auteurs étaient des druides, qui expliquaient dans d'énormes volumes comment les propriétés mystérieuses du gui de chêne se trouvaient dans Aristote et dans Platon. A présent un grand nombre d'écrivains se consacrent à réformer les empires et les républiques. Tel homme qui ne sait pas gouverner un poulailler, qui même n'en a point, prend la plume, et donne des lois à un royaume.

D'autres élèvent la jeunesse dans leurs écrits, après lui avoir donné de grands exemples par leur conduite.

Vous avez lu le roman de l'Athénien Xénophon sur l'éducation de Cyrus ?

CALLICRATE. — Oui, et je vous avoue qu'il m'a donné encore meilleure opinion de Xénophon que de Cyrus même.

ÉVHÉMÈRE. — Eh bien ! un petit Barbare a cru depuis peu instituer une méthode d'élever les princes bien supérieure à l'éducation du vainqueur de Babylone.

D'abord l'auteur, demi-gaulois, demi-allemand, déclare qu'un grand prince l'a supplié de vouloir bien lui faire l'honneur d'être précepteur de son fils, qu'il l'a refusé, et qu'il ne sera jamais précepteur. Aussitôt il nous apprend qu'il l'est d'un jeune homme de qualité. Savez-vous quelles leçons il donne à son élève ? Il en fait un garçon menuisier ; il l'accompagne au b..... Il lui persuade qu'un prince, un souverain doit épouser la fille du bourreau, si les convenances s'y trouvent. Enfin il lui dit qu'il est plus sage d'assassiner son ennemi que de le combattre noblement.

CALLICRATE. — Est-ce ainsi qu'on élève la

jeune noblesse dans la Gaule ? Vraiment, vous ne m'avez pas trompé quand vous m'avez promis que vous me diriez ce que vos Barbares ont de bon et de mauvais.

ÉVHÉMÈRE. — Comme je me suis engagé à tout dire, j'ajouterai que vous trouverez dans ce Xénophon des Gaules un épisode qu'on appelle *le Druide savoyard*, contre les idées scolastiques des druides, lequel épisode est plein de choses excellentes.

CALLICRATE. — Qu'est-ce qu'un Savoyard ?

ÉVHÉMÈRE. — C'est le nom d'un peuple qui habite certaines montagnes des Alpes.

CALLICRATE. — Et les druides de ces Alpes n'ont pas brûlé votre Xénophon ?

ÉVHÉMÈRE. — Non : ils ont imité les Athéniens, qui, ayant fait mourir Socrate, se sont mis à rire de Diogène.

CALLICRATE. — Vos Gaulois sont donc aussi une drôle de nation ?

ÉVHÉMÈRE. — Très-drôle, après avoir été horriblement sauvage, sotte et cruelle.

CALLICRATE. — C'est précisément ce qui est arrivé à nos Grecs Pélasges. Et dans la capitale de vos Gaules, qui est, dites-vous, dix fois plus grande, plus peuplée, plus riche qu'Athènes, y a-t-il comme dans Athènes des tragédies, des comédies, des spectacles en musique, des danses semblables à la pyrrhique et à la cordace ?

ÉVHÉMÈRE. — S'il y en a ! tous les jours de l'année sont consacrés à ces beaux arts. Les Gaulois ont eu leurs Sophocles, leurs Euripides, leurs Ménandres, leurs Timothées.

Ils sont surtout aujourd'hui le peuple de la terre le plus habile dans la danse. Il y a plus de danseurs que de géomètres. Mais il est arrivé dans la métropole des Gaules ce qui arriva il y a quarante à cinquante mille ans dans la

ville de Zoroastre, à ce que disent les sages Parsis, qui ne mentent jamais. Le ciel, étant irrité contre la terre, où l'on ne songeait qu'à se divertir, envoya vers le Gange une grosse couleuvre qui était enceinte de dix mille Envies. Elle accoucha, et dès lors les hommes furent malheureux. Il faut qu'il y ait eu plus de cent mille de ces Envies dans la grande ville gauloise ; car dès qu'un homme y réussit dans quelque genre que ce puisse être, toutes les filles de la couleuvre s'élèvent contre lui. Il y a des boutiques où les Envies vendent la diffamation quatre fois par mois. L'art de mettre ses pensées par écrit, art admirable, inventé d'abord pour instruire, est devenu le grand partage de l'Envie. Ce n'est pas de tous les arts le plus honorable, mais c'est le plus cultivé : on achète les injures dites au prochain avec plus d'empressement que les vins délicieux et le miel divin de Syracuse.

CALLICRATE. — N'importe. Dès que je pourrai m'échapper de ma famille, j'irai voir cette capitale de Barbares aimables, où l'on passe son temps à danser et à médire. Les filles de la couleuvre n'épouvanteront pas un voyageur.

APPENDICE

LXX

ENTRETIEN AVEC UN CHINOIS

En 1723, il y avait en Hollande un Chinois : ce Chinois était lettré et négociant, deux choses qui ne devraient point du tout être incompatibles, et qui le sont devenues chez nous, grâce au respect extrême qu'on a pour l'argent, et au peu de considération que l'espèce humaine a montré et montrera toujours pour le mérite.

Ce Chinois, qui parlait un peu hollandais, se trouva dans une boutique de librairie avec quelques savants : il demanda un livre, on lui proposa l'*Histoire universelle* de Bossuet, mal traduite. A ce beau mot d'*Histoire universelle* : Je suis, dit-il, trop heureux; je vais voir ce qu'on dit de notre grand empire, de notre nation qui subsiste en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette suite d'empereurs qui nous ont gouvernés tant de siècles;

je vais voir ce qu'on pense de la religion des lettrés, de ce culte simple que nous rendons à l'Etre suprême. Quel plaisir de voir comme on parle en Europe de nos arts, dont plusieurs sont plus anciens chez nous que tous les royaumes européans ! Je crois que l'auteur se sera bien mépris dans l'histoire de la guerre que nous eûmes il y a vingt-deux mille cinq cent cinquante-deux ans contre les peuples belliqueux du Tunquin et du Japon; et sur cette ambassade solennelle, par laquelle le puissant empereur du Mogol nous envoya demander des lois, l'an du monde 500000000000079123450000. Hélas ! lui dit un des savants, on ne parle pas seulement de vous dans ce livre ; vous êtes trop peu de chose; presque tout roule sur la première nation du monde, l'unique nation, le grand peuple juif.

Juif ! dit le Chinois, ces peuples-là sont donc les maîtres des trois quarts de la terre au moins ? Ils se flattent bien qu'ils le seront un jour, lui répondit-on; mais en attendant ce sont eux qui ont l'honneur d'être ici marchands fripiers, et de rogner quelquefois les espèces. Vous vous moquez, dit le Chinois; ces gens-là ont-ils jamais eu un vaste empire ? Ils ont possédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit pays; mais ce n'est point par l'étendue des Etats qu'il faut juger d'un peuple, de même que ce n'est point par les richesses qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parle-t-on pas de quelque autre peuple dans ce livre ? demanda le lettré. Sans doute, dit le savant qui était auprès de moi, et qui prenait toujours la parole; on y parle beaucoup d'un petit pays de soixante lieues de large, nommé l'Egypte, où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent cinquante lieues de tour, fait de main d'homme. Tudieu ! dit le Chinois,

un lac de cent cinquante lieues dans un terrain qui en avait soixante de large, cela est bien beau! Tout le monde était sage dans ce pays-là, ajouta le docteur. O le beau temps que c'était! dit le Chinois. Mais est-ce là tout? Non, répliqua l'Européan; il est question encore de ces célèbres Grecs. Qui sont ces Grecs? dit le lettré. Ah! continua l'autre, il s'agit de cette province, à peu près grande comme la deux-centième partie de la Chine, mais qui a tant fait de bruit dans tout l'univers. Jamais je n'ai ouï parler de ces gens-là, ni au Mogol, ni au Japon, ni dans la Grande-Tartarie, dit le Chinois d'un air ingénu.

Ah! ignorant! ah! barbare! s'écria poliment notre savant, vous ne connaissez donc point Epaminondas le Thébain, ni le port de Pirée, ni le nom des deux chevaux d'Achille, ni comment se nommait l'âne de Silène? Vous n'avez entendu parler ni de Jupiter, ni de Diogène, ni de Laïs, ni de Cybèle, ni de.....

J'ai bien peur, répliqua le lettré, que vous ne sachiez rien de l'aventure éternellement mémorable du célèbre Xixofou Concochigzamki, ni des mystères du grand Fi-psi-hi-hi. Mais, de grâce, quelles sont encore les choses inconnues dont traite cette histoire universelle? Alors le savant parla un quart d'heure de suite de la république romaine: et quand il vint à Jules César, le Chinois l'interrompit, et lui dit: Pour celui-là, je crois le connaître; n'était-il pas Turc[1]?

Comment! dit le savant échauffé, est-ce que vous ne savez pas au moins la différence qui est entre les païens, les chrétiens et les musulmans? est-ce que vous ne connaissez point

[1] Il n'y a pas longtemps que les Chinois prenaient tous les Européans pour des mahométans.

Constantin et l'histoire des papes ? Nous avons entendu parler confusément, répondit l'Asiatique, d'un certain Mahomet.

Il n'est pas possible, répliqua l'autre, que vous ne connaissiez au moins Luther, Zwingle, Bellarmin, Œcolampade. Je ne retiendrai jamais ces noms-là, dit le Chinois. Il sortit alors, et alla vendre une partie considérable de thé pekoe et de fin grogram, dont il acheta deux belles filles et un mousse, qu'il ramena dans sa patrie en adorant le Tien et en se recommandant à Confucius.

Pour moi, témoin de cette conversation, je vis clairement ce que c'est que la gloire ; et je dis : Puisque César et Jupiter sont inconnus dans le royaume le plus beau, le plus ancien, le plus vaste, le plus peuplé, le mieux policé de l'univers, il vous sied bien, ô gouverneurs de quelques petits pays ! ô prédicateurs d'une petite paroisse, dans une petite ville ! ô docteurs de Salamanque ou de Bourges ! ô petits auteurs ! ô pesants commentateurs ! il vous sied bien de prétendre à la réputation.

NOTES ET VARIANTES

—

Les chiffres placés au commencement de chaque note indiquent la page et la ligne : 7-6, 9-16, signifient page 7 ligne 6, page 9 ligne 16, et de même pour chaque note.

XLVI. A QUOI SERVENT LES MOINES. Extrait de l'*Homme aux quarante écus*, 1768.

2-27. *Les ex-jésuites.* L'abolissement des Jésuites, c'est le terme consacré, occupa l'opinion durant treize ou quatorze ans. Voici quelques-unes des péripéties de ce grand procès :

19 novembre 1759. Les Pères La Valette et Saci, banqueroutiers, sont condamnés solidairement par les consuls de Marseille à rembourser 1,500,000 francs aux sieurs Gouffre et Lionci, gros négociants marseillais. — 29 mai 1760. La sentence est déclarée exécutoire contre toute la Société établie en France. — 8 mai 1761. Sur appel des Jésuites au Parlement de Paris, le général et toute la société sont condamnés à restitution, aux intérêts, aux dépens, et à cinquante mille livres de dommages. — 17 avril. Ordre aux Jésuites d'apporter leurs constitutions au greffe. — 6 août. Brûlement de vingt-quatre gros volumes des théologiens jésuites. Défense de recevoir des novices et de faire des leçons publiques à partir du 1er octobre 1761. — Ordre royal d'avoir à fermer leurs classes le 1er avril 1762. — Tous les parlements du royaume, l'un après l'autre, déclarent l'institut des Jésuites incompatible avec les lois du royaume. — *6 août 1762*. Le parlement de Paris leur ordonne de renoncer au nom, à l'habit, aux vœux, au régime de leur Société; d'évacuer, dans huitaine, noviciat, collèges, maisons professes; leur défend de travailler en aucun temps à leur rétablissement sous peine de lèse-majesté. — 22 février 1764. Arrêt ordonnant aux Jésuites

qui voudraient rester en France d'abjurer l'institut. — *9 mars, arrêt de bannissement.— Novembre 1764. Edit royal de dissolution.* — 1773, *Bulle de Ganganelli* (Clément XIV), *abolissant l'ordre tout entier.*

3-24. *C'est le sentiment de tous les magistrats.* Qu'en pensent les nôtres?

7-24. *L'ami des hommes.* Mirabeau, père de l'orateur.

XLVII. Comment on juge. *Questions sur l'Encyclopédie*, 1771, 4e partie (Art. *Conseiller ou juge*).

10-7. *Illustrissimi signori :* « Illustrissimes seigneurs, l'an passé vous avez jugé de telle façon; et cette année dans le même procès vous avez jugé tout le contraire; et toujours bien. »

10-35. *Æs grave.* Monnaie de poids qui n'était point frappée.

XLVIII. Un conseiller et un ex-jésuite. *Questions sur l'Encyclopédie*, 1771, 5e partie.

12-2. *Banqueroute de deux marchands missionnaires.* Le Jésuite La Valette, supérieur des missions à la Martinique (1747-1759), et son correspondant à Paris, le Jésuite Sacy ou Saci, procureur général des missions. Leur banqueroute fut d'environ trois millions.

12-Dernière. *Frère La Chaise*, Jésuite, confesseur de Louis XIV, concourut avec la Maintenon à la révocation de l'Edit de Nantes.

13-1. *Frère Le Tellier*, Jésuite, confesseur de Louis XIV, instigateur et rédacteur de la bulle *Unigenitus.*

13-10. *Despautère.* Sa grammaire latine faisait autorité dans les collèges.

13-11. *Commire*, poète latin moderne.

Ibid. Lalagé. Horace, odes, liv. I, xxii; liv. II, v. *Ligurinus* : liv. IV, odes i, x. *Flavam religanti comam* : Souvenir du liv. I, ode v : *cui flavam religas comam*, où il n'est pas question de Ligurinus.

XLIX. Le conseiller et le Brame.

18-30. *Plus d'honneur dans un Etat despotique*, etc. Opinions de Montesquieu. Voir, t. II, A B C, i *passim.*

L. Une princesse et un médecin. 1771, *Questions sur l'Encyclopédie*, 8e partie, art. Maladie, médecine.

LI. Samuel Ornik et les évêques. 1771, *Questions sur l'Encyclopédie*, 5e partie, art. Evêque.

24-6. *Coadjuteur de Paris*, Paul de Gondi, plus tard cardinal de Retz.

LII. Dialogue poli entre un energumène et un philosophe. 1771, *Questions*, 8e partie, art. Matière, section i.

LIII. Le philosophe et la nature. 1771, *Questions*, 8e partie, section viii, art. Nature.

32-5. *Celui qui m'a faite.* Ce n'est pas lui qui répondra, et pour cause.

LIV. Pères, mères, enfants. 1771, *Questions*, 8e partie.
34-30. *Honora*, et non pas *dilige*. *Honore*, et non *Chéris*.

LV. Sœur Fessue et le métaphysicien. 1771, *Questions*. 8e partie, art. Providence.

LVI. Filesac et le page. 1771, *Questions*, 8e partie, art. Ravaillac.

LVII. Les Sages. *Ibid.* art. Religion, section II.
47-15. *Numa Pompilius*. Second roi légendaire de Rome : n'enseigna nullement *le culte de Dieu*, mais bien les rites sabins et les augures étrusques.
48-18. *Zaleucus*, un des sept sages de la Grèce. *Thalès*. *Anaximandre*, fondateurs de l'Ecole des Physiciens d'Ionie et du matérialisme, philosophes grecs des VIIe et VIe siècles av. J.-C.

LVIII. Le Druide, Calchas et les Furies. 1772, *Questions*, 9e partie.
55-7. *Deux barbares prêtres*. Samuel, Joad.
Ib.-17. *Passato il pericolo*. Le danger passé, nargue du saint !

LIX. Le mouvement. 1772, *Questions*, 9e partie.
59-15. *Institutions physiques*, par Mme du Châtelet.
Ib.-20. *Mairan*, cartésien, successeur de Fontenelle comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, 1678-1771. Maupertuis, newtonien, philosophe aventureux et idéaliste, (1698-1759), mourut « entre deux capucins. »

LX. L'honnête homme et l'excrément de théologie. 1772, *Questions sur l'Encyclopédie*, 9e partie, art. *Vertu*, section Ire.

LXI. Honorius et les grecs. 1772, *Ibid.* art. Volonté.

LXII. Du catéchisme indien ou la Raison et la sagesse divine. 1773, extrait du *Fragment historique sur l'Inde*.
66-6. *Narud?* La première syllabe signifie homme. Le mot est défiguré.
Ib. 7. *Brim ou Bram*. C'est le thème *Brahm*, essence de Brahma, conception métaphysique relativement moderne.
67-7. *Créatrice, conservatrice, exterminante*. C'est la trinité brahmanique : Brahma, Vichnou, Çiva.
68-9 *Félicité éternelle*. Le fameux *Mokcha*, la délivrance finale, et aussi le *Nirvana* bouddhique.
Ib.-20. *Elles reçoivent quelque temps la récompense*. Voltaire combat ici l'éternité des récompenses et des châtiments. *Ondéra: Andhara*, le même mot que *infernum*, enfer.
69-3. *Shasta-beda : Çastra-véda. Beda :* signifie science (*Véda*), et par suite le livre où est exposée la science.

LXIII. Le père Bouvet et l'empereur, etc. 1774, édition in-4° des *Questions*, art. *Puissance*, section II.

LXIV. M. Audrais et le Jésuite. 1774, *Ibid.* art. Missions.

LXV. Voyage de la Raison et de la Vérité. etc., 1774, publié à la suite de la tragédie de don Pèdre, sous le titre de : *Eloge historique de la Raison.*

82-9-14. *Impératrice... empereur son fils.* Marie-Thérèse et Joseph II.

Ib.-34. *Monarque vertueux.* Stanislas Leczinski.

83-2. *Immense région hyperborée*, etc. La Russie et Catherine II.

84-6. *Cet avènement.* Avènement de Louis XVI, et réformes de Turgot.

87-16. *Les hommes ont appris à se garantir*, etc., de la petite vérole, par l'inoculation.

Ib.-23. *On a osé demander justice aux lois.* Voltaire, dans l'affaire Calas.

LXVI. Freind et le bachelier. 1775, extrait de *Jenni, ou l'Athée et le Sage.*

92-11. *Intrinsecùs.* Intrinsèquement, intimement.

96-13. *Don Caracucarador.* C'est l'inquisiteur de Candide.

LXVII. Les oreilles du comte de Chesterfield et le chapelain Goudman. Cet opuscule, publié en 1775, est joint d'ordinaire aux romans; mais, par la forme et le sujet, il rentre évidemment dans notre cadre; c'est, avant tout, une suite de dialogues philosophiques.

Le comte de Chesterfield, un des correspondants de Voltaire (Lettre du 24 septembre 1771), était mort en 1773. Ses *oreilles* ne jouent pas ici un grand rôle ; toutefois, il avait effectivement perdu l'ouïe dans sa vieillesse

99. Note. Article *Nature.* Voir plus haut, p. 29, dialogue LIII.

101. Note. *Warburton*, évêque de Glocester (1696-1779).

103-26. *Seul livre de métaphysique raisonnable. Essai sur l'entendement humain* (1688-1690).

108-34. *Banks et Solander.* Compagnons de Cook dans son voyage à Otaïti, 1768; ils allaient observer un passage de Vénus.

111-29. *Hawkesworth.* Relation des voyages du capitaine Cook, 1773.

Ib.-35. *Dakins et Wood. Ruines de Palmyre,* 1753; *Ruines de Balbec,* 1757.

Ib.-38. *Hamilton. Observations sur le Vésuve et l'Etna,* 1772.

112. Voir nos *Chefs-d'œuvre de Diderot*, t. II : *Supplément au Voyage de Bougainville.*

114-8. *Bougainville.* Son voyage finit en 1769.

Ib.-35. *Finxit in effigiem.* « Prométhée façonna l'homme à l'image des dieux qui gouvernent l'univers. » Ovide, *Métamorphoses* I, 84.

115-1. *Rochester.* Poète courtisan, du temps de Charles II.

118-5. *Et voilà justement.* Vers de *Charlot*, comédie de Voltaire.

Ib.-26. *Burnet : Théorie sacrée de la terre. Whiston :*

Nouvelle théorie de la terre. Woodward : Essai sur l'histoire naturelle de la terre, etc.

Ib.-28. *Maillet*. Voir t. II, *Voltaire et Telliamed*, et t. III, 198-200.

LXVIII. Sophronime et Adélos. Publié en 1776, dans le *Supplément aux lettres chinoises, indiennes et tartares*, IV, 292 p. in-8°, sous le titre de : *Dialogue de Maxime de Madaure*. Réimprimé en 1777, dans l'édition in-4°, sous le titre : *Sophronime et Adélos*, traduit du grec de Maxime de Madaure.

122-36. *Dubois*. Goibaud-Dubois, mort en 1694.

124-18. *Quatre-vingt-six années*. Voltaire n'avait alors que quatre-vingt-deux ans.

128-5. *Le hasard*. Epicure n'a jamais pensé que le hasard ait pu tout faire. Il professe que les choses sont l'effet *nécessaire* des combinaisons qui résultent du mouvement et des propriétés des atomes.

129-17. *Il n'y a rien dans ces corps*... Pure métaphysique, démentie par le fait même.

130-18. *Straton* de Lampsaque, surnommé « le Physicien, » succéda à Théophraste dans la direction de l'école d'Aristote, en 286 av. J.-C.

Ib.-26. *Rhéteur d'une secte nouvelle*. Augustin, dans son livre sur la Trinité.

131-17. *Cicéron avait bien raison de dire*. Lucrèce l'avait dit avant lui, et en termes magnifiques, L. III, vers 1005-1049 de notre traduction.

LXIX. Dialogues d'Evhémère. 1777, 86 p. in-8°, Londres. Ouvrage écrit peut-être avant mai 77, annoncé le 16 novembre de la même année. sous le nom d'*Ephémères (Mémoires secrets)*. C'est le testament philosophique de Voltaire.

Le véritable *Evhémère*, natif d'Agrigente ou de Messine, ou encore de Messène en Laconie, contemporain du roi de Macédoine Cassandre (311-298 av. J.-C.), auteur d'une *Histoire sacrée* qui n'est pas venue jusqu'à nous, inaugura une certaine interprétation des mythes, reprise aujourd'hui par Herbert Spencer. L'Evhémérisme consiste à représenter les dieux et leurs aventures comme des personnages et des souvenirs historiques. La théorie est fausse, mais non l'idée qui lui donna naissance. Les dieux ne furent pas des hommes, mais ils sont d'origine humaine. Voir nos *Mythologies et religions comparées* (2e édition, Ernest Leroux).

135-5. *Esthékar*. On écrit aujourd'hui Istakr ; il existe en ce lieu des ruines célèbres.

Ib.-26. *Zombodpo. Djambou-dvîpa* est le nom de l'Inde et non du fleuve Indus.

Ib.-31. *Odhu* ? Peut-être *Sindhu*, nom de l'Indus.

136-24. *Feciales*. C'est le mot latin ; on dit en français *féciaux*.

137-39. *Barbares fanatiques.* Les Juifs.

139-17. *Bélier de pierre.* Le sphinx à tête de bélier, symbole d'Ammon.

Ib.-21. *Mot grec qui signifiait courir.* On a aussi rapproché *théos* de *thu-ó*, sacrifier, et plus vraisemblablement de *ti*-THÈ-*mi*, poser, fonder, faire. Mais beaucoup sont tentés de voir dans l'aspiration de *théos* un substitut assez rare d'un *j* primitif qui manque au grec et qui est souvent remplacé par un esprit rude. Si cette hypothèse était admise, *théos* serait proche parent du sanscrit *Djaus*, du grec *Zeus*, du latin *Jovis* et *Deus*.

141-12 et suiv. *Système de la nature*, chef-d'œuvre de d'Holbach, auquel Diderot a travaillé. Les autres ouvrages cités sont de Robinet, de Colonne, de Delisle de Salles, de Morelly.

Ib.-22. *Philosophe peu connu.* Voltaire. Voir à l'*Index*, ART. NATURE.

142-36. *Vous êtes comme les sculpteurs.* Voir La Fontaine, IX, fable VI.

143-5. *Atlantide.* L'hypothèse est géologiquement soutenable. Les Canaries et les Açores seraient les sommets émergés d'un continent d'où seraient venus les Berbères et les Ibères, et où les Guanches seraient restés.

Ib.-11. *Fameux argument.* Certes! Il est d'Epicure.

145-5. *L'univers n'aurait pu les nourrir.*

Toujours un flot nouveau chasse les vieilles choses,
Et l'échange éternel rajeunit l'univers...
Pour les peuples à naître il faut de la matière.

(*Lucrèce — A. Lefèvre*, III, 990-93.)

146-24. *Vrais épicuriens.* Diderot, d'Holbach, Helvétius, Naigeon, Condorcet, les Encyclopédistes.

154-12. *Timée :* de Locres, pythagoricien, (Ve siècle av. J.-C.). Il nous reste de lui un traité *de l'Ame du monde et de la Nature*, que Platon a mis en dialogue, ou qui, bien plutôt, est apocryphe et extrait de Platon; on ne le trouve que dans Proclus, au Ve siècle de l'ère chrétienne. *Ocellus Lucanus :* autre pythagoricien du même temps, auquel on a longtemps attribué un informe traité péripatétique ou éclectique, certainement apocryphe, intitulé : *De la Genèse de toutes choses.*

155-18. *Infini actuel*, ou absolu. « L'infini des géomètres n'a aucun rapport avec l'infini actuel. Une grandeur infinie est une quantité plus grande qu'aucune quantité donnée *du même genre*, quelque grande qu'on la suppose. Une quantité infiniment petite est une quantité plus petite qu'aucune grandeur donnée; c'est le zéro considéré comme la limite, la fin d'une quantité décroissante.
Ces quantités ont des rapports, et l'on a nommé science, calcul de l'infini, l'art de calculer ces rapports. » (*Note de Kehl.*)

157-19. *Une monade.* Allusion au système de Leibnitz.

161-26. *C'est tout sentiment*, etc. « L'instinct ne serait-il pas plutôt l'effet d'une suite de raisonnements faits avec trop de promptitude et trop peu d'attention pour que nous ayons un sentiment distinct et un souvenir durable des jugements dont ces raisonnements ont été formés ? Cette promptitude est l'effet de l'habitude. Les artisans exécutent les mouvements nécessaires dans chaque métier aussi machinalement que nous marchons ; il est cependant vrai qu'ils ont été obligés d'apprendre à faire ces mouvements, qu'ils ont commencé par les exécuter chacun en vertu d'un acte particulier de leur volonté. L'extrême facilité avec laquelle un enfant, un petit quadrupède apprend à téter, ou un oiseau apprend à manger, est une objection contre cette opinion : mais cette objection n'est pas insoluble. » (*Note de Kehl.*)

163-23. *Prémotion physique*. Allusion à un ouvrage publié en 1715 par Boursier, docteur de Sorbonne, disciple ourté de Malebranche, qui le réfuta. (1679-1749.)

Ib.-35. *Diagoras*. D'Holbach.

165-2. *Déesse de Syrie* La Vierge Marie.

166-10. *Nouveaux Chaldéens*. Copernic et Galilée.

174-26. *Perconic*. Copernic.

175-39. *Leéliga*. Galilée.

177-5. *Je ne sais quel livre d'Hérodote*. La Bible.

Ib.-17. *Une république voisine*. Venise.

Ib.-32. *Ne consulte que sa raison*. Les ecclésiastiques étaient exclus de tous les emplois du gouvernement vénitien.

Ib.-36. *La plate-forme d'une tour*. Le campanile de Saint-Marc.

178-7. *Druides*. L'inquisition.

Ib.-36. *Ile de l'Océan*. L'Angleterre.

179-23. *Cardestes*. Descartes.

180-3. *Descendant d'Esope*. La Fontaine, L. X, fable 1.

Ib.-6. *Dans les siècles passés*. La Fontaine a écrit : *Chez les païens*.

181-18. *S'entretenir avec le Verbe*. Malebranche.

Ib.-19. *Imaginations sur l'âme*. Leibnitz.

183-20-23. *Cassitéride... un sage*. L'Angleterre... Newton.

185-25. *C'est de tous les mortels. Nec propius fas est mortali attingere divos*. Vers de l'astronome Halley.

186-29. *Un marquis gaulois*. De Lassai, *Mémoires*, éd. de Lausanne, t. IV, p. 322.

188-12. *Un grand physicien*. Harvey (*Aryvhé*).

Ib.-34. *Un Batave*. Leuwenhoeck.

189-21. *Un homme*. Needham.

Ib.-36. *Un autre homme à systèmes*. Maupertuis.

190-18. *Un nouveau philosophe*. Buffon. « Ces moules intérieurs sont difficiles à comprendre, et ils n'ont réussi ni chez les anatomistes, ni chez les géomètres. » (*Kehl.*)

198-21. *Potier de son métier*. Bernard Palissy.

199-35. *Longtemps employé en Egypte*. De Maillet y avait été consul de France. (1656-1738.)

201-32. *Il a prétendu*, etc. Cet alinéa et le suivant sont empruntés aux *Questions sur l'Encyclopédie*, 1770, art. ARARAT. La légende de Xissutre a été reprise par les auteurs de la *Genèse*.
209-17. *Extrait en trente volumes immenses. L'Encyclopédie.*
Ib.-31. *Un bon prêtre.* Schwartz.
212. 3e alinéa. Pascal, Condillac, Buffon.
Ib.-29. *Celui qui a trouvé le secret d'exalter son âme.* Maupertuis.
213-22. *Un petit Barbare.* J.-J. Rousseau; critique de l'*Emile*.
214-8. *Le Druide savoyard. Le Vicaire savoyard.*
215-12. *Des boutiques. L'Année littéraire,* de Fréron.

LXX. ENTRETIEN AVEC UN CHINOIS. *Dictionnaire philosophique*, art. GLOIRE.
219-9. *Grogram.* Sorte d'étoffe de soie.

INDEX PHILOSOPHIQUE

A

Aaron. Fabrique le veau d'or, est fait grand prêtre, I, 111.—Pontife prétendu « d'une horde d'Arabes, » II, 164.

Abbé. « Abbé de Corbie avec un million, » II, 52.

Abdias. « C'est un Abdias qui, le premier, écrivit que Pierre était venu du lac de Génézareth droit à Rome, » etc., II, 23; III, 90.

Abeille. « Jamais abeille n'a eu la folie d'enseigner dans une ruche que son bourdonnement passerait un jour la barque à Caron, et que son ombre irait faire de la cire et du miel dans les Champs Elysées, » III, 160. Voir Bourdonnement.

Abel. Mourut sans être marié. L'homme descend donc de Caïn, II, 120.

Abolissement. « Nous avons vu les parlements de France requérir et ensuite ordonner l'abolition » des Jésuites, II, 50. — « Ce désastre était advenu aux frères Jésuites, non seulement par la banqueroute de La Valette et Sacy, missionnaires, mais parce que le frère La Chaise, confesseur, avait été un trigaud, et frère Le Tellier, confesseur, un persécuteur impudent, » III, 13. — « Ce colosse avait un pied à Rome et l'autre au Paraguay... J'ai passé, et il n'était plus, » II, 175.

Abraham. Sacrifice d'Abraham. Qu'est-ce qu'Isaac, s'il eût été raisonnable, eût dû répondre à son père? III, 35.

Absorption des âmes pures dans l'essence divine, III, 67. — « C'est une participation à l'essence suprême; on ne connaît plus les passions; toute l'âme est plongée dans la félicité éternelle, » III, 68.

Abstention. « Quand tu seras en doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire. » Maxime de Zoroastre, II, 150; III, 48.

Abus. « Ce n'est pas la faute de la religion chrétienne, c'est celle des abus... L'abus est dans la chose même, » II, 28. — « Il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine est d'être puissant et heureux avec des abus énormes, » II, 135. — Le monde n'est-il gouverné que par des abus? II, 179. — Abus de la nature, II, 180. — Abus de la société; la plupart « commencent à être fort mitigés, » II, 181. — « Le ciel en est plein, si l'on en croit Homère, » III, 212.

Académie. « Je ris quand je vois une Académie des sciences obligée de se conformer à la décision d'une congrégation du Saint-Office, » II, 154.

Académique. « La liberté de la secte académique permet de soutenir le pour et le contre, » III, 126.

Accusé. On ne doit point refuser un conseil à l'accusé, II, 177.

Acéphales. « Hommes sans tête » vus par saint Augustin, III, 110.

Acrostiches. Prophéties des sibylles en acrostiches, II, 149.

Actes des apôtres. Pas un seul endroit dans les *Actes* où Pierre soit regardé comme le

maître de ses compagnons et du paulopost futur, III, 89.

Action. Que toute action est nécessitée, I, 173-177. — La volonté n'est pas libre, les actions peuvent l'être, I, 177. Dieu « est l'être agissant : donc il a toujours agi ; sans quoi il n'aurait été que l'être inutile, » II, 189, 195.—Action de Dieu sur les créatures par l'instinct. *Prémotion physique, décret prédéterminant*, III, 163.

Acolyte. Dieu « fut *acolyte*, parce que Jérémie a dit : *Je suis la lumière du monde*, et que les acolytes portent des chandelles, » II, 64.

Adam. Condamné, avec toute sa postérité, pour une pomme, I, 110; II, 119. — « Il n'est point dit qu'Adam soit damné... Il vécut encore neuf cent trente ans, » II, *ibid.*—Adam et Eve inconnus au reste de la terre, II, 182. — « Point d'Adam! cela est bien triste, » II, 184.— « Adam, le premier des bacheliers du monde, puisqu'il avait la science infuse, » III, 95.

Adonaï. Nom emprunté par les Juifs aux Sidoniens, II, 184.

Afrique. « Remarque bien triste, que cette partie de l'Afrique qui produisit autrefois tant de grands hommes... ne soit aujourd'hui connue que par ses corsaires, » III, 122.

Agapes. « Nos premières agapes, dans lesquelles les garçons et les filles se baisaient modestement sur la bouche, ne dégénérèrent qu'assez tard en rendez-vous et en infidélités, » III, 113.

Age moyen. Vingt-deux ans; retranchez le temps du sommeil : quinze. « Il ne reste pas trois ans francs et quittes pour les plus heureux, et pas six mois pour les autres, » II, 180.

Agneau pascal. Se mangeait avec des laitues, I, 121.

Agnès. Arnolphe veut en faire « une imbécile afin de jouir d'elle. » C'est ainsi que les rois et les prêtres traitent les nations, II, 146.

Agriculteurs. Leurs mœurs. Ils sont « trop occupés pour songer à mal, II, 115, 116. — « Que l'agriculteur ne soit point vexé par un tyran subalterne, » II, 171.

Agriculture. Pensions attachées à l'encouragement de l'agriculture? I, 15.

Aigle vaincu et épargné par un milan, II, 205-206.

Aînesse (droit d'). « C'est l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre : apparemment les aînés l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominassent », I, 94.

Aire. « Si un corps se meut vers un centre, il décrit autour de ce centre des aires proportionnelles au temps dans lequel il les parcourt, » III, 185.

Albigeois. « L'abominable folie de la guerre civile et sacrée qui extermina tant de gens de la langue de *oc* et de la langue de *oïl*, » III, 77.

Alchimistes. « En faisant de l'or (qu'on ne fait point), ont trouvé de bons remèdes, ou du moins des choses très curieuses, » II, 235.

Alcoran. Observé à la lettre par tous les musulmans, I, 121. — C est leur loi religieuse, politique et sociale, II, 98, 105. — Il n'était point « nécessaire à l'homme, » I, 202.

Alexandre. « Sobre disciple d'Aristote changé en méprisable ivrogne, » III, 135.— « Avait commencé ses expéditions comme un héros, mais il les a finies comme un fou, »

III, 134. — Il est déclaré fils de Jupiter Ammon, III, 139. — Il épargne les Juifs, III, 137. — Il brûle Esthékar (Persépolis) « pour contenter le caprice » de Thaïs, et meurt à Babylone, « pour s'être enivré comme le dernier des goujats de son armée. Voilà un grand homme bien petit! » III, 135.

ALEXANDRE VI. « Un chef de pagodes, assassin, empoisonneur public, a peuplé l'Inde de ses bâtards, et a vécu tranquille et respecté, » II, 89. — Son alliance avec Louis XII, II, 125. — Ses crimes, II, 160.

ALEXIS. « Ce pauvre Alexis, fils de ce czar Pierre, moitié héros et moitié tigre, » III, 36.

ALLEMAGNE. « Querelles interminables des trois sectes admises par le traité de Westphalie, » II, 39-40. — Son état avant Charlemagne, III, 81, et au XVIIIe siècle, III, 82.

AMBASSADEUR. « Nous sommes les ambassadeurs du ciel, payez-nous notre voyage .. Les deux tiers de vos biens sont à nous de droit divin, et l'autre de droit humain, » II, 215.

AMBITION. « L'ambition est contenue par l'ambition, » II, 159.

AME. Quel est le siège de l'âme? I, 47. — L'âme matérielle d'Epicure et de Lucrèce, I, 48, 49. — L'âme et le corps croissent et déclinent ensemble, I, 51. — C'est une puissance qui est en moi et que je ne me suis pas donnée, I, 50. — « D'où nous vient-elle? Qu'est-elle? Que fait-elle? Comment agit-elle? Où va-t-elle? Comment anime-t-elle votre corps? — Je n'en sais rien, je ne l'ai jamais vue. » I, 89. — « L'âme, ne tenant aucune place, est placée dans le corps calleux, ou dans la glande pinéale, au milieu de la tête, » I, 92. — « Mot inventé pour exprimer faiblement et obscurément les ressorts de notre vie, » I, 135; III, 103. — Si elle était une *petite personne* enfermée dans notre corps, I, 136, insinuée dans le germe par un créateur à l'affût des accouplements, et que le germe mourût, que deviendrait-elle? I, 137. — L'homme est déjà la machine d'un Dieu; pourquoi d'une âme? Pourquoi deux ressorts? I, 136, 138. — Voltaire se défend d'avoir enseigné la *mortalité de l'âme*, I, 140, *note*. — Aucun sage « n'a été assez impertinent pour connaître la nature de l'âme, » *note*, I, 141. — Lucrèce a dit : « On ignore la nature de l'âme; il pouvait dire : On ignore son existence. » Augustin et Cicéron sont du même avis. « J'ignore absolument si j'ai une âme, » II, 109. — « L'âme immortelle?... Il faut d'abord être bien certain qu'elle existe, » II, 109, 110. — « Etre métaphysique, » II, 110. — « Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu que vous nommez *sensibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous nommez du nom vague et inexplicable *âme*? — Non, » II, 111. — Selon les théologiens, Dieu infuse à l'enfant dans le ventre de sa mère, au bout de six semaines, une âme spirituelle et immortelle, II, 206, 243. — L'embryon de huit jours a-t-il une âme? II, 238. — « Je cherche si mon âme est venue dans mon corps à six semaines ou à un jour; comment elle s'est logée dans mon cerveau, » II, 243. — « La grande âme de l'univers... respire dans toutes les créatures pour un temps marqué, » III, 67. — « Les âmes des hommes... sont raisonnables. Elles ont la

conscience du bien et du mal. » Si l'homme fait le bien, son âme... sera absorbée dans l'essence divine, » III, *ibid.* — Purification des âmes « miparties » de bien et de mal, III, 68. — Sur l'âme, III, 102-107, 126-127, 129. — Sens du mot *anima*. Avons-nous une âme? Existe-t-elle avant le corps? Comment y entre-t-elle? « Pourquoi voulons-nous à toute force en avoir une? — Peut-être bien que c'est par vanité, » *ibid. passim.* — Si l'âme est immortelle? III, 126, 129. — « Toutes les nations orientales ont donné le nom de vie à ce que nous nommons âme, » III, 148. — « De ce mot âme, qui est abstrait, ils ont fait une personne habitante de notre corps : » puis trois âmes, *psychè*, *pneuma*, *nous* ; puis une quatrième « quand on est mort, c'est *skia*, ombres, mânes ou farfadets. » Origine, formation, substance, croissance, nature de l'âme. « N'y a-t il nulle différence entre l'âme d'Orphée et celle d'un imbécile? » A-t-elle des idées innées, pense-t-elle toujours? Y a-t-il des âmes qui viennent lécher du sang dans une fosse? dont les vautours mangent le foie? Puérilités, III, 149-151. — « Mes facultés de sentir, de me ressouvenir, d'assembler des idées, sont ce qu'on appelle âme, » III, 148. — Il faut que la science de l'âme « ne nous soit pas nécessaire, puisque Dieu ne nous l'a pas donnée, » III, 159. — « Quoi! je ne saurai jamais ce que c'est qu'une âme? Et il ne me sera pas démontré que j'en ai une? — Non, III, 160. — « L'âme (d'après Aristote) est quelque chose de très-léger; elle ne se meut point par elle-même, elle est mue par les objets. » Elle n'est pas une harmonie; n'est pas répandue partout; c'est une entéléchie, III, 173. 186. — Ame, « miroir concentrique, » III, 182.

Américains. « Douze millions d'innocents, habitants d'un nouvel hémisphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens, » II, 27, 113; III, 46. — « Certains peuples de l'Amérique, pour expliquer la cause de la pluie, prétendaient qu'il y avait là-haut un petit garçon et une petite fille, frère et sœur, que le frère cassait quelquefois la cruche de sa petite sœur, et qu'alors on avait des pluies et des tempêtes. Voilà toute la théologie du manichéisme, » II, 210.

Amitié. « Baume de la vie, » I, 147. — Recommandée par Epicure à ses disciples, II, 43. — Confutzée « fait un devoir de l'amitié et de l'humanité, » II, 150.

Ammon. « Le grand prêtre de Jupiter Ammon a déclaré qu'Alexandre était son fils, et il a été bien payé, » III, 139.

Amorrhéens. Ecrasés par une pluie de pierres, I, 111.

Amour. « Aimez Dieu et votre prochain, » loi éternelle de tous les hommes, I, 248. — L'amour grec, l'amour céleste, l'amour conjugal, II, 97. — « On fait l'amour sur les cendres des morts, » II, 115. — « L'éternel amour doit chérir ses enfants, leur épargner les coups de pied, et ne les pas chasser de la maison pour les avoir fait naître lui-même nécessairement avec de vilaines jambes, » II, 192. Voir Génération. — « L'amour ferait

adorer Dieu dans un pays d'athées, » III, 115.

ANABAPTISTE. Adore Dieu sans le manger, est baptisé dans l'âge de raison, II, 2.

ANANIE ET SAPHIRE. Leur étrange mort, I, 117, 238; II, 28.

ANCÊTRES. Aimaient la chasse, les tournois, « ils couraient dans la Terre sainte avec leurs maîtresses, » I, 107.

ANCIENS ET MODERNES. I, 213-220; II, 137-141; III, 204-215.

ANCIEN TESTAMENT. Recueil de fables « plus absurdes que les *Métamorphoses* d'Ovide, » I, 108-109-113. — Livres écrits par Dieu même; « Dieu ne peut mentir : donc, si un seul fait est faux, tout le livre est une imposture, » I, 112. — Interpolations, I, 228. — Ses « horreurs impertinentes, » I, 247.

ANCRES « de vaisseau, sur le mont Saint-Bernard, qui étaient là plusieurs siècles avant que les hommes eussent des vaisseaux, » II, 232; III, 201.

ANDROGYNES. « On imagina des androgynes qui, possédant les deux sexes à la fois, devinrent fort insolents et furent, pour leur châtiment, séparés en deux, » II, 209; III, 169. — « Cette idée de courir toujours après sa moitié est ingénieuse et plaisante, mais cette plaisanterie est-elle digne d'un philosophe? » III, 169.

ANDRY. « Voyait des vers partout. »—« Deux Hollandais et M. Andry, à force de tomber dans le péché d'Onan et de voir les choses au microscope, réduisirent l'homme à être chenille, » II, 241.

ANE. « Un âne chassait les diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot, par le commandement de saint Rieule, » II, 118. — Histoire de l'âne qu'un serpent mène boire, II, 210.—Aristote et Platon, sur l'éternité du monde, « disputaient tous deux de l'ombre de l'âne, laquelle n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre, » III, 171.

ANESSE PARLANTE. I, 110, 129, 247; III, 15.

ANGE. « Si les anges qui mangèrent avec Abraham et avec Loth avaient un corps? » I, 153. — Anges violés par les habitants de Sodome, I, 247. — Ange qui salue la Vierge Marie, II, 24; III, 90. — « L'ange fit un enfant à Marie par l'oreille, *imprægnavit per aurem*, » II, 24. — « La chute des anges, ce fondement du christianisme, ne se trouve ni dans la Genèse ni dans l'Evangile. C'est une ancienne fable des brachmanes, » II, 36, ou des Babyloniens, II, 184. — « Un ange est infini *secundum quid*. » II, 151. — « Six années à bien statuer s'il y a neuf chœurs d'anges, » III, 15, — Les enfants baptisés sont « autant d'anges, pourvu qu'ils aient le bonheur de mourir incessamment, » III, 74.

ANGE EXTERMINATEUR. « Invoqué par les prêtres de chaque nation armée, ne sait auquel entendre. »—« L'ange exterminateur (des Juifs) ne fut pas heureux dans ses campagnes, il devint l'ange exterminé, » II, 164.

ANGLAIS, ANGLETERRE. En Angleterre, une loi et une mesure, mais vingt religions, I, 9, *alias* douze, I, 158. — Nation sage et éclairée, I, 157. — Eloge de l'Angleterre (*Catéchisme japonais*), I, 157-163; II, 112, 135. — Les An-

glais ont la liberté de penser, I, 179; d'écrire et d'imprimer, II, 146-149. — Leurs forces maritimes « tiendraient seules avec avantage contre les forces réunies de toutes les autres nations, » II, 34.—En Angleterre, « tout est soumis à la loi, à commencer par la royauté et la religion, » II, 112.—« Pour nous autres Anglais, nous n'avons jamais attrapé personne, » II, 167, 176-179. — « Gouvernement unique, dans lequel on a conservé tout ce que la monarchie a d'utile et tout ce qu'une république a de nécessaire. » Lourd fardeau de l'Amérique et de l'Inde, subjuguées aux deux bouts de l'univers, III, 83.

Angle. Dieu « n'empêchera jamais que les trois angles d'un triangle ne soient égaux à deux droits. »

Anglicans. Quand ils payaient le denier de Saint-Pierre, « ils étaient plongés dans la plus stupide barbarie, » II, 154. — « Nous autres Anglais, nous lisons le testament de notre grand-père dans notre propre langue, » III, 89.— Les anglicans fondent « leur religion sur l'Evangile. »

Anguilles. « Il n'y a que le jésuite irlandais Needham qui ne rie point de ses anguilles, » II, 191, faites « avec de la farine de blé ergoté, » II, 234; III, 189.

Anitus. « C'était un méchant prêtre qui fesait secrètement un commerce de cuirs, » III, 49.

An mil. « Vous leur persuadiez qu'Elie et l'Antéchrist allaient venir, que le monde allait finir, et qu'il fallait donner tout son bien à l'Eglise pour le remède de son âme, » II, 15.

Annates. Recueillies par un petit lama au nom du grand lama (le pape), I, 157.—Payées par les talapoins à l'étranger tondu, I, 234; II, 33, 154.

Anon. « Ces autres paroles remarquables, *il lie son ânon à la vigne*, démontrent par surabondance de droit que Jésus est Dieu, » II, 221.

Anthropophages. Les hommes le sont tous. « Les particules qui composaient votre grand-père, ayant été dispersées, sont devenues carottes et asperges, et il est impossible que vous n'ayez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres, » I, 227.—« Nous nous faisions autrefois la guerre pour nous manger; mais à la longue, toutes les bonnes institutions dégénèrent, » II, 180. — « Pour des anthropophages, j'avoue qu'on en regorge et que tout le monde l'a été, » III, 110.

Antiquité. « Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer des paroles en êtres réels, » II, 110.

Apocryphes. « C'est une suite non interrompue de faussaires : » lettres de J.-C., de Pilate, de Sénèque; constitutions apostoliques, vers sibyllins; plus de quarante évangiles, actes de Barnabé, de Jacques, de Pierre, de Matthieu, de Marc, etc., II, 23. — Une quarantaine d'évangiles qui se contredisent tous, II, 59. — Cinquante-quatre évangiles, de Marie, de Jacques, de l'Enfance, des Hébreux, de Barnabé, etc.; livres des Sibylles, d'Enoch; Testament des douze patriarches; cinq ou six Apocalypses: fausses constitutions apostoliques, II, 149.

Apôtres. Tous circoncis,

leurs successeurs ne le sont plus; ils ont gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs successeurs regorgent de richesses, I, 81. — Essentiellement envoyés pour chasser les diables, I, 125; II, 33. — « Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a, jusqu'à la dernière obole, » I, 237. — Mages qui tuent avec des paroles, *ibid.* — Ont-ils été suppliciés? II, 22. — Les apôtres étaient mariés, II, 93, 94.

Apparition. Heureux effets des apparitions de saints, II, 74.

Appel comme d'abus. « En 1751, on appelait comme d'abus six fois par semaine » au Parlement, II, 179.

Arbre de la science du bien et du mal; son fruit interdit sous peine de mort à Adam et Eve. « Ils en mangèrent et n'en moururent point, » II, 119. — « Arbre qui enseigne le passé, le présent et le futur, et qui donne des leçons de morale et de physique. Les arbres de Dodone ne sont rien auprès, » II, 214.

Arche. Coffre où tous les animaux vinrent s'enfermer, I, 110. — Arche de Xissutre, III, 202.

Archétypes. « Qui subsistent je ne sais où, » II, 110.

Archimède. « Nous avons dans Syracuse la famille des Archimèdes qui cultive la physique pratique de père en fils, » III, 167-168.

Architecte. Un architecte a bâti le Capitole; donc un architecte a construit l'univers, I, 42, 241. — « C'est un channeton tout plein de génie qui est l'architecte de ce bâtiment, » I, 167. — « Il me suffit qu'un beau palais me démontre un architecte, » III, 140. — « De ce qu'un architecte a élevé une maison de cinquante pieds, bâtie de marbre, ce n'est pas à dire qu'il ait pu en faire une de cinquante lieues, bâtie de confitures, » III, 145. — « Le grand architecte nous donne de mesurer, de calculer, de peser quelques-uns de ses ouvrages, mais il ne nous permet pas de découvrir les premiers ressorts, » III, 162.

Argent. Représentation des denrées, I, 16. — Défendre la sortie des matières d'or et d'argent : barbarie et indigence, I, 18. — Sans industrie, l'argent est inutile, I, 27.

Aristocratie. Ses avantages. « Le peuple n'est pas digne de gouverner... Faites-moi noble vénitien ou comte de l'Empire, » II, 134, 135.

Aristote. « Réduisit en méthode » les chimères de Platon, II, 110. — « Il est le premier qui ait réduit le raisonnement en art. » (Méthode « bien inutile et bien fatigante pour les esprits bien faits. ») Eloge de son *Histoire des animaux*, de sa *Poétique* et de sa *Rhétorique*. Ses idées sur Dieu, le ciel, le monde, les étoiles, les éléments, la génération des animaux, III, 170-172. — Excellence de sa morale. Inutiles subtilités de sa métaphysique. Sa définition de l'âme, III, 173. — « J'avoue que si, dans mon chemin, je rencontrais une âme toute seule, je ne pourrais guère la reconnaître, » III, 174. — « Aristote se borne à dire que la femelle produit la matière de l'embryon, que le mâle est chargé de la forme, » III, 187.

Armée. Son organisation vicieuse, I, 230, 233.

Arméniens. Ne mangent pas de lièvre, I, 113.

ART. « Il n'y a point de nature, tout est art. C'est par un art admirable, etc., » III, 99. — « Tout est art dans l'univers, et l'art annonce un ouvrier, » III, 141, 154. — L'invention des arts, « un grand don de Dieu, » II, 140.

ARTISAN. « Le monde est un ouvrage admirable, donc il y a un artisan plus admirable, » III, 165.

ASIE. « Il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, mais elle n'a pas duré longtemps, » III, 17.

ASMODÉE. « Amoureux de la femme du jeune Tobie, » I, 153. — Tue les sept maris de la fille de Raguel.

ASPHYXIE. « C'est dans cet âge que les hommes ont appris... à rendre la vie à ceux qui la perdent dans les eaux, » III, 87.

ASSAN. Histoire d'Assan l'échaudé, II, 30.

ASTOLPHE. Son voyage à la lune plus vraisemblable que celui de Paul au troisième ciel, I, 246.

ASTROLOGUES. « Un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astronomes, » II, 87.

ASTRONOMES. « Il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes..., qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune, » II, 87.

ATHÉES. « Toute secte qui admet la plénitude de la puissance divine la charge des délits qu'elle n'empêche pas. C'est un reproche qu'on peut faire à toutes les sectes, excepté aux athées, » III, 152.

ATHÉISME. Voir *Lucrèce et Posidonius*, Dialogue VIII, I, 39; *Ku-su et Kou*, Dialogue XVI, I 130.—C'est l'absurdité des superstitions chrétiennes et aussi la sûreté du pardon qui conduisent à l'athéisme. II, 35, 71, 72, 73. — La théologie « fait les athées, » II, 154.—« Une fausse science fait les athées, » II, 155.

ATLANTIDE. « Souvenez-vous de ce que Platon nous apprend de la destruction de l'île Atlantide, abîmée il n'y a pas plus de dix mille ans, » III, 143.

ATOME. Critique de la théorie atomique, I, 39 et suiv. — Déclinaison des atomes, I, 51; II, 195. Voir LUCRÈCE. — Ils se sont « arrangés d'eux-mêmes, de façon qu'ils on produit ce monde tel qu'il est, » II, 44. — « Dieu n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu sans cesse un mouvement de déclinaison, » II, 195.—Supposition d'un atome immortel, doué de la pensée, II, 213; III, 106, 157. — « S'il était permis de faire d'un atome une âme immortelle, ce serait aux épicuriens que ce droit serait acquis; car, enfin, ils sont les inventeurs des atomes, » III, 157.

ATTILA. Courtisé par saint Léon, II, 125.

ATTRACTION. « Le premier ressort de la nature, » I, 218.— Dieu « a voulu que les parties de la matière s'attirassent réciproquement, » etc., II, 196. — Rôle de l'attraction dans la génération, d'après Maupertuis, II, 242; III, 190.

ATTRITION. « L'attrition est une sottise, » I, 183.— « Cette attrition, jointe au sacrement de confession, opère immanquablement salvation, qui mène droit en paradis, » III, 41.

AUGURES Les philosophes sont des augures qui ne peuvent

se rencontrer sans rire, II, 19.

Augustin. « Africain, tantôt manichéen, tantôt chrétien, tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt persécuteur,... insensé rhéteur, » II, 24, 92. — « Augustin ne sait rien de ce qui concerne l'âme, » II, 109. — « Invente la damnation des enfants morts sans baptême, » II, 121. — « A vu des acéphales, des monocules et des monopèdes, » III, 110. — Né à Tagaste, élevé à Madaure, III, 122. — « Avoue que, s'il répond à une difficulté métaphysique insoluble, ce n'est pas qu'il ait rien de solide à dire, mais qu'il faut bien dire quelque chose, » III, 130.

Aumône. Dans un Etat bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône, I, 16. — Il faut « obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres, » I, 29.

Austérités des derviches, des marabouts, des fakirs, des bonzes, « cent fois plus rigoureuses » que celles de nos dévots, II, 38.

Auto-da-fé. I, 178, 179. — « Rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette espèce, » I, 191.

Autorité paternelle. « On n'a pas plus de droit de me prendre ma femme que de prendre mon enfant, » I, 94. — Selon Hobbes, « l'autorité seule fait les lois, » II, 107.

Ave Maria. « Si des *Ave Maria* avaient fait vivre le moineau de sœur Fessue un instant de plus qu'il ne devait vivre, ces *Ave* auraient violé toutes les lois posées de toute éternité par le grand Etre; vous auriez dérangé l'univers, » III, 38.

Avenir. Prédire, c'est voir « clairement ce qui n'est pas car l'avenir n'est point, » I, 145. — Dieu voit-il « le futur comme futur ou comme présent? » I, 165. — « Se mêler de prédire l'avenir, quelle charlatanerie insupportable! » II, 70.

Aveuglement. « Les empereurs chrétiens et grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins et à leurs frères, » I, 191.

Axiome. « L'axiome *Rien ne vient de rien* a été le fondement de toute philosophie, » II, 236.

Azincourt. Les Anglais gagnèrent-ils cette bataille « culottes bas? » III, 117.

B

Babouin. « Un livre où il était démontré que la race des hommes était bâtarde d'une race de babouins, » II, 231.

Babylone. Une lettre de Pierre, datée de Babylone, a-t-elle été écrite à Rome? « Moyennant une telle explication, une lettre datée de Pétersbourg doit avoir été écrite à Constantinople, » II, 22, 23; III, 89. — C'est à Babylone que les Juifs apprirent les noms du diable, de Satan, Asmodée, Mammon, Belzébuth, » II, 117.

Bacchus. Conquiert les Indes, change sa verge en serpent, passe la mer à pied sec, arrête le soleil et la lune, II, 215. Voir Moïse, Juifs, Soleil.

Bailliages. Ils « rendirent la justice presque partout depuis les Othon, » II, 102.

Balaam. Vrai prophète

parmi les idolâtres, I, 111, 247; III, 15.

Banks. « Ce jeune homme si estimable, qui a consacré son temps et son bien à observer la nature vers le pôle antarctique, » III, 111.

Banques. Leur utilité, I, 17.

Banquet. Dialogue de Platon. Bizarre invention des androgynes coupés en deux, III, 169.

Baptême. Les Jansénistes ne l'administrent qu'après une instruction complète. Les Quakers s'en passent, I, 184. — « Ceux-ci croient l'eau nécessaire, comme Pindare qui la dit merveilleuse; ceux-là s'en passent, » I, 237. — Les anabaptistes sont baptisés ou rebaptisés à l'âge de raison, II, 2. — « Je n'ai qu'à vous jeter de l'eau au visage; je vous ferai ensuite portier, conjureur, acolyte, etc., » II, 64. — Enfants morts sans baptême, II, 87, 121. — Baptême, « ancien usage des peuples de l'Indus et du Gange, » II, 121. — Vœux du baptême, II, 122. — Baptêmes juifs, « de justice » et « de domicile. »

Baralipton. « Echafauds dressés pour des arguments en *baralipton*, » II, 181.

Barath. Les Juifs chassaient les diables avec la racine barath, II, 26, 118.

Barbarie. « L'ignorance et la barbarie de nos pères, loin d'être une règle pour nous, n'est qu'un avertissement de faire ce qu'ils feraient s'ils étaient en notre place avec nos lumières. » III, 4.

Barjone (Simon). Voyez Pierre, Apôtres, Ananie. Il tue d'une parole Ananiah et sa femme, I, 238.

Bayle. Son éloge, I, 97.

Béda. Signifie-t-il « science ou livre? » III, 69.

Bérose. « A prétendu, dans ses *Antiquités du genre humain*, que Saturne apparut à Xissutre, » etc., III, 201.

Bêtes. « Machines organisées qui ont du sentiment et de la mémoire, » I, 89, des idées, des passions, une âme, I, 137, un langage que les sages tâchent d'apprendre, I, 192.—Sont-elles des machines inconscientes? « Imagination d'un fou nommé Descartes, » I, 192; II, 204-206. — Les animaux, « alliés et parents des hommes, » I, 192. — Peut-on les manger? Opinions des Indiens, de Pythagore. Porphyre a dit : « Les sages ne tuent point les animaux. » Dieu a fait un pacte avec eux, I, 192-193.—« Il est défendu de les manger deux jours de la semaine, » I, 194. — Sur le sentiment et l'âme des bêtes, II, 111; III, 147. — Sur leur mémoire, leurs facultés, leurs idées, leur sagacité, II, 203-206. — Il y a bien des animaux qui « perfectionnent, en vieillissant, leur instinct jusqu'aux bornes prescrites, » II, 204.

Bible. Critique générale. Dialogue XV, I, 108-124. Voir Moïse, Miracles, Juifs, Dieu, Jésus, etc. — « Gros livre qui est le tombeau du sens commun. » — « Toute Bible en langue qu'on parle est défendue à Rome, » II, 39. — « Nous ne lisons jamais la sainte Bible, » III, 89.

Bien. « Il y a du bien dans ce monde. » Dieu n'est donc pas « absolument méchant, s'il est l'auteur de tout, » III, 143.

Bien-être. L'homme « est porté à son bien-être, » II, 122. — « L'instinct et le juge-

ment nous enseignent à chercher en tout notre bien-être, et à procurer celui des autres quand leur bien-être fait le nôtre évidemment. » II, 159.

Bienfaisance. « Secourir de son superflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, et partager son nécessaire avec ses amis, » I, 237. — « La bienfesance est la seule vraie vertu, » III, 61.

Bienfaiteurs. « Mal récompensés. Ils ont été cuits ou empoisonnés, ou ils sont morts en l'air, » II, 151. — Énumération des « bienfaiteurs de la terre qui se sont tous réunis à bannir du monde la violence et la rapine, » III, 47-52.

Birmah. « Père de Brama et de toutes choses, » II, 194.

Blake. Comment il vint à bout d'un grand inquisiteur, II, 147, 148.

Blé. « Ce blé dont nous nous vantons. Quelle triste gloire et quelle ressource pénible! » III, 206, 207.

Bonaventure. « Thomas et Bonaventure ont des autels, » II, 152.

Bonneval. Comte et bacha, « devenu, comme on le sait, un parfait musulman à Constantinople, » III, 109.

Bonté. « Si tout est nécessaire, il l'est que le grand Etre ait de la bonté, » II, 217. Dieu est bon, « puisque, étant la cause de tout, rien ne peut avoir fait entrer le mal dans lui, » III, 142. — « Ce n'est pas assez qu'un Dieu ne soit pas toujours et complètement cruel, il faut qu'il ne le soit jamais, » II, 143.

Bonzes. Prêtres de Fo-hi; ils « séduisent le peuple pour le gouverner: » leurs mortifications, I, 142-143. — Jouissent honteux qu'ils imposent à la populace, II, 69. — Introduits en Chine malgré la sagesse du gouvernement, II, 49, ils y sont « tolérés et réprimés, » II, 50. — Fureur raisonnée des bonzes d'Europe, II, 62. — « Il faut que les bonzes soient de grands fripons, » II, 70. — « Chaque pays a ses bonzes. Il y en a autant de trompés que de trompeurs, » II, 70. — « Si j'envoyais une troupe de bonzes et de lamas dans votre pays? » II, 77.

Borgia. « Infâme fils » du pape Alexandre VI, II, 160.

Bossue. « Qu'une vieille bossue aille se présenter pour entrer dans un cloître, on la chassera avec mépris, à moins qu'elle ne donne une dot immense, » III, 7.

Bossuet. Comme beaucoup d'écrivains de son pays, a dit « très souvent ce qu'il ne pensait pas, » II, 103. — « J'abandonne au déclamateur Bossuet la politique des roitelets de Juda et de Samarie, » II, 136. — Son *Histoire universelle*, III, 216-218.

Bougainville. A-t-il donné la vérole à la reine d'Otaïti? III, 114.

Bourdaloue. « Prolixe et argumentant, le premier qui ait mis dans ses sermons les apparences de la raison. »

Bourdonnement. « Le bourdonnement de cette abeille restera-t-il quand l'abeille ne sera plus? » I, 135.

Brachmanes. I, 34. — L'invention de la chute des anges attribuée aux brachmanes, II, 36, 209. — « Certains brames croient que les enfants morts avant d'avoir été baignés dans le Gange sont condamnés à des supplices éternels, » II, 87, 121.

BRIGANDS. Chefs de brigands qui se font rois : Déjocès, Cosrou, Romulus, Clovis, Genséric, Attila, II, 129.

BRIM ou *Bram*, nom donné par les Indiens à la sagesse divine, III, 66.

BROCHET. Histoire des brochets sacrés de l'Euphrate, I, 143-144. Voir OANNÈS.

BRUTUS. « Le chapeau de Brutus sur la tête et son poignard à la main, j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus, » II, 147. — Brutus désespérant de la vertu, III, 60.

BUFFON. Ses opinions sur les molécules, la génération, les moules; son *Histoire naturelle de l'homme*, « fondée sur des faits connus, » III, 190-193. — Son *Histoire de la terre*, III, 195. — Suppose que la terre a pu être formée par une comète qui aurait détaché un morceau du soleil, III, 196. — A fortifié l'idée de Telliamed sur la formation des montagnes par la mer, III, 200. — « A fixé le jour et l'heure où il n'y aurait plus ni hommes ni animaux, » III, 212.

BULLE *Unigenitus*, « plus méprisable qu'une chanson du Pont-Neuf, » II, 39. — « Monstrueuse, » II, 41. — « Toute bulle est un attentat à la dignité de la couronne et à la liberté de la nation, » II, 41. — « Fabriquée à Paris dans un collège de Jésuites et scellée à Rome dans un collège de cardinaux. » Ses effets désastreux, II, 153. — « Ganganelli abolit la bulle *In cœna Domini*, l'un des plus grands monuments de la folie humaine, » III, 79.

C

CADMUS. « Nous semons des hommes, et ils se détruisent à la guerre, comme les guerriers que Cadmus fit naître des dents d'un dragon, » III 191.

CAÏN. Marqué d'un signe de sauvegarde, I, 110; II, 120 — N'est-ce pas pour Caïn que nous sommes damnés? Descendons-nous de Caïn, qui épousa sa sœur? II, 120.

CALAS. On l'a roué, et le procureur général Riquet a conclu à faire brûler Mme Calas la mère, le tout sur le simple soupçon très mal conçu qu'ils avaient pendu leur fils Marc-Antoine Calas pour l'amour de Dieu, » III, 35.

CALCHAS. Egorge « une jeune fille au lieu de la marier, et le tout pour avoir du vent. » Livré aux Furies, III, 54.

CALLISTHÈNE. Mis à mort injustement par Alexandre, III, 155.

CALOMNIE. Il faut la punir : « mais, parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture faut-il leur en interdire l'usage? » II, 146.

CALVIN. Ame « bien dure et bien emportée, » I, 141, *note*. — « Jean Chauvin, dit Calvin, fit condamner un principal magistrat, pour avoir dansé après souper avec sa femme, » III, 179.

CAMBYSE. « A mangé un dieu en le faisant mettre à la broche, » III, 140.

CAMMA, II, 97.

CANAILLE. « La canaille créa la superstition, » II, 41. — Dogmes faits pour la canaille, II, 61.

CAPITOLE. Voir MARC-AURÈLE et RÉCOLLET. — *Lucrèce et Posidonius*, I, 42. — « Sortez du Capitole, qui n'était pas bâti pour vous, » II, 171. — « C'est, de toutes les révolutions, la plus aisée à faire, et cependant personne n'y pense, » *ibid.*

CARACUCARADOR. « Inquisiteur pour la foi » (dans *Candide*), III, 96.

CARDINAL. « Prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rente pour ne rien faire du tout, » I, 210. — « Rien n'est plus inutile qu'un cardinal, » II, 40. — « Il n'y avait point de cardinaux du temps de Jésus-Christ et de saint Jean. — Est-il possible? » III, 26.

CARIATH SEPHER, « ville des livres. » Caleb s'en empara, II, 183.

CARLOS. Condamné par son père, « ce renard de Philippe II, » III, 36.

CARNÉADE. Citation, II, 91.

CARTÉSIANISME. Critique du cartésianisme, III, 179, 180. — Causes de son succès : « c'est qu'il semblait contraire, en plusieurs points, à la doctrine des druides, » III, 180.

CASSITÉRIDE (Angleterre). Ile, patrie de Newton. — « Trois illustres mathématiciens de l'île Cassitéride ont démontré, chacun à leur manière, comment le monde était fait avant le déluge de Deucalion et de Pyrrha, » III, 212.

CATÉGORÉMATIQUE. « Différence essentielle entre catégorématique et syncatégorématique, » II, 151.

CATÉGORIES. « Les dix catégories (d'Aristote) m'ont paru d'inutiles subtilités, » III, 173.

CATHERINE II. Son éloge, I, 224; II, 101. — Si elle « commence à créer des hommes libres, elle rendra par là son nom immortel, » II, 144.

CATHOLICISME. Voir RELIGION, DIEU, CHRISTIANISME, MIRACLES, etc. — « La religion catholique est perdue si on se met à penser, » I, 179. — Quelle religion que celle qui ne se soutiendrait que par des bourreaux! II, 3. — Le catholicisme, « qui a détruit l'empire romain » (II, 61), n'a laissé en Italie que « de la misère et de la musique, des eunuques, des arlequins et des prêtres, » II, 40. — « Votre secte est confinée dans un petit coin de l'Europe, et vous l'appelez universelle, » II, 52.

CATHOLIQUES. Ils massacrèrent en Irlande trois à quatre mille familles de protestants, I, 32. — Leurs fureurs au moyen âge, I, 234.

CATILINA. « Cicéron aurait-il voulu que l'âme de Catilina et celles des trois abominables triumvirs eussent monté au ciel en droite ligne? » III, 127.

CATIN. « Certaine duchesse qu'un mécontent appelait catin, etc., » II, 17.

CAUCASE. « J'aimerais autant dire que le Caucase a formé la mer, que de prétendre que la mer a fait le Caucase, » II, 233; III, 201.

CAUSE. Ne faut-il pas recourir à quelque cause supérieure? I, 52. — Cause première intelligente, II, 44, 46, 185-189. — « Une cause éternelle, nécessaire, agissante par son essence..., qui n'a point d'effet, me semble aussi absurde qu'un effet sans cause, » II, 189.

CAUSES FINALES. Argument tiré de l'ordre universel, I, 39. — Je vois un *dessein admirable* et je *dois croire* qu'un

être intelligent a formé ce dessein, I, 42, 241. — Pour rendre un corps pensant, il faut déjà de la pensée, I, 44. — Tout est dirigé à une fin certaine, I, 45.—Contre les causes finales, I, 45. — Pour, I, 46, 165-167. — « Qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier? Mais qui a fait cet ouvrier? » I, 132. — Raisonnement de la taupe et du grillon, I, 167. — « Vous croyez donc aux causes finales? » I, 241.—Voir A, B, C, XVII, II, 182-193; III, 30, 31. — Voir DIEU, INTELLIGENCE, ARCHITECTE, ART, GÉOMÈTRE, ETRE SUPRÊME, RELIGION NATURELLE. — III, 128, 140, 141, 146.

CÉLIBAT (des prêtres). « Singulière façon de servir le genre humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain! » I, 137. — « Ridicule, » II, 39 (voir COUVENT, MOINES). — « Le vœu d'anéantir la race contredit la nature, » III, 7. — Chez les Juifs, le célibat était « une espèce d'infamie, » III, 94. — « Il faut bien que le célibat ne fût pas regardé comme un état bien pur et bien honorable par les premiers chrétiens. » Nombre d'apôtres, d'évêques, de prêtres ont été mariés. « Dieu lui-même a marié Adam et Eve, » III, 95.

CERBÈRE, « qui aboie avec ses trois gueules, » les Parques, les Euménides, « sont des imaginations si ridicules que les enfants en rient, » III, 130, 131, 155.

CÉRÉMONIES « ridicules » ajoutées à « des lois sacrées, » II, 150.

CÉRÈS. « Si Cérès nous avait accordé le blé, elle aurait bien dû nous faire présent aussi d'un moulin à vent, » III, 205. — « Ceux-là n'avaient peut-être pas tant de tort, qui ont dit que nous avions offensé Cérès, et que, pour nous punir, elle nous enseigna l'agriculture, » III, 206, 207.

CERVEAU. « On dissèque mille cerveaux, sans pouvoir jamais soupçonner par quels ressorts il s'y formera une pensée. » II, 201. — « Vous avez disséqué des cerveaux; y avez-vous découvert quelque apparence d'âme?— Pas la moindre, » III, 105. — Peut-il subsister « quelque chose qui pense quand la cervelle, où se formait la pensée, est mangée des vers? » III, 157.

CERVELET. « Quand mon cervelet ne sera ni trop humide, ni trop sec, j'aurai des pensées, » II, 111. — « Les esprits animaux se filtrent dans le cervelet, » III, 115.

CÉSAR. « Le mari de tant de femmes et la femme de tant d'hommes, fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, » II, 159. — « Ce magnanime insensé sortit de notre pays dévasté pour aller dévaster le sien, et pour se faire donner vingt-trois coups de poignard par vingt-trois autres illustres enragés qui ne le valaient pas à beaucoup près, » III, 177. — Dieu dirige également la main de César qui tue ses compatriotes à Pharsale et signe le pardon des vaincus, III, 132.

CHAISE PERCÉE, « premier mobile de toutes les actions des hommes. » Développement de cette proposition, III, 115-119.

CHALDÉENS. « Les Chaldéens ont déjà soupçonné que ce n'est pas le soleil qui tourne autour des planètes, » III, 62.

Voir Oannès, Bérose, Xissutre.

Champs Élysées, « où le corps se promène insipidement quand il n'est plus, » III, 131.

Chang-ti. Ciel divinisé des Chinois, I, 130, 142. — « Le Chang-ti est sans commencement et sans fin : il a tout produit : il gouverne tout : il est infiniment bon et infiniment juste, » II, 49.

Chanoine. « Chanoines à grosse prébende, » II, 32.

Chaos. « Quelle absurdité grossière de dire : Le chaos était éternel, et l'ordre n'est que d'hier ! » II, 195. — « Ah ! ah ! le chaos ! Si nous voulions parler du chaos, je vous dirais que tout y était nécessairement en mouvement, » III, 57.

Chapelier, qui présentait sa requête à un duc et pair pour être payé de ses fournitures, II, 133.

Chardin, cité contre Montesquieu. II, 95.

Charité. « N'est-ce pas ce que les Grecs et les Romains entendaient par humanité, amour du prochain ? » III, 61.

Charlatan, qui promet de couper demain la tête à son coq, II, 19. — Les bonzes, traités à la Chine « comme on traite les charlatans ; » tolérés et réprimés, II, 50, 61. — « Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs, ils se discréditeront tous les uns les autres, » II, 87. — Charlatan qui ose faire parler Dieu : « composé de fanatisme et de fourberie, » II, 131. — « Les charlatans se servent du pouvoir que le monarque leur a laissé prendre sur la canaille pour l'asservir lui-même, » II, 132. — « Charlatans dont on paie l'orviétan beaucoup trop cher, » II, 142.

Charlemagne. Par quelles lois gouverna-t-il son empire ? II, 102, 103.

Charles IX. « L'homme le plus constipé de son royaume. Les conduits de son côlon et de son rectum étaient si bouchés, qu'à la fin son sang jaillit par ses pores, » III, 117.

Charpentier, Charpentière. « Un dieu charpentier ! » II, 54. — « C'est ce dieu-là qui ordonna au pigeon de faire un enfant à la charpentière, » II, 54.

Charrue. « La charrue est plus noble que le froc, » III, 5.

Chatelet. « La célèbre marquise du Châtelet apprit le latin en un an, et le savait très bien. » III, 14.

Chatiment. « Ceux qui pèchent *uniquement contre Dieu* doivent être punis dans l'autre monde, » I, 10.

Cherté. Proportionnelle à l'abondance de l'argent, I, 13.

Chérubin. Quelle différence entre un chérubin et un séraphin ? II, 9.

Cheval. « Un cheval bien traité est beaucoup plus reconnaissant qu'un courtisan, » II, 204.

Chiens de chasse. Les uns apprennent « leur métier en trois mois, tandis que d'autres restent toujours dans la médiocrité, » II, 204.

Chine. On ne s'y fâche jamais, I, 204. — Les Chinois, depuis cinq mille ans, servent le dieu unique, sans superstition, II, 3, 31, 66, 70, 71, 194. — Population, gouvernement, religion de la Chine, II, 48-50, 76, 81. — La Chine ne tient aucune place dans nos histoires, et les Chinois ignorent profondément les Juifs, les Egyptiens, les Grecs et les Romains [1] 216-219.

CHÔMAGE. Dans les pays catholiques, « environ six vingts jours pendant lesquels on ne travaille point. » I, 29.

CHRAM. Brûlé dans une grange par ordre de son père Clotaire, III, 36.

CHRÉTIEN. Comment Voltaire est chrétien, I, 240-249. — « Vous resteriez encore chrétiens, » II, 34. — « Le mot de *chrétien* a prévalu, il restera ; mais peu à peu, etc., » II, 35.

CHRÉTIENS. Séparés des Juifs longtemps après Jésus, I, 118.

CHRISTIANISME. L'esprit du christianisme en germe dans ces paroles : Je suis venu apporter le glaive. I, 117. 239, 248. — Aucune trace du christianisme dans l'histoire de Jésus ; « ce n'est pas lui qui a fait sa religion, » I, 11, 118, 242, 243, 244, etc. » — « Le christianisme est différent en tout de la religion de Jésus, » I, 121, 243. — La loi des chrétiens a été : « Déteste ton prochain comme toi-même ! » I, 122 ; « crois, ou je te tue ! » I, 124. — « Si l'on ne hait pas son père et sa mère, » I, 239. — Le christianisme, « nouvelle secte de la Palestine, » jugé par Epictète, I, 2 7-240. — Comment le christianisme s'est établi, I, 243-244 ; II, 19, 25. — Il est fondé sur l'imposture juive, II, 21 ; sur le fanatisme et le mensonge, II, 23. — Il s'est « formé dans la populace, » II, 25. — « Depuis le concile de Nicée jusqu'à la sédition des Cévennes, il ne s'est pas écoulé une seule année où le christianisme n'ait versé le sang, » II, 26-27, 61. — Précis de son histoire. I, 122, 123 ; II, 27, 220 et suiv. — Le *Christianisme raisonnable* de Locke, II. 29. — « Le christianisme et la raison ne peuvent subsister ensemble, » II, 29. — Partout incorporé à l'État, II, 32. — Le christianisme en Chine, toléré puis supprimé, II, 50. 67, ainsi qu'en Perse, « en Tartarie, au Japon, dans l'Inde, dans la Turquie, dans toute l'Afrique, » II, 68. — « Notre religion remonte à l'origine du monde, car elle est fondée sur la juive qu'elle détruit, laquelle juive est fondée sur celle d'un Chaldéen, nommé Abraham, etc. Ainsi Dieu a changé cinq fois sa religion universelle sans que personne en sût rien, » II, 221, 222. — Critique du christianisme par un Juif, en présence de Marc-Aurèle II, 224-230.

CHRONOLOGIE. Erreurs de la chronologie biblique, I, 108

CHRYSIPPE « a dit : L'origine du droit est dans Jupiter. » II, 91.

CHU-KING. Le premier des *cinq livres* canoniques chinois, I, 141.

CHYLE. « S'élabore dans le réseau du mésentère, » III, 115, 116.

CICÉRON. Il a écrit avec liberté, I, 179. — Son éloge, *passim* I, 215-220. — « Cicéron et tous les moralistes admettent la loi naturelle, » II, 91. — Cicéron ignore la nature de l'âme, II, 109 ; il la suppose faite d'air ou de feu. Ce qu'il en dit dans les *Tusculanes*, III. 126, 127.

CIEL. « Il n'y a point de ciel... Ce serait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs, » I, 131. — Dans des cieux infinis le dieu des cieux réside, » II, 197. — Aristote tient que « le ciel est parfait. » Qu'entend-il par là? III, 170.

CIEL (troisième). Est-ce Mercure? Est-ce Mars? I, 120, 245, 246.

CIRCONCISION. « Dites-moi pourquoi, les apôtres ayant été tous circoncis, les quinze premiers évêques de Jérusalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis? » I, 81. — « Les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point, » I, 237. — Les Juifs ont-ils enseigné la circoncision aux autres peuples? II, 93.

CIRCULATION DU SANG découverte par Harvey, II, 239. — « Les esprits animaux dépendent de la circulation du sang, » III, 115.

CITATIONS. « Citer les pensées des vieux auteurs qui ont dit le pour et le contre, ce n'est pas penser, » II, 93.

CIVIL. « Dans le civil, c'est encore la seule loi qui juge; il n'est pas permis de l'interpréter, » II, 177.

CLAIRAUT, « fils d'un maître de mathématiques, devint très bon géomètre à douze ans; il apprit ensuite le latin qui ne lui servit jamais à rien, » III, 14.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, déclare expressément que Paul était marié et que Pierre eut des enfants, III, 94.

CLERGÉ. Il réclame le droit immémorial de penser pour nous, I, 58; sa devise est : « Guerre éternelle à tous ceux qui examinent, » I, 55. — Il est au-dessus des lois : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » I, 125.

CLIMATS. Influence des climats sur les institutions politiques et religieuses, II, 95, 96. — « Croyez-vous que les lois et les religions soient faites pour les climats? Oui, sans doute, » III, 19. — « Le grand Démiourgos a donné aux hommes et aux animaux les aliments et l'industrie nécessaires pour soutenir leur courte vie, selon les climats où il les a fait naître, » III, 205. — Les productions des climats chauds, III, 206.

CLOVIS, « premier roi chrétien des Francs; » sa conduite « envers les assassins d'un Ragnomer, roi du Mans, » II, 165. — « Le Sicambre Clodwich vient exterminer une partie de notre nation et subjuguer l'autre, » III, 77.

COADJUTEUR. Retz. Ses dettes, ses maîtresses, son poignard, III, 25.

COCHONS. Diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, I, 116, 154, 242; II, 21, 58, 59, 64, 223; III, 91. — « Le possesseur des cochons dut présenter requête, » II, 59. — La chair de porc interdite aux Juifs, I, 121.

COCO. Eloge du coco. « Une seule espèce de fruit nourrit, désaltère, habille, loge, voiture et meuble des peuples entiers à qui la terre prodigue ces présents sans culture, » III, 206.

CŒUR. « Gros réservoir fait à peu près comme une pomme de pin, » II, 45. — « Je laisse Borelli attribuer au cœur une force de quatre-vingt mille livres, que Keill réduit à cinq onces, » II, 201. — « Il faut que votre cœur se contracte et se dilate avec une force toujours égale, » III, 20.

COHELETH. Livre qu'on dit chaldéen. Maximes sur la mort et sur la vanité des choses, III, 125.

COLONNE. Légende des deux colonnes érigées par les premiers hommes, « l'une de briques pour résister au feu,

l'autre de pierres pour résister à l'eau, III, 203.

Colonne vertébrale. « Long bâton à plusieurs nœuds, qui se termine en pointe dans un creux, » II, 45.

Comédiens. Sont-ils excommuniés? I, 70, 155. — Acteurs, actrices excommuniés, I, 71.

Comètes. Newton a calculé leur cours autour du soleil, III, 185, 196. — La terre a-t-elle été formée par une comète? III. 193-196. — Aristote et Epicure voyaient dans les comètes « des exhalaisons de la terre, » III, 195.

Commencement. « Qu'il y ait un Dieu souverain qui soit sans commencement... quel homme est assez grossier, assez stupide pour en douter? » III, 123.

Commerce. Son utilité pour l'Etat, I, 12; pour les individus, I, 14. — Le bas commerce était-il « infâme chez les Grecs? » II, 99.

Compagnie (bonne). Petit troupeau riche, bien élevé, instruit, poli, fleur du genre humain, I, 79.

Compromis entre le roi, le magistrat, le moine et l'évêque, II, 132.

Conception (immaculée). Invention des Jésuites. Voir Malagrida. III, 109.

Concile. De Constance, III, 72. — D'Ephèse. Ses décisions sur la Vierge Marie, sur la Trinité, sur les natures, les personnes et les volontés du Christ, III, 91, 92.

Condillac. « Emploie toute la sagacité d'un esprit supérieur à rechercher quel personnage ferait un homme qui n'aurait de sens que celui du nez, » III, 212.

Confession. Ses avantages et ses inconvénients. Confesseurs indiscrets, I, 154. — Amorce au crime, II, 35. — « Confessez-vous à moi, et tout vous sera pardonné, » II, 36. — La Brinvilliers, Louis XI se confessaient, *ibid.* — « Les anciens avaient comme nous leur confession, » *ibid.* — Les prêtres s'emparent des femmes par la confession, qui leur livre les secrets des familles, II, 62.

Confiscation. « Les biens des condamnés? — Les enfants en sont privés; rien n'est plus équitable que de punir tous les descendants d'une faute de leur père, » I, 231. — Iniquité de la confiscation, III, 85.

Confutzée. Maximes de Confutzée, I, 134, 150; II, 150. — Pureté de sa morale, I, 150. — Ce qu'ont fait de Confutzée (du Christ) les lamas et les bonzes, II. 151.

Conjureur. Dieu fut « *conjureur* quand il envoya des diables dans des cochons, » II, 64.

Connaissance. « Très souvent, en plus d'un genre, on connaît mieux ce qui est hors de nous que ce qui est dans nous-mêmes, » III, 187.

Conquérants. « Destructeurs appelés conquérants, » II, 73. — « Les voleurs appelés conquérants, » II, 164.

Conscience. Donnée à tous les hommes, est leur loi universelle, I, 128.

Consentement universel. « Partout deux et deux font quatre; Dieu est adoré partout, » II, 88.

Consolations. « Où sont donc ces grandes consolations que votre religion donne aux hommes? » II, 37, 38.

Constantin, « devenu empereur avec l'argent des chré-

tiens, mit leur religion sur le trône, » II, 26. — « Se souilla de parricides, » II, 75.

Constipation. Ses effets désastreux sur les atrabilaires et les hommes d'Etat. « La constipation a produit quelquefois les scènes les plus sanglantes. » III, 116, 117.

Consubstantialité. Une « si belle chose! » II, 10, 34.

Contradiction. « Parcourez nos lois, nos coutumes, nos usages, tout est également contradictoire, » I, 82. — Contradiction des généalogies de Jésus, I, 114. — Contradiction des évangiles qui nous restent, I, 115; II, 59. « C'est en cela même que la vérité consiste. »

Controverse. « On ne s'entend jamais en disputant de vive voix, » III, 211.

Convention. « Tout est convention ou force, » II, 113. — Lois de convention, II, 123. — Conventions de la foire européenne, II, 141. — Elles sont fondées sur les besoins, la nature, l'intelligence de l'homme, II, 142.

Conversion. Comment l'Evangile a-t-il converti tant de millions d'hommes? — « C'est qu'on ne lisait pas, » I, 120. — Conversations, prédications, cabales, séductions de femmes et d'enfants, impostures, récits miraculeux, têtes échauffées, hommes adroits, I, 120, — « Le fanatisme commence, la fourberie achève. » I, 125.

Convulsionnaires. La moitié de Paris est convulsionnaire, I, 78.

Convulsions. « Miracles que des gueux font au faubourg Saint-Germain, » II, 41.

Cook prétend que Bougainville donna la vérole à la reine Obéira, III, 114. — Ses *Voyages*, rédigés et publiés par Hawkesworth en 1773, III 111.

Copernic (Perconic). « Espèce de Hun ou de Sarmate qui habitait chez les Cimmériens, au nord-ouest des monts Riphées. » Il a découvert le vrai système du monde « dont les Chaldéens avaient confusément entrevu quelque imparfaite idée. » Exposition, III, 174, 175.

Coq. Animalcules vus dans « le fluide séminal du coq, » II, 241.

Coquettes. « Les femmes sont coquettes, parce qu'elles voudraient que leurs coqs les trouvassent belles. » II, 239.

Coquillages. Déposés par la mer en Touraine (falun) et sur la cime des Alpes, II, 232, 233; III, 198. — Si on n'a pas découvert de coquilles sur les montagnes d'Amérique, on en découvrira, » II, 234.

Corail. « Qu'on ne me donne pas de petits joncs aquatiques pour des animaux voraces, et le corail pour des insectes. » III, 118.

Corinthiens (Première aux), III, 93.

Corps. « Notre corps fertilise la terre dont il a été nourri, » I, 91. — Description du corps humain, II, 45, 185. — « Artifice admirable » du corps végétant et vivant, II, 199. — Economie du corps humain, III, 20, 21, 115, 116. — Comment l'âme agit-elle sur le corps? Comment y entre-t-elle? III, 103-106.

Courage militaire. « Les chevaux, qui tremblent au premier son du tambour, avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour et cent coups de fouet, » II, 148.

Courtisan. « Maxime d'un grand prince : Un courtisan doit n'avoir ni honneur ni humeur, » III, 19.

Coutume. Contradiction des coutumes provinciales, I, 8, 230. — Elles changent de ville en ville, I, 83. — « On sait qu'une coutume, ayant été établie au hasard, est toujours ce qu'il y a de plus sage, » I, 230. — « Ma coutume me suffirait, s'il n'y avait pas dans notre pays cent quarante-quatre coutumes différentes, » III, 14.

Couvent. Les femmes enterrées vives dans les cloîtres sont perdues pour la race présente et anéantissent les races futures.—L'argent perdu à doter des couvents serait mieux employé à encourager les mariages.—Filles qui sèchent dans un cloître, terres en friche. Cultiver les unes et les autres, I, 15. — Les filles n'y apprennent guère « que ce qu'il faut oublier pour toute sa vie, » I, 187. — « Un cloître est le repaire de la discorde et de l'envie...; est-ce là le but de la nature? II, 37. — Les couvents renferment environ quatre-vingt-dix mille « têtes tondues, » hommes et filles, possédant cinquante millions, III, 2; et « font périr dans leur germe cent quatre-vingt mille hommes, » III, 4. — La suppression des couvents serait une vraie résurrection : « Leurs maisons deviendraient des hôtels de ville, des hôpitaux, des écoles publiques, ou seraient affectés à des manufactures, » III, 3.

Crainte. « La crainte nous oblige souvent à faire la paix, » II, 157.

Création « du monde, qui fut fait de rien, » 1656, 2309 ou 2262 ans avant le déluge biblique, II, 182. — La création *ex nihilo*, ignorée de toute l'antiquité, II, 236. — « Comment Dieu créa-t-il le monde? » III, 67, 167. — « Mon système, sur les œuvres de Dieu, c'est l'ignorance, » III, 167.

Créature. « Il est impossible que la créature connaisse les secrets ressorts du Créateur, » I, 141, *note*. — Les créatures sont émanées de Dieu, II, 192.

Crébillon. Son *Catilina* sifflé, I, 214, 217.

Crédulité. « Un imbécile dit : Je dois penser comme mon bonze, car tout mon village est de son avis, » II, 88.

Crime. « Il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple, » I, 171. — « Dieu permet le crime, mais il ne le fait pas, » I, 202. — L'incrédulité ne mène-t-elle pas au crime? II, 35. — Rapport de certains crimes avec les erreurs superstitieuses, II, 72. — Les grands crimes sont rares; « il y a telle province, la Touraine par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années, » II, 115. — « Pourquoi ce qui est un forfait abominable dans un particulier serait-il innocent dans trois cents sénateurs, et même dans trois cent mille? Est-ce donc que le nombre des coupables transforme le crime en vertu? II, 168. — Le crime puni par le remords et par la vengeance humaine, III, 131. — « Cela me fâche et me confond... » de voir « si souvent le crime triomphant, et la vertu foulée aux pieds des pervers, » III, 156.

Criminels. Les « employer dans une maison de force à des ouvrages utiles, » I, 233.

Croisades. « Ce fut à la fois la folie la plus universelle, la plus atroce, la plus ridicule et la plus malheureuse, » III, 77.

Croix. « Bois pourri sur lequel vous prétendez que l'Etre éternel est mort, » II, 16.

Croix (signe de). Un signe de croix fait confesser aux déesses du paganisme qu'elles sont des diablesses. — Croix tracée sur le sable par un âne de Senlis, II, 118. — « J'ai guéri une pauvre vieille de la migraine en faisant le signe de la croix derrière elle, » III, 74.

Cromwell, dont Mazarin recherche la protection, II, 126. — « N'avait pas été à la garde-robe depuis huit jours, lorsqu'il fit couper la tête à son roi, » III, 115.

Croyances. Leur diversité, II, 88.

Culte. « Le culte de Dieu m'embarrasse, » I, 141. — Il n'est pas « établi pour lui, mais pour nous, » I, 142. — « Culte simple et sublime : ce ne peut être que l'ouvrage des temps et des sages, » II, 71.

Curé. Le bon curé de campagne au XVIIIe siècle, I, 152. — Il parlera « toujours de morale, et jamais de controverse, » I, 153; II, 40. — Rien n'est plus utile qu'un curé qui tient registre des naissances, console, ensevelit. Il faut qu'il soit au-dessus du besoin, II, 40, 151.

Curiosité. « Sentiment naturel à l'homme. » — C'est par curiosité que l'on court voir un naufrage, une exécution, que les enfants plument les oiseaux, déchirent leurs poupées, II, 124.

D

Dalaï-Lama. Pape (tibétain); ses « cinquante hongres » à la voix claire, I, 146. — Ses étranges reliques, II, 216.

Damiens. Lors de son supplice « des plus recherchés, » les fenêtres furent louées chèrement par les dames, II, 125.

Damnation. Les grands hommes de l'antiquité, qui n'ont pu être chrétiens, sont-ils damnés? I, 19-23; II, 10, 151. — « Mort sans sacrements, il est damné, » II, 78. — Damnation des enfants sans baptême : invention d'Augustin. « L'Eglise fait valoir ce système terrible pour rendre son baptême plus nécessaire, » II, 121. — La damnation est-elle éternelle? III, 92.

Danaïdes. « Quarante-neuf filles d'un autre roi ont égorgé leurs maris, et remplissent un tonneau vide pendant l'éternité. Rien n'était plus facile que de leur épargner l'existence, les crimes et les supplices. » III, 153.

Danse. « Toute l'Asie convient que nous dansons mieux qu'eux, et que, par conséquent, il est impossible qu'ils approchent de nous en jurisprudence, en commerce, en finances et surtout dans l'art militaire, » I, 232. — Proscrite en Suisse par Calvin. « Depuis ce temps, tout le monde a appris à danser. » C'est ainsi que les persécutions ont donné l'essor à la philosophie, III, 179.

Daon. Sixième roi de la Chaldée, I, 143.

Dauphin. « Le dauphin qui porta Arion est devenu le patron des postillons, » III, 200.

David. Laisse vingt milliards d'argent comptant, I, 112. — Assassin d'Urie, I, 128. — Roitelet juif, brigand, adultère et homicide, homme

selon le cœur de Dieu, II, 15, 136, 165.

DÉBONNAIRE. « Un nommé Débonnaire qui fit arracher les yeux à son neveu, » I, 191.

DÉCALOGUE. I, 109.

DÉCRÉTALES. Elles changèrent « toute la jurisprudence de l'ancien code romain, » II, 102.

DÉFINITIONS « qui ne définissent rien, distinctions qui ne développent rien, explications qui n'éclaircissent rien, ou bien peu de chose, » III, 173.

DÉISTES. « Pourvu que vous fassiez quelque prière à Dieu avant ou après le dîner,... ils riront avec vous aux dépens du grand-lama, » I, 161.

DÉLITS. Tous les délits sont-ils égaux? II, 92.

DÉLUGE « universel, fait avec de l'eau créée exprès, » II, 182. — Déluge de Deucalion, III, 198, 199. — Déluge de Xissutre, III, 202.

DÉMOCRATIE. « Je m'accommoderais assez d'un gouvernement démocratique. » Avantages de la démocratie, II, 133, 134. — « Aucun laboureur, aucun artisan, dans une démocratie, n'a la vexation et le mépris à redouter, » II, 133.

DÉMOSTHÈNES « ne présente jamais à ses auditeurs que des raisons fortes et lumineuses, » III, 173.

DENIER DE SAINT-PIERRE. II, 154.

DÉNOMBREMENT. « Assez exactement donné en 1751, » II, 95. — Dénombrement imaginé par le divin saint Luc, II, 218, 219.

DÉS. Le monde n'est pas l'effet d'un coup de dés, II, 188, 196. — Dés de Platon à douze faces, III, 168. — Dés de Descartes à six, III, 176, 180.

DESCARTES. Sa « matière striée, » II, 191. — « Chimérique, dans son roman appelé philosophie. » — Animal-machine : « Descartes, dans ses romans, adopta cette charlatanerie impertinente, » II, 205 et suiv. — Un Gaulois nommé *Cardestes*, fort bon géomètre, mais mauvais architecte : « car il a construit un édifice sans fondement, et cet édifice était l'univers, » III, 179. — Suspect aux druides, III, 180. — Sa philosophie corpusculaire, ses tourbillons, ses trois matières, sa théorie de la terre, soleil encroûté : « rêve d'un homme en délire. » « Avait donné sur l'optique quelque chose d'assez bon pour son temps, » III, 194, 195, 202.

DÉSERTEURS. « Nous leur fesons tirer à bout portant douze balles dans la tête pour les faire rester en place, après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie, » I, 233.

DÉSIR. « Nous désirons; mais il n'y a point dans nous un être réel qui s'appelle désir, » III, 149. — « Il fallait que les désirs s'allumassent dans les organes...; ces affections ne pouvaient être vives... sans exciter ces fortes passions qui produisent les querelles, les guerres, les meurtres, les fraudes et le brigandage, » III, 145.

DESLANDES. Son *Histoire de la philosophie* et son opinion sur la faculté de théologie, II, 41.

DESPOTE. « Dans son origine, avait signifié chez les Grecs *maître de maison, père de famille,* » II, 105.

DESPOTISME. « N'est que l'abus de la monarchie, » II, 106.

DESTINÉE. L'homme lui obéit

et ne lui commande pas, I, 35.

Destruction. Loi de la vie. « Qui peut n'être pas effrayé, quand il considère que la terre entière n'est que l'empire de la destruction?... A quoi sert tout cet artifice divin qui brille dans la structure de ces milliards d'êtres sensibles? A les faire tous dévorer les uns par les autres, » II, 211; III, 124 et suiv.; III, 190, 191.— « Si on me dit qu'on va briser une statue faite avec le plus grand art..., vous me permettez d'être sensible à cette destruction; et vous ne voulez pas que je plaigne la destruction de l'homme, le chef-d'œuvre de la nature? » III, 126.

Deucalion et Pyrrha, « s'étant troussés, » jettent « entre leurs jambes des pierres qui furent changées en hommes, » II, 216. — Déluge de Deucalion, III, 198.

Deutéronome. Écrit, d'après le livre de Josué, sur un autel de pierres brutes enduites de mortier; d'après les savants, plus de sept cents ans après Moïse, I, 108. — Ordonne expressément d'épouser la veuve de son frère (le Lévitique l'interdit), II, 13, 14.

Dévoiement. « Rend souvent un homme pusillanime. » Dévoiement de soldats anglais à la bataille d'Azincourt, III, 117.

Devoirs des rois. I, 145, 146, 151.

Dévotion. Pourquoi tant de femmes se font dévotes à cinquante ans, I, 5. — « Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illusions des âmes dévotes, je le crois; il y en a aussi aux Petites-Maisons, » II, 37.

Dévouement. « Il n'y a pas un des spectateurs qui ne fît les derniers efforts, s'il le pouvait, pour sauver ceux qui se noient. » II, 124. — « Dans tous les cas il faut s'entr'aider. » Exemples, II, 139-140.

Diable. « Un sage n'est point transporté par un diable, » I, 242 (voir Montagne), II, 58. — L'homme est-il enfant du Diable? II, 112, 114 et suiv. — Le Diable est « dans le corps des théologiens, » II, 114. — « Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il existe un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion et d'une queue de serpent? » II, 116. — Le serpent, c'est visiblement le Diable, » II, 119.

Diables chassés par les Juifs avec la racine barath et quelques paroles de Salomon, par le jeune Tobie avec la fumée d'un poisson, II, 26, 118. — Les apôtres envoyés pour chasser les diables, I, 125. — Diables dans un troupeau de cochons, I, 116, 154, 242; II, 21. — « On n'exorcise plus les diables, » II, 33. — « Plus sots que les Furies, » II, 36. — Sur les diables. Comment s'est établie la croyance à leur pouvoir, II, 116-120. — « Tout chrétien contraint, avec le signe de la croix, Junon, Minerve, Cérès, Diane, à confesser qu'elles sont des diablesses, » II, 118.

Diacre. Dieu « fut *diacre*, quand il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains et deux goujons, » II, 64.

Diagoras (d'Holbach), « auteur du *Système de la nature*, » reproche à Dieu d'être « sans cesse occupé à produire et à détruire, » d'être un composé « de qualités contradictoires. » Il le représente comme un être « ridiculement vain, » comme « un maître dur et vindicatif,

un père injuste et aveugle, un fantôme absurde et un tyran barbare, » III, 163, 164.

DICÉARQUE. Suppose l'âme mortelle, III, 126.

DIEU. Il faut l'adorer, non le prier, I, 38, 165. — Un être *inconnu* qui agit sur la nature, I, 42, 133, pénètre et anime tout, I, 138. — Un être intelligent et puissant qui donne le mouvement, la vie et la pensée, I, 44, 136, dont les desseins éclatent de toutes parts, dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres, I, 45. — Inaccessible à nos sens et prouvé par notre raison, I, 47. — Dieu peut accorder des sensations et des idées à tel être qu'il daignera choisir, I, 98. — Se promenait dans Eden, tous les jours à midi, I, 109. — Comprendre comment un Dieu est mort;... une étoile qui conduisit des mages aux pieds de Dieu qui venait de naître! I, 114. — Dieu transporté par le Diable, I, 116, 153. — Dieu peut-il varier? I, 121. — Dieu s'est fait homme inutilement, I, 124. — Il faut n'adorer que Dieu, I, 131, l'auteur éternel de tous les êtres, I, 132 (voir ETRE, ARCHITECTE, CAUSES FINALES, etc.). — Dieu occupé à surveiller les accouplements des hommes et des animaux pour insinuer des âmes, I, 137. — Fabricant d'automates doués de mouvement et de pensée, I, 136, perpétuellement occupé à « forger des âmes pour les éléphants et pour les porcs, pour les hiboux, pour les poissons et pour les bonzes, » I, 137. — Dieu est la souveraine justice, I, 139, 166. — Il n'a « nul besoin de nos sacrifices et de nos prières; mais nous avons besoin de lui en faire, » I, 142. — « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » I, 143; II, 76. — « Un Dieu simple et universel, » I, 151. — Ne lui rien demander; le remercier seulement, I, 165. — « Qui t'a dit qu'il y a un Dieu? La nature entière, » I, 165. — Raisonnement de la taupe et du grillon, I, 167; des deux grillons, I, 132. — Dieu est-il infini, tout-puissant? « Comment fait-il pour tirer l'être du néant, etc.? I, 165. — « Pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe? » I, 166. — « Est-il corporel ou spirituel? I, 166. — « Il nous environne d'erreurs convenables à notre nature, » I, 168. — « Qui m'assurera que Dieu punit et récompense? » I, 171. — « Dieu permet le crime, mais il ne le fait pas, » I, 202. — Le dieu des Caton, des Scipions, des Cicéron, des Paul-Emile, des Camille... « n'a pas, sans doute, remis son pouvoir entre les mains d'un Juif, » I, 238. — L'existence de Dieu? « Comme on prouve l'existence du soleil, » I, 241. — Le dieu de la nature ne s'est pas fait roi d'une petite nation, I, 247. — « J'adorerai Dieu et non les fourberies des hommes, » I, 249; II, 40. — « Qu'est-ce qu'un dieu qui a besoin de commentaire? » II, 7. — Dieu de pâte mis en boîte, II, 16. — « On adorera Dieu sans mélange, sans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, etc., » II, 35. — Peines et récompenses, « parce que Dieu est juste, » II, 36, 73. — « N'est point offensé qu'on l'adore d'une manière ridicule, » II, 66. — « Existence d'un Dieu infini, présent partout, infiniment juste, » II, 73. — « Créateur

et guide de tous les globes, » II, 87. — « Ce qui vient de Dieu est universel et immuable. » II, 88. — « Adorez Dieu sans vouloir le comprendre, aimez-le sans vous plaindre des maux qui sont mêlés sur la terre avec les biens, » II, 89. — Dieu géomètre, architecte, éternel, agissant, etc., II, 185-191, 195. — « Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même, croient en Dieu, et je m'imagine que j'en serai moins volé et moins cocu. — Vous vous moquez du monde, » II, 192. — Bassesse de la conception qui fait de Dieu un roi avec courtisans, huissiers, et qui passe son temps à s'admirer lui-même, II, 197. — « C'est bien alors que l'homme a fait Dieu à son image, » II, 198. — Pereira et Descartes, par leur théorie de l'animal-machine, font « de Dieu un joueur de marionnettes, » II, 204. — Dieu « voit tout en nous, fait tout en nous, » II, 207. — Ses occupations. « Il dirige continuellement le cours de seize planètes et de l'anneau de Saturne... Il a des milliards de milliards d'autres soleils, de planètes et de comètes à gouverner, » III, 37. — Change-t-il tous les jours ses volontés « en faveur des âmes dévotes? » — « La plus plate bêtise qu'un confesseur de filles puisse dire à un homme qui pense, » III, 39. — « Immatériel, incompréhensible, invisible, sans forme, éternel, tout-puissant; il connaît tout, il est présent partout. » Tout sort de Dieu, tout y rentre, III, 66, 67. — Sa volonté « triple, créatrice, conservatrice, exterminante, » III, 67. — Sur Dieu, ses bienfaits, sa manière de créer des âmes à l'occasion « d'un adultère, d'un inceste » (III, 105), sa soumission nécessaire « aux lois qu'il a faites, » etc., III, 99, 102-108. — « Père commun des dieux et des hommes, » III, 123. — En quoi le dieu de la raison diffère-t-il de la fatalité, de la nécessité, de la nature, — et du déterminisme matérialiste? Lui-même est déterminé, « esclave de sa volonté, » etc., III, 128-133, 140-146, 151, 152, 154, 155-158, 160, 162-170. — « Ni assez libre, ni assez juste, » III, 154. — « Il court au chien de berger pour lui dire de faire rentrer les moutons, de peur des loups qu'il a créés exprès pour manger les moutons, » III, 163. — « Ne se mêle pas des détails, » III, 163. — « La raison nous force à l'admettre, la démence entreprend de le définir. — C'est ne rien savoir. » III, 165. — « Je sais qu'il est, sans savoir ce qu'il est, » III, 167. — « Dieu n'a pu former l'univers qu'aux conditions suivant lesquelles il existe, » III, 145.

Dieu le Père, couche avec sa mère, II, 54. — On le peint avec une barbe majestueuse, I, 166; II, 54.

Dieux « *subalternes;* » sous leur nom, « nous adorons le père commun, » le « Dieu souverain, » dont ils sont pour ainsi dire « les divers membres. » En les honorant tous, nous adorons Dieu « tou entier. » Opinion qu'Augustin qualifie de « sacrilège, » III, 123. — « Et quels dieux! des adultères et des homicides, des chats et des crocodiles!... Vos Grecs peignent leurs dieux comme des tyrans et des bourreaux immortels, occupés sans

relâche à former des malheureux, condamnés à commettre des crimes passagers et à subir des supplices sans fin, » III, 153. — Mon dieu n'est pas « un voluptueux indolent comme ceux d'Epicure, » *ibid.* — Dieux d'Epicure, « inutiles, occupés de boire et de manger, » III, 156, 204, 205. — Chaque planète a-t-elle son dieu? Y a-t-il des dieux subalternes? III, 165-167. — « Si plusieurs dieux égaux ont des volontés contraires, ce sera le chaos; s'ils n'en ont qu'une, c'est comme s'il n'y avait qu'un dieu; il ne faut pas multiplier les êtres, et surtout les dieux, sans nécessité, » III, 166.

Diphthongue. « Les athanasiens et les ariens remplissent l'empire de carnage pour une diphthongue, » II, 27.

Dissimulation. « Marque toujours de la timidité, » I, 221.

Divinité. « La divinité qui anime la nature ne peut être représentée, » III, 47. — Sur la divinité, III, 139-146.

Dogmes. « Dogmes purs dictés par la raison universelle, » II, 71.

Dominicains. Ils n'entendent point raillerie, I, 21. — Inventeurs de l'Inquisition, I, 179.

Domaine. En France, « le domaine du roi est inaliénable, et cependant n'est-il pas presque tout aliéné? » II, 169.

Dorléans (Louis), avocat ligueur. Son argumentation contre Henri IV, II, 169.

Dot. Les femmes « seront bien meilleures épouses, bien meilleures mères, quand on se sera accoutumé, ainsi qu'en Allemagne, à les prendre sans dot, » III, 6. — « Toute religieuse doit être dotée, sans quoi elle est le rebut du couvent. Il n'y eut jamais d'abus plus intolérable, » III, 7.

Droit. « Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui, » I, 143. — « Chrysippe a dit : L'origine du droit est dans Jupiter, » II, 91. — Déplorable enseignement du droit. Abus du droit romain, III, 9, 14. — « Droit naturel, commun aux hommes et aux bêtes; droit des gens, commun à toutes les nations, dont aucune n'est d'accord avec ses voisins, » III, 9, 14.

Droit de grace. Un roi peut-il donner sa voix dans les jugements criminels? II, 99.

Droit de la guerre. « Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort? » II, 143. — « Je ne sais ce que c'est. Le code du meurtre me semble une étrange imagination, » II, 156. — C'est « malheur aux vaincus, » II, 157. — Le droit de la guerre, origine de l'esclavage, II, 143, 144. — « On dit pourtant que, dans la guerre, il y a des lois qu'on observe. » — « Lois de la paix, lois de la nature, » qui « se font entendre malgré la guerre, » II, 159, 160.

Droit de la paix. « C'est de tenir sa parole et de laisser tous les hommes jouir des droits de la nature, » II, 156.

Droit des gens. « Il n'y en a point d'autre que de se tenir continuellement sur ses gardes,... de se mettre en état d'être aussi injuste que ses voisins, » II, 158, 159.

Droit divin. « Vous n'admettez donc pas le droit divin dans la société? » II, 112.

Droit romain. Est-ce que

nous vivons sous Justinien? I, 7.

Droits seigneuriaux des couvents, legs des anciens conquérants, doivent être abolis, III, 84.

Druides. Brûlaient dans des paniers d'osier, en l'honneur de Teutatès, des petites filles et des petits garçons. Châtiés aux enfers par les Furies. III, 54. — La raison, « inconnue chez nous du temps de nos druides. » — Chaque pays a ses druides, III, 178. — Opposition des druides à Copernic, à Galilée, III, 176, 177. — « Ils ont fait condamner le vieux philosophe à réciter un certain nombre de lignes qu'on apprend aux enfants, » III, 178. — Ils ont « proscrit la danse » en Suisse, III, 179. — « On ne les aime ni en Italie, ni en Gaule, ni en Germanie, ni dans le Nord, » III, 180. — « Le peuple, qui se trompe si souvent, les croit trop puissants, » *ibid.* — « Le druide et le lama qui, de la part du ciel, exige une partie de la récolte, en attendant qu'il déflore ou qu'il sacrifie sur l'autel la fille du bonhomme dont il dévore la subsistance, » III, 207. — « Il n'y a pas longtemps que nos auteurs étalent des druides, qui expliquaient, dans d'énormes volumes, comment les propriétés mystérieuses du gui de chêne se trouvaient dans Aristote et dans Platon, » III, 213.

Dulie (culte de). « Vous adorez dans mille églises le lait de la Vierge, » le prépuce, les épines, la croix, etc., II, 16.

Dyssenterie. « La dyssenterie ôte le courage. Je ne puis croire que toute l'armée anglaise eût la dyssenterie à la bataille d'Azincourt, » III, 117.

E

Eau qui fait crever les femmes adultères, I, 111. — Eau changée en vin pour des gens ivres, I, 116, 242; II, 20, 58; III, 91. — « Ceux-ci croient l'eau nécessaire, ceux-là s'en passent, » I, 237. — « Votre premier empereur chrétien se souilla de parricides, comptant qu'il serait un jour purifié avec de l'eau, » II, 75.

Eclectisme. « Nous prenons ce qui nous paraît bon depuis Aristote jusqu'à Locke, et nous nous moquons du reste, » II, 108. — « J'ai toujours suivi la méthode de l'éclectisme; j'ai pris dans toutes les sectes ce qui m'a paru le plus vraisemblable, » III, 127.

Ecriture. « Parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture, faut-il leur en interdire l'usage? » II, 146.

Ecrouelles. Envoi de dieux malfaisants, touchées par les prêtres et par les rois, II, 117.

Eden. I, 109. — Fleuves de l'Eden, III, 15.

Edit de Nantes. « Si Louis XIV avait su lire, » il ne l'aurait pas révoqué, II, 39

Edouard III et les six bourgeois de Calais, III, 118.

Education. « Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeunesse à des religieuses, » I, 187. — Quelle doit être l'éducation des filles, I, 188. — « Il n'y a que ceux qui ont reçu une très bonne éducation qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune, » II, 134. — Vices de l'éducation catholique, II, 146. — « La plupart de nos éducations sont inutiles, celles qu'on reçoit dans les arts et

métiers sont infiniment meilleures, » III, 15, — Education de Cyrus. Education d'*Emile* (vive critique), III, 213.

Effet. « Un effet d'une cause éternelle et nécessaire doit être éternel et nécessaire comme elle. » II, 195.

Egalité. Les hommes « d'abord tous égaux, » II, 127. — Avantages de l'égalité; elle est de droit naturel, II, 133, 134.

Eglise grecque. « L'Eglise grecque, mère de l'Eglise latine, veut que les curés soient mariés, » III, 95.

Eglise romaine. Ses dogmes et ses pratiques, I, 127. — *Imperium in imperio*, I, 240. — Ses richesses et sa puissance « ne sont fondées que sur l'ignorance et la bêtise de nos pères, » II, 3. — « Hors de l'Eglise, point de salut. » « Quiconque n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit comme un païen ou comme un fermier général, » II, 10. — « L'Eglise a voulu toujours envahir, » II, 28. — Ses prétentions, son intolérance, II, 215-216.

Egypte. « Petit pays de soixante lieues de large, où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent cinquante lieues de tour, fait de main d'homme, » III, 217.

Egyptiens. Superstitions qu'ils transmirent aux Grecs, II, 117.

Electeurs (d'empire). Leur nombre fixé à sept, « parce qu'il y a sept cieux, et que le chandelier d'un temple juif avait sept branches, » II, 169.

Eléments. Selon Platon, « Dieu proposa d'arranger les quatre éléments suivant les dimensions d'une pyramide, d'un cube, d'un octaèdre, d'un icosaèdre, et surtout, dit-il, d'un dodécaèdre, » III, 168. — « Aristote prétend que les éléments ne peuvent durer toujours, parce qu'ils se transforment continuellement l'un en l'autre, » III, 171.

Elie. « Eliah, par parenthèse, n'a jamais existé, » II, 18. — « Où sont les chevaux qui transportèrent Elie dans un char de feu? » III, 15.

Elisée fait dévorer quarante enfants par un ours, I, 113.

Eloquence. « Il nous est plus aisé d'avoir des Sophocles » que des Cicérons, parce que nous avons des théâtres, et que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues, » I, 217. — Les règles de l'éloquence n'ont pas changé, I, 220.

Elus. « Le monde n'a été créé que pour les élus, » II, 221.

Emanation. Le monde, « émanation éternelle » d'un être éternel, II, 189. — « L'universalité des choses est émanée de ce Dieu, qui seul est par lui-même et dont tout est l'ouvrage, » III, 154.

Embrasement primordial, III, 195; final, « renouvelé de la fable de Phaéton, » III, 203.

Emmanuel. « Il s'appellera Emmanuel : cela veut dire que Jésus sera Dieu, » II, 221.

Emprisonnement. « Qu'on ne puisse emprisonner un citoyen sans lui faire incontinent son procès devant ses juges naturels, » II, 171.

Encyclopédie. Fureur qu'elle excite dans la gent dévote. Voltaire la défend. Dialogue IX; I, 55-68. — Les encyclopédistes prétendent établir l'empire de la raison, I, 61. — « On a beaucoup crié en France contre l'Encyclopédie, parce qu'elle avait été

faite en France, et qu'elle lui faisait honneur. » III, 33. — « Trente volumes immenses. Avec cet ouvrage, on peut se passer de tous les autres, » III, 209.

Enfance. « N'est qu'un passage du néant à l'existence, » II, 180.

Enfants. L'Eglise s'empare d'abord des enfants, II, 52. — Enfants morts sans baptême, II, 87, 119. — Damnation des enfants. Aucun apôtre n'en parle. C'est une invention d'Augustin, II, 121. — Les communions réformées rejettent cette ineptie, II, *ibid.* — Les enfants « déplument leurs moineaux; c'est par esprit de curiosité, » II, 124. — « Mes enfants sont à moi, » II, 133. — Usage où l'on est d'apprendre aux enfants des sottises « dont nous nous moquons nous-mêmes, » II, 146. — Comment se font les enfants, II, 238-243. — « Les enfants (protestants) ne seront plus déclarés bâtards par la loi, » III, 84.

Enfer. Il est sur la terre, et « ce sont les persécuteurs qui en sont les démons, » I, 128. — Les théologiens en tirent qui leur plaît. Thècle en délivra Faconille; saint Grégoire, pape, l'âme de Trajan, II, 11. — L'enfer des anciens, moins absurde que l'enfer chrétien, II, 36. — « Jésus-Christ descendit dans cette fournaise pour enchaîner tous ces animaux » qui, « depuis ce temps-là, sortent tous les jours de leur cachot, » II, 116. — Le Pentateuque n'en a pas dit un seul mot, II, 118. — « Les enfers inventés soit par Orphée, soit par Hermès, soit par d'autres, sont des chimères absurdes, » II, 126, 127, 130; III, 151, 153.

Ennemi public. « Trouvez-vous bon qu'une nation fasse empoisonner un ennemi public? — Allez demander cela à des casuistes, » II, 168.

Ennemis. Comment il faut aimer ses ennemis, I, 147, 148. — Hobbes « dit que l'homme est né ennemi de l'homme, » II, 107, 113. — Inimitié primitive des peuplades voisines, II, 127.

Enoch, fils de Caïn, II, 120. — « En quel endroit demeure Enoch, qui n'est point mort? » I, 15.

Enseignement des Jésuites : « pas un mot de mathématiques, pas un mot de saine philosophie; je savais du latin et des sottises. » — « Il faut que chacun apprenne de bonne heure tout ce qui peut le faire réussir dans la profession à laquelle il est destiné, » III, 13, 14.

Entéléchie. Un des noms qu'Aristote donne à l'âme, III, 159. — « L'âme est une entéléchie renfermant le principe et l'acte, ayant la vie en puissance. » III, 173-174.

Entendement. « Nous avons une faculté ineffable dans l'entendement humain; mais il n'y a point d'être réel qui soit l'entendement humain, » II, 207.

Enthousiasme. « L'enthousiasme commence, la fourberie achève, » II, 25.

Entité. Entités, quiddités, eccéités : mots changés en êtres, « barbaries de l'école, » II, 110.

Envie. « Une grosse couleuvre qui était enceinte de dix mille envies. Elle accoucha, et dès lors les hommes furent malheureux, » III, 215.

Epictète. « Affranchi par Epaphrodite. Jugement qu'il porte sur le christianisme, » I,

237-240. — Résumé de son déisme. I, 248. — Sa résignation, II, 8. — Son acte de foi et d'acquiescement à la volonté de l'Etre suprême, III, 133.

Epicure. Sa physique, I, 39 et suiv. — « Il vécut et mourut en sage. Sa volupté consistait à éviter les excès. Il recommanda l'amitié à ses disciples... Je voudrais faire autant de cas de sa philosophie que de ses mœurs. » II, 43. — « Cette doctrine m'a paru aussi bonne qu'une autre ; » elle est à la mode, II, 44. — « Pensez-vous qu'Epicure vît toujours bien clairement sa déclinaison des atomes? » II, 191. — « Je n'ai jamais pu penser avec Epicure que le hasard, qui n'est rien, ait pu tout faire, » III, 128. — Epicure « a prétendu que les hommes venaient originairement de la pourriture, comme les rats d'Egypte, et que la crotte leur tenait lieu d'un dieu créateur, » III, 172. — « Très bon homme et qui possédait toutes les vertus sociales, n'était qu'un ignorant hardi, qui a eu la vanité de faire un système, » III, 185. — Du mélange des deux fluides générateurs, il a fait « une espèce de divinité, et cette divinité est le plaisir, » III, 188.

Epicuriens. Ils pensent que c'est une grande faiblesse d'attribuer à un être imaginaire, « dont il est impossible de se former la plus légère idée, » les opérations de la nature, III, 141. — « Cet artisan que vous supposez est, » pour eux, « la force secrète qui agit éternellement dans cet assemblage toujours périssant et toujours reproduit que nous appelons nature, » III, 142. — « Vous rentrez toujours, malgré vous, dans le système de nos Epicuriens, qui attribuent tout à une force occulte, la nécessité. Vous appelez cette force occulte Dieu, et ils l'appellent la nature. — Je suis de leur avis, pourvu qu'ils reconnaissent que ce pouvoir secret est celui d'un Etre nécessaire, éternel, puissant, intelligent, » III, 146. — « La plupart persistent à croire que leur doctrine, au fond, n'est guère différente de la vôtre, » III, 147. — « Est-ce donc une consolation pour d'honnêtes gens comme les bons épicuriens, de n'avoir point d'espérance? » III, 155. — « Ils n'ont point de reproches à faire à un Etre suprême, à un Dieu juste qui laisse la vertu sans secours : ils n'ont reconnu des dieux que par bienséance, » III, 156. — Se seraient laissé prendre « bien volontiers » aux anguilles de Needham. « Ils auraient dit : Du blé gâté fait naître des anguilles, donc du bon blé peut faire naître des hommes; donc on n'a pas besoin d'un Dieu pour peupler le monde; cela n'appartient qu'aux atomes, » III, 189.

Epidémies. « Ces horreurs épidémiques sont comme ces grandes pestes qui ravagent quelquefois la terre, » II, 115.

Epilepsie. Possession : haut-mal, mal sacré, II, 116. — Epileptiques, la nuit du vendredi saint, faisant des contorsions dans la Sainte-Chapelle et à Saint-Maur, II, 117.

Epîtres. Les Epîtres de Paul sont-elles authentiques? I, 244. — Epître aux Hébreux ; elle n'est point de Paul, I, 244.

Eponine, femme de Sabinus, II, 97.

Equité. « Avec du bon sens et de l'équité, on peut être très bon magistrat, sans être pro-

fondément savant, » III, 10. — « Et avec ces deux secours, je me trompe presque à toutes les audiences, » III, 15.

Equivoque. « Tu es Pierre, et sur cette pierre... » II, 118 — « Equivoque qui damne tous les petits enfants, » II, 119.

Erasme. Circonspect, « pour n'être pas brûlé par les uns et assassiné par les autres, » I, 208; « demi-plaisant, » I, 2 0. — « Fit, au seizième siecle, l'éloge de la Folie, » III, 76.

Erreur. « Il leur faut une erreur qui les console, » II. 35. — « L'erreur n'est point un crime, » II, 66. — « Ce sont les erreurs mêlées à la religion qui font commettre les grands crimes. » II, 71.

Esclavage. Discussion sur l'esclavage, II, 142-144. — « Si des évêques et des religieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi. — Il serait mieux que personne n'en eût, » II, 144. — Esclavage de l'esprit : éducation inepte, législation hostile à la liberté individuelle, II, 146.

Espace. « Serait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfection les uns au-dessus des autres : et nous avons nécessairement un des plus méchants lots, » II, 190. — Immensité de l'espace, tel que le conçoit l'astronomie. « Tout est uniforme dans l'étendue des cieux, » II, 196.

Espagnols. Ils préfèrent le malheur de brûler leur prochain à celui d'être cuits eux-mêmes, I, 178. — Ce que l'Inquisition a fait de l'Espagne, I, 181. — Tout Espagnol est « un oiseau dans la cage de l'Inquisition, » I, 181.—« L'Espagne et le Portugal, beaucoup plus abrutis que la France, » II, 39.

Espèce. « La nature conserve les espèces et se soucie très peu des individus, » II, 162. — « Dès qu'une espèce a l'existence, il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue, » II, 189.

Espérance. « L'espérance ne saurait être plus vertueuse que la crainte, » III, 61. — « Est-ce donc une si grande consolation pour les bons épicuriens de n'avoir point d'espérance? » III, 156.

Esprit. « Ce que c'est qu'un esprit? C'est, c'est, c'est... » I, 166.—« Qu'est-ce que l'esprit? — Je n'en sais rien, » III, 27. — Esprit veut dire souffle. « Comme personne n'a jamais vu cet esprit, ce souffle, on en a fait un être que personne ne peut voir ni toucher. » III, 103.

Esprit des lois. Appréciation critique, II, 93-107.

Esprit-Saint. Procède-t-il du Père seul, ou du Père et du Fils? I, 195, 196; II, 34.

Esprits animaux. « Les esprits animaux qui s'élèvent de l'estomac montent à l'âme, qu'ils ne peuvent toucher, parce qu'ils sont matière et qu'elle ne l'est pas, » I, 92. — III, 115.

Essence. « On ne peut dépouiller un être de son essence... Dieu est agissant; donc il a toujours agi, » II, 189. — En quoi l'essence diffère-t-elle de la puissance? III, 159.

Esthékar, « que les Grecs appellent Persépolis, » brûlée par Alexandre, III, 135.

Estomac. « Sac percé en deux endroits qui ressemble au tonneau des Danaïdes, » II, 45. — « Je laisse Hecquet faire de l'estomac un moulin, et Van-Helmont un laboratoire de chimie, » II, 201.

ÉTAT. Que tout Etat doit être indépendant, II, 172-175. — « Quel Etat choisiriez-vous ? Celui où l'on n'obéit qu'aux lois. Où est ce pays-là ? Il faut le chercher, » III, 19.

ÉTERNITÉ de la matière, II, 182; — de Dieu et du monde, II, 189, 195. — « Que me fait l'éternité, quand mon existence est bornée à ce moment qui s'écoule? » II, 199.—« Les œuvres de l'éternel Démiourgos ont été nécessairement éternelles, comme, dès qu'un soleil existe, il est nécessaire que ses rayons pénètrent l'espace en ligne droite, » III, 146.

ETNA. Vous donnez à votre Dieu « le titre de bon; mais regardez seulement notre Etna, Catane..., et les ruines encore fumantes, » III, 143.—« Au pied de ce mont Etna..., je vois les campagnes les plus riantes et les plus fertiles, » III, 143.

ETOILES. D'après Aristote, « elles sont la cause de la chaleur et de la lumière sur la terre, en frottant l'air avec rapidité, comme un grand mouvement enflamme le bois et liquéfie le plomb. » III, 171.

ETRE. « Comment un être a-t-il pu faire les autres? Qui a fait cet ouvrier? » I, 132. — « On prétendait qu'une idée était un être... Ces êtres imaginaires ne sont que des mots... Tout être métaphysique n'est qu'une de nos conceptions, » II, 110. — Il n'y a point d'êtres appelés saveur, vue, ouïe, végétation, mouvement, vie, mémoire, âme, etc., I, 52, 53, 134, 135; II, 109, 110, 111. — « Personne ne sent qu'il ait en lui un autre être qui lui donne du mouvement, des sensations et des pensées. » — « Il est ridicule d'admettre des êtres dont on ne peut avoir la plus légère connaissance. » III, 103. —« L'être qui n'est qu'être, etc., inutiles subtilités, » III, 173.

ETRE SUPRÊME. Il est déraisonnable d'admettre une mécanique sans artisan, un dessein sans intelligence, et de tels desseins sans un Etre suprême, I, 46; nous devons admettre qu'il est, sans savoir ce qu'il est. C'est parce qu'il existe que sa nature doit être incompréhensible, I, 47, 50; III, 29-32. — Difficultés soulevées par l'hypothèse d'un Etre suprême, I, 46. — Attributs, substance de l'Etre suprême, I, 165-167. — « Communication avec l'Etre suprême, » I, 238. — « L'adoration pure de l'Etre suprême commence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens, » II, 35. — « Culte simple, raisonnable et pur envers l'Etre suprême, » II, 74, 194, 195. — « Le grand Etre a fait tout ce qui était à faire, » II, 189. — « Le grand Etre n'a donc pas été libre? » II, 191; III, 107, 108. — Noms de l'Être suprême : Li, Changti, Tien, Birmah, Oromaze, Démiourgos, *Optimus maximus*, II, 194, 195. — « Nous tenons tout de lui; nous n'avons jamais rien pu nous donner, » III, 104-107; III, 128, 129, 146-146. — « Chaque être est circonscrit dans sa nature; et j'ose croire que l'Etre suprême est circonscrit dans la sienne, » III, 145.

ETRURIE. A produit Galilée; a des poètes « qui me paraîtraient fort supérieurs à Homère, si Homère ne les avait pas devancés de quelques siècles; car c'est beaucoup d'être venu le premier, » III, 176.

EUCHARISTIE. Différentes manières de manger Jésus-Christ, II, 1. — Le catholique fait

Dieu, le mange et le digère, II, 2, 16, 60, 62. — Fabrication des dieux de pâte et de vin. II, 63, 64. — Tu as mangé et bu ton Dieu : que deviendra-t-il? II, 65. — « Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc et du vin rouge en Dieu? » II, 17. — « Vous leur dites que ce n'est pas du pain, que ce sont des membres d'un corps humain et du sang, » II, 82.

Eunuques chanteurs, I, 146, 189; II, 27.

Europe. L'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne, II, 137-141. — L'Europe comparée à une grande foire, II, 141.

Evangiles. Légendes postérieures au Christ, et contradictoires, I, 115 et suiv. — Ecrits 90 ans après lui. « Chaque petite société chrétienne avait son évangile.. Si vous croyez à un évangile, vous êtes forcé de renoncer à tous les autres, » I, 243. — « Quatre livres divins dont la date est inconnue, » et qui « se contredisent à chaque page.... » II, 7, 59. — Evangiles apocryphes « au nombre de plus de quarante, » II, 23. — Les protestants ne s'appuient que sur l'Evangile, avec certaines réserves. Discussion, III, 91.

Eve. Séduite par le serpent, I, 110, 247; II, 119. — Quelle langue lui parlait le serpent? III, 15. — « La première bachelière, puisqu'elle tâta de l'arbre de la science avant son mari, » III, 96.

Evêques. « Quels droits s'arrogèrent les évêques gaulois quand les Francs furent les maîtres? » II, 102. — Dans la primitive Eglise, il n'y avait « ni cardinaux ni évêques; et quand il y eut des évêques, les prêtres furent presque leurs égaux, à ce que Jérôme assure, » III, 26. — Evêques mariés. III, 65.

Evhémère, « philosophe de Syracuse qui vivait dans le siècle d'Alexandre, » III, 134.

Excommunication des comédiens, I, 69-74; des gens de finance, *Ib.*, 75-76; des sorciers, I, 154-155; des rois, I, 77; des sauterelles, I, 70, 154, 155.

Exode. Fuite d'Egypte et passage de la mer Rouge, I, 110. — Fables qui y sont consignées, I, 247.

Exorcismes. Origine et absurdité de ces pratiques, II, 117, 118.

Expérience. « Sans les expériences faites loin des déclamateurs scolastiques, la société serait encore sauvage, » III, 212.

Expiation chez les anciens. « On n'était pas expié pour un second crime, » II, 36. — « On a toujours commis les plus grands attentats dans l'espérance d'une expiation aisée... Le meilleur remède est de réparer, par une vie pure, les injustices qu'on peut avoir commises, » II, 75.

Expropriation. « Qu'on ne prenne à personne son pré et sa vigne, sous prétexte du bien public, sans le dédommager amplement, » II, 171.

Ezéchiel. Comment il se couche, de quoi il se nourrit, I, 112, 234; II, 17, 57.

F

Faculté. Une faculté, une propriété d'un animal peut-elle subsister encore quand cet animal ne subsiste plus? » III, 157.

FAGOT. « Tant que vous ne cesserez de nous conter des fagots, et de vous servir de fagots allumés au lieu de raisons, vous n'aurez pour partisans que des hypocrites et des imbéciles, » II, 8.

FAIBLE. « Il n'y a que le faible qui trompe, » II, 167.

FALUN. Amas de coquilles déposé par la mer, en Touraine, à trente-six lieues de la côte. « Il se pourrait bien que ce ne fût qu'une mine de petites pierres calcaires, » II, 232, 233.

FANATIQUES, FANATISME. Ils ont séduit des hommes simples qui en ont séduit d'autres... Le fanatisme a soutenu par des bourreaux « ce qu'il avait établi par l'imposture et par la démence, » I, 243. — « N'est-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle, et que les sages n'en aient pas? » II, 42. — Fanatiques actifs, fanatiques passifs, II, 89. — La fraude « fascine, le fanatisme subjugue, » II, 131. — « Deux ou trois étincelles de raison ne pouvaient pas éclairer le monde, au milieu des torches ardentes et des bûchers que le fanatisme alluma pendant tant d'années, » III, 78.

FARINE. « On ne douta pas alors qu'on ne fît des hommes avec de la farine de bon froment, » II, 234.

FATALITÉ. « La fatalité gouverne irrésistiblement toutes les choses de ce monde, » III, 97, 107.

FATIO. « Le grand géomètre Fatio avait ressuscité des morts à Londres, » II, 234.

FAUTE. Les petites fautes ne doivent pas être punies comme de grands crimes. « Une loi barbare... ne fera plus périr sous des barres de fer et dans les flammes des enfants indiscrets et imprudents, » III, 85.

FÉCIALES. « Ils font déclarer par leurs prêtres féciales qu'il est juste d'aller voler les Véïens, » III, 136.

FELICITÉ. Erreur de ceux qui croient que la suprême félicité est dans les degrés d'en haut, I, 3.

FEMME. Création de la femme, I, 110. — Les femmes doivent-elles *obéissance* à leurs maris? Leur infériorité physique entraîne-t-elle une infériorité intellectuelle et sociale? I, 222-225. — Les femmes dans l'islamisme, I, 224, 225. — Doctrine contradictoire de Paul sur les femmes, I, 245. — Jésus avait séduit quelques femmes, II, 25. — « Ils subjuguent les hommes par les femmes et les femmes par la confession, » II, 52, 62. — « Bonnes vieilles femmes qui, au sortir du sermon, entouraient leur prochain de fagots allumés, » II, 73. — Fidélité et courage des femmes, II, 97. — Leur office dans la génération, II, 228-243.

FÉODALITÉ. Fit crouler dans l'anarchie l'empire de Charlemagne, II, 102.

FERMIERS GÉNÉRAUX. Sont-ils excommuniés, comme l'*ethnicus* et le *publicanus* de l'Evangile? I, 75, 203-206; II, 10.

FÊTES (jours de). L'oisiveté des jours de fête conduit à l'ivrognerie, I, 155. — « L'Etat perd plus de sujets par les fêtes que par les batailles. » — Les fêtes que Jésus observa étaient toutes juives, I, 244. — Jours « si ridiculement consacrés à psalmodier du latin » et à perdre la raison dans un cabaret, II, 116. — La fête de la génération doit être « la première que les hommes aient jamais célébrée, » III, 112.

FEU. « C'est un supplice dont on punit les parricides et les philosophes qui ne sont pas de notre avis. » III, 28.

FEUILLANTS. Fondés par le bienheureux Jean de la Barriere, I, 35.

FIEFS. Y eut-il des fiefs héréditaires avant Charlemagne? II, 105.

FIGUIER qui ne porte pas de figues en mars, I, 116, 242; II, 22.

FIGURE. « Un type, une ombre, une figure qui annonçait les aventures de Notre-Seigneur Jésus. » II, 16. — Cas d'Isaïe, d'Ezechiel, d'Osée, de Jonas, d'Ooila et Ooliba : « et cela signifiait Jésus-Christ, » II, 57.

FILLES. Ne pas confier leur éducation à des religieuses. I, 187. — Les considérer comme des êtres pensants, « non comme des poupées qu'on ajuste. » I, 188. — N'en pas faire des religieuses, III, 7. — Déplorable habitude des seigneurs de village qui jettent leurs filles dans les cloîtres. III, 5, 6.

FILLES-MÈRES. « Une fille étant accouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en fesant pendre la mère, » I, 232.

FILOUS. « L'histoire nous fournit plus d'illustres filous punis que d'illustres filous heureux. » II, 158.

FILS de Pélial, de Dieu, signifie en hébreu les méchants, les justes, I, 115, 242. — Jésus « ne fut pas Dieu tout d'un coup, mais seulement fils de Dieu, » II, 221. — Le rôle du Fils dans la Trinité, III, 91, 92.

FIN. Tout est dirigé à une fin certaine. Ne prend-on pas pour fin ce qui n'est qu'usage? I, 45.

FIN DU MONDE. « Chimère reçue chez presque tous les peuples » : Lucrèce, Ovide, Héraclite. Usage qu'ont fait de ce dogme Luc, Paul, l'Eglise, II, 19.

FINANCES. Désordre des finances à la mort de Mazarin, lorsque Colbert en prit la direction. I, 12. — « Les doubles emplois, les dépenses superflues, les profits excessifs, vont être retranchés, » III, 84.

FISCALITÉ. Cruauté et danger des saisies, I, 234. — « Art d'arracher les vêtements et le pain à ceux qui sement le blé et qui préparent la laine, » II, 181.

FLUIDE GÉNÉRATEUR « qu'on nie à plusieurs femelles; » appartient-il aux deux sexes? C'est l'opinion d'Hippocrate, III, 188. — Systèmes d'Harvey, de Leuwenoeck, de Needham, de Buffon. Est-ce « une espèce d'extrait de toutes les parties du corps? » III, 188-192.

FO. Nom chinois du Bouddha, I, 142. — Comment la secte du dieu Fo s'est introduite en Chine, II, 61. — « Des bonzes qui prétendent que la mère du dieu Fo accoucha de ce dieu par le côté droit, après avoir avalé un enfant, disent une sottise, » II, 86.

FŒTUS. Que devient l'âme, si le fœtus « meurt dans le ventre de sa mère? » III, 105.

FOI. « Je le crois, parce que cela est absurde, » II, 24. — « Toutes les vertus sont des vices quand on n'a pas la foi, » II, 81. — « Ils n'ont qu'à croire ce que je ne comprends pas, » II, 83. — « Est-ce une vertu de croire? Ou ce que tu crois te semble vrai, et il n'y a nul mérite; ou il te semble faux

et alors il est impossible que tu le croies, » III, 61.

Force « Il n'y a pas un être distinct qui soit cette force, » I, 135. — « La force, la vertu toute-puissante » qui dirige et anime les mondes, « doit être partout; la force motrice est dans toute la substance du corps en mouvement, » II, 197. — « N'y a-t-il pas toujours égalité de force? » « Qu'est-ce que la force d'un corps en mouvement? — Le produit de sa masse par sa vitesse dans un temps donné. » Opinions de Leibnitz, Maupertuis et Mairan, III, 58, 59. — « Force secrète qui agit éternellement... Comment une force peut-elle être répandue dans des êtres qui ne sont plus et dans ceux qui ne sont pas encore? » III, 142. — « Il n'y a point d'être réel qui soit ou la faiblesse ou la force, » III, 149.

Fou. « Si un homme avait fait un automate admirable, marchant ce lui-même et jouant de la flûte, et qu'il le brisât le moment d'après, nous le prendrions pour un grand génie devenu fou furieux, » II, 211.

Fourmis. « Elles ont l'air de courir au hasard : elles jugent peut-être ainsi de nous : elles tiennent leur foire comme nous la nôtre, » II, 142.

Français, France. Les Français fournissent l'Europe de modes, de danseurs et de cuisiniers, I, 25. — « La France est le royaume de l'esprit et de la sottise, de l'industrie et de la paresse, de la philosophie et du fanatisme, de la gaîté et du pédantisme, des lois et des abus, du bon goût et de l'impertinence, » I, 81. — Tableau de tous les abus de l'ancien régime, I, 230-235. — Ils reconnaissent pour souverain, « à plusieurs égards, un étranger tondu, » I, 234. — « Un Français croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations, » II, 153.

Franche-Comté. « Libre sous la maison d'Autriche, » tient aujourd'hui d'une manière intime et essentielle à la couronne de France, » II, 170.

François Ier « viola fort à propos le serment de rendre à Charles-Quint la Bourgogne, » II, 170.

François de Sales. « Ses reliques sont devenues ridicules, » II, 33.

François Xavier, jésuite; « dieu qui ressuscita neuf morts dans l'Inde, » II, 59, 80.

Francs. Quels furent « bien précisément » leurs lois et leurs usages? II, 102.

Franklin. « Electrise le tonnerre, » II, 154.

Fraternité. « Nous sommes tous frères. — Tous frères! Et que deviendra mon titre de père? » II, 85.

Fraudes pieuses. S'il en faut user? Le peuple a-t-il besoin d'être trompé? I, 168-172; II, 70, 74, 79, 80. — Fraudes des premiers chrétiens, I, 243. — « Illusions respectables, » II, 74. — « Archives infames du mensonge, que vous appelez fraudes pieuses, II, 23, 30. — « Je crois qu'il n'est permis de tromper en aucun cas, » II, 70, 74.

Frein. « Il leur faut un frein qui les retienne, une erreur qui les console, » II, 35, 37.

Fréret, illustre érudit. Ce qu'il pense de la mythologie chrétie ne, du catholicisme et de la théologie, II, 14, 22, 24-27, 29-31, 33. — Ses opinions religieuses, II, 32, 35.

FRIPONNERIE. Est-il « permis de friponner pour le bien de l'Etat?... Il y a des friponneries si adroites, que tout le monde les pardonne. Il y en a de si grossières, qu'elles sont universellement condamnées, » II, 167.

FURIES. « N'étaient-elles pas elles-mêmes des damnées? » II, 36. — Châtiant les mauvais prêtres dans les enfers, III, 53-54.

FUTURS CONTINGENTS. I, 34, 37; II, 57.

G

GAHAMBARS. Les six temps de la création, selon les Guèbres, fort analogues aux six journées bibliques, II, 214.

GALILÉE (Leéliga). Etrurien. « A taillé et arrangé des cristaux avec lesquels on voit de nouveaux cieux; » découvert les phases de Vénus, de nouvelles planètes, démontré l'immobilité relative et le mouvement propre du soleil. Les « druides » ont failli lui faire « avaler la ciguë assaisonnée de jusquiame, » III, 176-178.

GALLICANS. Ils envoient tous les ans « vingt mille livres sterling à Rome, » II, 154.

GANGANELLI. Clément XIV. La Raison et la Vérité le trouvent « lisant les *Pensées de Marc-Aurèle*, » III, 79. — Il prend « la résolution de détruire la compagnie de Garasse, de Guignard, de Garnet, de Busembaum, de Malagrida, de Paulian, de Patouillet, de Nonotte; et l'Europe battit des mains, » III, 80.

GARÇON. « Dites-moi, je vous prie, si ma femme me donnera un garçon ou une fille? — Les sages-femmes disent quelquefois qu'elles le savent; mais les philosophes avouent qu'ils n'en savent rien, » II, 237-238.

GARDE-ROBE. « Quelques-uns de nos docteurs disent qu'on rend Dieu à la garde-robe, » II, 65, 152. — Empire de la garde-robe sur les actions humaines, III, 117.

GASSENDI. Passage cité en note I, 141.

GAULOIS. Continuèrent à vivre sous les lois romaines quand ils furent subjugués par les Francs, II, 102.

GAULOIS. Voir FRANÇAIS. « Drôle de nation? — Très drôle, après avoir été horriblement sauvage, sotte et cruelle...; ont eu leurs Sophocles, leurs Euripides, leurs Ménandres, leurs Timothées; ils sont surtout aujourd'hui le peuple de la terre le plus habile dans la danse. Il y a plus de danseurs que de géomètres, » III, 214.

GÉANTS. « Il me proposa un voyage aux terres australes, pour y disséquer des têtes de géants, ce qui nous ferait connaître clairement la nature de l'ame, » II, 235.

GÉDÉON. « Remporta une victoire signalée avec trois cents cruches, » III, 118.

GÉNÉALOGIES DE JÉSUS. Elles sont contradictoires, I, 114.

GÉNÉRATION. Comment l'enfant se forme-t-il? I, 52; III, 162. — « Cet automate s'étant approché d'une figure à peu près semblable, il s'en formera une troisième figure, » II, 46; III, 100 — « Prodigieux artifice de la génération, » II, 202, 237. — « Je dirai comment s'opère la génération » quand on m'aura enseigné comment

Dieu s'y est pris pour la création, » II, 236. — Sur la génération, II, 236-244. — « Il y a dans la génération mille secrets tout à fait curieux. C'est une variété infinie... La fabrique des êtres sentants et agissants me ravit. Les végétaux ont aussi leur prix, » III, 100. — « Travailler à faire naître une créature raisonnable est l'action la plus noble et la plus sainte. » Antiquité et légitimité du culte de la génération, III, 113. — Opinion d'Aristote sur la génération et la corruption, III, 171, 172. — Sur la génération, III, 186-193.

Genèse. Lecture du premier chapitre interdite aux Juifs avant vingt-cinq ans, I, 109. — Citations, II, 119. — Genèse biblique inconnue du reste de la terre. Genèse de Sanchoniathon, II, 182, 183. — « Quoi! tous les anciens peuples ont eu une genèse antérieure à celle des Juifs et toute différente? » II, 184.

Génésique. « Le sixième sens, le plus exquis de tous..., enivre à la fois deux êtres pensants et en fait naître un troisième..., suffirait à faire bénir Dieu dans un pays d'athées, » II, 200-201. — Regardez ces organes « avec les yeux d'un anatomiste, ils vous feront horreur. Mais les deux sexes, dans la jeunesse, ne les voient qu'avec les yeux de la volupté, » II, 201, 202.

Geneviève. « La prétendue carcasse de sainte Geneviève promenée par les rues pour avoir du beau temps, » II, 33

Génie. « Il semble que Dieu ait donné à certains hommes un instinct supérieur à la raison ordinaire, comme on voit des éléphants naître dans des pays peuplés de petits singes, » III, 211.

Génies qui roulent les planètes, imagination de froids rêveurs, I, 136. — Les maladies étaient attribuées aux mauvais génies, II, 116.

Gentils. « Ils croyaient à la magie comme les disciples de Jésus, » II, 26.

Géomètre, Géométrie. *Eternel géomètre,* nom donné au Démiourgos par Platon, qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, » II, 186. — « Ou les astres sont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a assemblé les astres, » II, 188; III, 99. — « Ce ne serait pas la peine d'être géomètre et architecte pour passer une éternité sans combiner et sans bâtir, » II, 189; III, 30, 128.

Germe. « Nul animal, nul végétal ne peut se former sans germe, » II, 237. — Multiplication presque indéfinie des germes, III, 190.

Girard. Ce R. P. ensorcela sa pénitente, La Cadière, « en lui donnant le fouet tout doucement, » I, 73.

Globe de verre, couvert par les eaux, II, 232. — « On peut être un homme d'un rare mérite, et se tromper sur la structure du globe, » II, 235. — « Notre globe avait commencé par un embrasement. Les mers furent envoyées pour éteindre le feu: resta une masse de verre, » III, 195.

Gloire. « Pour moi, je vis clairement ce que c'est que la gloire. Puisque César et Jupiter sont inconnus dans le royaume le plus beau, le plus ancien, le plus vaste, etc., de l'univers, il vous sied bien, ô gouverneurs de quelques petits pays! ô prédicateurs

d'une petite paroisse, dans une petite ville! ô docteurs de Salamanque ou de Bourges! ô petits auteurs! ô pesants commentateurs! Il vous sied bien de prétendre à la réputation! » III, 219.

GOURMAND. « Deux gourmands, mari et femme, » malades pour avoir mangé une galette, demandent où est la garde-robe : « Voyez-vous la terre, ce petit globe qui est à mille millions de lieues? C'est là qu'est le privé de l'univers. » II, 209.

GOUT. « Sans le goût, aucun animal ne penserait à se nourrir. » II, 200.

GOUVERNEMENT. Le meilleur est celui où il y a le moins d'hommes inutiles, I, 15, 16. — « Celui qui n'admet que le nombre de prêtres nécessaire; » où les prêtres sont mariés, ne prêchent que la morale. II, 41. — Discussion des idées de Montesquieu sur les gouvernements républicain, monarchique et despotique, II, 105. — Eloge du gouvernement anglais, II, 112. — Enumération des gouvernements : « monarchique, despotique, théocratique, oligarchique, démocratique, anarchique, théocratique, etc., » II, 127. — « A mesure que les esprits se sont raffinés, on a traité les gouvernements comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds, les dessins et les couleurs, » II, 130. — Sur « les trois gouvernements, » II, 133-137. — « Vous seriez pour le gouvernement des Turcs si vous étiez empereur de Constantinople. » II, 135. — « Vous voulez donc qu'on puisse tout imprimer sur le gouvernement et sur la religion? » II, 148. — « L'homme est né libre : le meilleur gouvernement est celui qui conserve le plus qu'il est possible, à chaque mortel, ce don de la nature, » II, 179.

GRACE. « La grâce concomitante, la grâce efficace, à laquelle on résiste; la suffisante, qui ne suffit pas, « I, 153; II, 9. — La grâce est donnée à tous, dit le jésuite; à peu, réplique le janséniste. Celui-ci demande un an pour la définir, I, 183-184. — « Disputes de jansénistes et de molinistes sur la grace versatile et sur la science moyenne, » III, 13. — Grâce suffisante des molinistes, grace efficace des jansénistes, III, 73.

GRAVITATION UNIVERSELLE. « Loi qui préside à l'univers, » II, 154. — Sur la gravitation et les « divins théorèmes » qui n'ont été « découverts que de nos jours, » II, 196; III, 183-185.

GRAVURE. « Ce secret éternise les tableaux que le temps consume, » I, 215, III, 208, 209.

GRECS. Assurent que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils, I, 113; II, 2. — « Longtemps libres dans un pays hérissé de montagnes, » II, 130.

Deux ou trois Grecs, échappés de Constantinople, ont donné le branle à la Renaissance, III, 77. — « Pour peu qu'ils trouvent un mot sonore, ils sont contents. » Ils ont ainsi défiguré tous les noms des villes et pays conquis par Alexandre, III, 135. — Subtilité des philosophes grecs. « La plupart sont plus occupés des mots que des choses, » III, 173.

SAINT GRÉGOIRE, pape, tira de l'enfer l'âme de Trajan, II, 11. — Flatte Phocas « avec la plus lâche bassesse, » II, 125

GRÉGOIRE VII. Ses ambitions théocratiques, II, 102; III, 86.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE. « La femme d'un saint Grégoire de Nazianze accoucha d'un autre saint Grégoire de Nazianze, etc., » III, 95.

GRILLON. Raisonnement enfantin des grillons et des déistes, I, 132. — Entretien d'un grillon et d'une taupe sur le grand architecte, I, 167.

GROTIUS. « Un franc pédant » qui « semble aimer la raison et la vertu, » II, 90. — Il « approuve fort l'esclavage, » II, 143. — Son « ample traité » sur le droit de la guerre, II, 156.

GUÈBRES ou Parsis : d'une antiquité fort reculée, « devant laquelle nous ne sommes que d'hier. » Fables qu'ils débitent sur la création du monde et de l'homme, II, 213-214.

GUERRE. « Dans cette calamité, la nation la plus riche l'emporte nécessairement, » I, 13. — « Ce n'est pas que nous ayons plus grands capitaines que les Scipions, les Alexandre et les César; mais c'est que nous avons de meilleures armes, » I, 219. — Le crime de la guerre, II, 73. — « La cruauté, la fraude et l'injustice sont les compagnes de la guerre, » II, 91. — Idées de Hobbes sur l'état de guerre, « état naturel de l'homme. » Discussion, II, 113, 114. — « La guerre offensive a fait les premiers rois, la guerre défensive a fait les premières républiques, » II, 129. — Il n'y a d'autre droit de guerre que la force, II, 143. — Guerres de religion, horreur des honnêtes gens, II, 41. — « Il n'y a plus de guerres religieuses depuis que les gouvernements ont été assez sages pour reprimer la théologie, » II, 151. — « Crime qui consiste à commettre un grand nombre de crimes en front de bandière, » II, 156, 181. — Maladie affreuse, sorte de rage. « Le mal qu'elle ne fait pas, c'est le besoin et l'intérêt qui l'arrêtent. » Point de guerre juste. Il n'y a de guerre qu'offensive : « la défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés. » Guerre de la succession d'Espagne, II, 160, 161, 163.

GUISE. « L'on avertit souvent le duc de Guise le Balafré de ne pas fâcher Henri III en hiver, pendant un vent de nord-est. Ce monarque n'allait alors à la garde-robe qu'avec une difficulté extrême, » III, 117.

H

HARMONIE. « L'harmonie n'est faite que pour » l'homme : seul il perçoit des accords, II, 200.

HARMONIE préétablie, hypothèse de Leibnitz. « Ni le corps ne dépend de l'ame, ni l'âme du corps; l'âme sent et pense de son côté, tandis que le corps agit du sien conformément. » L'accord existe parce que « l'ame est un miroir concentrique de l'univers, » III, 182, 193.

HARVEY (*Aryyhé*), « qui, le premier, démontra la circulation, » établit « que nous venons d'un œuf. » II, 239. — Il a « disséqué mille mères de famille quadrupèdes qui avaient reçu la liqueur du mâle, » III, 188.

HAWKESWORTH. « Achève

actuellement de faire imprimer nos découvertes dans l'hémisphère méridional, » III, 111.

Hébreux. « La loi fondamentale des Hébreux était que les lépreux ne pouvaient régner. » II, 169. Voir Juifs.

Henri IV, mourut sans sacrement, comme un païen, II, 11. Voir Théologie. — Argumentation des ligueurs contre son droit au trône, II, 169. — Il est damné, « comme la Sorbonne l'avait toujours prévu. » III, 42.

Henri VIII. Son mariage avec Catherine, veuve de son frère Arthur, II, 14.

Henriade, « poëme consacré aux vérités et non aux vaines fictions, » II, 135.

Héraclius, « mort après avoir été bien battu par les mahométans. Sa veuve Martine empoisonna son beau-fils, etc., » III, 65.

Hercule, enfermé trois jours dans le ventre d'un poisson, passe le détroit de Gibraltar « dans son gobelet, » II, 215, 216. Voir Jonas, III, 90.

Hérétique. « Hérétique; donc il est lépreux, » II, 169.

Hérétiques. « Parmi les hérétiques anathématisés dans les premiers conciles, on trouve principalement ceux qui s'élevaient contre le mariage des prêtres, comme Saturniens, Basilidiens, Montanistes, Encratistes, etc., » III, 95.

Héritage. « Il faut bien succéder, » I, 94.

Hérode. « Hérode le Grand.... Hérode le Tétrarque..., cela est fort indifférent, » II, 25.

Hérodote, historien romancier. Ses fables sur les « anciennes monarchies de l'Asie et les républiques qui ont disparu, » II, 136-137.

Héroïsme. « Le grand art de surprendre, tuer et voler est un héroïsme de la plus haute antiquité, » II, 128.

Hippocrate. Ses idées sur la génération, adoptées par Sanchez, II, 238, 239; III, 162. 188.

Histoire. « Chacun fait son roman, parce que nous n'avons point d'histoire véritable. » II, 127. — Contre la « prétendue histoire ancienne, » II, 136-137.

Histoire universelle (de Bossuet). « Presque tout roule sur la première nation du monde, l'unique nation, le grand peuple juif, » III, 217.

Hobbes « est bien dur, mais j'ai peur que sa dureté ne tienne souvent à la vérité, » II, 90. 113. — « Chez lui, la force fait tout, » II, 107.

Holbach. Voir Diagoras.

Hollandais. Ils ont donné à la presse une entière liberté, et font « le commerce des pensées des hommes, » I, 179. — Aussi puissants que l'Espagne, II, 34.

Homère, « n'a jamais imaginé une seule action vertueuse et honnête dans son roman monotone de l'Iliade, » II, 166. — N'offre à ses lecteurs que de grandes images, » III, 173. Voir Enfers, Ulysse, etc. — Les dieux d'Homère « riant d'un rire inextinguible pour des choses qui n'étaient point du tout plaisantes, » III, 203, 204.

Homme, « animal à deux pieds, qui a la faculté de raisonner, de parler et de rire, et qui se sert de ses mains beaucoup plus adroitement que le singe, » I, 89. — « Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes et du gland, » II,

32. — L'homme est-il enfant du diable? II, 112-122. — « L'homme est porté à son bien-être, lequel n'est un mal que quand il opprime ses frères... Beaucoup de besoins et beaucoup d'industrie, l'instinct, la raison et les passions, voilà l'homme. » II, 122. — « Etre misérable qui est à peine un mode de l'Etre, un embryon né entre de l'urine et des excréments, excrément lui-même formé pour engraisser la fange dont il sort. » II, 208. — « Plus malheureux que tous les animaux ensemble..., il aime la vie et il sait qu'il mourra. » II, 211. — Transporte « dans le ciel toutes les sottises de la terre, » II, 210. — L'homme, produit par les eaux de la mer, poisson, puis amphibie, II, 231; œuf, vermisseau, formé par attraction, II, 239-242. — Dieu donna « la réflexion à l'homme pour l'élever au-dessus des animaux; et, par suite, la raison, la conscience du bien et du mal, » III, 67. — En quoi l'homme est-il une image de Dieu? III, 133. — L'homme marin de Telliamed, III, 200.

Hommes. « Tous les hommes se ressemblent *à peu près*, » I, 169. — « Pas assez raisonnables pour se contenter d'une religion pure, » II, 32. — Tous les hommes naissent endiablés et damnés : étrange idée, idée exécrable. » II, 118. — « Le caractère principal des hommes est d'être sots et poltrons, » II, 148, 171. — « Pourquoi les hommes sont-ils un peu meilleurs et un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du temps d'Alexandre VI, de la Saint-Barthélemi et de Cromwell? — C'est qu'on commence à penser, » II, 181. — « Tous les hommes que j'ai vus, soit noirs..., soit blancs, ont également deux jambes, deux yeux, et une tête sur leurs épaules. » III, 110. — « Il y a quelques moutons parmi ces animaux, mais la plupart sont des loups et des renards... On dit que c'est pour que les renards et les loups mangent les agneaux, » III, 138.

Hommes (les premiers). Selon Zoroastre, Misha et Mishana; suivant Sanchoniathon, Protogenos et Genos; chez les Indiens, Adimo et Procriti : chez les Grecs, Prométhée, Epiméthée et Pandore; chez les Chinois, Puoncu, etc., II, 214.

Hongrie, donnée au duc Etienne par le vice-dieu Sylvestre, II, 173. — « Echafauds de Hongrie, » III, 78.

Honneur. « Croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat despotique, et plus de vertu dans une république? L'honneur bien plus nécessaire dans une république. Un homme qui prétend être élu par le peuple ne le sera pas s'il est déshonoré, » III, 18.

Honorius, monothélite. « Ce pape, contre lequel les Jansénistes ont tant écrit, n'était-il pas un homme très sensé? » III, 65.

Horace. Discussion sur le sens d'un vers de sa troisième satire, II, 91.

Horloge. L'horloge prouve un horloger, I, 241.

Hospitalité. Eloge de l'hospitalité, critique des hôtelleries, I, 149.

Hottentots. « Nous sommes au-dessous des Hottentots sur certaines matières, » II, 152.

Huissiers. « On ne verra

plus des huissiers de moines chasser de la maison paternelle des orphelins réduits à la mendicité, » III. 84.

Huîtres « pétrifiées qu'on a trouvées sur le sommet des Alpes?... comme on déterre des médailles romaines à cent lieues de Rome ; et j'aime mieux croire que des pèlerins de Saint-Jacques ont laissé quelques coquilles vers Saint-Maurice, que d'imaginer que la mer a formé le mont Saint-Bernard, » II, 233.

Hume, « ce fameux sceptique. » I, 57.

Humilité. « Correctif de l'amour-propre, modestie de l'âme, » I, 150-151. — Ils vont à la puissance par l'humilité. » II, 92.

Hygiène. Son utilité. C'est la seule médecine efficace. III, 22.

Hypocrisie. « Meurs en hypocrite... Un peu d'hypocrisie, mon ami, qu'est-ce que cela coûte? » I, 102. — « Qui étaient donc ces monstres? — C'étaient des hypocrites. — Ah! c'est tout dire, » III, 50.

I

Idées. Les idées nous viennent indépendamment de notre volonté, I, 53, 98; 138; II, 208; III, 129. — Est-ce dans l'Etre suprême que chaque être animé voit les idées des choses? I, 53; II, 110. — L'Etre suprême est-il occupé continuellement à donner des idées? I, 53. — Idées confuses, idées claires, absence d'idées, I, 90. — Les idées ne sont pas des êtres, II, 110. — « Les idées sont l'animal pensant, » *ibid.*

Idées innées. « Quand cette âme est parvenue à sortir de la matrice..., on a osé demander si cette personne est arrivée dans ce cloaque avec une pleine notion de l'infini, de l'éternité, de l'abstrait et du concret, du beau, du bon, du juste, de l'ordre, » III, 150.

Idolatrie chrétienne. Culte des images, des saints, II, 16 — Culte des reliques. II, 16.

Ignace. Ses reliques, « peut être, seront traînées dans la boue avec les Jésuites eux-mêmes, » II, 33.

Ignorance. Source de maux. Le pouvoir des papes et de leurs suppôts « n'est fondé que sur l'ignorance, » II, 39.

Iliade. « La matière, organisée avec le temps et devenue un mélange d'os, de chair et de sang, produira un cheval, et organisée plus finement, composera l'*Iliade*, » I, 40.

Images. « J'ai des idées, des images qui me viennent par mes sens. » III, 148. — « Nous avons fait parler plus d'une image de la Vierge avec un très grand succès, » II, 94.

Imbéciles. « Quel est le chien de chasse, l'orang-outang, l'éléphant bien organisé, qui n'est pas supérieur à nos imbéciles que nous renfermons? » II, 205. — « Laissons les imbéciles perdre leurs jours sans penser. » II, 212.

Immatériel. « Etre immatériel, immortel, pendant neuf mois inutilement caché dans une membrane puante, entre de l'urine et des excréments, » III, 105.

Immortalité. Dieu en donna la recette à l'homme sur beau vélin. Chemin faisant, le serpent la vole : c'était le secret de changer de peau. « L'homme garda sa peau, et fut sujet à la mort, » II, 210.

IMMORTALITÉ DE L'AME, inconnue à Moïse et aux Juifs, I, 109, 140. — Arguments pour et contre, I, 135-141. — Consentement universel, I, 140. — La raison « vous dit que l'âme doit être immortelle, » I, 140. — « Pour savoir si l'âme est immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle existe, » II, 108. — « N'est-il pas possible qu'il y ait dans nous quelque principe indestructible qui renaîtra? » II, 212. — III, 126, 127, 157. — « Quand on me demande si, après ma mort, ces facultés subsisteront, je suis presque tenté d'abord de demander à mon tour si le chant du rossignol subsiste, quand l'oiseau a été dévoré par un aigle... Jugez vous-même si l'instrument peut jouer encore quand il n'existe plus, » III, 129, 156, 157. — L'immortalité de l'ame dans le *Phédon*, III, 169.

IMMUTABILITÉ. Dieu « est immuable en exécutant toujours le plan de sa création... Tous naissent pour mourir : son immutabilité n'est que trop constatée, » III, 164.

IMPOLITESSE. « On m'appellerait *monsieur* dans le protocole de mes collègues, et j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court! » II, 106.

IMPOSSIBLE. Dieu n'a pas fait « l'impossible. » III, 144. — « Dieu n'a pu former l'univers qu'aux conditions suivant lesquelles il existe. »

IMPÔT. Nécessaire; arbitraire, il est vicieux. — Représentation des denrées que les riches doivent aux pauvres. — L'impôt ne doit être que sur les riches, I, 16.—Le peuple le plus heureux doit être celui qui paie le plus, I, 17. — Les taxes intérieures, de province à province, sont un abus honteux et ridicule, I, 18.—« Il est bien doux de n'être point exposé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas un impôt dont on ignore la valeur et la cause, et jusqu'à l'existence, » II, 134. — Payer trois schellings par livre « pour jouir plus sûrement des dix-sept autres, » II, 140. — L'impôt ne peut être aboli; « car il faut que chaque particulier paie pour le bonheur général, » III, 84.

IMPRIMERIE. Éternise les ouvrages de l'esprit, I, 215. — Avantages et inconvénients, III, 208, 209.

INCARNATION. « Dieu coucha donc avec sa mère pour naître ensuite d'elle? » II, 54. — Incarnation de Vitsnou et de Sammonocodom, II, 73, 74.

INCOMPRÉHENSIBLE. On doit admettre l'incompréhensible quand son existence est prouvée, I, 47.

INCRÉDULITÉ. Ses « immenses progrès; » ne conduira-t-elle pas le peuple au crime? II, 35. — C'est l'absurdité des superstitions qui conduit à l'incrédulité, II, 35, 71, 72, 73.

INDIENS. Ils ne mangent point de chair, I, 192. — Leur religion est plus ancienne que la juive, II, 2. — Femmes de l'Inde « qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris, dans le foi espoir de renaître ensemble, » II, 38. — « Les nations au delà du Gange versent très rarement le sang, » II, 156. — Résumé de la philosophie des Indiens, III, 66-69. — « Gens paisibles et humains, et qui même, à ce qu'on dit, ont inventé la philosophie, » III, 157.

INDUSTRIE. Richesse d'un Etat, I, 27; elle donne à l'homme de nouveaux besoins, I, 32.

INFAILLIBILITÉ. Doctrine espagnole, préconisée par les Jésuites, I, 184; II, 2, 52. — « L'Université de Salamanque a déclaré l'infaillibilité du pape, et son droit incontestable sur le passé, le présent, le futur et le paulo-post-futur, » III, 89.

INFINI. « Malgré tout ce que disent les géomètres, je ne sais pas ce que c'est que l'infini actuel, » III, 155.

INJUSTE. « Ce qui fait tort aux hommes, » I, 91. — « Il ne faut pas accuser Dieu d'injustice, parce que les enfers... sont des chimères absurdes, » III, 130.

INNOCENTS (massacre des). « Egorger tous les petits enfants pour envelopper dans le massacre un enfant obscur! » I, 115; III, 90.

INOCULATION. « Les hommes ont appris à se garantir d'une maladie affreuse et mortelle, en se la donnant moins funeste, » III, 87.

INQUISITEURS. « J'ai été tenté cent fois d'aller changer en ruines les repaires des inquisiteurs dans les pays où l'homme est assassiné par ces monstres; » Blake et le grand inquisiteur de Portugal, II, 147.

INQUISITION, « laquelle, supposé un enfer, serait ce que l'enfer aurait produit de plus exécrable, » II, 39.

INSECTE. Leur vue est plus pénétrante que celle de l'homme : « il leur est donné de voir un univers en petit qui nous échappe, » II, 200.

INSTINCT. « L'instinct ne nous apprend à discerner le juste de l'injuste que comme ce qui flatte nos sens de ce qui les blesse, » II, 92. — L'instinct et le jugement, ces deux fils aînés de la nature. — L'instinct et le sentiment sont divins, sans doute. « C'est par instinct que se forment tous nos premiers mouvements. » Instinct de la matière brute. Instinct des bêtes : « il ne se perfectionne que jusqu'à des bornes fort étroites, » II, 203-206. — L'instinct est la raison des bêtes...; intelligence dépendante des sens comme la nôtre; faible et incorruptible ruisseau de cette intelligence immense et incompréhensible, » etc., II, 204. — « Faculté ineffable, » II, 207; III, 163. — Sur l'instinct des animaux et des enfants. — L'instinct « est tout sentiment et tout acte qui prévient la réflexion, » III, 160, 161. — « L'instinct gouvernera toujours toute la terre, » III, 162. — L'instinct est une sorte de mémoire inconsciente donnée par Dieu aux animaux, III, 163.

INSTRUCTION. Moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple, I, 171. — « Je voudrais commencer par instruire avant de punir, » II, 30.

INTELLIGENCE. Voir DIEU, ETRE SUPRÊME, CAUSES, CAUSES FINALES, etc. « Vous ne croyez pas que ce soit une intelligence qui ait présidé à cet univers dans lequel il y a tant d'êtres intelligents? » II, 44, 185, 186, 187, 188; III, 30, 31. — « L'intelligence infinie de l'être nécessaire, de l'être formateur, produit tout, remplit tout, vivifie tout, de toute éternité, » II, 198. — Intelligence des animaux, II, 203-206.

INTÉRÊT. « Nous connaissons très bien notre intérêt. Notre intérêt est que nous

soyons justes envers les autres et que les autres le soient envers nous, » II, 112. — L'intérêt, l'espoir du paradis et la crainte de l'enfer, fait le fonds de la vertu chrétienne, III, 61. — La notion de l'intérêt public élève les artisans au-dessus de leur métier, II, 133.

INTESTIN. « Malgré les trois fortes tuniques dont chaque intestin est vêtu, il est percé comme un crible, » III, 110.

INTOLÉRANCE CATHOLIQUE. Maximes qui l'autorisent : « Contrains-les d'entrer, » « le glaive et non la paix, » « païen et publicain, » « je n'ai été envoyé qu'au troupeau d'Israël, » II, 6 et 7. — « Votre culte n'en tolère pas d'autres, » II, 77. — Que les barbares intolérants soient l'exécration du genre humain, et que chacun pense ce qu'il voudra, » II, 193.

INVENTEURS « Ceux qui ont inventé la charrue, la navette, le rabot et la scie, sont inconnus, » II, 152.

INVENTIONS, DÉCOUVERTES. Miroirs « faits avec du sable, » I, 214. — Gravure, imprimerie, » I, 215. — Amérique, I, 216. — Lunettes, boussole, opéra, I, 217. — Baromètre, attraction, I, 218 — Boussole, poudre, I, 219.

IRLANDE. Massacres d'Irlande, III, 78.

ISAÏE Marche tout nu, I, 112. — Couche, « par ordre du Seigneur, » avec une femme, etc., II, 57.

ISIS. Les prêtres et prêtresses d'Isis couraient le monde, disant la bonne aventure, et chassant Typhon au son des castagnettes, II, 117. — La Nature. Les Egyptiens « m'appelaient Isis; ils me mirent un grand voile sur la tête, et ils dirent que personne ne pouvait le lever, » III, 29.

ISLAMISME. Unité de la foi, authenticité de la loi, écrite par Mahomet lui-même, I, 121. — « Le mahométisme n'a jamais changé, » II, 24. — Pays où s'est développé l'islamisme, II, 95.

ITALIE. Ce qu'en a fait le catholicisme, II, 49. — Son état florissant au temps de Clément XIV, III, 80.

ITALIENS. « Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adressez-vous aux Italiens du XVe et du XVIe siècle, » II, 167.

IVROGNERIE. Peinture de ce vice, I, 155.

IXION « Nous ressemblons tous à Ixion; il croyait embrasser Junon, et il ne jouissait que d'une nuée, » III, 31. — « Un autre prince tourne incessamment sa roue entourée de serpents, » III, 153.

J

JACOB. Les perfidies « du patriarche Jacob envers son beau-père et son frère ne sont que des tours de maître Gonin, » II, 165.

JACOBINS. Dominicains, I, 179. — Jadis ennemis des Jésuites, I, 106.

JACQUES « Deux Jacques frères de Jésus, II, 34. — Prédit par Osée, II, 57. — Jacques Oolia, ou le Mineur, III, 93.

JACQUES II. Cet « ex-roi, comme personne sacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le main, » II, 117.

JAPON. « Douze religions y florissaient avec le commerce, »

quand les missionnaires vinrent y porter le trouble et des discordes sanglantes, II, 51, 62, 67, 76, 77, 78.

JÉHOVA. C'était un dieu à qui il ne fallait pas se jouer, et qui ne se laissait pas pendre. Les bienfaits qu'il dispense au peuple choisi, « horde de voleurs et de meurtriers, » II, 50. — Le nom de Jehova ou Jao emprunté par les Juifs aux Syriens, II, 184.

JÉRÉMIE, chargé d'un bât et d'un collier, I, 112; II, 214. — Il a dit : « Je suis la lumière du monde, » II, 64.

JÉRUSALEM NOUVELLE, bâtie dans l'air, I, 119 — Vue pendant quarante nuits par « deux insensés, nommés Justin et Tertullien, » II, 230.

JÉSUITES, mêlés à l'assassinat de Henri IV, I, 35. — Un Jésuite a toujours raison, I, 104; « cela n'est pas si évident, » dit le mandarin, I, 105. — Jésuite prêchant aux Chinois : « La grâce est donnée à tous...; notre pape est infaillible, » I, 183. — Ils possèdent trois cents lieues au Paraguay, I, 242. — Fanatisme des Jésuites, II, 2. — Liste des peuples qu'ils pendraient volontiers, II, 2. — Obéissance passive, II, 3. — Soldats et espions d'un prêtre d'Occident, les bonzes jésuites, accueillis en Chine par Kang-hi, font un commerce immense; au Japon, ils ont causé une guerre civile où plus de quatre cent mille personnes ont péri, II, 50, 51, 62. — Leur ambition, leurs intrigues, II, 62. — Ils exécrent tous leurs confrères en monachisme, II, 65. — Yong-tching les expulse de la Chine, ainsi que tous les autres missionnaires, II, 67, 77; III, 72. — « Qui aurait proposé, il y a cinquante ans, de chasser les Jésuites, aurait passé pour le plus visionnaire des hommes... Ce colosse couvrait de ses bras mille provinces. J'ai passé, et il n'était plus, » II, 175. — « Les ex-Jésuites, à qui on donne aujourd'hui quatre cents livres de pension » ont-ils perdu à ce marché? III, 2. — Plaintes d'un ex-Jésuite, III, 12, 15. — Pauvreté de l'enseignement des Jésuites, III, 13. — Les Jésuites à Delhi, à la cour du Grand-Mogol. Jésuites mathématiciens et hommes d'esprit; pauvres jésuites de bonne foi, III, 74. — L'ordre est aboli par Ganganelli (Clément XIV), III, 80.

JÉSUS. On ne voit nulle part, dans les Ecritures, que Jésus se soit jamais appelé Dieu, I, 115. — Fils de Dieu, comme tous les hommes, I, 242. — Ses miracles, ses prédictions, ses maximes, I, 116, 117, 118, 241-248; II, 18, 21, 22, 59. — Juif de la populace, condamné pour avoir mal parlé des magistrats, I, 116; II, 25. — Soumis toute sa vie à la loi de Moïse, I, 120, 244, 248; II, 15. — N'institue ni dogmes ni sacrements, ne se proclame point Dieu, prêche une réforme et non une religion nouvelle; dit à sa mère : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? I, 118; II, 58. — N'est pas venu dans les nuées, I, 119; II, 18, 65. — N'a pas été nommé par Josèphe, I, 115. — N'écrivit jamais, I, 121; II, 24, 59. — « Pendant trois cents ans, Jésus s'est contenté de son humanité, I, 227. — Il confondait les pharisiens, I, 241, les prêtres imposteurs, I, 242, 248. — Il n'a institué ni les Jésuites, ni les Bénédictins, ni

les Prémontrés, n'a jamais dit la messe, I, 242. — Il faisait gras, I, 242; II, 13. — N'a parlé ni de ses deux natures, ni de la Trinité, I, 244. — Sottises qu'on lui a prêtées, I, 242. — Contradictions des paroles qu'on lui a prêtées, I, 243, 244. — On a changé sa doctrine, I, 244. — « Il s'est contenté d'être juste, » I, 244. — Homme juste qui avait repris les vices des pharisiens et que les pharisiens firent mourir. « On en fit ensuite un prophète, et au bout de trois cents ans on en fit un dieu, » I, 243. — Différentes manières de manger et boire Jésus-Christ, II, 1. — Crucifié pour tous, il ne l'a été que pour quelques-uns, II, 9. — « Jésus a sué sang et eau dès qu'il a été condamné. » II, 24. — « Il est probable qu'il mit quelques femmes dans son parti, ainsi que tous ceux qui voulurent être chefs de secte, » II, 25. — « Notre dieu naquit dans une écurie, entre un bœuf et un âne, » II, 53, 219. — Un dieu né dans une étable, d'une mère pucelle, aussi ancien que son père, fessé, pendu et enterré, II, 55. — « Pendu! c'est acheter la divinité un peu cher! » II, 60. — « Notre dieu pendu, étant Juif, a été prédit par tous les prophètes juifs, » II, 56, 220, 221. — Vie, mort, préceptes de Jésus. Christianisme de Voltaire. III, 49-52, 92. — A-t-il deux volontés? — « Que nous importe? » disait le pape Honorius, III, 63, 91, 92, 93.

Jeûne. « Comme si on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime, » I, 142, 194. — Jésus ne s'en souciait guère, I, 242; II, 12, 13; III, 52. — Manger gras le vendredi sans dispense, péché mortel, et souvent pun de mort, II, 12, 13. — « Quoi! en aimant Dieu, on pourrait manger gras le vendredi? » III, 52.

Jonas, avalé par un chien marin : « c'est visiblement encore Jésus-Christ, » II, 57.

Joseph. « Son père Joseph qui n'est pas son père, » I, 114. — Joseph eut pour fils Jacques le Mineur ou Oblia, III, 93.

Joseph II. La Raison et la Vérité en « furent toutes deux amoureuses, » III, 82.

Josèphe, parent de Mariamne, ennemi naturel d'Hérode, ne parle pas du massacre des innocents; Juif, il ignore le Juif Jésus, son contemporain, I, 115. — N'a pu trouver aucun témoignage qui attestât les dix plaies d'Egypte, etc., II, 20. — En rapportant les miracles juifs, « laisse aux lecteurs la liberté de s'en moquer, » II, 224.

Jouissance. « Adorable mystère! la jouissance devient une création, » II, 201. — « Si dans cette jouissance vous saviez ce que vous faites..., vous ne pourriez consommer les vues de la nature; vous trahiriez le grand Être... Vous n'en savez pas plus, sur le fond de ce mystère, que les rossignols et les tourterelles, » II, 202.

Jourdain. Ses eaux séparées par le manteau d'Elie. III, 15.

Jubilé. Indulgences plénières; mieux vaudrait un vrai jubilé juif, avec restitution des biens extorqués aux riches par la terreur de l'an mil, II, 15.

Judaïsme chrétien. Dieu juif et circoncis; baptême juif; fêtes juives; chansons juives; rapacité juive, II, 15.

Juges. Ne doivent pas être sollicités. « Un juge qui rece-

vrait une visite d'un plaideur serait déshonoré, » II, 177.

Juifs. Ils demeurent 400 ou 200 ans en Egypte, I, 108; traversent la mer Rouge, au nombre de 600,000 combattants, I, 110; adorent le veau d'or, massacrent les Madianites, I, 111; errent quarante ans dans le désert, I, 108. Voir aussi II, 21, 56. — Ils n'ont pas connu l'immortalité de l'âme, ni les peines et récompenses d'une autre vie, I, 140. — « Ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet : d'ailleurs grands calculateurs, » I, 159. — Ils demandent la préférence, s'il s'agit de circoncire ou de passer l'infidèle au fil de l'épée, I, 185. — « Ils vendent des haillons et des philtres et rognent les espèces, » I, 236. — « Au rang des plus superstitieux peuples de la Syrie, » I, 258. — Ils avaient des fables, ainsi que toutes les autres nations, « mais beaucoup plus sottes, plus absurdes, » I, 247. — Sur les Juifs, II, 92, 93, 117, 182-184. — Ils ont pris toutes les superstitions de leurs voisins et de leurs vainqueurs, I, 117. — Atrocité de leur gouvernement. Portrait du peuple juif, II, 136. — « Je suis las de cet absurde pédantisme qui consacre l'histoire d'un tel peuple à l'instruction de la jeunesse, » II, 136. — L'histoire ancienne des Juifs, inconnue de tous les autres peuples, II, 183; III, 217. — Ils n'avaient pas même en leur langue un mot pour signifier Dieu, II, 184. — « Horde de voleurs et d'usuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des espèces de rois, tantôt par des grands pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, et enfin chassée du pays qu'elle avait usurpé, » III, 17, 18. — « Plus barbares que les Zélandais, » ont eu deux baptêmes, III, 110; ils adorèrent Priape, III, 113.

Julien. « Voyez ces barbares chrétiens se plaindre amèrement que le sage empereur Julien les empêche de s'égorger et de se détruire, » II, 27.

Jupiter jette « d'un coup de pied Vulcain du ciel en terre, parce que Vulcain était boiteux des deux jambes. Je ne sais rien de si injuste, » II, 102. — *Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris*, II, 197. — On nous a fait adorer un Jupiter mort en Crète, et un bélier de pierre caché dans les sables de la Libye, » III, 139.

Juridiction. « Dans la même juridiction, on perd à la seconde chambre le même procès qu'on gagne à la troisième, » III, 10.

Jurieu, « prédicant, prophète d'Amsterdam, » II, 164.

Jurisprudence. Nécessité d'une jurisprudence universelle, I, 7. — « Cinq ou six mille volumes sur les lois, » I, 230. — Nous voulons que tous nos jugements soient arbitraires, » I, 231. — Jurisprudence criminelle « équitable et point barbare, » II, 176. — La meilleure jurisprudence doit être « la plus conforme au bien général et au bien des particuliers, » II, 176.

Jury. « Chaque accusé est jugé par ses pairs; il n'est réputé coupable que quand ils sont d'accord sur le fait; c'est la loi seule qui le condamne, » II, 176.

Juste. « Ce qui nous fait plaisir sans faire tort à personne, » I, 91. — Adorer Dieu et être juste, I, 107, 125, 133.

— « Il y a tant de nuances du juste et de l'injuste! » I, 134. — « Il est nécessaire que chacun soit juste, » I, 171. — « Comment saurons-nous ce qui est juste ou injuste?—Nous connaissons très bien notre intérêt, » II, 111, 112. — « Ce que je trouve de plus juste, c'est *liberté* et *propriété*, » II, 112. — « Ce qui est juste à Gaiette est injuste à Otrante, » III, 10.—« Si tu es juste, tu as tout dit... Ce n'est pas encore assez d'être juste, il faut être bienfesant, » III, 60, 61. Voir aussi I, 83; II, 122.

JUSTICE. Dieu est la souveraine justice, « et s'il était possible qu'il cessât de l'être, je voudrais, moi, agir avec équité, » I, 139. — La notion de justice est un don de Dieu, I, 166. — « C'est la raison, la loi naturelle qui enseigne cette justice, » II, 91. — « L'utilité est la mère de la justice, » II, 31. — « L'idée de justice ne subsiste-t-elle pas toujours? » II, 126. — « Révérer Dieu en sa toute-puissance, c'est lui ôter sa justice, » III, 130. — Les enfers inventés pour justifier la justice divine, III, 152.

JUVÉNAL. « Vous me citez des vers de Juvénal pour me prouver que vous n'avez que votre intérêt en vue, » III, 61.

K

KANG-HI, empereur de la Chine, accueille les bonzes jésuites, II, 48-50. — Se moque du Père Bouvet et du vice-Dieu, III, 72.

KINGS. Les cinq *Kings*, livres sacrés des Chinois, I, 141; II, 184.

KANTON. « Nous avons à Kanton des Anglais, des Hollandais, des Danois qui vous ont chassés de leur pays, parce qu'ils trouvaient votre doctrine abominable, » II, 81.

L

LABOUREUR. Condition pénible et précaire du laboureur. « Les mathématiciens qui ont inventé le moulin à vent ont soulagé le malheureux cultivateur de la plus rude de ses peines, » III, 206-207.

LANGUES NOVO-LATINES. « Une demi-douzaine de jargons très imparfaits substitués à la belle langue latine, » I, 216.

LAOKIUM « dit qu'il n'y a ni juste ni injuste, ni vice ni vertu, » I, 133; II, 66.

LAOTZÉE, mystique chinois, sa légende, sa doctrine « de l'anéantissement et du dépouillement universel, » I, 142.

LATIN. « On nous tenait sept années au collège pour nous faire balbutier cette langue, sans jamais parler à notre raison, » III, 14.

LAW, médecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à des malades, I, 17. — Dans de justes bornes, son système eût fait plus de bien qu'il n'a fait de mal, *ibid.*

LECTEUR. Dieu « fut *lecteur* quand il prit le livre dans la synagogue, » II, 64.

LÉGISLATION. 176-179 Eloge de la législation anglaise, du jury, de la responsabilité civile des magistrats. — Vices et contradictions de la législation française, III, 10

LEIBNITZ. « Riait de ses monades et de son harmonie préétablie, » II, 191. — Sa défini-

tion de la force d'un corps en mouvement, III. 59. — Critique de son système. III. 181. 182. — Son opinion sur l'origine ignée de la terre et sur a vitrification du globe, III, 195.

Léthargie. Pense-t-on beaucoup lorsqu'on est en léhargie? II, 243.

Lettré. « Lettré et négotiant, deux choses qui ne devraient point du tout être incompatibles, et qui le sont devenues chez nous, grâce au espect extrême qu'on a pour 'argent et au peu de considération que l'espèce humaine a montré et montrera toujours pour le mérite, » III, 216.

Lettres édifiantes des Révérends Pères Jésuites. Bourdes qui y sont contées, III, 73, 111.

Lettres persanes, II, 93.

Leuwenhoeck découvre au microscope les spermatozoaires, II, 240; III, 188.

Lévites. Massacrent les adorateurs du veau d'or, I, 111.

Lévitique. Défend d'épouser la veuve de son frère, II, 13.

Liberté. I, 34. — « Locke l'a très bien définie *puissance*, » I, 173. — « La liberté n'est autre chose que le pouvoir de faire ce que je » suis nécessité à vouloir, I, 174-175; II, 191; III, 155. — « Vous n'êtes pas libre *autrement* que votre chien, » I, 175. — La liberté d'indifférence, I, 177; II, 191. — Liberté de penser, I, 178-182; ruine du catholicisme, I, 179; ses avantages, I, 181. — Liberté de la presse chez les Anglais et les Hollandais, I, 179; II, 147. — Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penser et d'écrire, il n'y eût point eu de christianisme, I, 180; II, 149. — La liberté de penser est « un droit de la nature, » I, 200; II, 146, 147. — Liberté de conscience, II, 1-4, 149. — Sur la liberté de l'homme et sur la liberté de Dieu, III, 131, 132, 154, 155.

Liberté politique. Peuples qui la conservent : Suisses, Grisons, Vénitiens, Génois, Tyriens, Carthaginois, Rhodiens, Grecs, Romains, II, 130. — « Etre libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme, » II, 134. — « Personne ne peut avoir perdu sa liberté que pour n'avoir pas su la défendre, » *ibid.* — « Point de liberté chez les hommes sans celle d'expliquer sa pensée. » La liberté de la plume et de la parole existe en Angleterre, Pologne, Hollande, II, 147. — La liberté « loi fondamentale de toutes les nations, » II, 170.

Libertinage. « Jamais aucun peuple n'établit ni ne peut établir un culte par le libertinage. La débauche s'y glisse quelquefois par la suite des temps, » III, 113.

Libre arbitre, I, 34.

Lièvre. D'après la loi mosaïque, il rumine et n'a pas le pied fendu, I, 121, 185; II, 12. — « Ce lièvre servi dans ce plat a-t-il conservé sa faculté de courir? » Question absurde, III, 157.

Lingam, « symbole de la génération » révéré par les « premiers Indiens, » III, 113.

Lire. » La plupart des hommes constitués en dignité n'ont pas le temps de lire...; s'ils avaient su lire, etc., » II, 38, 39.

Livres. Les princes, ministres, etc., « méprisent les livres, » II, 38. — « Il fallait lire tous les livres du peuple jui

et il fallait les croire; et ensuite il fallait ne plus les croire et lire tous nos livres grecs et latins, » II, 83. — Nous avons peu de livres..., il faut être initié pour les lire, » II, 219-220. — Livres sacrés : des Chinois, voir KINGS; des Perses, voir ZEND; des Indiens, voir VEIDAM. — « Les plus sublimes morceaux » des livres sacrés de l'Inde, « ignorés jusqu'à présent, » révélés à l'Europe par le lieutenant-colonel Dow et le sous-gouverneur Holwell, III, 68. — « Deux choses multiplient furieusement les livres, la vanité et l'indigence. L'art d'écrire est devenu un métier d'autant plus universel qu'il est plus facile, » III, 213. Voir IMPRIMERIE.

LIVRES SUPPOSÉS pour soutenir les dogmes chrétiens. Vers sibyllins acrostiches, I, 118.

LOCKE. Résumé de sa doctrine, I, 97, 98. — Il a découvert le ressort de l'entendement humain, I, 218. — « Quand Locke a écrit son livre du *Christianisme raisonnable*, il n'a pas eu quatre disciples, » II, 29. — « Le sage Locke... n'a fait aucun chapitre sur l'âme dans le seul livre de métaphysique raisonnable qu'on ait jamais écrit, » III, 103.

LOI. Une loi et une mesure, I, 9. — « Qui a fait les lois dans votre pays? — L'intérêt public, » I, 93. — Les meilleures sont celles « où l'on a le plus consulté l'intérêt de tous les hommes, » I, 94. — « Les lois, *filles du ciel*, sont fondées sur la raison universelle... Ce qui est juste, clair, évident, est éternellement respecté de tout le monde, » I, 99. — « On peut réformer les lois, » II, 29. — « On cherche à perfectionner les lois, » II, 41. — « Deux lois (la juive et la chrétienne) : ce qui avait été autrefois vrai et bon était devenu faux et mauvais, » II, 83. — Loi naturelle, II, 91. — Les lois n'ont été inventées que par crainte de l'injustice, II, 91, 92. — Sur les lois politiques et civiles, II, 101. — Sur l'histoire des lois, II, 102, 103. — Selon Hobbes, « l'autorité seule fait les lois, la vérité ne s'en mêle pas, » II, 107. — « Je ne connais de lois que celles qui me protègent, » II, 112. — « Que la loi règne, et non le caprice, » II, 171.

LOI NATURELLE « enseignée par tous les législateurs et gravée au fond du cœur de tous les hommes, » I, 122; II, 91. — « Il n'y a donc point de loi naturelle? — C'est l'intérêt et la raison, » II, 113. — La loi naturelle garantit la propriété. « Elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui ni à s'en réjouir, » II, 124. — « Les Grecs appelaient les lois *filles du ciel;* cela ne veut dire que filles de la nature, » II, 126. — « Plus les lois de convention se rapprochent de la loi naturelle, et plus la vie est supportable, » II, 137. — La loi naturelle de chaque espèce, c'est son instinct. Plus l'homme progresse, « plus la loi naturelle est observée, » II, 140.

LOIS. « Les lois générales de la nature ont amené des accidents qui ont fait naître des monstruosités, » I, 200. — Les lois positives « changent selon les temps et selon les lieux, » I, 201. — Lois éternelles, II, 112; III, 128, 132. — « Lois de convention, usages arbitraires, modes qui passent, » II, 123. — Lois universelles,

ibid., et III, 163. — « On n'a fait des lois que parce que les hommes sont méchants, » II, 126. — Les lois, « émanées de Dieu même, sont toutes différentes, toutes se combattent, » II, 150. — « J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les lois sous lesquelles ils vivent, » II, 153. — Presque toujours les lois ont été faites après la victoire, « pour soutenir la tyrannie, » II, 158, 159.

LOIS FONDAMENTALES. « Y en a-t-il? Oui, celle d'être juste, » II, 168 — Lois fondamentales d'Allemagne, de France, des Romains, II, 169, 170. — Elles ne sont que des lois de convention, II, 170. — Les vraies lois fondamentales. La liberté les comprend toutes, II, 171.

LOIS RESTRICTIVES, « qui empêchent les hommes d'écrire, de parler et même de penser... Je ferais une belle conspiration pour les abolir, » II, 146.

LONGÉVITÉ. « Voyez tous ceux qui ont poussé leur carrière jusqu'à cent années, aucun n'était de la Faculté. » III, 23.

LORETTE. « On accable de trésors une petite statue noire appelée la Madone de Lorette, » II, 40. — « Dans la même maison où elle accoucha de Dieu, » II, 53.

LOUIS XI, « portait, dit-on, je ne sais quelle petite pagode à son bonnet, » II, 75

LOUIS XII, roi faible appelé bon, fait avec Alexandre VI « la plus indigne alliance, » II, 127.

LOUIS XIV, « esprit qui n'est plus amusable, » I, 3 — « Si Louis XIV avait su lire, il n'aurait pas révoqué l'édit de Nantes, » II, 39.

LOUIS XIII, « à l'âge de seize ans, commença par faire murer la porte de l'appartement de sa mère, et l'envoya en exil sans en donner la moindre raison, mais seulement parce que son favori le voulait, » III, 34.

LOUIS XVI. Espérances conçues à son avènement, III, 84-86.

LUC, auteur d'une légende connue sous le nom de *bonne nouvelle*, annonce des événements qui ne se sont pas réalisés, I, 119.

LUCIEN. S'est moqué de tout, I, 207; goûte le chapitre des *torche-culs* et l'*Eloge de la folie*, I, 212.

LUCRÈCE. Exposition de sa doctrine, I, 39 et suiv. — Sa théorie de l'âme, I, 48, 49. — Il a dit : « On ignore la nature de l'âme, » II, 109. — Allusion au fameux passage : *Suave mari magno*, II, 114 — « Grand peintre, à la vérité, des choses communes qu'il est aisé de peindre, mais physicien de la plus complète ignorance, » II, 195.

LULLI n'a point « tâté de la voirie, » I, 73.

LUMIÈRE créée avant le soleil, dont elle émane, I, 110 — « La lumière est venue du Nord, » II, 158 — Newton « a montré aux hommes ce que c'est que la lumière, » I, 218; III, 185.

LUNE. Newton a démontré que « cet astre gravite, est attiré, pèse sur la terre d'autant plus qu'il s'en approche, » etc., III, 184.

LUNETTES. « Ils ont aidé les vieillards à lire; ils ont fait voir aux hommes des étoiles qui leur avaient toujours été cachées, et ces bienfaits, diversifiés admirablement, ne

sont que la suite d'un théorème... : que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion, » III, 208.

LUTHER. Ame « bien dure et bien emportée, » I, 141, *note*; 184.

LUTHÉRIEN. « Moquez-vous du pape, et des anglicans, et des molinistes, et des jansénistes, et des quakers, et ne croyez que les luthériens, » I, 184.

LYCOPHRON. Grotius prouve l'aventure de Jonas et de la baleine « par un passage de Lycophron, » II, 93.

M

MACAIRE. Obtint de Dieu la mort d'Arius; interrogea le crâne d'un païen sur le salut, II, 21.

MAC-CARTHY, « prêtre papiste, Irlandais qui se fit couper le prépuce à l'honneur de Mahomet, » III, 309.

MACHINE dont chaque partie a « un mouvement particulier qui ne se dément point » (le corps humain), II, 45, 200. — Cette machine a des idées, II, 46. — Machine admirable et machiniste, II, 185. — Animal-machine, dépourvu de toute sensation : invention de l'Espagnol Péreira, adoptée par Descartes, II, 204-205. — « Quoi! vous oseriez dire que Dieu est sans cesse occupé à faire jouer toutes ces machines? — Dieu a commandé une fois et l'univers obéit toujours, » III, 152.

MADAURE, patrie d'Apulée. Augustin y fut élevé, III, 122.

MADIAN. Petit pays où les Juifs trouvent 675,000 brebis, 72,000 bœufs, 61,000 ânes, 32,000 pucelles. Ils massacrent toute la population, ne gardant que les petites filles, I, 111.

MAGDELEINE. « Ce n'est pas aux prêtres de Marie-Magdeleine à se moquer des prêtres de Minerve, » II, 17.

MAGES « Trois rois qui viennent complimenter le poupon entre un bœuf et un âne, digne compagnie d'une telle famille, » II, 24, 33, 219; III, 90.

MAGISTRATS. « Les hommes sont trop faibles et trop laches; l'haleine seule du prince fait trop pencher la balance, » II, 100.

MAHOMET écrivit lui-même ses lois, I, 121. — « Loin d'avoir imaginé la polygamie, l'a réprimée et restreinte, » I, 224. — « Du moins Mahomet a écrit et combattu, » II, 24. — « Le grand Mahomet a promis l'amour pour récompense. . Il n'a pas eu l'absurde impertinence d'imaginer qu'on ressusciterait avec ses organes, sans faire usage de ses organes, » II, 201.

MAILLET (B. TELLIAMED). « Qu'un Maillet ne me dise plus que la mer d'Irlande a produit le mont Caucase, et que notre globe est de verre, » III, 118.

MAINMORTE. Elle doit être abolie, III, 84.

MAINTENON (Mme de). Ses ennuis, I, 1-5.

MAL. Pourquoi le mal moral et pourquoi le mal physique? I, 46. — Le mal est-il nécessaire? I, 201; III, 132. — « Arbre du bien et du mal... « connaissance absolument nécessaire à l'espèce humaine, » I, 247; II, 119. — Pourquoi dit-on que l'homme est toujours porté au mal? » II, 122, 124. — « L'homme n'aime et ne fait le mal que pour son

avantage, » II, 125. — Toutes les sectes qui admettent un seul Dieu font nécessairement ce Dieu auteur du mal. « Leurs prétendus sages ont répondu que Dieu ne fait point le mal, mais qu'il le permet, » II, 208. — Solutions dualistes du problème du mal, II, 209-211. — Quel remède? la résignation, II, 212; l'espérance, II, 213. — Dieu « ne peut avoir à choisir avec indifférence entre le bien et le mal, puisqu'il n'y a point de bien ni de mal pour lui, » III, 132. — « On n'a jamais répondu à ce fameux argument : Ou Dieu n'a pu empêcher le mal, et, en ce cas, est-il tout-puissant? Ou il l'a pu, et il ne l'a pas fait, alors où est sa bonté? » III, 143. — « Il n'y a jamais eu un moment sur ce globe sans désastre et sans crime, » *ibid.* — « L'idée d'un dieu bourreau, qui fait des créatures pour les tourmenter, est horrible et absurde; l'idée de deux dieux, dont l'un fait le bien et l'autre le mal, est plus absurde encore. » — « Je suis incapable d'expliquer pourquoi nous souffrons. » — « Il était probablement contradictoire que le mal n'entrât pas dans ce monde, » III, 144. — « Seigneur souverain de tout, vous devez écarter tout le mal. Dieu répond : Je ne peux faire... qu'il y ait de l'eau et que cette eau ne puisse noyer un animal. — Trouvez-vous cette solution bien suffisante? — Je n'en connais point de meilleure, » III, 152. — « Dieu est si parfait qu'il n'a pas la liberté de faire le mal, » III, 155. — « Difficultés que le mal répandu sur la terre fait naître dans mon esprit, » III, 165.

Maladies. « Presque toutes étaient des possessions d'esprits malins, » II, 26, 116, 117. — « Maladies attachées à la constitution de nos organes, » II, 157.

Malagrida, jésuite brûlé « à Lisbonne, parce que la sainte Vierge lui avait révélé tout ce qu'elle avait fait lorsqu'elle était dans le ventre de sa mère sainte Anne, » III, 109.

Malebranche, « profond philosophe, » II, 207. — Voit tout en Dieu, » II, 110. — « Homme de génie dont le système a été de s'entretenir avec le Verbe, » III, 181, 182.

Malte. « On ne voit chez les religieux chevaliers de Malte que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes, » II, 144.

Manes. Skia. « Ulysse voit à l'entrée des enfers des farfadets, des ombres qui viennent lécher du sang... Des enchanteurs, qui ont un esprit de Python, évoquent des mânes, qui montent de la terre... D'autres se promènent continuellement sous des arbres, etc., » III, 151.

Manichéens, « moitié malheur et moitié fortune...; c'est ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de Jupiter et la secte des manichéens, » II, 179. — Leur théorie des deux principes, médiocre justification de la Providence, II, 210, 211.

Marc-Aurèle. Son entretien avec un récollet, I, 19-23. — Disciple d'Epictète, II, 9. — Se fait exposer, par un chrétien et par un juif, l'histoire des miracles de leurs religions, II, 218-230.

Marcel. « Depuis plus de dix ans on n'a pas fait promener sa carcasse dans Paris. »

MARCHANDS. « Il chassa à coups de fouet de bons marchands qui avaient la permission de vendre des tourterelles, » II, 64.

MARIAGE, à encourager, I, 15. — L'Evangile interdit les seconds mariages, la loi les admet. Le même mariage, annulé à Paris, subsiste dans Avignon, I, 82. — Les Eglises grecque, anglicane, protestantes « ont grand soin d'encourager les curés au mariage. » I, 153. — L'Eglise permet-elle d'épouser les deux sœurs, « l'une après l'autre, » moyennant finances? Jacob avait épousé les deux sœurs à la fois. Contradictions du Lévitique et du Deutéronome. II, 13, 14. — La coutume juive admettait-elle le mariage du frère et de la sœur? Thamar, violée par son frère, lui reproche de ne l'avoir pas demandée en mariage. II, 14, 123. — Mariages d'Henri VIII, II, 14. — Nous n'épousons qu'une seule femme, « par économie, » II, 140. — Les mariages protestants réputés concubinages, III, 84. — Mariage religieux et public à Otaïti. III, 111, 112.

MARIE. « Jésus a-t-il dit que Marie était mère de Dieu? Non, » I, 244; III, 91. — Les Noëls la couvrent de ridicule, II, 24. Voir INCARNATION et II, 219; III, 90. — « Elle demeure dans ce petit coin, sur le bord de l'Adriatique, dans la même maison où elle accoucha de Dieu, » II, 53. — « Femme pucelle qui descendait de quatre prostituées, » II, 220. — *Utrum virgo Maria semen emiserit,* II, 255.

MARIE-THÉRÈSE. « impératrice qui était bien plus que raisonnable, car elle était bienfesante, » III, 82.

MARIONNETTES. « Celui qui nous appelle les marionnettes de la Providence me paraît nous avoir bien définis, » III, 106.

MARTYRS. « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger, » II, 22.

MASSACRES imputables au christianisme : querelles des donatistes, des ariens, des albigeois, des hussites, des protestants; Saint-Barthélemi; massacres d'Amérique, d'Irlande, du Piémont, des Cévennes..., II, 27. (Voyez PERSÉCUTIONS.)

MASSILLON, « élégant et doux, » bénit les drapeaux du régiment de Catinat, II, 163.

MATÉRIALISME. Si Dieu est « un fabricateur qui a fait nécessairement des ouvrages nécessairement sujets à la destruction, il ne sera plus, aux yeux de bien des philosophes, qu'une force secrète répandue dans la nature; nous retomberons peut-être dans le matérialisme de Straton, en voulant l'éviter, » III, 130.

MATHÉMATIQUE. « Tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde, » II, 185; III, 99, 128. — « Mathématiques éternelles, II, 198. — Le grand tout ne sait pas les mathématiques: donc un mathématicien suprême les sait pour lui, III, 30 — « Nous avons fait en mathématiques des prodiges qu étonneraient Apollonius et Archimède, » III, 104.

MATIÈRE. Son éternité. Pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature, des soleils, de mondes, des plantes, des animaux, des hommes? I, 40. — Il est impossible qu'elle n'ai pas une certaine forme, I, 42 — Peut-elle posséder par elle-

même l'intelligence? I, 43, 48, 49. — Le mouvement lui est-il nécessaire ou lui vient-il d'ailleurs? I, 44. — Je ne vois aucune matière dans vos idées et dans les miennes, I, 50. — Locke pense que « nous ne connaissons ni l'essence, ni les éléments de la matière, » I, 98. — La matière est animée par Dieu, I, 136, qui la pénètre et existe dans toutes ses parties. I, 153. — Est-elle éternelle? I, 166; II, 182. — « Si la matière peut penser, » II, 111. — « De la matière brute à la matière organisée, il n'y a qu'un pas, » II, 182. — C'est Dieu « qui, de toute éternité, arrangea la matière dans l'immensité de l'espace, » II, 195. — « La matière brute, la matière organisée, la matière en mouvement, la matière sensible, rendent d'éternels témoignages au grand Démiourgos, » II, 202. — Dieu a donné à la matière la force centripète, la force centrifuge, la résistance et le ressort : c'est là son instinct... Toute matière a ses lois invariables de mouvement, » II, 203. — Qu'est-ce que la matière? — Je n'en sais pas grand'chose. Je la crois étendue, solide, résistante, gravitante, divisible, mobile; Dieu peut lui avoir donné mille autres qualités que j'ignore, » III, 27. — « La volonté de Dieu se joignit à sa bonté et produisit la matière, » III, 67. — « Pour ceux qui osent dire que la matière peut avoir d'elle-même la faculté de la pensée, il m'est impossible de raisonner avec eux, » III, 147. — « Si la matière n'est pas toute organisée, c'est que les êtres organisés se détruisent les uns les autres, » III, 190.

MATIÈRE SUBTILE, I, 44; II, 234. — Matière striée, II, 191; globuleuse, cannelée, II, 234; III, 194. — « Trois espèces de matières qu'on n'a jamais vues, » III, 181; rameuse, III, 202. — « L'univers pourrait bien être détruit par la matière subtile, dont le feu est produit, » III, 203.

MATTHIEU. Son évangile écrit après Titus, I, 124.

MAUPERTUIS voulait qu'on perçât un trou jusqu'au centre de la terre, II, 14[illegible], 235. — « Un Lapon... profond philosophe, mais qui ne pardonnait jamais aux gens qui n'étaient pas de son avis, » II, 235. — « Philosophe extrêmement plaisant, a découvert, dans une *Vénus physique*, que l'attraction fesait les enfants, » II, 241; III, 19[illegible]. — « N'admet aucun dessein de l'Etre créateur dans la formation des animaux, » II, 242. — « A trouvé le moyen d'exalter son âme au point de prédire précisément l'avenir, » III, 212.

MAXIME le Magicien, favori de Julien. — Maxime de Tyr, qui eut Marc Aurèle pour disciple, commenté par D. Heinsius. — Maxime de Madaure, platonicien, adversaire et ami d'Augustin, III, 121, 122.

MAZARIN, pour complaire à Cromwell, « chasse de France les cousins germains de Louis XIV, » II, 126.

MÉCANISME du corps humain, des « plus vils animaux, » des sphères célestes, prouve une cause intelligente, II, 44-46.

MÉCHANT. « Un méchant qui ne raisonne qu'à demi ose nier souvent le Dieu dont on lui a fait souvent une peinture révoltante... Un autre est souvent invité à l'iniquité par la sûreté du pardon que les prê-

tres lui offrent, » II, 35. — « Le genre humain n'est pas tout à fait si méchant que certaines gens le croient, dans l'espérance de le gouverner, » II, 114, 115. — « Les méchants passèrent pour possédés, encore plus que les malades, » II, 118. — « Je n'ai jamais vu de méchant heureux, » III, 156.

MÉDECINE. En quoi elle consiste : « à débarrasser, à nettoyer, à tenir propre la maison qu'on ne peut rebâtir, » III, 22.

MÉDECINS. « Avant Hippocrate, et même depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies. » C'est leur ignorance qui a fait imaginer les possessions démoniaques, II, 116. — « N'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? » II, 131. — Ressemblant « parfaitement aux arracheurs de dents, » ils ôtent, mais n'ajoutent rien à la nature, III, 20. — « Que votre premier médecin soit la nature, » III, 23.

MELCHISÉDECH, II, 64. — « Né sans père et sans mère, » III, 15.

MÉMOIRE. « C'est par ma mémoire que je suis toujours moi, » I, 140. — « Il est très certain que les bêtes sont douées de la faculté de la mémoire... Pour avoir cette mémoire qu'on ne peut expliquer, il faut avoir des idées qu'on ne peut pas expliquer davantage, » II, 203-204. — Sans mémoire, point d'entendement : c'est la faculté « de répéter les mots que j'ai entendus et d'y attacher d'abord un peu de sens, » III, 148, 163.

MENDIANTS. Deux espèces : les pauvres, les moines, I, 15. — « Les messes et les quêtes des moines mendiants mettent réellement un impôt considérable sur le peuple, » III, 2.

MENDICITÉ. Vice dans un gouvernement, I, 15.

MENSONGE. Voir FRAUDES PIEUSES. — Les Jésuites font cas de la fourberie, II, 74. — « Il n'y a aucun cas où le mensonge puisse servir la vérité, » II, 74.

MER. Si la mer a formé les montagnes et les hommes, couvert le globe, déposé le falun de Touraine et les coquillages pétrifiés, II, 231-234 ; III, 198-201.

MERCENAIRES. « Pourquoi douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en temps de paix, » II, 158.

MÈRE. « Aime tendrement, sers avec joie la mère qui t'a porté dans son sein et qui t'a nourri de son lait, et qui a supporté tous les dégoûts de ta première enfance, » III, 34.

MÉSENTÈRE, « attaché aux intestins par des filets très déliés, » III, 116.

MESSE. Description exacte, II, 16.

MESSIE. « L'homme écrasera la tête des serpents... Il est clair qu'il faut entendre par là le Messie, » II, 119. — Le nom de Messie, donné par les prophètes à plusieurs personnages. « Messie veut dire Oint. Les rois juifs étaient oints; Jésus n'a jamais été oint, » II, 226.

MÉTAMORPHOSE. « Dieu se changea en pigeon pour faire un enfant à la femme du charpentier, et cet enfant fut Dieu lui-même, » II, 54. — « Si la chenille devient papillon, nous devenons hommes : voilà nos métamorphoses, » II, 241.

MÉTAPHYSIQUE. « Point de métaphysique obscure qui di-

vise les esprits, » II, 71. — L'âme, « être métaphysique... » Tout être métaphysique est un mot personnifié, « une de nos conceptions, » II, 110. — « En métaphysique, qu'avons-nous trouvé? Notre ignorance, » III, 104. — « Obscurité, contradiction, impossibilité, ridicule, rêveries, impertinence, chimères, absurdité, bêtise, charlatanerie, » III, 106. — Subtilité de la métaphysique d'Aristote, III, 173.

Métempsycose, moyen d'intimidation, I, 170. — Les pharisiens croyaient à la métempsycose, II, 120 — Doctrine indienne de la métempsycose, III, 67, 68.

Mirabeau, « *l'Ami des hommes*, ou plutôt celui des moines, prétend que les moines sont très utiles à la population d'un Etat. Il a voulu rire, » III, 7.

Miracles de Moïse, égalés par les magiciens d'Egypte, I, 110; II, 21, 223. — Les miracles opérés par Dieu même aboutissent à la servitude perpétuelle du peuple élu, I, 110; II, 55, et au supplice du Fils de Dieu, I, 124. — Miracles de Jésus, I, 110; II, 18-22, 58, 59, 222. — Prouvent-ils la divinité du Christ? I, 123, 124. — Prouvés par les prophéties qui sont prouvées par eux, II, 53. — « Quelle religion n'a pas ses miracles? » Pourquoi croire les uns et non les autres? I, 123. — « As-tu vu des miracles? — Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui disaient que leurs commères en avaient vu, » I, 239. — Faux miracles, I, 243, 247: II, 18-21. — Avantages d'un miracle « adroitement opéré, » II, 74. — Les miracles de Moïse ont été inconnus au reste de la terre, II, 20. — Convulsionnaires, II, 41. — « Défendre sévèrement les miracles, » II, 41. — Les disciples de Jésus firent encore plus de miracles que lui, II, 59. — « Je vous avoue, entre nous, que nous n'en fesons point, » II, 80. — « Rien n'est plus aisé que d'en faire à six mille lieues de nous, puisqu'on en a tant fait à Paris dans la paroisse Saint-Médard, III, 73.

Miroirs. Espèces de diamants polis faits avec du sable, supérieurs au « miroir d'argent consacré par la belle Phryné dans le temple de Vénus, » III, 210. — Voir Inventions.

Missionnaires. Leurs querelles en Chine, I, 104, 183; II, 50, 67. — « Fripons qui ont à leur suite des imbéciles, » II, 61. — « Instruments aveugles de l'ambition d'un petit lama italien qui, après avoir détrôné quelques régules, ses voisins, voudrait disposer des plus vastes empires, » II, 67, 82 — Maux horribles qu'ils ont causés au Japon, à Siam, aux Manilles, II, 54, 62, 67.

Mode. « La mode de s'égorger pour la religion est un peu passée, » II, 115.

Moelle. « Substance moelleuse et douce partagée en mille petites ramifications, » II, 44. — Moelle allongée, III, 115.

Moinerie. Tout état dont dont on peut dire : « Si tout le monde l'embrassait, le genre humain serait perdu, » est radicalement mauvais. « La moinerie est par cela seul l'ennemie de la nature humaine, » III, 5, 6.

Moines, habitants qui ne peuplent ni ne travaillent, I, 16. — Bonzes qui ne se marient point, I, 146, 147. — Ver-

mine, II, 34. — Cent mille « beaux animaux à deux pieds, trop grands saints pour travailler, » qui chantent, boivent et digèrent, I, 30. — Ils ne sont pas aimés du clergé séculier, I, 63. — « Ils apprennent quelquefois plus de sottises aux filles que tous les garçons d'un village ne pourraient leur en faire, » I, 154. — « Moine! quelle est cette profession-là? — C'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre humain, à être absurde et esclave et à vivre aux dépens d'autrui, » I, 208. — « Espèce d'hommes qui ont abruti le genre humain; » inventions utiles de certains moines, I, 219. — « L'abolition des moines a peuplé et enrichi » les Etats protestants; « on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs, » II, 34. — « Les moines sont des forçats volontaires qui se battent en ramant ensemble... Tout le monde crie contre les moines, et moi je les plains. » Ils ne peuvent être heureux « qu'en violant les règles de leur état, » II, 37. — « Les moines restent puissants jusqu'à ce qu'une révolution les abolisse, » II, 132. — « Il n'y a qu'à souffler sur les moines, ils disparaîtront de la surface de la terre, » II, 175. — Sur les moines et l'état monastique, leur inutilité, leur nombre, leurs revenus, la nécessité « de les défroquer tous, » leurs immunités, l'immoralité de leur célibat, etc., III, 1-7.

Moïse ignore l'immortalité de l'âme, les peines et récompenses après la mort; légifère sur les déjections, I, 109. — Réduit le veau d'or en poudre qu'il fait avaler au peuple, massacre vingt-trois mille adorateurs du veau d'or, brûle quatorze mille neuf cent cinquante compétiteurs d'Aaron, fait tuer encore vingt-quatre mille Hébreux, I, 111. — Absurdité des miracles qu'on lui attribue, II, 20, 21. — « Emprunte, par une perfidie, les meubles des Egyptiens, » II, 165. — Son existence et ses miracles, inconnus du reste de la terre, II, 183.

Molécules. D'après Buffon, les semences « ne sont point des animaux, mais des molécules en mouvement » et, « pour ainsi dire, aux portes de la vie, » III, 190.

Molière, exclu de Saint-Eustache, enterré dans la chapelle de Saint-Joseph, ne peut être damné, I, 73. — Supérieur à Térence, I, 217.

Monachisme. Pourquoi il a prévalu, III, 5.

Monades, qu'on rencontre « dans le plein, au milieu de la matière subtile, globuleuse et cannelée, » II, 234. — « Miroir concentrique de l'univers, » III, 59. — Voir Atome. — Hypothèse « bien hasardée » d'une étincelle invisible, d'une « monade indestructible » qui pensât et qui sentît en nous, et qui pût, « après notre mort, être punie ou récompensée, » III, 157.

Monarchie. Est-il vrai que l'honneur soit le principe des monarchies? II, 104. — Origine de la monarchie, II, 128. — « La guerre offensive a fait les premiers rois, » II, 129. — « La monarchie d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre, » II, 130. — Pourquoi la monarchie

fait alliance avec la religion, II, 131.

Monde. Ce monde est-il le meilleur des mondes possibles? I, 92. — Le monde est-il éternel? II, 182, 188, 189, 193. — Y a-t-il des mondes possibles? II, 189, 190. — D'après Platon, le monde est engendré et incorruptible; d'après Aristote, unique, éternel, III, 170, 171.

Monocules, « qui n'ont qu'un œil, » vus par saint Augustin, III, 110.

Monopèdes, « qui n'ont qu'une jambe, » vus par saint Augustin, III, 110.

Monothélites. « Croyez-vous de x volontés ou une? — Ce qui aura deux volontés à la fois fera deux choses contraires à la fois, ce qui est absurde; je suis pour une seule volonté. — Ah! saint-père, vous êtes monothélite, » III, 64.

Monstruosités, accidents amenés par les lois générales de la nature, I, 200.

Montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre, I, 116; II, 58; III, 91. — Sur laquelle Jésus Christ fut emporté par le diable, I, 153; II, 21, 58. — Que les montagnes ont été produites par les eaux de la mer, II, 231-234; III, 199-201.

Montaigne. « Elle fut charmée d'un homme qui faisait conversation avec elle et qui doutait de tout, » I, 222.

Montesquieu « a beaucoup d'imagination sur un sujet qui semblait n'exiger que du jugement, » II, 90. — Son chapitre des nègres, II, 142. — Il regarde « la servitude comme une espèce de péché contre nature, » II, 143.

Monts-de-piété. « Ne prêtez-vous pas sur gages à Rome dans vos juiveries que vous appelez *monts-de-piété?* » II, 15.

Morale. « Quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale...? J'adopte *quelques* maximes de la morale de Jésus, » I, 115, 248. — Morale chrétienne, ses préceptes, I, 239. — « Prêchez Dieu et la morale, » II, 38. — « Morale divine des Zoroastre et des Confutzée, » II, 150. — « La morale doit être uniforme, » III, 44. — « Si quelqu'un dans la voie lactée voit un indigent estropié, s'il peut le soulager et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes. Le cœur a partout les mêmes devoirs, » III, 45. — Excellence de la morale d'Aristote, III, 173. — « Ne pas mêler une morale sage avec des fables absurdes, » I, 170. — « Notions communes à tous les hommes, » I, 200. — « Il peut y avoir plusieurs cérémonies, mais il n'y a qu'une seule morale, » II, 88. — Préceptes de morale universelle, II, 123.

Mort. « Je ne veux point qu'on affecte de mépriser la mort; je veux qu'on s'y résigne, » III, 124. — Doctrine du Cohéleth, III, 125; — de Cicéron dans les *Tusculanes*, III, 126, 127; — de Voltaire, III, 128-133.

Mors. « Quel est le mors qui convient le mieux à notre bouche?... Je ne saurais souffrir qu'on me bride sans me consulter; je veux me brider moi-même. » II, 126.

Mortifications. « Inutiles et ridicules, » I, 142.

Moteur. « Aristote admet, comme Platon, un premier moteur, un Être suprême, éternel, indivisible, immobile, » III, 170.

MOTS GÉNÉRIQUES. Ame, force, mémoire, mouvement, pensée, passions, raison, sentiment, végétation, vie, etc. « Ce ne sont donc pas de petites personnes qui aient une existence particulière, » I, 135, 136; II, 110, 111. — « Le grand défaut de l'école platonicienne, et ensuite de toutes nos écoles, fut de prendre des mots pour des choses, » II, 208.

MOULES. Buffon « a supposé que la nature peut produire de petits moules » qui « s'appliquent non seulement à tout l'extérieur des corps, mais encore à tout leur intérieur; » qui « composent toute la matière vivante et végétante, » III, 191. — Objections, 192. — « De sorte qu'une molécule organique peut devenir un Alexandre ou une goutte d'urine, » III, 193.

MOULINS À VENT. Invention « des Arabes établis en Egypte, » « maisons ailées, » III, 205.

MOUVEMENT. Est-il une propriété nécessaire de la matière? I, 44; III, 56-59. — Origine du mouvement et des idées, également inconcevable, I, 50; III, 58. — Deux corps qui se heurtent produisent du mouvement, I, 50. — « Le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place, » II, 110. — Le mouvement a-t-il pu seul former le monde? II, 186, 187. — « Vous ne sauriez prouver que le seul mouvement produise l'entendement, » II, 187. — « Je me creuse la cervelle pour savoir comment un corps en pousse un autre, » II, 243. — « L'univers n'est que mouvement; donc le mouvement est essentiel à la matière, » III, 56. — Y a-t-il toujours « égale quantité de mouvement dans le monde? » Chimère d'Epicure et de Descartes, III, 57. — « Les actions opposées de la volonté qui crée et de la volonté qui détruit enfantèrent le mouvement, qui naît et qui périt, » III, 67. — C'est par le mouvement que nos sens sont remués. « Ce mouvement, ce n'est pas nous qui en avons établi les lois, » III, 106, 107. — « Celui qui tend un arc... ne fait qu'exécuter les lois immuables du mouvement... Dieu n'arrête pas le mouvement du monde entier pour prévenir la mort d'un homme sujet à la mort, » III, 132. — « Quel est le rapport entre tel petit mouvement de nos membres et notre volonté? » III, 159.

MOYEN AGE. « Nous avons vécu sept à huit cents ans comme des sauvages, » I, 219. — « On massacrait... avec une dévotion, une onction, une componction angéliques, » I, 234.

MUSCLES, « espèces de cordes d'une structure inconcevable, » II, 45.

MUSIQUE. Opéra. « Chanter en parties, art qui était inconnu aux anciens, » I, 217. — « Perfectionnée par Rameau, gâtée par ceux qui préfèrent la difficulté surmontée au naturel et aux grâces, » I, 229. — Un des avantages que l'ouïe humaine a sur celle des animaux, II, 200.

MUSULMANS, « croient un seul dieu, et ne lui donnent ni père ni mère, » II, 2. — Leur tolérance relative « lorsqu'on leur a demandé *amman*, » III, 46.

MYSTÈRES. On était initié aux mystères des chrétiens comme à ceux de Cérès, I, 120. — « On se confessait dans la célébration de tous les an-

ciens mystères, » I, 154. — Mystères chrétiens, voir CHRISTIANISME, INCARNATION, TRINITÉ, etc. — « Aucun mystère qui entraîne les faibles dans l'incrédulité, » II, 71. — « Mystères impertinents » ajoutés à une morale divine, II, 150.

MYTHOLOGIE CHRÉTIENNE. « Les fables de Jupiter, de Neptune et de Pluton étaient des choses respectables en comparaison des sottises dont votre monde a été infatué, » I, 211; II, 17. — « Opprobre de l'esprit humain, » I, 247. — « Le plus détestable ramas de fables que la folie humaine ait jamais accumulées, » II, 66.

MYTHOLOGIE GRECQUE. « Tant de fables charmantes, tant d'ingénieux emblèmes de la nature valent bien l'harmonie préétablie, les entretiens avec le Verbe et la comète qui vient produire notre terre... Elles feront la gloire éternelle des Grecs et le charme des nations... Mais elles ne nous instruisent pas du fond des choses; elles nous ravissent, mais elles ne prouvent rien, » III, 197.

N

NAPLES. Le roi de Naples, vassal du pape, « n'est nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir, » II, 174.

NARUD. Nom donné par les Indiens à la raison humaine, III, 66.

NATIONS. Presque toutes ont été subjuguées tour à tour; énumération, II, 158. — « Volées, enchaînées, exterminées les unes par les autres, » III, 136.

NATURE. Il faut des millions de siècles pour que la nature, ayant passé par toutes les formes possibles, arrive enfin à la seule qui peut produire des êtres vivants, I, 41. — La nature prouve Dieu, I, 165, 241. — « Jésus a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures? Non, » I, 244. — La nature peut-elle discerner entre le juste et l'injuste? II, 91, 92. — « Les bêtes sentent parce que c'est leur nature, » II, 111. — Quel est le véritable état de nature, celui des sauvages, ou celui des civilisés? II, 139-141. — « Les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine, » II, 140. — « La nature conserve les espèces et se soucie très peu des individus, » II, 162. — « Ordonnerez-vous que la nature soit autrement faite qu'elle ne l'est? » II, 180. — Pas de clerc de la nature, *ibid.* — « Les vues de la nature, » II, 202. — « Il y a très grande apparence que la nature agit toujours, dans les mêmes cas, suivant les mêmes principes, » II, 239. — « Qui es-tu, nature?... Es-tu toujours agissante? Es-tu toujours passive? » etc., III, 29. — « On m'appelle nature, et je suis toute art, » III, 30, 99. — Il y a dans la nature une intelligence et une puissance invisibles qu'on sent, mais qu'on ne peut connaître, III, 30, 31. — « Elle a été couverte d'un méchant voile et toute défigurée pendant des siècles innombrables. A la fin, il est venu un Galilée, un Copernic, un Newton, qui l'ont montrée presque nue, et qui en ont rendu les hommes amoureux, » III, 80. — « Votre nature n'est qu'un mot inventé pour signifier l'universalité des choses. » — En quoi diffère-t-elle du

dieu de la raison? III, 140-146.

NÉANT. « Le néant vaudrait-il mieux que cette multitude d'existences faites pour être continuellement dissoutes?... A quoi bon tout cela, nature? » III, 31, 32. — Dieu tirant « du néant des âmes immortelles, » III, 105. — « Ce qui n'est point n'est pas malheureux; le néant ne peut ni se réjouir ni se plaindre, » III, 127. — « Dieu n'a pas créé la matière du néant, car le néant, comme vous savez, n'a point de propriétés; rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien, » III, 154.

NÉCESSAIRE. « Ce qui est nécessaire à tous les hommes ne leur est-il pas donné à tous? » II, 84. — Dieu, être nécessaire, II, 189, 195. Voir DIEU, ETRE SUPRÊME, etc.

NÉCESSITÉ. I. 34-38. — On prend pour dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire, I, 45. — I, 199-202, Contradictions. — « L'enchaînement des lois éternelles, éternellement exécutées, » II, 112; III, 38, 39.— « Chaîne infinie dont aucun anneau ne peut jamais être hors de sa place, » III, 38, 107, 132.

NESTORIENS, nient que Marie soit mère de Dieu, I, 113.

NEEDHAM (voir ANGUILLES). — « Un jésuite irlandais déguisé en homme, d'ailleurs grand observateur, et ayant de bons microscopes, » II, 234. — Ne doit pas être compté au nombre des philosophes, III, 189.

NÈGRE. « Pourquoi se vend-il? Pourquoi se laisse-il vendre? Traitons-nous mieux nos soldats? » II, 142, 145.

NEWTON « a découvert le premier ressort de la nature, la cause de la pesanteur, » I, 218; III, 183. — « Les découvertes de notre grand Newton sont devenues le catéchisme de la noblesse de Moscou et de Saint-Pétersbourg, » II, 138. — « Il y a certainement quelque différence entre les idées de Newton et des crottes de mulet. L'intelligence de Newton venait donc d'une autre intelligence, » II, 185.—« Quelle distance immense entre le jeune Newton inventant le calcul de l'infini et Newton expirant sans connaissance, sans aucune trace de ce génie qui avait pesé les mondes! » II, 207.—Sur Newton, III, 183-185.

NICOLAS, « un des premiers disciples, avait une très belle femme : Messieurs, dit-il, la prenne qui voudra; je vous la cède, » III, 94.

NIL. « Nous sommes comme les Egyptiens qui tirent tant de secours du Nil, et qui ne connaissent pas encore sa source; peut-être la découvriront-ils un jour, » III, 193.

NINON DE L'ENCLOS. Sa philosophie, I. 1-5.

NOEL. « Noëls dissolus dans lesquels vous couvrez de ridicule » Marie, l'ange, le pigeon, le charpentier et le poupon, II, 24.

NORWÈGE, donnée par le vice-dieu Innocent IV au bâtard Haquin, déclaré légitime « moyennant quinze mille marcs d'argent, » II, 173.

NOUS. Partie de l'âme qui est « dans la tête, et c'est la pensée, » III, 150.

NOUVEAU-NÉS. « Quel est l'animal qui ne soit pas cent fois au-dessus de nos enfants nouveau-nés? » II, 206.

NOUVEAUTÉS. » Ces nouveautés font-elles qu'on soit plus heureux » qu'au temps de

César? « Je le crois fermement, » II, 138.

Nudité. On fait « étaler aux novices leur nudité; on les examine attentivement devant et derrière, » III, 7.

Numa enseigna la vertu et le culte de Dieu, défendit « qu'il y eût dans les temples aucun simulacre, » III, 47.

O

Oannès. Dieu chaldéen, « fameux brochet » qui enseignait la théologie. Il avait « trois pieds de long et un petit croissant sur la queue, » I, 143. — « Venait prêcher le peuple deux fois par jour : c'est lui qui est le patron de ceux qui parlent en chaire, » III, 200.

Obéira, reine d'Otaïti, préside en public à la cérémonie nuptiale, III, 112. — Sont-ce les Anglais, est-ce Bougainville qui lui a donné la vérole? III, 114.

Odhu. Nom de l'Inde chez les nations orientales, III, 135.

Œuf. « Tout vient d'un œuf... Les femmes, les juments, les ânesses, les anguilles... pondent en dedans, etc. Notre globe est un grand œuf qui contient tous les autres, » II, 240; III, 188.

Olimpia. « La belle-sœur favorite *di nostro signore*, » III, 26.

Oliva, général des jésuites. On lui demandait « comment il se pouvait faire qu'il y eût tant de sots dans une société qui passait pour éclairée. Il répondit : *Il nous faut des saints.* » II, 51.

Ondéra (*andhara*), enfer temporaire des Indiens, III, 68.

Oolla et Ooliba. Leurs travaux et leurs goûts, I, 112; II, 17, 57 : « Cela signifie l'Église de Jésus-Christ. »

Optimisme. Brève réfutation, I, 92. — « Si tout n'est pas bien, tout est passable, » II, 115, 116. — Voir II, 190 : « Dire qu'une terre (meilleure que la nôtre) est possible, et que Dieu ne nous l'a pas donnée, c'est dire assurément qu'il n'a ni raison, ni bonté, ni puissance : or c'est ce qu'on ne peut dire. »

Oracles « qui commandent le meurtre et la rapine, » III, 136.

Ordination. Etre « tondu sur la tête » et recevoir « un bénéfice de vingt, ou trente, ou quarante mille piastres de rente. » III, 95.

Ordonnances. « Il y en a la valeur de quatre-vingts volumes, qui presque toutes se contredisent, » III, 15.

Ordre constant, établi par une main éternelle et toute-puissante, I, 37; admirable, I, 39, 241; II, 8. — Supposer un ordre, c'est affirmer un ordonnateur, I, 44. — « L'ordre fut toujours, parce que l'Etre nécessaire, auteur de l'ordre, fut toujours, » II, 195. — Il faut être aveugle pour n'être pas ébloui de ce spectacle; il faut être stupide pour n'en pas reconnaître l'auteur; il faut être fou pour ne pas l'adorer, » III, 44. — « L'arrangement de l'univers... démontre un fabricateur souverainement intelligent, puissant, éternel, » III, 140.

Oreilles. « Je suis quelquefois tout étonné de pouvoir lever et abaisser les yeux, et de ne pouvoir dresser mes oreilles, » II, 243.

Oreste, possédé de Mégère,

vola une statue pour obtenir sa guérison, II. 117.

Organes. « Tout dépend des organes, » II, 141. — « Le Grand Etre nous fait présent à tous de six organes, auxquels sont attachés des sentiments tous étrangers les uns aux autres. » II. 199.

Orphée a « adouci les mœurs des hommes, que les prêtres rendaient féroces, » III, 55.

Osée reçoit de Dieu de singuliers commandements, I, 112; II, 17. 57.

Ossuaire de ceux qui ont été massacrés pour cause de religion, III, 45, 46.

Otaïti, « île bien plus civilisée que celle de la Zélande et que le pays des Cafres. » Climat, productions, religion d'Otaïti, III, 110-112.

Ouïe. Plusieurs animaux, « nos confrères, » l'ont plus fine que nous. Mais la nôtre perçoit « des accords, où presque tous les animaux n'entendent que des sons, » II, 206. — « Après avoir examiné tous les instruments de l'ouïe, » les savants « ignorent profondément comment on peut entendre, » II, 201.

P

Pagodes parlantes, II, 69; à sept têtes, II, 72.

Pain, si chèrement acheté! « Il ne ressemble pas plus au grain dont il est formé qu'une robe d'écarlate ne ressemble au mouton dont elle est tirée, » III, 207.

Palissy « Un virtuose, potier de son métier, qui s'intitulait inventeur des *figulines rustiques* du roi des Gaules, prétendit que cette mine de mauvais talc, mêlé d'une terre marneuse, n'était qu'un amas de poissons et de coquilles qui étaient là du temps du déluge de Deucalion, » III, 198.

Palmyre et Balbeck. « MM. Dakins et Wood revenaient des ruines de Palmyre et de Balbeck, où ils avaient fouillé les plus anciens monuments des arts, » III, 111.

Pandolphe, « un certain drôle, légat *a latere*, qui fit mettre le roi Jean à genoux devant lui, » II, 172.

Pandore. La fable de Pandore, explication naïve de l'origine du mal, II, 209; III, 169. — « La boîte de Pandore est la plus belle fable de l'antiquité, l'espérance était au fond. » II, 217.

Panthéisme. Bizarres raisonnements sur l'ubiquité divine, I, 133. — Panthéisme de Paul, Aratus et Malebranche. « Il se pourrait que nous fussions dans Dieu, que nous vissions les choses en Dieu, » II, 110, 197. — Citations de Virgile, Lucain, Paul, II, 197. — « Si vous croyez que c'est Dieu qui nous tient lieu d'âme, vous n'êtes donc qu'une machine dont Dieu gouverne les ressorts; vous êtes dans lui, vous voyez tout en lui, il agit en vous, » III, 151.

Paon. « Si un paon pouvait parler, il se vanterait d'avoir une âme, et il dirait que son âme est dans sa queue, » III, 106.

Pape. Le vicaire du charpentier « a chassé les empereurs et s'est mis sans façon à leur place, » I, 21. — Prêtre qui s'est cru pendant sept cents ans le maître des rois, I, 126. — Le grand lama, I, 157: vice-dieu, II, 52. — Notre pape est infaillible, dit le jésuite.

« Votre pape est un âne, » répond le luthérien, I, 184. — « Etranger tondu qui demeure à neuf cent mille pas de chez nous, » I, 234. — Faisait jadis égorger « une moitié de la nation par l'autre, » I, 234. — Prétendait disposer de tous les royaumes, I, 235; II, 67. — Enumération de peuples qui ne croient pas le pape infaillible, II, 2, 52. — Touche des annates, lève des décimes, II, 33. — Son trône établi sur des chimères, pour le malheur du genre humain, II, 23. — Ses revenus évalués à seize ou dix-huit millions, II, 32. — Ses usurpations, II, 33, fondées sur un misérable jeu de mots : tu es Pierre, etc., II, 39; 172-175. — Il divise la Chine en évêchés, II, 51. — « Une douzaine de papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tyburn, » II, 166. — Le roi de France n'a qu'à dire un mot, et le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Russie... On ne connaît pas ses forces, » II, 174, 175. — L'âme d'un pape se forme, comme celle des autres humains, « juste entre l'intestin rectum et la vessie, » II, 238. — « Les papes, en instituant tant d'ordres différents de fainéants sacrés, se firent autant de sujets dans les autres Etats, » III, 5. — Sur les origines des prétentions papales; sur l'infaillibilité, III, 89, 90. — Papes concubinaires, adultères ou pédérastes, « ce qu'on ne trouve plus aujourd'hui en aucun pays, » III, 95.

Papegaut. « La folie de cet homme consistait à se dire infaillible, » I, 211.

Papier public. Représentation de l'argent, gage d'échange. Son utilité, I, 17. — Créer plus de papier que ne le comportent la masse et la circulation, c'est faire de la fausse monnaie, I, 18.

Papistes. A certains jours, ils aimeraient cent fois mieux « manger pour cent écus de turbots..., que de se nourrir d'une blanquette de veau qui ne reviendrait pas à quatre sous, » I, 159.

Parabole. « Je leur parle en parabole, afin qu'ils n'entendent point, » II, 7.

Paradis. « Je ne prétends pas faire la moindre action honnête, à moins que je ne sois sûr du paradis, » III, 61.

Paris. Embellissements de Paris (Cachemire), I, 24, 30. — « qui n'est qu'un dixième moins grand que Londres, » II, 138. — « Dix fois plus grande, plus peuplée, plus riche qu'Athènes, séjour des arts, de la danse et de l'envie. » On y voit de « boutiques où les Envies vendent la diffamation quatre fois par mois, » III, 215.

Parlements, peu favorables aux papes et aux moines, II, 172.

Particules. « On créa des particules organiques qui composèrent des hommes, » II, 234.

Pas de Dieu. « Nous autres stoïciens, en voyant ce monde, nous disons : Voilà des pas de Dieu. — Montrez-nous ces pas, etc., » III, 165.

Pascal. « Que de mauvaise foi et d'ignorance dans Pascal! » II, 22. — « L'un, qui pourtant était un vrai génie, examine ce que serait un homme sans tête, et à qui les dieux auraient donné tout le reste, » III, 212.

Passions. « Les passions, qui font commettre de si grands crimes, s'autorisent presque

toutes des erreurs que les hommes ont mêlées à la religion, » II, 71. — Nécessité des passions et de leurs conséquences, III, 145. — « Les passions sont la production de l'instinct, et les passions régneront toujours. » « Il y a de très bonnes passions, et Dieu nous a donné la raison pour les diriger, » III, 162.

PATIBULAIRE. « Sur les morceaux de pâte la figure empreinte d'un patibulaire et d'un pauvre diable qui y était attaché, » II, 63.

PAUL n'a vu Jésus qu'au troisième ciel, a lapidé saint Etienne, a annoncé faussement la résurrection et la fin du monde, I, 119. — Tête échauffée, I, 120. — Très impoli pour les femmes, I, 222. — « Traita du haut en bas saint Pierre... » « Eut beaucoup de penchant pour le jansenisme, » I, 225. — « N'a jamais parlé de la divinité de Jésus-Christ, » I, 226, 245. — Paul, meurtrier d'Etienne, rompt avec son maître Gamaliel. Son portrait, I, 244. Voir aussi III, 89, 92, 93. — Ses Epîtres, I, 245. — Ses contradictions, I, 245. — Sa brouille avec Pierre; il judaïse, est circoncis. Ses mensonges. Il est ravi au troisième ciel, I, 245. — Ses allures insolentes, tyranniques; son « esprit persécuteur, » I, 246. — Paul a dit : « Ne suis-je pas en droit de me faire nourrir et vêtir par vous? » Usage que l'Eglise a fait de cette parole, II, 28; III, 93. — Panthéisme de Paul, II, 110.

PAUVRETÉ. « Se faire petit à petit cent mille écus de rentes, précisément parce qu'on a fait vœu de pauvreté, » I, 82. — « Ah! misérable, tu voudrais que le pape et l'évêque de Wurtzbourg gagnassent le ciel par la pauvreté évangélique! » II, 4. — « Ils vont à la richesse par la pauvreté, à la cruauté par la douceur, » II, 62.

PAYSAN. « Un paysan aime mieux être appelé *mon révérend père* et donner des bénédictions que de conduire la charrue, » III, 5.

PÉCHÉ contre Dieu, puni dans l'autre monde; contre les hommes, châtié dans celui-ci, I, 10. — Dieu auteur du péché : « car enfin, s'il vous anime et si vous faites une faute, c'est lui qui la commet, » III, 152.

PÉCHÉ ORIGINEL. « Le Pentateuque n'en dit pas un mot. » Ce dogme, indiqué par Paul, ne fut enseigné positivement que par Augustin, I, 220, 228. — II, 114, 119, son absurdité.

PÉDANTISME. « Le pédantisme et la justesse de l'esprit sont incompatibles, » II, 93.

PEINE CAPITALE. On ne doit point ajouter de tourments à la mort, II, 177.

PEINES. « Il est juste de proportionner la peine au crime, » I, 233. — Dieu, étant « infiniment juste, doit, par conséquent, venger l'innocence opprimée et punir un scélérat né pour le malheur du genre humain, » II, 73.

PÉNALITÉ. « Pour le criminel, vous avez au moins des lois constantes? — Dieu nous en préserve! » I, 231. — Excès des pénalités, I, 232-234.

PENN. « Guillaume Penn, le premier des tolérants et le fondateur de Philadelphie, » III, 96.

PENSÉE. Impossibilité de concevoir le principe de la pensée, I, 51; II, 243. — Pense-t-on toujours? I, 90, 98, 138

II, 208, 243; III, 150. — La pensée est un don de Dieu, I, 136; III, 129. — Une pensée n'est point matière. I, 137; III, 147. — Comment un être, quel qu'il soit, peut-il avoir la pensée? II, 111, 201, 207. — L'éternel principe « a tellement arrangé les choses que, quand j'aurai une tête bien constituée, quand mon cervelet ne sera ni trop humide ni trop sec, j'aurai des pensées, » II, 111. — Il faut remercier Dieu « du don de la pensée, » II, 203. — « Il n'est rien, ni dans nous, ni autour de nous, qui puisse produire immédiatement nos pensées. Point de pensées dans l'homme avant la sensation, » III, 129. — « Pour produire un être pensant, il faut l'être. » La pensée ne peut être « donnée par un être qui ne pense point, » III, 147.

Pentateuque. Ecrit dans un désert, I, 108. — « Etonne ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison, » I, 109. — Postérieur à Moïse de sept cents ans, I, 108. — Ne parle point d'immortalité, ni d'ame, I, 109, 140. — « L'auteur du Pentateuque est encore incertain, » II, 20.

Pépin. Le « rebelle Pépin » donna place aux évêques dans le parlement de la nation, II, 102.

Père. « Un père de famille sage, résigné à Dieu, attaché à sa patrie, environné d'enfants et d'amis, etc., » II, 37. — « J'aimerai mon père et ma mère, s'ils me font du bien; je les honorerai s'ils me font du mal, » III, 34.

Pereira. « Un Espagnol nommé Pereira... hasarda de dire que les bêtes n'étaient que des machines, » II, 204.

Perfidie. Histoire de la perfidie de par le monde. Moïse, Aod, Judith, Jacob, David, Salomon, Clovis, papes, héros d'Homère et de Fénelon, Romains, Carthaginois, Louis XI, Ferdinand le Catholique, etc., II, 165-167.

Perruque. « Je ne saurais souffrir que mon perruquier soit législateur; j'aimerais mieux ne jamais porter de perruque, » II, 134.

Perse. Les fleuves de la Perse, II, 95. — Si Alexandre « alla tuer des Perses, les Perses étaient auparavant venus tuer des Grecs, » III, 136.

Persécution. « Les gens qui sont les maîtres chez eux ne sont jamais persécuteurs. » Il est des animaux dans Paris, aux cheveux plats et à l'esprit de même..., qui persécutent pour se donner de la considération, » I, 80. — Résumé des persécutions qui constituent l'histoire du christianisme, I, 122-123; II, 27, 39. — Quand les chrétiens « commencèrent à prêcher contre la religion de l'Etat..., alors on réprima leur audace, » II, 26.

Personnification. « Vous êtes comme les sculpteurs; ils font une statue et ils l'adorent. Vous forgez votre Dieu, » III, 142. — Les artistes ont voulu représenter la force ou la faiblesse. « Les hommes se sont accoutumés à prendre leurs facultés, propriétés, tous leurs rapports avec le reste de la nature, pour des êtres réels, » III, 149.

Pesanteur. On avait toujours cherché vainement la loi de la chute des corps, jusqu'au jour où un sage de l'île Cassitéride, Newton, « a fait voir que la loi de la pesanteur n'était qu'un corollaire du premier théorème de Dieu même.

cet éternel géomètre, » III, 83.

Peuple. Il a perdu « ses droits naturels, » II, 147. — « Les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes, » II, 159. — Sacrifiés aux querelles des princes, II, 161. — « Plus un peuple est ancien, plus il a d'anciennes sottises, » II, 213. — « Chaque peuple va voler ses voisins au nom de Dieu. » Avez-vous trouvé un peuple qui fût juste? — Aucun, III, 136. — « Quel est le plus sot et le plus méchant? Le plus superstitieux, » III, 137.

Phallus. « Les Egyptiens portaient en procession le phallus, » III, 113.

Pharisiens, confondus par Jésus, le firent mourir, I, 242-243. Voir Jésus. — Paul s'est dit pharisien, I, 245. — Les pharisiens croyaient à la métempsycose, II, 120.

Phédon. Passage cité sur l'immortalité de l'âme, III, 169.

Phéniciens, antérieurs aux Hébreux, II, 183.

Philosophes. Tout est permis contre eux. Jésuites, jansénistes, protestants les poursuivent à l'envi, I, 62. — Innocuité des philosophes, I, 97, 98. — Exterminons « au moins ceux qui n'ont ni fortune, ni puissance, ni honneurs dans ce monde, » I, 98. — Plusieurs ont dit des sottises, I, 99. — Philosophes niant peines et récompenses, et « qui n'en seraient pas moins gens de bien, » I, 172. — « Un philosophe doit annoncer un Dieu, s'il veut être utile à la société humaine, » I, 172. — « Philosophes sur le trône à Berlin, en Suède, en Pologne, en Russie, » II, 138. — Quelques-uns « se sont mis sans façon à la place de Dieu,... ont créé l'univers avec leur plume comme Dieu le créa autrefois par la parole, » II, 231. — « Philosophe. Ce métier n'exige ni ne donne des richesses, » III, 102. — « Un philosophe sans candeur n'est qu'un politique, » III, 158. — Hercules jouant aux osselets; « ils n'en sont pas moins des Hercules, » III, 212.

Philosophie. « L'amour éclairé de la sagesse, soutenu par l'amour de l'Etre éternel, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime, » II, 5; elle étend son empire sur tout l'univers, tandis que l'Eglise ne domine que sur une partie de l'Europe. — « La philosophie raisonne et la coutume agit, » I, 28. — Elle « adoptera la religion pour sa fille, » II, 6. — « Jargon » auquel Platon donna cours, II, 110.

Physiciens. « Il a fallu que les physiciens cherchassent une mécanique de génération qui convînt à tous les animaux, » II, 239.

Physique ignorante de toute l'antiquité, II, 109. — « C'est la science véritable, fondée sur l'expérience et sur la géométrie, » III, 168. — Services rendus à la physique par les faiseurs de systèmes, II, 234. — « On discutera sur le physique et le moral pendant l'éternité, » III, 162.

Pierre « était un assez bon homme; » Paul l'a traité de haut en bas, I, 225, 245. — Il judaïse, I, 245. — Il tue Ananie et Saphire (V. ces mots), I, 117, 238; II, 28 — Sa querelle avec Simon le Magicien, I, 119; II, 23; III, 90. — A-t-il été à Rome? A-t-il été crucifié la tête en bas? etc., II, 22; III, 89. —

« Tu es Pierre, et sur cette pierre... misérable jeu de mots, » II, 39. — Dissentiments de Pierre et de Paul, III, 89. — Pierre était marié, III, 94.

PIERRES. « Il y a des pierres qui sont figurées en langues, et qui ne sont point des langues; en étoiles, etc.; en serpents, etc.; en parties naturelles du beau sexe, etc. ;... des dendrites, qui représentent des arbres et des maisons, etc., » II, 232, 233.

PIGEON « qui engrosse » la Vierge Marie, II, 24; — par ordre du dieu à barbe, II, 54. — « Un dieu dans un colombier! » II, 55. — « Le pigeon procède du Père et du Fils, » II, 155.

PITIÉ. « Contre-poison contre l'héroïsme carnassier, » II, 157.

PLAISIR. « Le plaisir vient manifestement de Dieu, » II, 200, 243. — « Le citron, à cet égard, l'emporte sur cette foule de soleils qui surpassent un million de fois notre soleil en grosseur, » II, 202. — Divinité d'Epicure, III, 188.

PLANÈTES. « Mars, Mercure, Jupiter, Saturne. » On en a fait des dieux qui courent (*théoi*), immortels parce qu'ils « paraissent se mouvoir eux-mêmes, » III, 139. — Chaque planète a-t-elle son dieu? III, 165. — « N'admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous seront démontrés, » III, 167. — Mouvement des planètes, III, 184.

PLANTES. « Elles végètent parce qu'il fut ainsi ordonné dans tous les siècles, » II, 207.

PLATON. « Les disciples de Jésus furent très obscurs jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré quelques platoniciens dans Alexandrie qui étayèrent les rêveries des Galiléens par les rêveries de Platon, » II, 25. — Platon prouve une cause première et intelligente par le mécanisme du corps humain, II, 44-46. — Inventeur des archétypes, « donna cours au jargon qu'on appelle philosophie, » II, 110. — « Chimérique, ridicule, ignorant; » nous lui devons « toute la métaphysique du christianisme, » II, 185, 186. — « Croit l'immortalité de l'âme, » III, 126. — « J'ai toujours, avec Platon et Cicéron, reconnu un pouvoir suprême..., l'éternel géomètre, » III, 128. — Ses divagations sur la géométrie, la création, le Verbe, l'immortalité de l'âme, III, 168-169. — Son *Phédon*, son *Banquet*, ses androgynes, *ibid.* — Met toujours sa théologie à la place de la nature, III, 187.

PLUME. « Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, » II, 149.

PLUTARQUE. Cité, II, 91, 97.

PNEUMA, « le souffle, l'haleine, l'esprit, » partie de l'âme qui est supposée résider dans la poitrine, III, 150.

POIDS ET MESURES. Ils changent de ville en ville, I, 83.

POISON. « Il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poisons, » II, 29. — « Poisons dont la terre est couverte et qui viennent d'eux-mêmes si aisément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables, » II, 180.

POISSONS VOLANTS. « Toutes nos basses-cours ne sont peuplées que de poissons volants, qui à la longue sont devenus canards et poules, » III, 200.

POLIGNAC, cardinal, « bon

poète latin, s'il en peut être parmi les modernes, s'avisa d'écrire un poème contre Lucrèce. » Il cite de nombreux traits de sagacité chez les animaux, et n'en conclut pas moins que ce sont des « automates sans esprit et sans aucune sensation, » II, 205, 206.

Politique *tirée de l'Ecriture sainte*. « Plaisante politique! » II, 136. — « Qui garde le silence sur ces deux objets (politique et religion), qui n'ose regarder fixement ces deux pôles de la vie humaine n'est qu'un lâche, » II, 149.

Politique. « Le vrai politique est celui qui joue bien, et qui gagne à la longue, » II, 167.

Pologne. Victime du servage. « Ce chaos de l'anarchie ne pouvait se débrouiller autrement que par une ruine, » III, 82.

Populace, « aime à être séduite, » II, 222.

Population. Dans nos climats, il naît plus de mâles que de femelles, I, 15. — Quelle était la population de la France sous Charles IX? II, 94.

Pores. « Il n'y a grain de sable si imperceptible qui n'ait plus de cinq cents pores, » III, 116.

Porphyre, pythagoricien, a écrit un livre contre les broches, et prouvé que les animaux sont « les alliés et les parents des hommes, » I, 192.

Portier. « Notre Dieu a été *portier* quand il chassa à coups de fouet de bons marchands, etc., » II, 64.

Possessions. « Les peuples d'alors étaient infatués... d'obsessions, de possessions, de magie, comme le sont aujourd'hui les sauvages, » II, 25, 26, 116, 117. — « Les possessions du malin ont fait chez nous bien des conversions, » II, 74.

Pot de chambre. Un dieu qu'on rend à son pot de chambre, II, 16, 65.

Potence. « Nous mettons partout des potences dans nos temples, dans nos maisons, dans nos carrefours, » II, 63.

Poudres. Conspiration, II, 79. — Poudre exterminante, invention « d'un bon prêtre qui n'y entendait pas finesse. »

Poule. Pourquoi « les bourgeois, et même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maîtresse *ma poule*, » II, 239.

Pourquoi? Pourquoi Dieu aurait-il fait ce monde? Pourquoi le mal? I, 46; III, 153. — Pourquoi le Christ, venant nous délivrer du péché, nous a-t-il laissés dans le péché? I, 114. — « Il ne faut pas demander à Dieu pourquoi il a créé des poux et des araignées, » II, 21. — « Pourquoi il y a quelque chose? » III, 31.

Pourriture. Le blé germe-t-il par pourriture? II, 243; III, 100, 101. — Opinions d'Aristote, d'Epicure sur la corruption, nécessaire à la production de la vie. Voltaire les combat, III, 172.

Pouvoir. « Un astre ne peut pas dire : Je tourne par ma propre force. Un homme ne doit pas dire : Je sens et je pense par mon propre pouvoir, » III, 129.

Préadamite. « M. A. est préadamite? — Je suis présaturnien, préosirite, prébramite, prépandorite, » II, 185.

Prédicateurs. « J'entendais l'autre jour, dans cette espèce de grange qui est près de notre poulailler, un homme qui par-

lait seul devant d'autres hommes qui ne parlaient point, » I, 193. — « Moralistes à gages, déclament contre les appétits sensuels après avoir pris leur chocolat; » tonnent contre l'amour et « se font essuyer par leurs dévotes; » « bénissent en cérémonie les étendards du meurtre, » II, 163.

Prédictions fausses de Luc et de Paul, I, 119, 243; II, 18, 19, etc., 57. — Agrément d'une prédiction « heureusement appliquée, » II, 74.

Prémotion. *Prémotion physique, décret prédéterminant*, action de Dieu sur les créatures, III, 163.

Prérogative. L'Anglais veut « que chacun ait sa *prérogative*, » II, 112.

Présence réelle. « Un corps peut-il être en deux endroits à la fois? » I, 208.

Préteur. « On me parlait de l'édit du préteur, et il n'y a plus de préteurs, » III, 9.

Prêtres. Ils sont « bien au-dessus des lois. » Ils seraient « les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit, » I, 99. — Il faut qu'ils soient mariés et ne prêchent que la morale, II, 40, 171. — « Ils firent d'abord accroire aux princes qu'ils ne pouvaient régner sans les prêtres, et bientôt ils s'élevèrent contre les princes, » II, 61, 62. — Ils détrônèrent un empereur nommé Débonnaire, un Henri IV, un Frédéric, plus de trente rois; ils en assassinèrent plus de vingt, » II, 62. — Dieu « fut *prêtre* quand il dit à ses disciples qu'il allait leur donner son corps à manger, » II, 64. — « Le roi du pays fait d'abord alliance avec eux pour être mieux obéi par le peuple, » II, 131. — « Les prêtres mangent le rosbif, et le peuple regarde, » II, 131. — Qu'ils édifient les peuples au lieu de s'engraisser de leur substance, II, 171. — « Il faut, pour faire fleurir un royaume, le moins de prêtres possible, et le plus d'artisans, » III, 4. — Sur le mariage des prêtres (voir Moines), III, 93-96.

Priape. Le peuple juif « adora Priape, et la reine mère du roi juif Asa fut sa grande prêtresse, » III, 113.

Prière. Elle ne dérange pas l'ordre de l'univers, I, 34. — Son inutilité, I, 38, 142. — Prier, c'est se soumettre, I, 38. — « Si Dieu ne peut rien changer aux affaires de ce monde, à quoi bon lui adresser des prières? » III, 108.

Princes. « Qu'ils se battent en champ clos s'ils veulent, » II, 161. — Perfidies commises par des princes « qui tous ont bâti des églises et fondé des monastères, » II, 165.

Principe. « L'éternel principe, le principe de toute la nature, l'a déterminé ainsi pour jamais. » « J'ignore absolument tous les premiers principes des choses, » II, 111. — « Nous ne connaissons rien du principe de la pensée, » II, 112; III, 104, 106, etc., 159. — « Dieu n'a pas voulu que nous le sussions, » III, 159.

Principes (les deux). Un dieu diable, Typhon, Arimane, Satan, qui se plaît à gâter tout ce que le bon principe fait de bien. Idée des Egyptiens et des Persans; doctrine de Zoroastre et de Manès « prise de ce qui se passait tous les jours chez les pauvres humains, » II, 210, 211.

Probabilisme « des Jésuites, » II, 150.

Probabilité. Calculs ten-

dant à établir la probabilité de la formation du monde par le seul mouvement, II, 186, 187.

PROCÉDURE. Elle doit être publique, II, 177.

PRODIGE. « Tout est prodige dans les temps antiques de tous les peuples; rien n'est jamais chez eux accordé à la nature, parce qu'ils ne la connaissent pas, » II, 214.

PROGRÈS. I, 217. — « Les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale, » I, 219. — Evidence du progrès dans l'état de l'Europe, II, 138. — « Nous avons été plus loin que les Grecs et les Romains dans plusieurs arts; et nous sommes des brutes en cette partie » (la religion), II, 152. — Progrès accomplis en Europe au XVIIIe siècle, III, 79-87.

PROMÉTHÉE, « faisant le moule de Pandore pour le dehors et pour le dedans : de sorte qu'elle eut une belle gorge en même temps qu'elle eut un cœur et des poumons, » III, 191.

PROPHÈTES JUIFS, révoltants pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le sens caché, I, 112; II, 18 et suiv. — Fabuleuses aventures de ces prophètes, II, 214-215. — Ils ont tous prédit la naissance, la vie et la mort de Jésus, II, 220.

PROPHÉTIES. « Ah! je ne vous conseille pas de parler de prophéties, » II, 17. — Fausses prophéties dans les Evangiles et les Epîtres, II, 18, 19 (voir PRÉDICTIONS). — « Les prophéties prouvent les miracles de Jésus mon Sauveur, et ces miracles de Jésus prouvent à leur tour les prophéties, » II, 58.

PROPRIÉTÉ. « Ce que je trouve de mieux, c'est *liberté* et *propriété*, II, 112. — Apostrophe de Rousseau contre la propriété, II, 123. — « Tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire, » II, 133.

PROSÉLYTISME. Il commence par les enfants, gagne les femmes, qui bientôt donnent leurs maris, II, 52.

PROTESTANTISME. Il se rapproche plus de la source que la religion romaine. « Si les protestants se trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conséquences, » I, 127. — Les peuples protestants « nous ont passés de bien loin dans les progrès de la raison, » II, 34.

PROVIDENCE, et le moineau de sœur Fessue. « Je ne crois pas que Dieu s'occupe de votre moineau, tout joli qu'il soit;... il a d'autres affaires, » III, 37, 38. — « Je crois la Providence générale; mais je ne crois point qu'une Providence particulière change l'économie du monde pour votre moineau et votre chat. » III, 39. — Diverses hypothèses pour justifier la Providence, III, 130, 152, 157. — « Il y a peut-être d'autres manières de justifier la Providence, mais nous ne pouvons les connaître, » III, 158.

PSAUMES, chansons juives attribuées à un roitelet, brigand, adultère, etc., chantées « depuis dix-sept cents ans dans une musique diabolique, » II, 15.

PSYCHÉ. Partie de l'âme qu'on suppose présider aux cinq sens. III, 149.

PSYCHOLOGIE. Voir SENS,

SENSATION, MÉMOIRE, PENSÉE, IDÉES, RAISON. — « J'ai des sens qui d'abord me font du plaisir ou de la douleur. J'ai des idées, des images qui me reviennent par les sens et qui entrent dans moi quand je les appelle; » ensuite, je sens « en moi le pouvoir d'en composer quelques-unes..., » grâce à une autre faculté, la mémoire, « je rassemble mille idées différentes, dont je n'ai créé aucune. » Sensation, mémoire, association des idées, c'est « ce qu'on appelle » âme, III, 148.

PUBLICAIN. Voy. FERMIERS GÉNÉRAUX. Anathème porté contre les publicains, I, 239; II, 10.

PUCE. « Il y a certainement du divin dans une puce : elle saute cinquante fois sa hauteur; elle ne s'est pas donné cet avantage, » II, 188.

PUISSANCE. Y a-t-il deux puissances? Il n'en peut exister qu'une : celle du roi ou de la loi dans une monarchie; celle de la nation dans une république. » — « La puissance divine est d'une nature si différente et si supérieure, qu'elle ne doit pas être compromise par un mélange profane avec les lois humaines, » III, 86. — La puissance de Dieu est-elle conciliable avec sa justice? avec la liberté de l'homme? III, 130. — « Votre Dieu n'est donc pas tout-puissant? — Il est véritablement le seul puissant, mais il n'est pas extravagamment puissant, » III, 145, 155.

PUITS. « La Raison se cachait dans un puits avec la Vérité, sa fille. Personne ne savait où était ce puits; et, si l'on s'en était douté, on y serait descendu pour égorger l'une et l'autre, » III, 77. — « Fameux puits de Memphis et de Sienne, dans lesquels on a vu retomber les corps les plus pesants et les plus légers, lancés au plus haut des airs par les plus fortes machines. »

PUTATIF. « Jésus, dieu juif, fils de Dieu le père, fils de Marie, fils de Dieu pigeon qui procède de lui, et, de plus, ayant un père putatif, » II, 56.

PYTHAGORE a rapporté de l'Inde la loi qui interdit de manger de la chair, I, 192. — « M'assura qu'il n'avait jamais eu de cuisse d'or, et qu'il n'avait point été coq, mais qu'il avait gouverné les Crotoniates » avec justice, III, 47. — Ce qu'il doit aux brachmanes, ce que lui doivent Timée et Platon, III, 168.

PYTHAGORICIENS, « fesaient leur examen de conscience deux fois par jour. Les honnêtes gens! » III, 47.

Q

QUAKERS. Leur sobriété et leur esprit pacifique, I, 160; II, 113. — Ils se passent du baptême et attendent l'Esprit, I, 84. — « Les *primitifs*, que nous nommons quakers, commencent à composer, dans la Pensylvanie, une nation considérable, » II, 113.

QUALITÉS OCCULTES. « Tout est qualité occulte. Ce mot est le respectable aveu de notre ignorance, » III, 162.

QUESTION. « Secret infaillible pour sauver un coupable qui a les muscles vigoureux, » I, 231. — Doit être abolie, ou du moins réservée à certains « crimes de lèse-société au premier chef, » III, 85.

QUÊTEUR. « Un frère quê-

teur d'un couvent de Paris s'est vanté publiquement que sa besace valait quatre-vingt mille livres de rente, » III, 2.

R

RABELAIS, plus hardi et plus plaisant qu'Erasme, « imita le premier Brutus qui contrefit l'insensé..., » I, 209, 210.

RACINE, dans *Phèdre*, « prodigieusement supérieur » à Euripide, I, 217. — Son éloge, I, 222. — Vers de Racine sur le plaisir de la vertu désintéressée, III, 62.

RACINE LE FILS, « grand visionnaire, » I, 162. — « Un peu soporatif, attendu qu'il est monotone. » Son poème de la *Grâce*, II, 153. — « Assure, sans raisonner, » que les bêtes « sont de pures machines, » II, 206.

RAGE. « Il suffit qu'un ministre d'Etat enragé ait mordu un autre ministre, pour que la rage se communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes, » II, 157.

RAISON. « Il vaut mieux renoncer à Epicure qu'à la raison, » I, 47. — « Dieu vous a donné la raison, » I, 135, 140. — « Idée dont la raison humaine est d'accord » (peines et récompenses), I, 171, 172. — « Le christianisme et la raison ne peuvent subsister ensemble, » II, 29. — « Dogmes purs dictés par la *raison universelle*, » II, 71. — « La simple raison vous dit qu'il y a un Dieu et qu'il faut être juste, » II, 83, 91. — L'instinct des animaux surpasse le nôtre ; « notre raison surpasse infiniment la leur... La raison de l'homme s'élance jusqu'à la divinité, » II, 203 ; III, 67. — La raison est « fille » de la sagesse divine, III, 66. — La raison dans l'histoire. Son voyage de compagnie « avec la Vérité, sa fille, » un peu après l'avènement de Louis XVI, III, 76-87. — « Quelques-uns furent assez inconsidérés pour prêcher la raison déraisonnablement et à contre-temps : il leur en coûta la vie, comme à Socrate, » III, 78. — La Raison et la Vérité vont à Rome en pèlerinage, « déguisées et cachant leur nom, de peur de l'Inquisition, » III, 79. — « L'être qui raisonne, appelé homme, ne peut être l'ouvrage que d'un maître très intelligent, appelé Dieu, » III, 146. — « Dieu m'a donné assez de raison pour me convaincre qu'il existe, » III, 156. — La raison, don de Dieu, « est ce qui nous distingue de tous les autres animaux, » III, 159. — Dieu nous a donné la raison pour diriger les passions, III, 162. — « Don inexplicable de comparer le passé au présent, le présent au futur, » *ibid.* — « Suite d'un autre présent aussi incompréhensible, je veux dire la mémoire, » III, 163. — « La raison nous force » à admettre un Dieu, » III, 165, 167. — « Peu à peu la raison se forme : elle examine à la fin ce que l'instinct a inventé, » III, 211.

RAISON (cause). « Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses des choses qui existent, » II, 95. — « On calculera la chute des corps... mais trouvera-t-on la raison primitive de la force qui les fait tomber? » III, 162.

RAMSAY, « presbytérien écossais, » qui se fit musulman, III, 109.

RAPHAEL descend de l'Empyrée pour faire payer à Tobie une somme d'argent, II, 117

RAVAILLAC. Sa généalogie, I, 55; moine dans l'ordre des Feuillants. — « Il mourut en bon chrétien, » II, 10; III, 40, 41. — « Il est en paradis. » — Il n'a assassiné Henri IV « que parce qu'il allait faire la guerre au pape, et que c'était la faire à Dieu, » III, 41.

RÉCOMPENSES. « Comment pourrai-je être récompensé ou puni, quand je ne serai plus moi, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne? » I, 140, 165. — L'idée des peines et des récompenses est approuvée par la raison; est-il nécessaire d'y croire? I, 172; II, 87. — « Persuadé qu'il y en aura, parce que Dieu est juste, » II, 36. — « Les âmes vertueuses seront-elles sans récompense, et les criminelles sans punition? » III, 67. — « Si Dieu fait tout, s'il est tout, il ne peut ni récompenser, ni punir les simples instruments de ses décrets absolus, » III, 130. — La vraie récompense, c'est « le sentiment intérieur d'avoir fait son devoir, la paix du cœur, l'applaudissement des peuples, l'amitié des gens de bien, » III, 131. — « Je me tiens dans un respectueux silence sur les châtiments dont Dieu punit les criminels et sur les récompenses des justes, » III, 156.

RÉFLEXION. Don de Dieu, élève l'homme au-dessus des animaux, III, 69.

REFORME. Querelles et guerres civiles qu'elle a suscitées, I, 208. — « Quand on a voulu réformer le catholicisme, l'Europe a nagé dans le sang, » II, 29.

RÉFORMES réclamées à l'avènement de Louis XVI : Régularité dans les finances; restitution aux indigents des biens monastiques; abolition de la mainmorte et des droits seigneuriaux des couvents; légitimité des mariages protestants, III, 84. — Réforme de l'armée, de la législation criminelle; abolition de la confiscation; suppression ou limitation de la torture; exclusion de la puissance divine, III, 85, 86.

RÉGICIDE. « Je peux assassiner, dans l'occasion, mes amis, mes parents, mon roi, pour faire mon salut, » II, 72.

RELIGION. « Il faut une religion aux hommes, » I, 124; II, 31. — « Pure, *raisonnable*, universelle : adorer Dieu et être juste, » I, 125, 133. — « Joindre notre faible voix à celle des êtres innombrables qui rendent hommage à Dieu dans l'abîme de l'étendue, » I, 181. — Les religions sont-elles nécessaires? I, 201. — Les religions positives sont indifférentes, I, 195. — La religion doit-elle être « absolument dépendante du souverain et des magistrats? » II, 29, 153. — « La religion n'a fait que du mal au gouvernement, » II, 39. — Il faut perfectionner la religion, II, 41. — « Qui commencera à l'épurer? Les hommes qui pensent, » II, 42. — La religion de la Chine est simple et pure de toute superstition; « c'est une preuve de son antiquité, » II, 49. — « Tout peuple qui se vante d'avoir une religion pour lui seul offense la divinité et le genre humain, » II, 85. — « Quoi! écrire contre la religion de son pays? » C'est ce que les chrétiens ont fait sous

l'empire romain. « Si la religion du pays est divine (car c'est de quoi chaque nation se pique), que lui feront cent mille volumes lancés contre elle? » II, 149. — « Une bonne religion honnête, mort de ma vie, bien établie par acte du Parlement..., et tolérons toutes les autres, » II, 153. — « La religion ne consiste point du tout à faire passer son argent à Rome, » II, 154. — « Il faut absolument épurer la religion, » II, 151. — « De quatre-vingts ou cent religions que vous avez vues en chemin, laquelle vous a paru la plus agréable? — Celle de l'île d'Otaïti, » III, 110. — Religion génésique d'Otaïti, III, 111-113.

Religion naturelle. Voir Dieu, Etre suprême, Architecte. Définition, I, 129. — Adorer Dieu et être juste I, 107, 125, 133, 202. — « Sers Dieu, sois juste, » II, 6, 31. — Religion pure et dégagée de superstitions, I, 170, 171: II, 32. — « Un Dieu créateur, rémunérateur et vengeur, » I, 170; II, 35, 36, 71, 73, 192, 193. — « Un Dieu juste, qui lit dans le cœur, » I, 172. — « Le Dieu très bon et très grand, *Deus optimus maximus*, qui anima les Caton, » etc., I, 238; II, 195. — « Quelle est donc votre religion? — Celle de Socrate, celle de Jésus, » I, 241; celle de tous les hommes, I, 248. — « On a corrompu la religion simple et naturelle de Jésus, qui était apparemment celle de tous les sages de l'antiquité, » I, 242; II. 31; celle d'Enoch, des noachides, d'Abraham, II, 31, 32. — « Je serai sincèrement attaché à la vraie religion jusqu'au dernier soupir de ma vie, » I, 249. — Antériorité de la religion naturelle, II, 31. — « Les hommes ne sont pas assez raisonnables pour se contenter d'une religion pure, » II, 32. — « Une religion de philosophes n'est pas faite pour les hommes, » II, 34, 71. — Elle ferait « sans doute le bonheur de la société, » II, 35, 73. — Elle « peut être un frein salutaire, » elle est « infiniment plus consolante » que les religions positives, II, 36, 73. — Prêchez Dieu et la morale, » II, 38. — « Ayez des temples où Dieu soit adoré, » etc., II, 40. — « Un Dieu que tout le monde doit comprendre, » II, 71. — Précis de religion naturelle en vingt articles, II, 75-89. — « Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle et divine contre les détestables abus de la religion sophistique a été le bienfaiteur de sa patrie, » II, 151.

Reliques. « Petits plats d'assez mauvais goût qu'on appelle des *restes*, » I, 158. — Le culte des reliques est une idolâtrie, II, 16, 24 (énumération). — Reliques de Geneviève, de Marcel, d'Ignace, II, 33.

Remords. Si je parviens à n'avoir plus de remords? — « Alors, il faudra vous étouffer, » I, 134. — « Les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils sont dans l'usage de faire, » I, 190. — « Ce remords, qui ne manque jamais, » III, 131.

Rémunérateur. Voir Récompenses, Peines, Dieu. — « Un Dieu rémunérateur et punisseur qui distribue des prix et des peines à des créatures qui sont émanées de lui? — Je ne m'en soucie guère... Je n'en sais rien par

moi-même, » II, 192, 193. — « Toutes les nations policées ont admis des dieux récompenseurs et punisseurs, et je suis citoyen du monde, » II, 193.

RENAISSANCE. Après la chute de Constantinople, deux ou trois Grecs, « après bien des courses, » arrivèrent à la cour de Charles-Quint et de François Ier, III, 78.

RENARDS. Les trois cents renards de Samson, I, 247.

REPRODUCTION. « Se nourrir, se développer et se reproduire, sont les effets d'une seule et même cause » (Buffon), III, 191.

RÉPUBLIQUE. « Si une république a toujours été dans les dissensions, je ne veux pas pour cela qu'on détruise la république. On peut réformer ses lois, » II, 29. — Est-il vrai que la vertu soit le principe des républiques? II, 104; III, 18. — « La guerre défensive a fait les premières républiques, » II, 129. — « La république de Venise est le contraire de celle de Hollande, » II, 130. — République de fourmis, II, 142. — « On ne doit trouver sur la terre que très peu de républiques. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à de petits peuples...; à la longue, ils sont découverts et dévorés... » La république romaine, pour s'être étendue, « tourna bien vite en monarchie, » III, 18.

RÉSIGNATION. « C'est par la résignation que l'homme se soutient contre l'invincible nécessité qui le presse, » II, 212.

RESPONSABILITÉ CIVILE. « Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge; le ministre est incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, et il la paie, » II, 178.

RÉSURRECTION. « Il ressuscita deux jours après sans que personne le vît, » II, 55. — « Un homme qui ne ressuscite personne n'a guère que des succès médiocres, » II, 80.

RÉTINE. « Nous n'apercevons réellement que le soleil qui se peint dans notre rétine, sous un angle déterminé, » I, 169.

RETRAITE. « Il faut qu'il y ait des maisons de retraite pour la vieillesse, pour l'infirmité, pour la difformité. Mais, par le plus détestable des abus, les fondations ne sont que pour la jeunesse et pour les personnes bien conformées, » III, 6.

RÊVE. Le sommeil et les rêves, I, 53. — Les rêves, origine de la religion : « Un homme d'une imagination allumée voit en songe son père et sa mère mourir; ils meurent : » un Dieu lui a parlé, II, 131.

RÉVÉLATION. « Dieu leur révèle que les meilleurs morceaux, la mère-goutte du vin leur appartiennent, » II, 131.

RÉVOLUTION. « Les moines restent puissants jusqu'à ce qu'une révolution les abolisse, » II, 132.

RICHELIEU (cardinal). Voltaire conteste l'authenticité de son *Testament*, II, 96.

RICHESSE. La richesse d'un Etat consiste dans le nombre de ses habitants et dans leur travail, I, 12; dans l'industrie et dans le travail, I, 13; dans le sol et dans le travail, I, 27. — Anathème contre les riches, I, 239.

RIENZI. « J'aurais rétabli le Tribunat, comme fit Nicolas Rienzi, » II, 147.

RIRE. « Il me prend quelquefois envie de rire de tout ce qu'on m'a dit. » II, 243.

ROBE. « Il faut jeter dans un cul de basse fosse extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale, » I, 239.

ROI. Le roi est l'économe de la nation, I, 15. — Rois excommuniés, I, 77. — Molestés ou assassinés par les prêtres et les moines, II, 62, 132; jusqu'à ce qu'ils « rognent les ongles aux Samuel et aux Grégoire, » II, 132. — Le roi d'Angleterre est « le chef de la république, » II, 140. — Un marquis gaulois (de Lassai) a dit : « Plus je me suis examiné, plus j'ai vu que je n'étais propre qu'à être roi, » III, 186.

ROIS JUIFS. Leur histoire, tissu de cruautés, I, 112.

ROMAINS. Les anciens maîtres du monde ne sont plus que des maîtres de musique, I, 22. — L'empire romain détruit par le christianisme, II, 26, 40, 61. — Ce que les Romains devraient dire au pape, II, 170-171. — « Se vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie, » I, 216. — Sortis « du repaire de leurs sept montagnes pour voler les Volsques, les Antiates, les Samnites, » les Véïens et le reste du monde, III, 136.

ROME MODERNE. Esclavage des Romains, II, 147. — Récollets au Capitole, I, 19-23; II, 147.

ROUE, « barbarie qui offense trop la nature humaine, » II, 176.

ROUSSEAU (J. J.), « un animal bien insociable. » Son anathème contre la propriété, II, 123. — « Demi-Gaulois, demi-Allemand, » — Critique de l'*Emile*, III, 213. — Eloge du *Vicaire savoyard*.

ROYAUME DES CIEUX, figuré par un grain de moutarde, I, 116, 248; II, 18, par des noces, par de l'argent prêté à usure, I, 248; II, 9. — Préceptes qui y conduisent, I, 239. — « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Les successeurs de Jésus ont été « les tyrans du monde, » I, 243.

ROYAUTÉ. Hobbes « ne distingue point la royauté de la tyrannie, » II, 107.

RUSSIE. « Empire plus vaste à lui seul que l'empire romain, gouverné par une femme, I, 216. — L'esclavage en Russie, II, 143, 144. — « Si barbare il y a quatre-vingts ans, aujourd'hui si éclairée et si invincible, » III, 83.

S

SABA. « La belle reine de Saba venait proposer tête à tête des logographes à Salomon, » III, 86.

SACREMENTS. « Signes visibles d'une chose invisible. » Enumération, III, 95. — Ils n'ont pas été institués par Jésus, I, 118.

SACRIFICATEURS. « Il y avait là deux sacrificateurs, l'un de Cérès, l'autre de Junon, qui finirent par se dire des injures, » III, 139.

SACRIFICES. Inutilité des sacrifices, I, 142.

SACS D'OR, chacun avec son étiquette : « Substance des hérétiques massacrés au XVIIIe siècle, au XVIIe, au XVIe...; or et argent des Américains égorgés, etc. — Ce fut donc pour avoir ces richesses qu'on accumula ces morts? — Oui. » III, 46, 47.

SADUCÉENS. Ne croient pas à la résurrection des corps, I, 227, ni à l'immortalité de l'âme, II, 120.

SAGACITÉ. Exemples de la sagacité des animaux, II, 204, 205, 206.

SAGESSE DIVINE. Instrument de la volonté du « premier moteur; » exécutrice de ses « desseins éternels, » III, 66.

SAINT-BARTHÉLEMY. « Quand ceux qui viendront rectifier quelques points de votre doctrine seront en grand nombre, faites vite une Saint-Barthélemy; c'est le moyen le plus sûr pour éclaircir la foule, » II, 216; III, 78. — La constipation de Charles IX « fut une des principales causes de la Saint-Barthélemy, » III, 117.

SAINT-BERNARD. Coquilles laissées par des pèlerins sur le mont Saint-Bernard, II, 233.

SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE. « Ne pourrai-je, en faisant du bien, me dispenser d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle? » III, 52.

SAINT-PIERRE (l'abbé de). « *Pensées du matin*, sur chacune desquelles on pourrait faire un bon ouvrage, » II, 38-42. — Sa paix perpétuelle, II, 144.

SAINTS GUÉRISSEURS. Sainte Claire pour les yeux, saint Genou pour la goutte, saint Janvier dont le sang se liquéfie, saint Antoine qui asperge les chevaux d'eau bénite, II, 16.

SALOMON. Quelques paroles dudit chassent les diables, II, 26. — Il commença par assassiner son frère Adonias, II, 136, 165.

SALUT. « Je suppose qu'il n'y a d'autres ressources pour votre salut que de mettre le feu aux quatre coins de la Chine; n'êtes-vous pas obligé, en conscience, de tout brûler? » II, 79.

SAMMONOCODOM. Son cerf-volant, ses métamorphoses, I, 234, 235; II, 73.

SAMSON. Son histoire faite pour amuser l'imagination, I, 112, 247.

SANCHEZ. « docteur de l'Espagne, » a fait de la génération « un fort plaisant article de théologie, » II, 238, 239, 255.

SANCHONIATHON. Pourquoi antérieur à Moïse? « A fait une Genèse à sa façon, » où il ne parle ni d'Adam ni d'Eve, II, 188.

SANCHO PANÇA. « Je ne connais point de meilleur juge : cependant, il ne savait pas un mot du code de Barataria, » III, 10.

SANCTION. « Il y a certes une punition..., c'est le remords, qui ne manque jamais, et la vengeance humaine, laquelle manque rarement, » III, 131.

SANG, circule avec une rapidité que « n'a point le fleuve du Rhône. » Son office dans l'économie, III, 20, 21. — « Dépend de la formation du chyle, » III, 115.

SARDAIGNE. « Le roi de Sardaigne a détruit chez lui cet abus abominable » (la main-morte), III, 84.

SARPI (Fra Paolo), apporte à Venise les ciseaux de la Raison, III, 81.

SAUL, ne trouve chez son peuple que deux épées, I, 112.

SAUTERELLES. Elles se moquent de l'excommunication, I, 74, 154.

SAUVAGE. Le sauvage, au XVIIIe siècle, est toujours un homme « né avec beaucoup de

bon sens et parlant assez bien le français, » I, 87. — « La vie du sauvage a des charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple, » II, 139. — « Ce sont les sauvages qui corrompent la nature, et c'est nous qui la suivons, » *ibid.* — Le sauvage « est un animal qui n'a pas encore atteint le complément de son espèce. » Arrivera-t-il à ce terme? II, 141.

Savoyard. « Qu'est-ce qu'un Savoyard? » « Episode qu'on appelle le *Druide* (*Vicaire*) *savoyard*, contre les idées scolastiques des Druides, lequel épisode est plein de choses excellentes. » III, 214.

Scepticisme. « Moi! je ne suis sûr de rien. Je crois qu'il y a un Etre intelligent, un Dieu... J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain, après-demain je la nie, et je puis me tromper tous les jours. » II, 191. — « Je vous conseille de douter de tout, excepté que... deux et deux font quatre, » II, 243. — « Je ne vous donnerai jamais mes opinions que comme des doutes, » III, 153.

Schisme anglais. Ses causes, ses suites, I, 158.

Science. « Les jeunes gens, en sortant des écoles, en savent plus que tous les philosophes de l'antiquité, » I, 218. — « Une fausse science fait les athées; une vraie science prosterne l'homme devant la divinité, » II, 155.

Scolastique. « Nous sifflons les scolastiques barbares qui ont régné longtemps parmi nous, » I, 220.

Scot, âme « fort ténébreuse, » I, 141, *note*.

Sculpteur. « Le sculpteur travaille au grand jour, et la nature dans l'obscurité. » III, 188.

Scythes, « avaient ravagé deux fois la Grèce et l'Asie, » III, 136.

Sectes. Elles débitent « leurs rêveries comme des charlatans qui vendent leurs drogues, » I, 145, II, 50. — Comment s'étendent les sectes populaires, I, 246; II, 25, 29. — « Les gens de sectes différentes soupaient ensemble gaiement chez les Grecs et chez les Romains. C'était le bon temps, » II, 47. — « Ces différentes sectes qui se proscrivent avec tant de fureur, ont été la source de mille guerres civiles, » II, 86.

Sectes chrétiennes. Leurs querelles, I, 105, 208. — Leurs contradictions misérables, I, 113. — Les sectes anglaises, I, 159-161. — Discussion entre jésuite, janséniste, luthérien, anglican, quaker, etc., I, 183-185. — Enumération : donatistes, athanasiens, ariens, albigeois, hussites, lutheriens, calvinistes, anabaptistes, etc., II, 27. — « Le réformé, le protestant, le moliniste, le janséniste, l'anabaptiste, le méthodiste, le morave, le mennonite, l'anglican, le quaker, le coccéien, le voétien, le socinien, l'unitaire rigide, le millénaire, veulent chacun tirer à eux la vérité, » II, 82.

Sectes juives. Récabites, esséniens, saducéens, pharisiens, judaïtes, hérodiens, joanistes, thérapeutes, II, 25.

Selle. « Informez-vous adroitement... si monseigneur a poussé sa selle ce matin, » III, 116. — Effets exhilarants d'une bonne selle, III, 117.

Sens. Trompent-ils? « Ce que vous nommez une erreur n'en est point une, » I, 168. — « Dieu nous accorde cinq sens

et la pensée, » II, 110. — Six organes des sens, tact, ouïe, vue, goût et odorat; sens génésique ou « sixième sens, » II, 199-201. — L'intelligence dépend des sens, II, 204; III, 148. — « Ce n'est que par le mouvement que mes cinq sens sont remués; ce n'est que par mes cinq sens que j'ai des idées, » III, 107.

Sensation. « Il n'est point dans l'animal une créature secrète qui s'appelle sensation, » II, 207. — « Mes sensations ne m'étonnent pas moins; j'y trouve du divin, et surtout dans le plaisir, » II, 243. — « Point de pensées dans l'homme avant la sensation, III, 129, 148.

Sens commun. « Tout le monde se mêle de prétendre au sens commun avec une indiscrétion qui fait pitié, » I, 235.

Sentiment. « Tous ces êtres ont du sentiment, qui n'a aucun rapport avec leur organisation, » II, 189. — « Le sentiment, qui fait la vie, » don du grand Etre, II, 199. — « Personne n'a pu deviner la cause du sentiment dans les animaux; cependant, ce sentiment leur est si essentiel que, si vous supprimez l'idée de sentiment, vous anéantissez l'idée d'animal, » III, 57. — Dieu « dit au sentiment : Viens, et il le logea chez tous les animaux. » — « C'est une portion de la grande âme de l'univers. » Après la mort, « il anime d'autres corps ou se replonge dans l'océan dont il est sorti, » III, 67. — Peut-il « exister de nous quelque chose de sensible quand tous les organes du sentiment sont détruits? » III, 156.

Septante, traduction de la Bible, exécutée par les Juifs d'Alexandrie, sous le premier et le second Ptolémée, II, 182.

Serfs de corps, II, 141-145.

Serfs de glèbe, en Pologne, Bohême, Hongrie, Allemagne, « dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne, » esclaves des prêtres. « Il y a tel évêque qui n'a guère que des serfs de glèbe, de mainmorte, dans son territoire, » II, 144.

Serment politique, I, 197.

Sermon, ennuyeux discours divisé en trois points. « Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaises, » I, 79. — Les passants ne regardent les chiens que quand ils aboient, I, 80. — Sermon sur la montagne; les maximes d'Epictète le « valent bien, » I, 249; II, 7.

Serpent. Il parle à Ève, I, 110, 247. — « Condamné à marcher sur le ventre... Le serpent, c'est visiblement le diable... » II, 119. — Le serpent menant boire l'âne, « vole la recette » de l'immortalité, « le secret de changer de peau, » II, 210. — La langue dans laquelle le serpent eut des conversations avec Eve était-elle la même que celle dont l'ânesse se servit avec Balaam? » III, 15. — Serpents des Furies, apaisés par Orphée, III, 54.

Servet, brûlé par Calvin, I, 62.

Sha-Abbas. Il ne fonda point d'hôpitaux; pourquoi? I, 16.

Shasta, livre sacré des Indiens, II, 184. — « Subsiste depuis cinq mille ans dans la langue du *hanscrit*, » II, 209. — Faut-il « prononcer *Shastabad* ou *Shastra-beda?* » III, 69.

Sichemites, tués et volés par les patriarches fils de Jacob, II, 129.

SIMON LE MAGICIEN, ait assaut de miracles avec Simon Barjone (Pierre); inepties d'un Abdias, d'un Marcel, d'un Hégésippe, II, 23. — « Simon Vertu-Dieu, premier sorcier, conseiller d'Etat de l'empereur Néron, » III, 90.

SIMPLE. « Prétendue âme simple..., être simple, être métaphysique, qui attend pendant une éternité le moment d'animer la matière pendant quelques minutes, » III, 105.

SIRÈNES, « ont enseigné la musique aux hommes, quand elles ont habité la terre au lieu de demeurer dans l'eau, » III, 200.

SKIA, « ombres, mânes ou larfadets, » quatrième âme « quand on est mort, » III, 150.

SOCIABILITÉ. « Le sauvage isolé et brut (s'il y a de tels animaux sur la terre, ce dont je doute fort), » II, 140.

SOCIÉTÉ. « L'homme me paraît né pour la société, comme plusieurs espèces d'animaux, » I, 87. — Origine des sociétés, II, 127. — « Ceux qui fourniront le plus de secours à la société seront ceux qui suivront la nature de plus près, » II, 140.

SOCRATE, « se moquait des fables des Grecs, » I, 241. — Religion de Socrate, I, 241, 248. — Éloge de Socrate, III, 48. — Il pensait « qu'il n'y a qu'un Dieu, maître de toute la nature, » III, 49. — Ayant lu le *Phédon*, Socrate s'écria : « Que de sottises notre ami Platon nous fait dire! » III, 169.

SŒUR. « Il était permis, chez les Egyptiens, les Athéniens, et même chez les Juifs d'épouser sa sœur de père, » II, 14, 123.

SOLDATS. « N'ont-ils pas perdu absolument leur liberté? La seule différence entre le nègre et le guerrier, c'est que le guerrier coûte bien moins, » II, 142. — « L'un et l'autre sont battus pour la moindre faute, » II, 143. — « Qui dit soldat dit voleur, » III, 136. — « Le soldat citoyen se marie, » et n'en est que meilleur soldat et meilleur cultivateur, III, 6. — Il faut rendre « la profession de soldat si honorable » que l'on ne soit plus « tenté de déserter, » III, 85.

SOLEIL, arrêté en plein midi, I, 111; II, 56. — « Le soleil, tel qu'il est... n'est pas celui que nous voyons, » I, 169. — « Qui aurait cru alors qu'on analyserait les rayons du soleil? » II, 154. — « Mille milliards de soleils. » Exposé du système solaire, II, 196, 197; III, 175. — « Nous ne savons pas si les soleils ne seront pas à la fin détruits comme nous, » III, 178. — Galilée a découvert le mouvement propre du soleil, III, 176. — On lit, « dans je ne sais quel livre d'Hérodote, que le soleil avait deux fois changé son cours en Egypte, » III, 177. — Newton a prouvé que « chaque planète pèse sur le soleil et le soleil sur elle, etc., » III, 184. — La terre, jadis vrai soleil, aujourd'hui soleil encroûté, lune du soleil, III, 104.

SOMMEIL. Si l'on pense beaucoup quand on dort profondément, II, 243.

SOPHISME. Les arguments de Posidonius, dans le dialogue VIII, I, 39-54.

SORCIERS. « Il n'y a point de sorciers, » I, 74, 154-155. — « On ne croit plus aux sorciers, » II, 33.

SOTS, pauvres d'esprit, les *heureux* de l'Evangile, I, 239;

II, 8. — « Les sots prêchent parmi eux, et les fripons intriguent, » II, 62.

Sous-diacre. Dieu fut « *sous-diacre* quand il changea l'eau en vin, parce que les sous-diacres servent à table, » II, 64.

Spartacus, « tragédie composée par un Français qui pense profondément, » II, 157.

Sparte. « Il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte, lorsque tout y était commun, » II, 122.

Spécifiques. « Autant d'inventions pour gagner de l'argent et pour flatter les malades pendant que la nature agit seule, » III, 22.

Spermatozoaires, découverts au microscope par deux Hollandais et par M. Andry : chenilles, vermisseaux, « petits hommes bons nageurs, » II, 240, 241 : III, 180.

Spinosa. « Spinosa lui-même avoue » qu'il y a une intelligence qui anime le monde, II, 186, 187. « Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui? »

Stanislas Leczinski. « Je plains un monarque vertueux, sage et humain, » III, 82.

Stephanus. « Le vice-dieu Stephanus ôta le royaume de France à Chilpericus pour le donner à son principal domestique Pipinus, » II, 172.

Stérilité, vice de la nature ou attentat contre la nature, I, 15.

Stolifères. « Que vos grands stolifères n'aient jamais moins de dix talents d'or de rente, et que les très grands n'en aient jamais moins de mille, » II, 216, 217.

Structure. La structure du corps humain présentée comme preuve d'une intelligence créatrice : « étonnant laboratoire de chimie, profond ouvrage de mécanique et d'hydraulique, » II, 45.

Substance incorporelle. Dieu a-t-il créé des substances incorporelles, qui ont ensuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le secours des sens, tantôt sans ce secours? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception? ou, formées auparavant, attendent-elles des corps? etc., I, 53. — Aveu d'ignorance, I, 54. — « Le cerf court, l'aigle vole, etc., sans avoir besoin d'une substance inconnue, résidante en eux... Les volontés, les désirs, les raisonnements ne sont point des substances à part, » II, 207.

Suède. Révolution qu'elle accomplit au XVIIIe siècle, III, 82.

Suisses, « ont tenu essentiellement à l'Empire, et tiennent aujourd'hui essentiellement à la liberté, » II, 170.

Superstitieux. « Le superstitieux croit faire par devoir ce que les autres font par habitude ou par un accès de folie.. Le superstitieux est comme le tigre, qui tue et déchire encore, lors même qu'il est rassasié, III, 137.— Le brigandage « devient une guerre sacrée, » III, 136.

Superstitions. « Je pense qu'il est très aisé de déraciner par degrés toutes les superstitions qui nous ont abrutis, » II, 53. — « La canaille créa la superstition; les honnêtes gens la détruisent, » II, 41. — « La superstition n'a jamais fait que du mal, » II, 74. — « Les superstitions n'ont été inventées que par des ambitieux, » II, 86. — Superstitions chrétiennes, II, 151. Voir Christianisme, Possessions, etc.,

etc. — « La superstition excita les orages, et la philosophie les apaise, » II. 181.

Supplices. Leur atrocité, I, 231; leur absurdité, I, 233. — « Supplices abominables des Jeanne Gray, des Marie Stuart, des Charles Ier, » II, 115; de la maréchale d'Ancre, de Marillac, de Sommerset, II, 181. — « Le bourreau, en un jour, arracha le cœur, dans Carlisle, à dix-huit partisans du prince Charles-Edouard, » II, 118.

Swift, soupe aux champs Elysées avec Lucien, Erasme et Rabelais, I, 212.

Syndérèse, « n'est pas une *puissance habituelle*, » III, 159.

Syphilis, « venin qui s'est glissé de « trou en cheville de l'Amérique en Europe, » II, 180.

Syrie, « patrie du fanatisme, » II, 25. — « Cicéron n'en sait pas plus que le dernier sacristain d'Isis ou de la déesse de Syrie, » III, 127. — « Dieu de quelques prêtres de la déesse de Syrie, qui font la honte et l'horreur du genre humain, » III, 165.

Syriens, « disaient que notre planète n'était pas faite originairement pour être habitée par des gens raisonnables, » II, 209.

Système de la nature. Voir Diagoras.

Systèmes. « En fait de systèmes, il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille, » II, 191. — « Ce n'est pas que ces créateurs de systèmes n'aient rendu de grands services à la physique, » II, 234.

T

Talapoins. Au Pégu et dans le Tonquin, ils « font descendre la lune, » I, 145. — « Tous fainéants et très riches, » I, 230. — On leur donne les plus belles terres; ils paient la première année de revenu à l'étranger tondu, I, 234.

Tantale. « Ces dieux ne sont-ils pas des monstres de barbarie d'avoir fait naître un Tantale, pour qu'il mangeât son fils en ragoût, et pour qu'il fût ensuite dévoré de faim? » III, 153.

Tartare. « Un Tartare où les crimes sont punis : alors la justice divine est justifiée, » III, 153.

Taupe. Son raisonnement sur le grand Architecte, I, 167.

Taxes. Les taxes intérieures, de province à province : abus honteux et ridicule, I, 18.

Télémaque, « roman » d'un « onctueux auteur, tout en digressions et en déclamations, » II, 166.

Telliamed, « riait de ses montagnes formées par la mer, » II, 191. — Un descendant de Thalès, nommé Telliamed, m'apprit que les montagnes et les hommes sont produits par les eaux de la mer. » II, 231. — Résumé du système de Telliamed, II, 231-234; III, 199-201. — « Sur quoi a-t-il pu fonder ces extravagances? — Sur Homère, qui a parlé des Tritons et des Sirènes, » III, 200.

Témoins. « On ne fait point déposer les témoins en secret, ce serait en faire des délateurs, » II, 177.

Tempéraments. Il y a des

tempéraments ; tout dépend sagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire, I, 74. — Saint Eustache refuse d'enterrer Molière, saint Joseph le reçoit dans sa chapelle, I, 74.

Temps. « Il existe avec Dieu pendant l'éternité ; mais on ne peut l'apercevoir et le compter que du point où Dieu créa le mouvement qui le mesure, » III, 68.

Termes abstraits. Voir Mots génériques, Etre, Entité. — « Nous avons la faculté de donner des noms généraux et abstraits aux choses que nous ne pouvons définir... ; des termes généraux pour exprimer toutes les opérations, tous les effets de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils voient... Si ces expressions ont servi pour la facilité du discours, elles ont produit bien des méprises. » On en a fait des êtres réels ; on a pris « des mots pour des choses, » III, 149.

Terre. « La terre appartient partout au plus fort et au plus habile, » II, 130. — « Cultivez la terre et ne l'ensanglantez pas, » II, 162. — Pourquoi n'y aurait-il pas une terre meilleure que la nôtre « dans un des globes qui roulent autour de Sirius, ou du Petit-Chien, ou de l'Œil du Taureau? » II, 190. — Les trois mouvements de la terre, translation dans l'étendue, révolution, rotation, II, 198. — Sur la formation de la terre II, 232-234. — « Si cette terre, a toujours été peuplée d'hommes? Si la terre elle-même a toujours existé? » III, 138. — « Vaste cimetière qui se couvre sans cesse de mortels entassés sur leurs prédécesseurs, » III, 191. — A-t-elle été formée par une comète? III, 196. — Est-elle un soleil encroûté? III, 194. — Elle a dû mettre « plus de cinquante mille ans à se refroidir, » III, 196.

Terre sainte, infiniment plus légère que la profane, I, 73.

Tertullien. Citation, II, 91. — « Ce fou de Tertullien, » II, 118.

Testament de Richelieu. Son authenticité contestée, II, 96.

Thaïs, « misérable débauchée, » dont un caprice causa l'incendie de Persépolis, III, 135.

Théatre de Ferney (allusion au), I, 155.

Thècle, favorite de Paul, ses *Actes*, I, 244. — Délivra de l'enfer son amie Faconille, II, 11.

Théocratie. Elle prétendit écraser, « sous l'anneau du pêcheur, » les lois des royaumes, II, 102. — Sur la théocratie, II, 130-132, 172-175. — « Comment des princes, qui étaient libres, ont-ils pu se soumettre si lâchement à quelques jongleurs? — Les brutaux savaient se battre, et les jongleurs savaient gouverner, » II, 174.

Théologie. Subtilités théologiques, II, 9. — « La théologie est dans la religion ce que les poisons sont parmi les aliments, » II, 40. — « Disputes théologiques, farce italienne, » II, 41. — « La faculté de théologie me paraît le corps le plus méprisable du royaume. » Ses « décisions criminelles contre Henri III et le grand Henri IV, » II, 41. — « La moitié de la nation égorgea l'autre pour des arguments théologiques, » II, 115. — « Ré-

primer la théologie. Je voudrais, pour l'honneur de la raison, qu'on l'abolît; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie, » II, 151. — « Il faut absolument qu'on détruise la théologie, » II, 152. — « Elle seule fait les athées, » II, 154, 155. — Sottises de l'éducation théologique, III, 15. — La dernière de toutes les conditions, I, 210. — « Nous autres théologiens, nous pouvons tirer de l'enfer qui nous voulons... Les prières des théologiens soulagent les damnés, » II, 11. — « Contemptibles théologiens, » II, 34. — « Y a-t-il eu des théologiens de bonne foi? — Oui, comme il y a eu des gens qui se sont crus sorciers. » II, 41. — « Depuis dix-sept cents ans, vous êtes occupés à expliquer, à retrancher, à concilier, à rajuster, à forger, » II, 83. — « Les doux théologiens assurent que, » dès le péché originel, « le diable s'empara de toute notre race, » II, 114. — « A quoi sont bons les théologiens? » II, 151. — « Ils ont longtemps recherché si Dieu peut être citrouille ou scarabée, » II, 152. — « Un fou, après avoir répété toutes les bêtises scolastiques pendant deux ans, reçoit ses grelots et sa marotte en cérémonie, » *ibid.*

Théos. « Y a-t-il un Théos? — D'un mot grec qui signifiait *courir*, ils ont fait des *théoi*, des dieux qui courent, » III, 139.

Théotocos. Nom donné à Marie par le concile d'Ephèse, en 431, III, 91.

Thomas d'Aquin, âme « fort ténébreuse, » I, 141, *note*. — Mystères bons pour la *Somme* dudit, II, 34. — Belles questions auxquelles il consacre mille pages, étudiées par cinq cent mille hommes, II, 152, 159. — Son argumentation sur l'éternité du monde, « paroles sensées qu'on est bien étonné de trouver dans saint Thomas, » II, 195.

Tien, ciel divinisé des Chinois, I, 142. — « Il y a entre le Tien et l'homme une correspondance sûre, infaillible, pour les récompenses et les châtiments, » II, 49.

Tiers-état. L'ordre moyen est éclairé... Il gouverne les grands qui pensent quelquefois et les petits qui ne pensent point, I, 12.

Timée. « Platon prit ces belles choses mot à mot chez Timée le Locrien. Timée les avait prises chez Pythagore, et Pythagore les tenait, dit-on, des brachmanes, » III, 168.

Titans, imaginés par les Grecs pour expliquer l'origine du mal, II, 209.

Tobie, chassait les diables avec la fumée du fiel d'un poisson, II, 26. — Raphaël le mène chez Raguel, II, 118.

Tolérance. « Cette vertu si respectable, » I, 143. — « Après avoir demandé la tolérance, les chrétiens osèrent être intolérants, » II, 26. — Tolérance des anciens : « Je vous défie de me montrer une seule guerre excitée pour le dogme dans une seule secte de l'antiquité, » II, 28. — « Laisser les hommes libres dans leur commerce avec Dieu, et ne les enchaîner qu'aux lois dans tout ce qu'ils doivent aux hommes, » II, 29. — « L'esprit de tolérance faisait le caractère de toutes les nations asiatiques, » II, 50, 66. — Tolérance publique accordée par Kang-hi à la religion

chrétienne, II, 50, 66. — « Je suis tolérant, et je vous chasse tous parce que vous êtes intolérants, » II, 67, 77. — « Tolérer les superstitieux en les plaignant, si on ne peut les éclairer, » II, 88. — « Enfin on a osé prononcer le mot de tolérance, » III, 87.

Tonneaux. « Si Jupiter a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne de Heidelberg, et celui du bien fut à peine un quartaut, » II, 179, 209.

Torture, « moyen affreux de faire périr un innocent faible et de sauver un coupable robuste, a fini, » en Angleterre, « avec notre infâme chancelier Jeffreys, » II, 176.

Tourbillons de Descartes, « qui n'ont jamais pu exister, » III, 181. — La terre déchue de son tourbillon dans le tourbillon solaire, III, 194.

Traités. « Et la perfidie dans les traités, l'admettez-vous? — Elle est fort commune, » II, 167.

Transfiguration. « Un sage ne se transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc, » I, 242.

Transpiration. Dieu mangé et bu « s'échappe par insensible transpiration, » II, 65.

Transsubstantiation. Dieu dans un morceau de pâte, I, 120, pour être mangé sur l'autel par des souris, I, 123, 128, 129. — Un dieu par miette. Dieu-pain, dieux-oignons : quelle différence? I, 128. — Tant de sang versé, « pour savoir au juste si la chose était *in*, *cum*, *sub*, ou non, » III, 82.

Travail. La nécessité du travail est le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme, I, 27. — « Le travail modéré contribue à la santé du corps et à celle de l'âme, » I, 156.

Tribunaux appelés *Parlements*, *Audiences*, *Banc du roi*, *Échiquier*, II, 102.

Tributs levés par les papes sur tous les royaumes de la communion romaine (rois de Castille, d'Aragon, de Portugal, de Naples), II, 173.

Trinité. Trois font un, I, 120, 129. — De qui procède l'Esprit-Saint? I, 195-196. « Jésus a-t-il dit qu'il était trin? » I, 244. — Définition de la trinité, II, 9; III, 91. — « Le Père a engendré le Fils avant qu'il fût au monde, le Fils a été ensuite engendré par le pigeon, et le pigeon procède du Père et du Fils, etc., » II, 55. — Invention platonicienne, II, 221, 228. — « Jamais Paul n'a écrit le nom de trinité, » III, 82. — Trinité de Platon, III, 168.

Trismégiste. « Le *Thaut* ou *Mercure Trismégiste* des Egyptiens, II, 184.

Trois. « Des philosophes prétendus ont dit que ce nombre trois est parfait, parce qu'il est composé de l'unité et de la dualité, » III, 149. — Platon « ne considère que l'harmonie du nombre trois, » III, 187.

Trône. « Quelle est la différence précise entre un trône et une domination? » III, 15.

Trou « qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre, pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface, » II, 145. — « Ce trou allait droit chez les Patagons, » II, 235.

Tusculanes, dans lesquelles Cicéron « vous prouve avec tant d'éloquence que la mort n'est point un mal, » III, 126, 127.

U

UBIQUITÉ. « Quoi! la force active serait en tous lieux, et le grand Etre ne serait pas en tous lieux, » II, 197.

ULYSSE, évoque, à l'entrée des enfers, des ombres qui lèchent du sang et boivent du lait dans une fosse, » III, 151.

UNITAIRES, « ne croient pas que Jésus-Christ soit fils de Dieu, » I, 226. — Ne croient pas à l'éternité des peines, ni à la résurrection des corps, ni au péché originel; « disent que nous sommes tous anthropophages, » I, 227.

UNIVERS. L'univers-Dieu, de Platon. Pourquoi Dieu? « C'est qu'il est rond, et que la rondeur est la forme la plus parfaite, » III, 168.

URSULE. « Cérès, Pomone et Flore valent mieux que votre Ursule et ses onze mille vierges, » II, 17.

UTILITÉ. « L'utilité est la mère de la justice, » II, 91.

V

VANITÉ. La vanité n'est pas tant un vice, I, 11.

VAUTOURS. « Il y a des âmes dont les vautours mangent le foie, » III, 151.

VEAU D'OR, fabriqué par Aaron, fondu en un jour, réduit en poudre impalpable, I, 111.

VÉGÉTATION, mouvement interne; il n'y a pas un être appelé végétation, I, 52, 135. — « Une rose végète, mais il n'y a point un petit individu secret dans la rose qui soit la végétation, » II, 109, 110, 207.

VEIDAM, livre sacré des Indiens, II, 184.

VEÏES. Ses démêlés avec Rome. « Les Veïens ont aussi leurs oracles qui leur promettent qu'ils voleront la paille des Romains, » III, 136.

VEIMIQUE (conseil), « tribunal abominable, tribunal de sang, plus horrible que l'Inquisition, » institué par Charlemagne en Westphalie, II, 103.

VÉNALITÉ DES CHARGES, I, 232. — « C'est ce qui nous distingue de tous les peuples, » II, 106. — Selon Montesquieu, « la vénalité des charges est bonne dans les Etats monarchiques, » II, 107. — Contre la vénalité des charges. « Presque toutes les places et les dignités se vendent en France, comme on vend des herbes au marché, » II, 178.

VENISE. Ancienneté et habileté de son gouvernement, II, 130, 134. — Elle coupe les griffes, le bec et les plumes noires de l'Inquisition et des « harpies qui venaient manger le dîner de la république, » III, 81. — « Pour penser, ne consulte que sa raison. » C'est « sur la plate-forme d'une tour qui domine sur la mer Adriatique » que Galilée a fait voir « aux sages de l'Etat tout l'artifice du ciel, » III, 177.

VENT. « Je vois bien que l'air est agité, mais je ne vois point d'être réel qu'on appelle *cours du vent*, » II, 109.

VERBE. Quelques platoniciens d'Alexandrie « nous ont appris que Dieu fesait tout par son Verbe, par son *logos*; alors Jésus est devenu le *logos* de Dieu; et comme l'homme et la parole sont la même chose, il est clair que Jésus, étant Verbe, est Dieu mani-

festement, » II, 221. — Le Verbe fils de Dieu, d'après Platon, III, 168. — « Un homme de génie dont le système a été de s'entretenir avec le Verbe. » III, 181.

VÉRITÉ. « La vérité ne s'effraie point des recherches, » I, 57. — « Je ne veux point établir la vérité par le meurtre, » II, 32. — « Il n'y a de vrai que ce qui force tous les hommes à un consentement unanime, » II, 85. — « C'est par l'amour et la connaissance de la vérité que nous avons quelque faible participation de » l'essence suprême, III, 133.

VÉROLE, portée à Otaïti par les Anglais, ou par les Français? — « La vérole ressemble aux beaux-arts: on ne sait point qui en fut l'inventeur. » — Vérole héréditaire, III, 114.

VÉROLES. Le capitaine Wallis, qui visita l'île d'Otaïti, « y porta les deux plus horribles fléaux de la terre, les deux véroles. » III, 114.

VERRE. « Figurez-vous que la terre est un globe de verre qui a été longtemps tout couvert d'eau, » II, 232, 235; III, 195, 196.

VERTU. « Les véritables vertus sont celles qui sont utiles à la société, » I, 148. — La vertu « vient de Dieu, » I, 156. — « Nouvelle vertu » annoncée par une « nouvelle secte, » I, 236. — « Il n'y a point de religion qui n'ait recommandé la vertu, comme Jésus, » I, 248. — « Grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laissées, » II, 9. — « Prêchez Dieu et la morale..., il y aura plus de vertu et de félicité sur la terre, » II, 38. — « Les vertus des infidèles sont des crimes, » II, 78, 81. — La vertu est-elle le ressort du gouvernement monarchique? II, 96; III, 18. — « L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république; il n'a personne à flatter, » III, 19. — Vertus cardinales, III, 60. — Vertus théologales, III, 61. — Dans quelle mesure la vertu rend-elle heureux? III, 131. — « Si souvent foulée aux pieds des pervers, » III, 156.

VÉSUVE. « M. Hamilton apprenait aux Napolitains étonnés l'histoire naturelle de leur mont Vésuve, » III, 111, 112.

VICAIRE. « Nous sommes ses vicaires apostoliques; il est vicaire de Dieu; ainsi vous serez gouverné par Dieu même, » III, 71.

VICE-DIEU. « Notre vice-Dieu est si bon, qu'il ne prendra d'ordinaire que le quart tout au plus, excepté dans les cas de désobéissance. » — La moitié de l'Europe « s'est séparée de lui et ne le paie point; l'autre moitié paie le moins qu'elle peut, » III, 71.

VICTIMES DE LA RELIGION. Vingt-trois mille Juifs « qui dansèrent devant un veau: » vingt-quatre mille tués « sur des filles madianites, » III, 45. — Chrétiens égorgés dans les disputes métaphysiques, par monceaux, « de quatre siècles chacun; un seul aurait monté jusqu'au ciel. » — Douze millions d'Américains « tués dans leur patrie, parce qu'ils n'avaient pas été baptisés, » III, 46.

VIE. Impossibilité de concevoir le principe de la vie, I, 51; III, 58. — « Mot qui signifie les choses vivantes. Il n'y a pas un être appelé la vie; c'est la végétation avec le sentiment dans un corps organisé, » I, 53, 135; II, 110.

— « On allait jusqu'à croire que la vie était quelque chose qui fesait l'animal vivant, » II, 110. — Multiplicité, finesse, force, souplesse, proportion des ressorts par lesquels nous avons reçu et nous donnons la vie. » II, 201. — « De tout temps la vie a passé d'un corps dans un autre; ainsi elle est éternelle, comme le grand Etre dont elle est émanée, » II, 202. — « La nature me paraît tendre beaucoup plus à la vie qu'à la mort, » III, 190.

Vie (autre). « Dans le doute seul, vous devez vous conduire comme s'il y en avait une, » I, 135. — Arguments contre, I, 135-137-139-141. — Pour : doutes tristes, *vraisemblances consolantes*, I, 137-141. Voir Ame, Immortalité, etc. — « Des charlatans vous promettent richesses et plaisirs quand il n'y aura plus personne, afin que vous tourniez la broche pendant qu'ils existent, » III, 111.

Vie éternelle. « La communication avec l'Etre suprême, » I, 238.

Vin eucharistique. Pourquoi rouge? « Bien plus aisé de faire du sang avec du vin rouge qu'avec du vin paillet, » II, 63.

Virginité. « Quoi! elle était pucelle et elle avait des enfants! » II, 54.

Vitres, « qui laissent un libre passage à la lumière dans les maisons, en les garantissant des injures de l'air, » III, 210.

Vitsnou, « s'est métamorphosé neuf fois pour venir converser avec les hommes, » II, 73.

Vœux par lesquels « des citoyens et des citoyennes » sacrifient « témérairement leur liberté, dans un âge où les lois ne permettent pas qu'on dispose d'un fonds de dix sous de rente, » III, 3. — « Attentat contre la patrie et contre soi-même, » III, 7.

Voie lactée. « Foule de soleils dont chacun a ses mondes planétaires roulant autour de lui, » II, 196.

Vol. Impunité des gros voleurs; les petits sont pendus, de peur qu'ils ne se corrigent, I, 233. — Le vol à Lacédémone, II, 122.

Voleurs. « Les Arabes du désert furent presque toujours des voleurs républicains; mais les Persans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques, » II, 129. — « Les successeurs d'Alexandre volent aujourd'hui pour eux les provinces qu'ils avaient volées pour leur maître voleur, » III, 136.

Volonté, I, 34, 36, 38. — Est-elle libre? I, 90. — La volonté est nécessitée; sans motifs, elle serait absurde, I, 173-177. — « Il est ridicule de dire : Je veux vouloir, » I, 175. — « Dieu a eu la volonté pendant toute l'éternité, ou de produire l'univers ou de ne le pas produire, » II, 195. — Il n'y a point « d'être réel qui s'appelle la volonté, » II, 207; III, 149. — « Dites-moi comment l'homme remue le petit doigt quand il le veut, » II, 237, 243. — « La volonté demeura en Dieu de toute éternité, » III, 67. — « Cette opinion et cette volonté sont les effets immédiats de la manière dont les esprits animaux se filtrent dans le cervelet et de là dans la moelle allongée, » III, 115. — La volonté de Dieu est déterminée, autrement elle serait sans cause : « ce qui serait absurde, » III, 132. —

Entre le mouvement de notre petit doigt et notre volonté, « il y a l'infini, » III, 159.

VOLTAIRE, secourt un ex-jésuite, III, 16.

VOLUPTÉ. La *volupté* d'Epicure « consistait à éviter les excès, » II, 43.

VUE, « tact qui se prolonge jusqu'aux étoiles, » II, 200.

W

WELCHES, « composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté et de plaisanterie, » I, 211.

X

XÉNOPHON. « Vous avez lu le roman de l'Athénien Xénophon sur l'éducation de Cyrus? — Oui, et je vous avoue qu'il m'a donné encore meilleure opinion de Xénophon que de Cyrus même, » III, 213.

XISSUTRE, averti par Saturne, construit un vaisseau, « mauvais voilier, » que le déluge laissa « perché sur une montagne d'Arménie, » III, 201, 202.

Y

YONG-TCHING, fils et successeur de Kang-hi, supprime le christianisme à la Chine. Son entretien avec Rigolet, II, 51-68. — « Faites-vous jésuite..., on vous appellera saint Yong-tching après votre mort, » II, 60. — « Prince très sage et très vertueux, » II, 77.

Z

ZÉLANDAIS, « qui sont aujourd'hui les plus barbares de tous les barbares, » III, 110.

ZEND, livre sacré des anciens Persans, II, 184.

ZOMBODPO. Les Grecs « ont donné au fleuve Zombodpo le nom d'Indos. » (Djambhou-Dwîpa, nom de l'Inde), III, 135.

ZOROASTRE, supérieur à Moïse, I, 109. — Sa maxime fondamentale, sa morale divine, II, 150. — Sa doctrine du bon et du mauvais principe, II, 210. — Zoroastre « s'occupait à concentrer le feu céleste dans le foyer d'un miroir concave, » III, 48.

TABLE DES MATIÈRES

—

PRÉFACE . . . . . I à XLVII

I. La philosophie de Voltaire. I
II. Les deux raisons. VII
III. La science de Voltaire. XII
IV. Le Dieu de Voltaire. XXXVII
V. Conclusion. XLV

XLVI. A quoi servent les moines. I
XLVII. Comment on juge. 9
LXVIII. Un conseiller et un ex-jésuite.. . . . 12
XLIX. Le conseiller et le brame.. 17
L. Une princesse et un médecin. 20
LI. Samuel Ornik et les évêques. 24
LII. Dialogue poli entre un énergumène et un philosophe. 27
LIII. Un philosophe et la Nature 29
IV. Pères, mères, enfants. Leurs devoirs. 33
V. Sœur Fessue et le métaphysicien.. . 37
VI. Filesac et le page, ou Dialogue d'un page du duc de Sully et de maître Filesac, docteur en Sorbonne, l'un des deux confesseurs de Ravaillac. 40
LVII. Les Sages. 44

LVIII. Le Druide, Calchas et les Furies. . . 53
LIX. Le mouvement.. 56
LX. L'honnête homme et l'excrément de théologie. 60
LXI. Honorius et les Grecs. 63
LXII. Du catéchisme indien, ou la Raison et la Sagesse divine. 66
LXIII. Le Père Bouvet et l'empereur, ou Conversation du révérend P. Bouvet, missionnaire de la compagnie de Jésus, avec l'empereur Kang-hi, en présence de frère Attiret, jésuite, tirée des Mémoires secrets de la Mission, en 1772.. 70
LXIV. M. Audrais et le Jésuite. 73
LXV. Voyage de la Raison et de la Vérité, ou Eloge historique de la Raison, prononcé dans une académie de province par M. de Chambon.. . . . 77
LXVI. Freind et le bachelier, Précis de la controverse des Mais entre M. Freind et don Inigo y Medroso y Comodios y Papamiendo, bachelier de Salamanque. 88
LXVII. Les oreilles du comte de Chesterfield et le chapelain Goudman. 97
LXVIII. Sophronime et Adélos, (Traduit de Maxime de Madaure). 121
LXIX. Dialogues d'Evhémère. . . . . .
I. Sur Alexandre.. 134
II. Sur la Divinité.. 139
III. Sur la philosophie d'Epicure et sur la théologie grecque.. 147
IV. Si un Dieu qui agit ne vaut pas mieux que les dieux d'Epicure, qui ne font rien. 154
V. Pauvres gens qui creusent dans un abîme.

Instinct, principe de toute action dans le genre animal. 158
VI. Platon, Aristote, nous ont-ils instruits sur Dieu et sur la formation du monde. 167
VII. Sur les philosophes qui ont fleuri chez les Barbares. 174
VIII. Grandes découvertes des philosophes barbares : les Grecs ne sont auprès d'eux que des enfants. 183
IX. Sur la génération. 187
X. Si la terre a été formée par une comete. 193
XI. Si les montagnes ont été formées par la mer. 198
XII. Inventions des Barbares, arts nouveaux, idées nouvelles. 204

LXX. (Appendice). Entretien avec un Chinois 216

NOTES ET VARIANTES. 220

INDEX PHILOSOPHIQUE. 228

OUVRAGES PUBLIÉS :

RABELAIS. Œuvres complètes, avec glossaire-index	7 vol.
MAROT. Œuvres complètes	4 vol.
DIDEROT. Chefs-d'œuvre	4 vol.
VOLTAIRE. Dialogues complets	3 vol.
LA FONTAINE. Contes et Nouvelles	2 vol.
LA FONTAINE. Fables	2 vol.
CH. D'ORLÉANS. Poésies complètes	2 vol.
MONTESQUIEU. Lettres persanes	2 vol.
LE SAGE. Le Diable boiteux	2 vol.
FURETIÈRE. Le Roman bourgeois	2 vol.
Heptameron des Nouvelles de la ROINE DE NAVARRE	2 vol.
Lettres de Mlle DE LESPINASSE	2 vol.
STAAL (Mme DE). Œuvres : mémoires, lettres, etc.	2 vol.
VILLON. Œuvres complètes	1 vol.
REGNIER. Œuvres complètes	1 vol.
MALHERBE. Poésies complètes	1 vol.
Les Aventures de Til Ulespiègle	1 vol.
L'Homme à bonnes fortunes	1 vol.
Manon Lescaut	1 vol.
Le Romant de Jehan de Paris	1 vol.
La Princesse de Clèves	1 vol.
Histoire de don Pablo de Ségovie	1 vol.
La Reconnaissance de Sakountalâ	1 vol.
Les Pastorales de LONGUS ou Daphnis et Chloé	1 vol.
Paul et Virginie	1 vol.
Contes fantastiques { Le Diable amoureux, par CAZOTTE. Le Démon marié, par MACHIAVEL. Merveilleuse histoire de Pierre Schlémihl. }	1 vol.
La Célestine	1 vol.
Souvenirs de la marquise de CAYLUS	1 vol.
PERRAULT. Contes en vers et en prose	1 vol.
RESTIF DE LA BRETONNE. Les Contemporaines, choix des plus caractéristiques de ces Nouvelles :	
* Contemporaines mêlées	1 vol.
** Contemporaines du commun	1 vol.
*** Contemporaines par gradation	1 vol.
Merveilles de l'Inde (inédit)	1 vol.

SOUS PRESSE :

Plusieurs ouvrages, vers et prose.

Paris. Ch. Noblet, impr., 13 rue Cujas.

NOUVELLE COLLECTION

JANNET-PICARD

Volumes elzéviriens in-16 à 1 fr. le volume

ŒUVRES AUTHENTIQUES

ÉLUCIDÉES PAR DES PRÉFACES, NOTES, NOTICES, VARIANTES TABLES ANALYTIQUES, GLOSSAIRES, INDEX

VILLON. — Œuvres complètes. . . . . 1 vol.
CAYLUS (Mme de). — Souvenirs. . . . . 1 vol.
CONTES FANTASTIQUES — Diable amoureux, Démon marié, Merveilleuse histoire . . . . . 1 vol.
LA PRINCESSE DE CLÈVES. . . . . 1 vol.
MALHERBE. — Poésies complètes. . . . . 1 vol.
MANON LESCAUT. . . . 1 vol.
LA FONTAINE. — Contes et nouvelles . . 2 vol.
LA FONTAINE. — Fables. 2 vol.
DAPHNIS et CHLOÉ . . 1 vol.
RESTIF DE LA BRETONNE. — * Contemporaines mêlées 1 vol.
** — du commun 1 vol.
*** — par gradation 1 vol.
REGNIER. — Œuvres complètes. . . . . 1 vol.
HEPTAMÉRON DES NOUVELLES DE LA REINE DE NAVARRE. . . . . 2 vol.
RABELAIS. — Œuvres complètes (Notes et Glossaire). . . . . 7 vol.
AVENTURES DE TIL ULESPIÈGLE. . . . . 1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — Paul et Virginie. . . . . 1 vol.
PERRAULT. — Contes 1 vol.
LE SAGE. — Le Diable boiteux . . . . . 2 vol.
LA CÉLESTINE, par Fernando de Rojas, traduction de l'espagnol par Germond de Lavigne. 1 vol.
CLÉMENT MAROT. — Œuvres complètes. 4 vol.
DIDEROT. — Œuvres choisies:
* Le neveu de Rameau . . . . . 1 vol.
** Pensées philosophiques. . . . . 1 vol.
*** La Religieuse. . . 1 vol.
**** Jacques le fataliste 1 vol.
LE ROMAN DE JEHAN DE PARIS, roi de France, revu sur deux manuscrits de la fin du XVe siècle, par ANATOLE DE MONTAIGLON. . . . . 1 vol.
MOLIÈRE (Notes de Louandre). . . . . 8 vol.
CHÉNIER. Poésies. . . 1 vol.
Le Roman bourgeois, par A. FURETIÈRE. 2 vol.

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 0033303126

CE PQ 2072
.L43D5 V003
COO VOLTAIRE, FR DIALOGUES ET
ACC# 1218547